

L'H

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

L'HIS

T

Présenta
sement
le temp
jusqu'a

QUA

hez { GA
LE

G. Sagnou.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

OU

TABLEAU HISTORIQUE

Présentant les vicissitudes des Nations, leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes, depuis le temps où elles ont commencé à être connues, jusqu'au moment actuel.

PAR M. ANQUETIL, *L. P.*

QUATRIÈME ÉDITION, ENTIÈREMENT REVUE.

TOME XII.

~~~~~

D  
20  
AG  
1811  
v. 12

A PARIS,

chez { GARNERY, libraire, rue de Seine, n° 6,  
LE NORMANT, imprimeur-libraire,  
même rue, n° 8.

1811.


D

**P**LU  
de san  
lorsqu  
asseoi  
placa  
bres d  
procès  
s'en é  
gner to  
un co  
chargé  
devoie  
Ce par  
mort,  
*Stuart*  
*To*

---

---

# PRÉCIS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.



## ANGLETERRE.

**P**LU SIEURS scélérats, après avoir souillé de sang les marches du trône, ont péri lorsqu'ils étoient sur le point de s'y asseoir. *Cromwel*, plus heureux, s'y plaça fièrement. Les soixante-dix membres du parlement qui avoient suivi le procès du roi, rappelèrent ceux qui s'en étoient exclus, à condition de signer tout ce qui s'étoit fait. On nomma un conseil de trente-trois personnes, chargées de préparer les affaires qui devoient être présentées à l'assemblée. Ce parlement défendit, sous peine de mort, de reconnoître pour roi *Charles Stuart*; déclara que désormais l'état se-

*Cromwel I.,  
protecteur.  
1653.*

roit gouverné en forme de république, par les représentans du peuple, siégeant dans la chambre des communes. La chambre des pairs fut cassée. On érigea une chambre de justice, dont *Bradshaw* fut encore nommé président. Les exécutions de ce tribunal, qu'on nomma *tribunal de sang*, se bornèrent à la condamnation de six seigneurs distingués, accusés d'avoir porté les armes contre le parlement, quoiqu'ils l'eussent fait dans un temps où il n'étoit pas encore défendu d'obéir au roi.

*Charles II*, apprenant la mort de son père, en Hollande, où il s'étoit réfugié, prit aussitôt le titre de roi. Il n'avoit que dix-huit ans. Auprès de lui s'étoient rangés des proscrits, qui lui formoient un conseil, et entretenoient des intelligences en Angleterre. A l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, il résolut de rentrer dans son royaume par l'Irlande. Pendant qu'il faisoit des préparatifs, les Ecossais croyant sans doute diminuer la honte dont ils s'étoient convertis en livrant le père, firent au fils des propositions pour lui rendre leur couronne. Elles étoient dures, cependant il les accepta.

Il acheta bien cher le trône chancelant sur lequel ils le placèrent. Les *Pu-*

rita  
pire  
juste  
en é  
blig  
leur  
des  
père  
et ca  
les r  
princ  
tion  
malic  
man  
bat de  
reman  
ou de  
leurs  
il étoi  
de cha  
conseil  
minist  
par le  
droit d  
Ils forc  
des ma  
wel sur  
clarer g  
lement  
força p  
qu'il ga

ritains avoient dans ce royaume un empire absolu. Leurs ministres dominoient jusques dans l'armée. Le jeune *Charles* en étoit continuellement obsédé. Ils l'obligeoient d'assister à leurs prières , à leurs sermons , où ils faisoient toujours des sorties contre la tyrannie de son père , l'idolâtrie de sa mère française et catholique. Ils ne lui épargnoient pas les reproches sur ses propres défauts , principalement sur sa légèreté , inclination perverse , disoient-ils , et pleine de malice. On lui faisoit observer les dimanches avec plus de rigueur que le sabbat des juifs. Ses moindres gestes étoient remarqués. S'il lui arrivoit de sourire ou de témoigner de l'ennui pendant leurs éternelles exhortations fanatiques , il étoit censuré durement. Pour comble de chagrin , il étoit sans pouvoir dans le conseil et dans l'armée. Ces imprudens ministres , se disant toujours inspirés par le Saint-Esprit , se donnoient le droit de diriger les opérations militaires. Ils forcèrent les généraux de *Charles* à des manœuvres hasardées , dont *Cromwel* sut bien profiter. Il s'étoit fait déclarer généralissime des troupes du parlement. Il harcela les Ecossais , et les força près de *Worcester* à une bataille qu'il gagna. *Charles* y fit des prodiges

de valeur ; mais tout étant désespéré, il prit un des derniers la fuite , ne sachant où il pourroit se réfugier.

On lui indiqua une maison isolée , habitée par un Français , nommé *Penderel*. Dès qu'il fut arrivé , il se fit couper les cheveux , endossa un habit de paysan , et se livra , comme un domestique , aux travaux de la campagne , couché sur la paille , nourri grossièrement comme les autres , afin de n'être pas reconnu. Sa principale occupation étoit d'aller faire des fagots dans la forêt. Elle se trouva un jour tellement battue par les troupes que *Cromwel* avoit mises sur ses traces , qu'il n'eut d'autre ressource que de monter sur un grand chêne. Il y resta vingt - quatre heures. Il voyoit passer sous ses pieds ceux qui le cherchoient , et entendoit les vœux ardents qu'ils faisoient pour le trouver. Quand la rigueur de la recherche cessa , il sortit de cet asile pour s'approcher de la mer. Après beaucoup d'aventures sous toute sorte de déguisemens , principalement sous l'habit de femme , travestissement que son âge lui rendoit favorable , soupçonné , reconnu et jamais trahi , après quarante jours d'inquiétudes et d'angoisses , il arriva au bord de la mer , et s'embarqua pour la France.



Les succès de *Cromwel* donnèrent de l'ombrage au parlement. Il sut que cette compagnie formoit des projets contre lui. L'armée sous ses ordres s'étoit rapprochée de Londres. Il trouve le moyen de la brouiller avec le parlement en lui suggérant des demandes que celui-ci ne pouvoit accorder. Il refusa d'y faire droit, comme l'avoit prévu *Cromwel*. Sans s'amuser à des propositions nouvelles et à des instances, il prend sur-le-champ son parti, va au parlement, escorté de ses principaux officiers, garnit de soldats le vestibule, l'escalier et les portes, entre dans la chambre d'un air irrité, et prend la première place.

En s'asseyant, il dit d'une voix basse à un de ses confidens : « Je suis forcé de faire une chose qui me fait dresser les cheveux à la tête, c'est de dissoudre le parlement ». Celui-ci le conjure d'y réfléchir murement, que la chose est dangereuse. « Je le sais, répond *Cromwel* ; mais voici le moment ». Sans doute il examinoit la contenance des membres, et remarquant qu'à la vue des troupes qui les environnoient, ils montroient plus de frayeur que d'indignation, il se lève, fait au parlement les plus vifs reproches



sur son ambition , ses déprédations , ses tyrannies ; en finissant , il frappe du pied ; à ce signal , les soldats entrent. « Fi , fi , s'écrie-t-il , allez-vous-en ; « faites place à de plus honnêtes gens , « vous n'êtes plus le parlement. Le seigneur n'a plus besoin de vous. Il a « choisi d'autres instrumens pour travailler en son nom ». *Toi* , dit-il à l'un d'eux , en le saisissant à la cravatte , *tu es un débauché* , à un autre , *tu es un adultère* ; un troisième , il le traite d'ivrogne , et successivement , en les chassant à mesure qu'ils passaient devant lui , il les apostrophe des noms de *gourmands* , de *voleurs* , de *concussionnaires*. Il ordonne à un soldat de prendre la masse de l'orateur , qui étoit la marque de l'autorité , ferme la porte sur les pas du dernier , et met la clef dans sa poche. Tous ces membres du parlement , un moment auparavant souverains , honteux , confus , se jettent dans la foule qui attendoit aux portes , et s'y confondent , pour n'être pas reconnus.

Dès-lors *Cromwel* auroit pu décorer d'un titre , le pouvoir suprême dont il jouissoit réellement ; mais il crut qu'il n'étoit pas encore temps , qu'il devoit auparavant se faire désirer , et il en prit un bon moyen. Dans un conseil des

pris  
sero  
l'éta  
qua  
de l  
mes  
plus  
L  
voq  
Ils  
d'en  
lère  
cès  
toit  
hom  
tirés  
de p  
*Hab*  
*les o*  
Quan  
on ét  
qué  
Holla  
que.  
conse  
« éte  
« les  
« que  
« d'in  
« auc  
« vou

principaux officiers , il fit statuer qu'il seroit créé , pour l'administration de l'état , un parlement composé de cent quarante personnes. *Cromwel* se charge de les choisir , et les prit entre les hommes du peuple , les plus ignorans , les plus grossiers et les plus fanatiques.

Leur première opération , fut de provoquer l'inspiration de Dieu par la prière. Ils chargèrent de cette fonction dix d'entre eux , vrais *Illuminés*. Ils appelèrent l'Esprit-Saint avec tant de succès , que jamais , disoient-ils , il ne s'étoit communiqué si visiblement aux hommes. Ils se donnèrent des noms , ou tirés de l'ancien testament , ou composés de phrases de l'écriture : *Zorobabel* , *Habacuk* , *Mésopotamie* , *louez Dieu* , *les os découverts* , et autres semblables. Quand on alloit leur parler d'affaires , on étoit étonné de leur langage mystique , auquel on n'entendoit rien. Les Hollandais reconnoissoient la république. Ils s'adressèrent à ce parlement ou conseil pour un traité d'alliance. « Vous « êtes hommes charnels , répondirent « les conseillers , des mondains , uniquement occupés de commerce et « d'industrie. Les saints , loin de former « aucune liaison avec vous , devroient « vous exterminer ».

Etrangers et régnicoles, tout le monde se récria contre un parlement si ridicule. *Cromwel* feignoit d'être honteux de leurs absurdités. Il fit conseiller à quelques-uns de ceux qui lui étoient le plus dévoués, de dissoudre l'assemblée. Ils s'arrangèrent pour se trouver un jour en nombre suffisant, et avant que les autres ne fussent arrivés, ils allèrent résigner à *Cromwel* l'autorité qu'il leur avoit donnée. Ceux qui n'avoient pas été prévenus, n'approuvèrent point cette démarche, et continuèrent de s'assembler. *Cromwel* leur envoya un colonel, à la tête d'une troupe de soldats. « Que faites-vous ici ? leur dit-il en entrant : ils répondirent, nous cherchons le Seigneur. Le colonel répliqua : Allez le chercher ailleurs ; il y a long-temps qu'il n'est plus ici ». Ils sortirent sans résistance. Ce simulacre d'autorité détruit, l'armée, de sa propre autorité, déféra à *Cromwel* la souveraine puissance, le déclara *Protecteur de la république d'Angleterre*, lui donna le titre d'*Altesse*, et lui fit prendre avec grande solennité, possession de *Witthall*, ancien palais des rois.

Par l'acte du *Protectorat*, toute la puissance civile et militaire étoit attribuée à *Cromwel*. Il y eut cependant

que  
Le  
dou  
n'en  
con  
à vi  
cha  
cor  
ceux  
ans  
don  
sans  
lui a  
hom  
M  
verna  
pour  
rigide  
Il la r  
l'Irlan  
les m  
prote  
les pu  
les co  
royale  
moit l  
prince  
sassen  
couroi  
et l'Al  
ces co

quelques restrictions à la bornoient. Le protecteur les souffrit ; mais sans doute il espéroit trouver le moyen de n'en être pas trop gêné. On établit un conseil souverain de vingt-un membres à vie. *Cromwel* ; selon le droit de sa charge, les nomma. Il lui fut aussi accordé de nommer les remplaçans de ceux qui manqueroient. Tous les trois ans il devoit assembler un parlement dont la durée étoit fixée à cinq mois, sans prorogation ni cassation. Enfin, on lui accorda une armée de vingt mille hommes de pied, et dix mille chevaux.

Muni de tous ces avantages, il gouverna despotiquement, mais avec gloire pour la nation anglaise. Son exacte et rigide équité, lui en concilia l'estime. Il la rendit victorieuse de l'Ecosse et de l'Irlande, fit respecter son pavillon sur les mers, et étendit son commerce. Ce protecteur se vit rechercher par toutes les puissances. Il leur dictoit lui-même les conditions de son alliance. La famille royale, cachée en divers asiles, s'estimoit heureuse qu'il n'exigeât pas des princes qui la recevoient, qu'ils la chassassent de leurs états. *Charles II*, parcouroit en fugitif la France, la Hollande et l'Allemagne, redoutant dans toutes ces contrées la fureur du meurtrier

de son père. Il recommandoit à ses partisans, en Angleterre, de cacher leur attachement pour sa personne. Malgré leurs exhortations, ils firent des entreprises, elles échouèrent et attirèrent sur les imprudens les fléaux de la colère du protecteur, la confiscation des biens, le bannissement, la déportation, la prison et la mort.

Au faite de la puissance, *Cromwel* délibéra s'il quitteroit le titre de protecteur, ou s'il prendroit celui de roi. Il s'en tint au premier, parce que c'étoit une puissance nouvelle à laquelle il pouvoit donner toute la force et toute l'étendue dont il auroit besoin; au lieu que les droits de la royauté étoient connus et avoient souvent été restreints par des lois qu'il lui seroit difficile de transgresser. Armé de cette autorité indéfinie, il fit dans toutes les administrations les changemens qui lui convinrent. Il faut avouer que ce fut presque toujours à l'avantage de sa république. Les bornes qu'on avoit prétendu mettre à ses volontés, l'embarrassoient peu. Quand il ne pouvoit surmonter les oppositions, il savoit les éluder. Il convoqua jusqu'à trois parlemens. Une de ces assemblées devenoit pressante, pour obtenir une décision désagréable au protecteur. Il

tra  
mo  
ge  
dan  
d'e  
we  
ten  
que  
qu'i  
men  
n'on  
C  
que  
mun  
l'An  
prot  
pés  
sur  
men  
méd  
ses,  
aupr  
soit  
dats  
raux  
les e  
cour  
prin  
voul  
com  
hom

traînoit l'affaire en longueur. Des cinq mois de séance qu'il ne pouvoit abréger, il restoit encore cinq jours, pendant lesquels le parlement se flattoit d'emporter ce qu'il desiroit; mais *Cromwel* le dissout au moment qu'on s'y attendoit le moins, et donne pour raison que les cinq mois sont expirés, parce qu'il faut compter les mois du parlement comme ceux des troupes, qui n'ont que vingt-huit jours.

Ces subterfuges déplaisoient autant que les coups d'autorité. On en murmuroit. La tranquillité dont jouissoit l'Angleterre, étoit dangereuse pour le protecteur. Les esprits n'étant pas occupés des objets extérieurs, se tournoient sur le gouvernement. Le mécontentement gagnoit l'armée. Lorsque *Cromwel* méditoit autrefois ses hardies entreprises, il avoit coutume de faire coucher auprès de lui ceux en qui il reconnoissoit la plus grande influence sur les soldats. C'étoient ordinairement des caporaux et des sergens. Après les prières et les exhortations qu'il leur faisoit, il discourroit avec eux de ses projets et des principes religieux et politiques qu'il vouloit leur inculquer. Parvenu au comble de ses vœux, il négligea ces hommes, en chassa même quelques-

uns des places qu'il leur avoit données. Cette conduite les irrita tous, et il remarqua en eux assez de mécontentement, pour craindre qu'ils ne l'assassinassent.

Il n'étoit point rassuré par sa famille; il leur avoit si bien inspiré l'horreur de l'autorité absolue quand il avoit voulu l'ôter au roi, que gendres et filles trouvoient mauvais qu'il la gardât sous un autre titre, et lui reprochoient de n'avoir en en vue, dans tout ce qu'il avoit fait, que de satisfaire son ambition. Leur censure étoit quelquefois si amère, qu'il ne se croyoit pas en sûreté au milieu d'eux. Toutes ses actions portoient l'empreinte de la terreur qui le poursuivoit. A peine osoit-il sortir du palais pour faire de courtes promenades. L'aspect des étrangers l'offusquoit. Il portoit toujours une cuirasse sous ses habits, et des pistolets dans ses poches. S'il alloit en voyage, il ne revenoit jamais par le même chemin. Il ne paroissoit qu'environné de gardes. On ne savoit dans quelle chambre il couchoit. Ce n'étoit jamais trois nuits de suite dans la même. Il ne se reposoit que sur lui-même, du soin de fermer les portes et de poser les sentinelles. Qu'on se représente *Cromwel* dans le fond d'un appartement re-

cul  
ret  
dre  
gar  
effr  
on l  
Dan  
sou  
cins  
état  
dern  
nier  
chan  
neuf  
com  
L  
cons  
avoit  
de l  
On s  
l'on  
dant  
avec  
mes,  
son f  
Ecos  
estim  
donne  
comm  
parlen  
eut l'i



culé, prêtant l'oreille au moindre bruit, retenant son haleine pour mieux entendre, promenant autour de lui des regards inquiets, sondant les murailles, effrayé de son ombre, et qu'on envie si on l'ose, l'autorité achetée à pareil prix. Dans sa dernière maladie, il se refusa le soulagement de se plaindre. Les médecins, disoit-ils, se trompoient sur son état. Il étoit sûr d'en revenir. Jusqu'au dernier soupir il commanda. Son dernier ordre fut qu'on mit à sa place *Richard*, son fils. Il mourut à cinquante-neuf ans, après en avoir régné cinq comme protecteur.

La crainte qu'il inspiroit avoit seule conservé dans la nation l'ordre qu'il y avoit établi. En général on étoit fatigué de l'état précaire où l'on se trouvoit. On sentoit qu'il ne pouvoit durer, et l'on desiroit qu'il finît au plutôt. Cependant *Richard* fut nommé protecteur, avec l'applaudissement des trois royaumes, et proclamé en Irlande par *Henri*, son frère, qui la gouvernoit, et en Ecosse par *Monk*, soldat de fortune, estimé de *Cromwel*, qui lui en avoit donné le commandement. *Richard*, comme il y étoit tenu, convoqua un parlement; mais, sans y être obligé, il eut l'imprudence d'assembler les offi-



ciers de l'armée. Se trouvant réunis , ils raisonnèrent sur l'incapacité de *Richard* , qui n'avoit jamais paru à leur tête , et demandèrent un autre général. Le protecteur fut d'ailleurs instruit qu'on se préparoit à lui faire d'autres propositions aussi peu agréables ; comme il n'aimoit pas les affaires , et qu'il en craignoit les embarras et les suites , il abdiqua le protectorat. Cet homme qu'on a blâmé , vécut heureux avec une fortune médiocre, jusqu'à une extrême vieillesse.

Le parlement étoit convoqué. En attendant qu'il se mît en activité , on forma un conseil de vingt-trois personnes qu'on appela *Comité de sûreté*. Il commença à agir en souverain , et ne demandoit pas mieux que de rester seul maître du gouvernement ; mais le peuple demanda l'installation du parlement, et il fallut le satisfaire. C'étoient en grande partie les membres qui avoient composé le long parlement. Ils se mirent à gouverner et à donner des ordres. Le comité de sûreté ne se regarda pas pour cela comme interdit , et commanda aussi de son côté.

Ce conseil fut très-favorable à *Monk*, qui avoit levé en Ecosse une armée avec laquelle il s'avançoit vers Londres.

Il  
toi  
lan  
le c  
le c  
il c  
chi  
par  
tion  
Il  
tant  
ni l'  
vroi  
jeun  
Ce  
il par  
térêt  
que  
cité  
roiss  
*Mon*  
herse  
de d  
faire  
rejeta  
il alla  
dévo  
Ce  
donne  
bres d  
été le

Il y trouva encore une puissance ; c'étoit celle du conseil de la cité , qui balançoit lui-même entre le parlement et le comité. On ne sait quel étoit d'abord le dessein de *Monk*, ni à quelle époque il commença à pencher pour la monarchie ; parce que jamais il n'a écrit, qu'il parloit très-peu , et que toutes ses actions étoient enveloppées de Mystère. Il traitoit tantôt avec le parlement, tantôt avec le comité, sans que ni l'un ni l'autre pussent le pénétrer. Il ne s'ouvroit pas plus aux négociateurs que le jeune roi lui envoyoit.

Cependant arrivé près de Londres , il parut embrasser de préférence les intérêts du parlement. Sur les plaintes que celui-ci fit des magistrats de la cité qui étoient réfractaires , et paroisoient vouloir rivaliser de puissance. *Monk* tomba sur la ville , brisa les hermes , enleva les portes , la mit hors de défense , et le lendemain alla lui faire des excuses de ces violences , qu'il rejeta sur le parlement. Du même pas il alla faire les protestations d'un entier dévouement au parlement et au comité.

Cette conduite oblique et équivoque donnoit de l'inquiétude à ceux des membres qui , dans le long parlement, avoient été le plus contraires à *Charles I<sup>er</sup>*. Dans

la crainte de voir rétablir le fils, qui ne manqueroit pas de venger les injures faites à son père, ils font proposer secrètement à *Mork* de lui procurer un pouvoir semblable à celui de *Cromwel*. Il répond qu'il ne peut les écouter qu'au moment où tout le parlement sera réuni. En conséquence, les cent cinquante-neuf membres que *Cromwel* avoit exclus, sont rappelés. Ils font décider qu'on assemblera un parlement libre : libre dans ce sens, qu'on pourra nommer indifféremment ceux qui avoient porté les armes pour *Charles*, ou dont les pères avoient servi l'infortuné monarque.

Ces candidats se présentent en foule, et presque partout obtiennent la préférence. Quand ils sont assemblés, le taciturne *Monk* rompt le silence, et fait dire à *Charles II*, mais sans écrire, de se rapprocher de l'Angleterre. Le prince se transporte d'Allemagne en Hollande. Les esprits étoient si bien préparés, qu'une simple lettre du roi, adressée aux communes, délia, pour ainsi dire, la langue de tous ses sujets. Elle portoit amnistie et les promesses les plus flatteuses. Le parlement la reçut avec transport. La joie passa du lieu de ses séances dans la ville, de la ville dans

les  
être  
bard  
*Mon*  
révo  
roi  
tions  
Ce j  
taur  
C  
ayan  
fixe,  
patio  
prit d  
muse  
et se  
circo  
cond  
insou  
comm  
ner u  
impor  
son p  
régici  
lant n  
qu'inc  
bles.  
ses dr  
avoien  
sur la

les provinces. Tout le monde voulut être et avoir été royaliste. *Charles* débarqua à Douvres, et fut reçu par *Monk*, qu'il embrassa tendrement. Cette révolution fut l'affaire de sept mois. Le roi entra dans Londres, aux acclamations de tout le peuple, le 29 mai 1660. Ce jour a été appelé le jour de la restauration.

*Charles II*, âgé de vingt-neuf ans, ayant jusques-là vécu sans occupation fixe, s'étoit fait une habitude de dissipation, qu'il porta sur le trône. Il ne prit des affaires que ce qui pouvoit l'amuser, abandonna le reste à ses ministres, et se laissa aller nonchalamment aux circonstances. Telle fut en général sa conduite, suite d'un caractère doux et insouciant. Cependant il fut forcé, au commencement de son règne, de donner une attention sérieuse à des choses importantes. Il devoit à la mémoire de son père et à lui-même, la punition des régicides, qu'il fit condamner, en mêlant néanmoins à la juste rigueur quelque indulgence pour les moins coupables. Il auroit bien voulu retenir sous ses drapeaux les soldats aguerris qui avoient combattu sous *Cromwell*. Mais sur la remontrance que cette armée,

1660.

accoutumée à la mutinerie , pourroit devenir dangereuse , il la licencia.

L'ouvrage de la constitution nationale lui demanda du temps et du travail. Après avoir rempli cette tâche , de concert avec le parlement , il le congédia. L'ouvrage de la religion le regardoit comme chef de l'église ; il s'y appliqua , rétablit la prélature , le rit , les cérémonies , cependant avec des exceptions propres à ne pas laisser fermenter la bile âcre des *Puritains*. Ces deux opérations menées à leur but avec sagesse , prouvent le bon sens de *Charles II*. Il épousa par politique *Catherine*, princesse de Portugal. Ce mariage lui procura une forte dot en argent , et à l'Angleterre les forteresses de Tanger et de Bombai , qui lui donnèrent deux bons ports en Afrique et dans l'Inde. Il permit au duc d'Yorck , son frère , d'épouser *lady Hyde* , sa maîtresse , fille de *Clarendon* , son ministre , qui n'avoit pas été complice des amours de sa fille. Le sage *Clarendon* ne donna qu'avec répugnance son consentement à cet hymen. Il appréhendoit qu'en le portant à un rang trop élevé , ce mariage n'excitât la jalousie. En effet , elle le persécuta et lui ôta la confiance du roi.

On l'  
gues  
tête.  
men

So  
natio  
qui fi  
y eut  
entre

appuy  
les pa  
ouver

on lui  
catho

l'avoir  
choit

d'entr  
et de

distin

ma du

alors.

duc

s'appu

pour

*Charl*

que ja

légiu

Ainsi

la cour

*Jacq*

lique e

On le mêla malgré lui dans des intrigues, et il fut forcé, pour sauver sa tête, de se réfugier en France, où il mena une vie obscure.

Sous un roi pacifique et conciliant, la nation fut cependant agitée de troubles qui firent répandre du sang; la religion y eut grande part. La lutte perpétuelle entre les catholiques et les anglicans, appuyés des autres sectes, tenoit tous les partis en haleine. *Charles* professoit ouvertement la religion nationale; mais on lui connoissoit du penchant pour le catholicisme. On l'a même soupçonné de l'avoir exercé en secret. Cela ne l'empêchoit pas de mener une vie licencieuse, d'entretenir des maîtresses de tout âge et de toutes conditions. Une des plus distinguées lui donna un fils, qu'il nomma *duc de Montmouth*. Il étoit veuf alors. Une faction contraire à *Jacques*, *duc d'Yorck*, son frère, prétendit s'appuyer du nom de ce jeune prince, pour exclure *Jacques* du trône; mais *Charles* déclara en plein parlement, que jamais il n'avoit eu d'engagement légitime avec la mère de *Montmouth*. Ainsi il confirma le droit de son frère à la couronne et le soutint constamment.

*Jacques* professoit la religion catholique et la pratiquoit publiquement. Ce

zèle trop affecté aigrit contre lui une grande partie de la nation. On en vint au point de proposer dans le parlement de l'exclure de la couronne , et peu s'en fallut que le bil ne passât. La chaleur du roi à défendre son frère , et le soupçon qu'on avoit de son propre catholicisme refroidit le zèle du parlement en faveur du monarque. Dans ces occasions on lui refusoit les sommes qu'il demandoit pour ses dépenses domestiques : ce qu'on a appelé depuis *la liste civile*, croyant qu'en le mettant à l'étroit , il se relâcheroit de la protection qu'il accordoit à son frère. Mais *Charles* ne ménageoit pas plus pour cela ses richesses. Toujours prodigue et toujours indigent , il passoit sa vie dans les plaisirs , très-capable d'affaires , s'il eût voulu s'en occuper. A considérer sa facilité à changer de ministre et de conseil , lesang-froid avec lequel il souffroit les contradictions , sans jamais s'en venger que par des plaisanteries , on croiroit qu'il se regardoit comme placé plutôt pour voir que pour agir. Il joua ce rôle pendant vingt-cinq ans de règne, et mourut à cinquante-cinq.

Jacques II.  
1685.

*Charles I.<sup>er</sup>* fut arraché du trône , *Jacques II* son fils s'en laissa glisser. En y montant il se pressa de donner à la

natio  
de se  
messe  
toura  
reçut  
rence  
voul  
en An  
siège  
de ne  
d'Espa  
trop d  
Jacqu  
« en l  
« conf  
« bass  
« vont  
Le r  
tation  
suada  
devoit  
vendiq  
de son  
quelqu  
rangère  
cune p  
gnit à l  
persée.  
de son  
clément  
Jacque



nation les témoignages les plus éclatans de son catholicisme. Il fit célébrer la messe publiquement devant lui , s'entoura de prêtres , sur-tout de jésuites , reçut un nonce du pape avec une déférence soumise. On accusa ce prince de vouloir rendre cette religion dominante en Angleterre. *Innocent XI* qui tenoit le siège pontifical , lui conseilla sagement de ne rien précipiter. L'ambassadeur d'Espagne lui fit observer qu'il donnoit trop de crédit aux prêtres dans sa cour. *Jacques* lui dit : « N'est-il pas d'usage « en Espagne que le roi consulte son « confesseur ? — Oui , répondit l'am- « bassadeur , voilà pourquoi les affaires « vont si mal ».

Le mécontentement que cette affectation fit éclater dans le royaume , persuada au jeune duc de *Montmouth* qu'il devoit profiter de la circonstance. Il revendiqua par un manifeste la couronne de son père , et leva des troupes. Mais quelques hommes seuls du peuple se rangèrent sous ses drapeaux , presque aucune personne de distinction ne se joignit à lui. Sa foible troupe fut bientôt dispersée. Lui-même tomba entre les mains de son oncle , et quoiqu'il implorât sa clémence au nom de son père , auquel *Jacques* avoit tant d'obligation , il ne



lui en fit pas moins trancher la tête. Cette sévérité fut d'autant plus blâmée, que *Charles II*, dit-on, avoit exigé de son frère que si ce jeune homme, dont il connoissoit l'imprudence, mais qu'il aimoit, venoit à se révolter, il s'en assureroit, mais lui accorderoit la vie.

Ce succès enhardit le monarque. La complaisance qu'il avoit trouvée dans le parlement, à l'occasion de cette révolte, lui persuada qu'il pouvoit tout oser, même contre cette compagnie. Il ne craignit pas de la mécontenter, et devint d'autant plus entreprenant qu'alors il se crut plus assuré sur le trône par la naissance d'un fils. Il n'avoit que deux filles, nées pendant qu'il n'étoit encore que duc d'*Yorck*, *Marie*, épouse de *Guillaume* prince d'*Orange*, stadhouder de Hollande, et *Anne* qu'il maria au prince *George*, frère du roi de Danemarck.

*Guillaume*, son premier gendre, voyant la conduite impolitique de son beau-père, se conduisoit très-politiquement à son égard; sans éclats qui pussent lui être reprochés, il entretenoit un commerce secret avec les mécontents, recevoit comme par politesse les disgrâciés, et leur donnoit un asile qui ne paroissoit que de pure bienveillance. Les dis-

posit  
de le  
Le p  
trône  
cour  
prop  
l'avo  
son g  
cité,  
épous  
cer d'  
venan  
répare  
lui fai  
s'il ne  
bien s  
ronne  
bera a  
Sur  
cru m  
lande  
grossit  
dans s  
nation.  
desiroi  
ment de  
avance.  
joignen  
même.  
monde  
sa fille

positions qu'il montroit firent desirer de le voir à la place du père de sa femme. Le petit prince né pour ainsi dire sur le trône, étoit un obstacle ; mais on fit courir le bruit que cet enfant né si à propos, étoit supposé, et que le roi ne l'avoit fait paroître que pour éloigner son gendre, dont il connoissoit la sagacité, et le frustrer du droit de son épouse. *Guillaume* se fit inviter à exercer d'avance une portion de ce droit, en venant écouter les griefs de la nation, et réparer les torts de son beau-père. On lui fait entendre, ou il se fait dire que s'il ne prend ce soin, un autre pourra bien s'en charger, et qu'ainsi la couronne échappera à sa femme, et tombera au pouvoir d'un homme plus hardi.

Sur cette invitation, qu'on a toujours cru mendiée, *Guillaume* part de Hollande avec une petite armée. Elle se grossit à son débarquement. Il se disoit dans son manifeste, appelé par toute la nation. En effet, la plus grande partie desiroit d'être délivrée du gouvernement despotique de *Jacques*. *Guillaume* avance. Tous les grands seigneurs le joignent. Le roi ne put mettre sur pied même une apparence d'armée. Tout le monde l'abandonne, jusqu'à *Anne*, sa fille chérie, et *George*, son mari,

qui gagnent le camp de leur beau-frère.

Réduit à cette extrémité, *Jacques* demande une entrevue à son gendre. Au lieu de se prêter à une conférence, *Guillaume* signifie à son beau-père l'ordre de quitter Londres et de se rendre dans un château qu'on lui marque peu éloigné de la mer. Le dessein qu'avoit eu le gendre, en indiquant ce lieu, réussit. *Jacques* s'embarque et se sauve en France. Le parlement déclare que par sa fuite il a abdiqué la couronne.

Il s'agissoit de décider quel titre en déférant la couronne à *Marie*, on donneroit à son époux. Un nombreux parti opinoit à le nommer *régent*. Ce titre auroit supposé que le sceptre n'appartenoit pas à son épouse, ou qu'elle n'étoit pas capable de le porter. Il pouvoit d'ailleurs laisser des prétentions à l'enfant qu'on avoit nommé en naissant *prince de Galles*. *Guillaume*, qui ne prétendoit pas s'être exposé pour autrui, déclare nettement dans une adresse au parlement, que la place de *régent* lui paroît environnée de difficultés insurmontables, et qu'il est résolu de ne pas l'accepter. Il ajoute : « Je vous prévien

« aussi que, quoique je connoisse le  
« mérite de la princesse mon épouse,

« je  
« so  
« pa  
« su  
« qu  
« ne  
« que  
« peu  
eut so  
roi, a  
Mo  
impér  
gé de r  
lui qu'  
houde  
exprim  
dans l'  
gleterre  
par les  
*Guilla*  
moins g  
comme  
attachée  
aidé par  
èle pou  
réunir s  
les Inla  
épugna  
antisime  
eurs il n  
ans son  
Tom.

« je n'accepterai même pas la couronne  
« sous ses ordres. Ainsi, si vous n'avez  
« pas d'autres projets, ne comptez pas  
« sur mon secours pour rétablir la tran-  
« quillité en Angleterre. Je m'en retour-  
« nerai chez moi, content des efforts  
« que j'ai faits pour rendre la liberté au  
« peuple anglais ». Cette fière menace  
eut son effet : *Guillaume* fut proclamé  
roi, avec *Marie*, son épouse.

Monté sur le trône d'une manière si  
impérieuse, *Guillaume* fut souvent obli-  
gé de rabattre de sa hauteur. On a dit de  
lui qu'il étoit roi de Hollande et stad-  
houder d'Angleterre. Ces qualifications  
expriment le genre d'autorité qu'il exerça  
dans l'un et dans l'autre pays. En An-  
gleterre, son autorité étoit circonscrite  
par les formes du gouvernement, que  
*Guillaume* tenta en vain de rendre  
moins gênantes. L'Ecosse le reconnut  
comme l'Angleterre. Mais l'Irlande resta  
attachée à *Jacques*. Ce prince y passa  
aidé par la France. En modérant son  
zèle pour le catholicisme, il auroit pu  
réunir sous ses drapeaux l'universalité  
des Irlandais : mais il ne cacha pas sa  
épugnance aux sectateurs du protes-  
tantisme, et les éloigna de lui. D'ail-  
leurs il ne montra ni capacité, ni énergie  
dans son invasion, de tous les genres

Guillaume  
et Marie.  
1689.

d'expéditions, celui qui demande le plus d'audace. *Guillaume*, au contraire, déploya ses talens de politique, déjà connus, et toute son habileté militaire. Elle lui avoit été souvent inutile : quoique général estimé, rarement il fut vainqueur. Mais en cette occasion la fortune couronna sa valeur.

*Jacques* retourna en France, où il vécut jusqu'en 1700, d'une pension que lui faisoit *Louis XIV*, et de quelques sommes que ses filles lui envoyotent. Quinze mille familles irlandaises le suivirent. On donne à ce prince les vertus d'un saint; mais on doit lui refuser celle du pardon des injures, s'il est vrai que ne pouvant vaincre son gendre, il ait voulu le faire assassiner, ou du moins qu'il ait trempé dans plusieurs complots formés contre sa vie; mais ce sont les historiens protestans qui le chargent de ces accusations peut-être injustes.

Toutes les conspirations ne furent point tramées par les seuls partisans de *Jacques*. La conduite cautelouse de *Guillaume* lui fit beaucoup d'ennemis. Sous le règne de ce prince se pratiqua ouvertement l'usage d'acheter la majorité dans le parlement. La contagion se communiqua au peuple, et l'esprit mercenaire s'empara de la nation. Il étoit

plus  
suffra  
res.  
mon  
le ch  
moin  
mour  
deuxi  
zième  
An  
lui suc  
On lo  
mari,  
que si  
règne a  
Angle  
ieur pa  
Torys,  
ubsiste  
end or  
res et d  
u peup  
arleme  
ent que  
Vigts s  
Torys po  
ouveme  
e la capi  
rovinces  
ant que  
ur et da

plus aisé à ce monarque de gagner les suffrages par argent, que par ses manières. Grave, froid et brusque, il ne montra jamais aucune vivacité que sur le champ de bataille. Jamais roi n'a été moins affable ni moins populaire. Il mourut sans enfans dans la cinquante-deuxième année de son âge, et la treizième de son règne.

*Anne*, sœur de feu *Marie*, sa femme, Année. 1702.  
lui succéda. Elle avoit trente-huit ans. On loue sa grande tendresse pour son mari, qui la précéda au tombeau, ainsi que six enfans qu'elle avoit eus. Son règne a été à l'extérieur glorieux pour l'Angleterre; mais troublé dans l'intérieur par les factions des *Wigts* et des *Torys*, qui réunirent toutes les autres et subsistent encore. Par les *Torys*, on entend ordinairement le parti des ministres et de la cour. Par les *Wigts*, celui du peuple et de l'opposition dans le parlement. Cependant les intérêts changent quelquefois, et il arrive que les *Wigts* sont pour le ministère et les *Torys* pour l'opposition. Au reste, ces mouvemens ne passent guères l'enceinte de la capitale. Il est ordinaire que les provinces soient fort tranquilles, pendant que les passions fermentent à la cour et dans le parlement. Les ministres

en place, ceux qui veulent y parvenir se combattent. C'est entre les possesseurs et les prétendants une lutte perpétuelle. On remarque que les haines, les animosités, les provocations ambitieuses des grands, sont une espèce de sauve-garde pour le peuple, parce que, surveillés avec jalousie par la cabale opposée, ceux qui tiennent le timon des affaires hésitent à se permettre des actions qui donneroient lieu à des accusations souvent capitales.

*Anne* se laissoit gouverner par ses favorites. Celle qui jouit le plus long-temps de ses bonnes grâces, fut l'épouse du célèbre *Malborough*, que le crédit de sa femme maintint à la tête des armées contre la France, pour la gloire de l'Angleterre. On croit que cette reine avoit dessein de faire passer sa couronne à son jeune frère le *prince de Galles*, réfugié en France, et qu'elle étoit à la veille d'exécuter ce projet quand elle mourut. On l'a nommée la *bonne reine Anne*. Elle est la dernière reine d'Angleterre, descendant par les mâles de la famille des *Stuart*, à jamais célèbre par ses malheurs.

Georgel.  
1714.

*George I.<sup>er</sup>*, fils d'*Ernest Auguste* premier électeur d'Hanovre, fils d'une petite-fille de *Jacques I.<sup>er</sup>*, fut appelé

au tr  
Guil  
la lig  
qu'on  
lui-m  
fit de  
il avo  
les J  
été po  
été m  
nouve  
d'abo  
bient  
oblig  
Ses pa  
sous l  
Ge  
inquié  
gleter  
états d  
tenoie  
Angla  
nent,  
lontain  
me ind  
la part  
de pre  
île. De  
eu qu'à  
de la n  
leur ch



au trône après *Anne*, par une loi de *Guillaume*, qui déferoit la couronne à la ligne protestante. Le *prince de Galles*, qu'on a appelé le prétendant, s'en exclut lui-même par la profession ouverte qu'il fit de la religion catholique. Cependant il avoit un puissant parti, qu'on nomma les *Jacobites*. Appelé par eux, il auroit été possible qu'il eût triomphé, s'il avoit été mieux secondé par la France. La nouvelle de son débarquement répandit d'abord la terreur parmi ses ennemis : bientôt accablé par le nombre, il fut obligé de se rembarquer pour la France. Ses partisans les plus marquans périrent sous la hache des bourreaux.

*George* n'éprouva que cette légère inquiétude pendant son règne. L'Angleterre partagea son attention avec ses états d'Allemagne, et même ceux-ci lui tenoient plus à cœur. Avant que les Anglais eussent pris un roi sur le continent, ils n'avoient que des guerres volontaires, mais elle sont devenues comme indispensables, en conséquence de la part que leurs souverains sont obligés de prendre à ce qui arrive hors de leur île. Du reste, il n'ont jusqu'à présent eu qu'à se louer du caractère des princes de la maison d'Hanovre. *George 1.<sup>er</sup>*, leur chef, étoit plus familier que ne le



sont ordinairement les monarques. Il connoissoit bien ses intérêts. Pendant tout le cours de sa vie, la prudence régla ses démarches. Il monta sur le trône à l'âge de cinquante-cinq ans, et en régna treize.

George II.  
1727.

Son fils *George II*, en avoit quarante-trois. Il y eut de son temps de grands débats dans le parlement, au sujet des vrais intérêts de l'Angleterre. Les ministres dévoués au roi, souverain d'Hannovre, présentèrent les alliances étrangères et les liaisons continentales comme devant produire la sûreté de la Grande-Bretagne. Le parti de l'opposition, contraire aux liaisons avec le continent, se plaignoit de ce qu'elles ne servoient qu'à faire entrer l'Angleterre dans des guerres inutiles, et à l'épuiser par les subsides. A la tête des ministres, étoit *Robert Walpole*, gentilhomme, mais d'une famille médiocre, en qui l'on doit remarquer entre autres qualités une heureuse insensibilité pour les reproches. Il faut qu'il ait possédé ce talent à un degré rare, pour n'être pas ému des sarcasmes, qu'un membre du parlement, nommé *Vindham*, lui lança en face.

On disputoit vivement dans le parlement sur la question de savoir s'il étoit important de l'assembler tous les trois

ans, c  
lois, c  
bout  
quesor  
de *W*  
mieux  
parlen  
« qu'u  
« gran  
« forte  
« et sa  
« pren  
« hon  
« la n  
« com  
« ache  
« leur  
« fasse  
« pou  
« min  
« de s  
« maj  
« doy  
« cou  
« sole  
« des  
« tu,  
« et s  
« roit  
« A  
« lem

ans, comme l'ordonnoient d'anciennes lois, ou si on ne le convoqueroit qu'au bout de sept, comme il arrivoit quelquefois. *Vindham*, sans doute ennemi de *Walpole*, prit la parole, et pour mieux faire sentir l'inconvénient d'un parlement de sept ans, dit : « Supposons « qu'un homme qui ne seroit pas d'une « grande naissance, et qui n'auroit qu'une « fortune médiocre, d'ailleurs sans foi « et sans honneur, soit élevé au rang de « premier ministre; supposons que cet « homme s'enrichisse des dépouilles de « la nation, secondé par un parlement « composé de membres qui auroient « acheté leurs sièges, et qui vendroient « leurs suffrages; supposons qu'on « fasse dans ce parlement de vains efforts « pour rechercher la conduite de ce « ministre, et mettre le royaume à l'abri « de ses vexations; supposons qu'une « majorité de ses créatures qu'il sou- « doyerait tous les jours, le mettent à « couvert; supposons qu'il domine in- « solemment sur tous ceux qui attendent « des places. Comme il n'a aucune ver- « tu, il la ridiculisera dans les autres, « et s'efforcera ou de l'empêcher de pa- « roître, ou de la corrompre.

« Avec un tel ministre et un tel par-  
lement, supposons un cas, qui, j'es-

« père, n'arrivera jamais; supposons ;  
 « dis-je, que le trône soit occupé par  
 « un prince sans talens, ignorant et ne  
 « connoissant pas les vrais intérêt de  
 « son peuple, foible, capricieux, d'une  
 « ambition sans bornes, et d'une ava-  
 « rice insatiable. J'espère que cela n'ar-  
 « rivera pas; mais il est possible que  
 « dans la suite la nation soit soumise à  
 « un tel roi, gouvernée par un tel mi-  
 « nistre, et que ce ministre soit soutenu  
 « par un tel parlement; les soins des  
 « hommes ne peuvent changer la nature  
 « du genre humain, et aucun acte du par-  
 « lement ne pourroit prévenir l'existence  
 « d'un tel roi, ou d'un tel ministre. Mais  
 « on peut prévenir les abus d'un tel par-  
 « lement, en bornant sa durée ». Ce  
 discours faisoit impression. Le ministre  
 en craignit l'effet. Le roi aima mieux  
 casser le parlement, que de se voir en-  
 lever par une décision le droit de le pro-  
 longer jusqu'à sept ans, s'il en étoit  
 content.

*Charles Edouard*, fils du prétendant, a fait sous ce règne une excursion en Angleterre. On ne peut appeler autrement une entreprise devenue infructueuse, peut être moins faute de moyens que pour avoir été mal conduite. Ce jeune prince met à la voile des côtes de

Fran  
qu'ar  
mille  
Le n  
du N  
mée.  
vient  
dont  
lieues  
tion.  
faire  
monie  
de se  
gnard  
avoien  
attend  
dent t  
nomb  
la disc  
ses. L'  
ment l  
Pou  
de bat  
forces  
Il se  
chaum  
parmi  
barcat  
vent à  
voient  
mise à

France, sur une simple frégate, quel-  
qu'argent et des armes pour deux  
mille hommes. Il aborde en Ecosse.  
Le nom de *Stuart*, cher aux Ecos-  
sais du Nord, lui procure aussitôt une ar-  
mée. Elle obtint des succès, et l'on con-  
vient que s'il eût marché droit à Londres,  
dont il n'étoit éloigné que de trente  
lieues, il auroit pu opérer une révolu-  
tion. Mais, mal conseillé, il s'amuse à  
faire proclamer son père avec des céré-  
monies qui font perdre du temps. Au lieu  
de se contenter de ses braves monta-  
gnards, et d'autres écosseis, qui lui  
avoient déjà remporté des victoires, il  
attend des troupes de France qui tar-  
dent trop et ne viennent qu'en petit  
nombre. La valeur de ses soldats céda à  
la discipline des vieilles troupes anglai-  
ses. L'armée de *Charles* fut complète-  
ment battue et entièrement dispersée.

Pour lui, après s'être éloigné du champ  
de bataille, tant que son cheval eut de  
forces, il gagna l'extrémité de l'Ecosse.  
Il se cachoit dans les cavernes et les  
chaumières, passoit d'une île à l'autre  
parmi les Hébrides, sur les petites em-  
barcations qu'il pouvoit trouver, sou-  
vent à la vue de ceux qui le poursui-  
voient, animés par la récompense pro-  
mise à quiconque le livreroit mort ou vif.

Il marcha plusieurs jours déguisé en femme, entre les patronilles ennemies qui le cherchoient. Plus de cinquante personnes eurent sa vie entre leurs mains. La vénération pour l'infortunée famille des *Stuart*, l'emporta sur la cupidité et sur l'appât de la récompense. Il trouva enfin un vaisseau qui le reçut couvert de haillons, pâle, défiguré, et exténué par les fatigues, et le mena en France. Il n'y trouva pas un asile hospitalier. *Louis XV* ne crut pas sacrifier son honneur en obéissant aux Anglais, qui demandèrent impérieusement que ce jeune prince fut éloigné du royaume. Ces insultes venoient d'obtenir des succès qui les rendoient exigeans. *Georges II* mourut en 1760, dans la soixante et dix-septième de son âge, au milieu des triomphes de sa nation qui le regretta quoiqu'il n'eût aucune qualité brillante.

George III.  
1760.

*George III*, son fils, qui lui a succédé, fait croire que, pour gouverner tranquillement l'Angleterre, il faut plus de prudence que d'audace. En effet, les tempêtes politiques qui ont agité cet empire font penser que les talens nécessaires à un roi de la Grande-Bretagne, sont ceux qu'on demanderoit à un pilote naviguant sur des mers orageuses : savoir louver, céder à l'impétuosité

dés ve  
dre ju  
son é  
L'E  
par de  
Les R  
fossé r  
nature  
trouve  
nue ch  
Calédo  
ont un  
les plai  
arts r  
troupe  
et de ri  
rêts. L  
présent  
dante.  
termine  
leurs m  
rongés  
brisent  
l'Ecosse  
de hard

dés vents; profiter des bonâces, craindre jusqu'aux calmes, n'aborder que la sonde à la main, et surtout se défier de son équipage.

ÉCOSSE.

L'Ecosse est séparée de l'Angleterre par des montagnes et par des rivières. Les Romains avoient coupé, par un fossé retranché, l'espace que ces bornes naturelles laissent entre elles. On en trouve encore les vestiges. Elle étoit connue chez les anciens sous le nom de *Calédonie*. Les habitans des montagnes ont un caractère âpre, plus adouci dans les plaines. Le goût des sciences et des arts règne dans les villes. De nombreux troupeaux bondissent dans les prairies, et de riches moissons couvrent les guérêts. Le bois n'y manque pas, et la mer présente de trois côtés une pêche abondante. Les îles en grand nombre qui terminent l'Ecosse ressemblent, par leurs morcelures, à des débris de terre rongés par les eaux. Comme les flots s'y brisent avec violence, cette partie de l'Ecosse fournit d'excellens matelots et de hardis navigateurs. Tous les Ecossais

Ecosse, partie septentrionale de l'Angleterre.

Description.

sont endurcis à la fatigue, davantage qu'ils tirent de la température de leur pays, froid et souvent glacé.

Habitans.

Il seroit difficile de dire quels ont été les anciens habitans. Le pays a pu se peupler par l'Angleterre de proche en proche. Alors couvert des Gaulois, des Pictes, des Germains, des individus d'autres nations seront venus habiter ce pays, et s'y seront naturalisés. Il en sera aussi venu par les anses qui découpent l'Ecosse, même avant les irruptions des Danois et des Norwégiens; car les anciennes annales disent que ceux-ci y trouvèrent des géants. L'empreinte des mœurs antiques s'est conservée parmi les habitans des montagnes.

Gouvernement.

Ils étoient, comme ils sont encore, divisés par tribus, très-attachés à leurs chefs, dont ils adoptoient sans examen les prétentions, et qu'ils suivoient aveuglément à la guerre : ce qui a rendu les révoltes des seigneurs fréquentes et dangereuses. Ce n'est pas sans peine que les rois ont fait pénétrer dans ces contrées l'idée d'une obéissance due à d'autres qu'à ces chefs de tribus.

Mœurs et habitudes.

Quant aux habitudes, leur vie est frugale, ils s'habillent avec simplicité; leur modération dans ces deux besoins

de la  
Buch  
de t  
naire  
soien  
bêtes  
à la  
sang  
boive  
lait f  
habit  
les a  
roug  
tionn  
le ve  
chez  
lit de  
de l  
leur  
trans  
nerfs  
exerc  
Le  
large  
que  
dans  
dans  
leurs  
paisi  
fois  
glaci



de la vie est, chez les Écossais, dit *Buchanan*, leur historien, une vertu de tous les temps. Leurs mets ordinaires sont le poisson et le gibier. Ils faisoient cuire celui-ci dans la peau des bêtes qu'ils avoient tuées. Quelquefois à la chasse ils se désaltèrent avec le sang de leur proie. Dans les festins, ils boivent le bouillon des viandes et du lait fermenté, gardé long-temps. Les habits bigarrés leur plaisent plus que les autres. Autrefois ils préféroient le rouge et le blanc; maintenant ils affectionnent la couleur brune, et sur-tout le vert de la *roquette*. Cette plante est chez eux d'un grand usage. Ils font leur lit de ses feuilles, non-seulement à cause de leur souplesse, mais parce qu'ils leur croient la propriété d'absorber la transpiration, de donner du ton aux nerfs, et de la vigueur pour tous les exercices.

Leurs habits extérieurs sont très-larges. La plupart du temps ce ne sont que des pièces d'étoffes non façonnées, dans lesquelles ils s'enveloppent. Roulés dans ces espèces de manteaux pendant leurs voyages ou à l'armée, ils dorment paisiblement, quoique chargés quelquefois de neige et trempés par les pluies glaciales de leurs climats. Ils se com-

plaisent dans la négligence et le désordre de leur ameublement. Si on leur présente un lit garni de matelas et de coussins, ils le relèvent et coucheront à plate-terre, pour ne point, disent-ils, perdre l'habitude de l'austérité nationale.

Leurs armes défensives et offensives sont un casque de fer et une cotte de maille qui descend jusqu'aux talons. Ils se servent, pour l'attaque, du sabre, de la hache, des flèches dentelées et barbues. Ils n'ont point de tambours. Leurs trompettes sont d'os et donnent un son aigu. En général, ils aiment beaucoup la musique. Les cordes d'une espèce de lyre commune parmi eux, sont de nerfs ou d'airain; ils les font raisonner avec l'archet, ou les pincant avec l'ongle, qu'ils laissent grandir exprès. C'est sur ces instrumens que leur luxe se déploie. Ils les ornent d'or, de pierreries, et de ce qu'ils ont de plus précieux. Ils s'accompagnent de la voix, et chantent les hauts faits de leurs héros, recueillis anciennement par leurs *Bardes*. Ces poésies, destituées de grâce, sont pleines de verve, et offrent souvent des images sublimes. Pêcheurs, pasteurs, chasseurs, les Ecossais sont grossiers, mais francs dans l'amitié, fidèles dans

leurs  
lumiè  
autres  
des vi  
duvet  
fidie e

On  
cosse  
ère vu  
par de  
vant s  
d'un e  
appel  
s'enga  
postér  
repou  
pouvo  
se fai  
cents  
l'an 4  
narqu  
royau  
qui s  
*Ferg*  
sent p  
cosse  
onze  
pour  
à la c  
par le

leurs mariages, religieux selon leurs lumières, et plus heureux dans leurs antres et leurs forêts, que les habitans des villes sous leurs lambris et sur le duvet, où ils s'endorment entre la perfidie et la mollesse.

On a des notions sur l'histoire d'Écosse, même trois cents ans avant notre ère vulgaire. Alors les habitans, attaqués par des Pictes et des Germains, ne pouvant s'accorder entre eux sur le choix d'un chef, en firent venir un d'Irlande, appelé *Fergus*. Ils le nommèrent roi, et s'engagèrent à en conserver le titre à sa postérité. Sous ces princes, les Écossais repoussèrent les Romains, qui, loin de pouvoir les subjuguier, furent obligés de se faire un rempart contre eux. Sept cents ans après ce premier *Fergus*, vers l'an 400 de notre ère, un autre monarque du même nom purgea son royaume du reste de ces conquérans, qui s'y étoient introduits. Ces deux *Fergus*, si éloignés l'un de l'autre, passent pour les fondateurs du trône d'Écosse, et *Kenneth*, qui régnoit vers 820, onze cents ans après la fondation, passe pour le restaurateur, parce qu'il rendit à la couronne son éclat, obscurci tant par les divisions intestines que par les

Ancienne  
histoire.

CARLETON UNIVERSITY

invasions des étrangers. Il est regardé comme le soixante-neuvième roi.

Malcolme I.  
943.  
Indulfe. 958.  
Duffe. 967.  
Culne. 972.

A *Kenneth* succédèrent six princes bons et mauvais, heureux ou troublés par des intrigues qui ont occasionné des querelles, des vengeances, des assassinats, et autres événemens qui se retrouvent dans toutes les histoires. Le dernier de ces rois se fit moine, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs. *Buchanan* remarque que les évêques, alors moins jaloux de richesses et d'honneurs que de science et de sainteté, n'avoient pas de siège fixe. Ils prêchoient dans tous les lieux indistinctement. Le principal but de leur mission étoit la réformation des mœurs, alors dépravées. En voulant les secourir, *Malcolme I.<sup>er</sup>*, soixante-seizième roi, fut assassiné, après quelques années d'un règne assez heureux. *Indulfe*, poursuivant avec trop d'ardeur les ennemis qu'il avoit vaincus, tomba mort, frappé d'une flèche. *Duffe*, fils de *Malcolme*, reprit la succession qu'*Indulfe* avoit interrompue. C'étoit un excellent prince. Il fut assassiné comme son père, pour avoir entrepris de réprimer les vexations nobles, oppresseurs du peuple. Les états élurent *Culne*, fils

d'*Indu*  
mais a  
années  
aller à  
sa sante  
son esp  
ôter le  
re dés  
fut viol  
sionnée  
juste p  
Le se  
appeler  
soutint  
la guer  
établis  
Dans u  
ples, le  
nois, fu  
du com  
labour  
ses deux  
lui. A l  
ment p  
de ses l  
qu'ils t  
trois vo  
passage  
rêter, l  
frapper  
qu'ils v

d'*Indulfe*. Il vengea la mort de *Duffe*; mais après avoir durant les premières années régné avec sagesse, il se laissa aller à des dérèglements qui ruinèrent sa santé, et le rendirent méprisable; son esprit en souffrit. On songea à lui ôter le diadème. La mort lui épargna ce déshonneur. Les uns disent qu'elle fut violente; d'autres qu'elle fut occasionnée par une maladie de langueur, juste punition de ses désordres.

Le souvenir des vertus de *Duffe*, fit appeler au trône *Kenneth*, son fils. Il soutint, pendant presque tout son règne, la guerre contre les Danois, qui s'étoient établis dans des cantons de l'Ecosse. Dans une bataille entre les deux peuples, les Ecossmis, culbutés par les Danois, fuyoient en désordre. Près du lieu du combat, un paysan, nommé *Hajus*, labouroit son champ, accompagné de ses deux fils, forts et courageux comme lui. A la vue de ses compatriotes, vivement poursuivis, le père prend le joug de ses bœufs; les fils s'arment de ce qu'ils trouvent sous leurs mains. Tous trois vont attendre les fuyards dans un passage étroit. Ils s'efforcent de les arrêter, les prient, les menacent, et enfin frappent les plus avancés, en criant qu'ils vont être pour les lâches pires

Kenneth I.

972.

Constantin et  
Grime. 976.Malcolme II,  
993.

que les Danois. Les plus timides, qui se précipitoient, s'arrêtent; les plus braves, qui se laissoient entraîner par la foule, se joignent aux trois laboureurs. Comme la crainte avoit grossi le danger, l'espérance fait croire le succès plus grand. Les fuyards ayant fait volte-face, fondent avec impétuosité sur ceux qui les poursuivoient, et la bataille est gagnée.

Le roi offrit au laboureur et à ses enfans des habits superbes, pour une entrée triomphale qu'il leur destinoit; mais ils refusèrent ces vains ornemens. Au milieu des seigneurs qui leur faisoient cortège, ils parurent avec leurs habits ordinaires, plus remarquables par leur simplicité qu'ils ne l'auroient été par une riche magnificence. *Hajui* portoit sur l'épaule son jong redoutable. Pour récompense, on lui donna le champ le plus fertile de l'Ecosse, que ses descendans ont long-temps possédé. On y joignit des titres de noblesse, et pour armoiries, trois boucliers, emblèmes des trois défenseurs de la patrie. Mais le jong, l'instrument de leur vie toire, et le type de leur honorable profession, fut oublié.

On a vu que la succession au trône n'étoit point fixée dans la ligne directe;

au c  
à cro  
ordi  
hérit  
te pr  
afin  
fit em  
procl  
ralem  
son fi  
rival.  
mouv  
en lo  
Jusqu  
été pu  
l'amor  
souille  
nées d  
dans l  
qu'un  
Il ne  
pacifiq  
colme  
prince  
parèren  
cosse,  
de Ken  
bats, le  
Ses suc  
compét  
céder



au contraire, il paroît qu'on se plaisoit à croiser les lignes collatérales. C'étoit ordinairement le frère ou le neveu qui héritoit, au préjudice du fils. *Kenneth* se proposa de changer cet usage; et, afin d'éprouver moins d'obstacles, il fit empoisonner un *Malcolme*, son plus proche parent, d'un âge mûr et généralement estimé, afin que *Malcolme*, son fils, en bas âge, fût débarrassé d'un rival. Il se donna en même-temps les mouvemens nécessaires pour faire ériger en loi l'objet de ses desirs, et y réussit. Jusques-là la conduite de *Kenneth* avoit été pure et irréprochable. L'ambition, l'amour déréglé de sa postérité, lui fit souiller, par un crime, plusieurs années de vertus. Il s'en repentit, et traîna dans les remords une vie malheureuse, qu'un assassinat termina.

Il ne réussit même pas à transmettre pacifiquement la souveraineté à *Malcolme*, son fils. *Constantin*, oncle du prince, et *Grime*, fils de *Duffe*, s'emparèrent chacun d'une partie de l'Écosse, et laissèrent peu de pays au fils de *Kenneth*. Parvenu à l'âge des combats, le prince fit la guerre à ses rivaux. Ses succès furent si complets, que ses compétiteurs se virent réduits à lui céder le trône et disparurent; mais



leurs partisans lui dressèrent des embûches. Il tomba sous le fer des assassins, et ne laissa pas d'enfans mâles.

Duncan I.  
1035.  
Maccabet.  
1040.

Deux de ses filles, mariées à de grands seigneurs d'Ecosse, avoient chacune un fils. L'enfant de l'aînée, nommé *Duncan*, succéda à son grand-père. Il étoit indolent et paresseux, défauts toujours dangereux, mais principalement dans des temps de troubles. Tourmenté par des cabales, il confia le soin de ses affaires à *Maccabet*, son cousin. Celui-ci les conduisit très-bien, et triompha des factions. Mais avec le succès vint le desir de s'en attribuer le fruit. *Macca-*  
*bet* fit donc assassiner son cousin, s'empara du trône, et tâcha de s'y affermir en poursuivant ceux qui auroient pu s'opposer à son usurpation.

Cependant, *Malcolme* et *Donalde*, fils du prince massacré, échappèrent à ses recherches. Ils se sauvèrent en Angleterre. L'usurpateur fit paroître d'abord des qualités qui auroient pu honorer un roi légitime. Il publia des lois sages, les fit observer, et se piqua de justice à l'égard de tout le monde. Cette conduite estimable n'empêcha pas qu'il ne s'élevât des mécontents. La facilité que *Maccabet* avoit trouvée à soulever les grands contre son cousin, lui

fit cro-  
ment  
enlev  
leur e  
s'emp  
blant  
du pe  
de for

Un  
*Macc*  
fert,  
trouv  
sunt  
venge  
la cou  
paré,  
tracé,  
rendo  
princ  
par de  
qui,  
efforc  
livrer  
*Maca*  
traître  
le pi  
« vou  
« m'e  
« m'e  
« me  
« l'av

fit craindre d'éprouver le même traitement de leur part. S'il ne pouvoit leur enlever l'envie de lui nuire, il crut leur en ôter les moyens en les suivant, s'emparant de leurs châteaux, les accablant d'affronts et les avilissant aux yeux du peuple, pour les mettre hors d'état de former des partis.

Un des plus maltraités, nommé *Macduf*, après avoir long-temps souffert, se sauva en Angleterre, où il trouva le jeune *Malcolme*, fils du défunt monarque *Duncan*. Il l'exhorta à venger la mort de son père, à reprendre la couronne dont *Maccabet* s'étoit emparé, et lui montra le chemin au trône, tracé, pour ainsi dire, par les vices qui rendoient l'usurpateur odieux. Le jeune prince avoit déjà été plusieurs fois tenté par des émissaires secrets de son oncle, qui, par l'appât du diadème, s'étoient efforcés de l'attirer en Ecosse, pour le livrer au tyran. Voulaant éprouver si *Macduf* n'étoit pas aussi un de ces traîtres chargés de le faire tomber dans le piège, il lui répondit : « Ce que  
« vous me dites de l'usurpateur ne  
« m'est pas nouveau. Mais vous qui  
« m'excitez à courir après une couronne,  
« me connoissez-vous ? Je dois vous  
« l'avouer, je me sens dominé par les

« passions qui ont souvent perdu les  
 « rois ; sur-tout l'amour effréné des  
 « femmes et l'avarice. Je me cache à  
 « présent ; mais quand l'autorité sou-  
 « veraine me permettra de me livrer à  
 « mes penchans , j'appréhende bien de  
 « ne pouvoir me contenir ; et au lieu  
 « de me procurer un avantage , comme  
 « vous m'en flattez , vous m'aurez véri-  
 « tablement précipité dans l'abîme.

« Cette passion effrénée pour le sexe,  
 « dont vous me parlez , un mariage avec  
 « une princesse aimable , répliqua *Mac-*  
 « *duf* , peut y mettre un frein. Quant à  
 « l'avarice , la cessation du besoin et  
 « l'abondance vous en corrigeront ».  
 « Il faut tout vous dire , reprit le prin-  
 « ce , je ne me sens aucune estime pour  
 « la vertu. Comme je juge des autres  
 « par moi-même , je ne me fie à per-  
 « sonne , et je ne me crois obligé de  
 « tenir aucune parole. — O monstre !  
 « s'écrie *Macduf* , monstre à chasser  
 « dans les déserts les plus sauvages » !  
 Il partoît après cette exclamation. *Mal-*  
*come* le retient , et lui dit que son in-  
 dignation si franchement exprimée ,  
 loin de lui déplaire , lui donne la meil-  
 leure opinion de lui ; qu'il auroit eu de  
 la peine à mettre sa confiance en un  
 homme qui auroit cru pouvoir se con-

cilien  
 que sa  
 quère  
 moyen  
*duf* se  
 montr  
 grands  
 rut av  
 nouve  
 ran dé  
 fut acc  
 atteste  
 part. C  
 naturel  
 nan , à  
 l'histoi  
 dre et  
 leurs.  
*Mal*  
 l'applau  
 bre , ép  
 de que  
 d'entre  
 une en  
 dans u  
 prend l  
 texte d  
 un valle  
 rappelle  
 reproch  
 tant l'ép

cilier avec les vices qu'il montrait; mais que sa franchise le rassuroit. Il s'expliquèrent et furent bientôt d'accord. Les moyens de réussite que présentait *Macdus* se réalisèrent. Quand *Malcolme* se montra, le peuple aussi las que les grands, abandonna *Maccabet* et courut avec empressement au-devant du nouveau roi. Il étoit naturel qu'un tyran détesté finit tragiquement. Sa mort fut accompagnée de circonstances qui attestent que la vengeance divine y prit part. Circonstances effrayantes et surnaturelles, plus propres, dit *Buchanan*, à figurer sur le théâtre que dans l'histoire. On l'a fait frapper de la foudre et expirer dans d'affreuses douleurs.

*Malcolme*, porté sur le trône avec l'applaudissement du plus grand nombre, éprouva des inquiétudes de la part de quelques mécontents. Averti qu'un d'entre eux avoit formé contre sa vie une entreprise qui devoit s'exécuter dans une embuscade, le monarque prend le coupable avec lui sous prétexte d'une promenade, et le mène dans un vallon écarté. Le tenant seul, il lui rappelle amicalement ses bienfaits, lui reproche ses funestes desseins, et mettant l'épée à la main : « Si tu en veux

Malcolme III.  
1057.

« à ma vie, lui dit-il, au lieu de me  
« poursuivre en assassin, attaque-moi  
« en homme de cœur, et obtiens par  
« ta bravoure, la couronne que tu vou-  
« lois m'enlever par la trahison ». Le  
conjuré, frappé d'étonnement, se jette  
à ses pieds. Le monarque lui pardonne.  
Cet acte de générosité, devenu public,  
fit rentrer les autres dans le devoir,  
dont ils ne s'écartèrent jamais.

Ce prince régna longuement et glo-  
rieusement, et périt par un excès de  
confiance. Il assiégeoit une ville que les  
Anglais lui avoient prises. La garnison,  
quoique réduite à l'extrémité, refusa de  
remettre les clefs à d'autres qu'au roi  
en personne. Il approche des murs, et  
il se présente sans précaution pour les  
recevoir. Un soldat aposté le perce de  
sa lance. *Edouard*, son fils aîné, vou-  
lant venger la mort de son père, atta-  
que les traîtres avec plus d'impétuosité  
que de prudence, et reçoit aussi une  
blessure mortelle.

Duncan II.  
1054.

Ce double accident jette le trouble  
dans le royaume. Trois enfans légit-  
mes restoient au roi, et un bâtard,  
nommé *Duncan*. Les trois premiers,  
appelés *Edgard*, *Alexandre* et *David*,  
furent jugés trop jeunes pour rempla-  
cer leur père. *Donalde*, leur oncle,

frère  
le bât  
tions  
aband  
son p  
veuve  
fils, s  
*Dunc*  
titre  
pour s  
le lui f  
sistoit  
Norwe  
tions p  
royaun  
honteu  
concur  
de *Du*  
Ils a  
ainé de  
revint a  
hors d  
Norwèg  
mourut  
success  
laissa l  
frère. I  
avanta  
varient  
nent à  
leur pru  
*Tom*

frère de *Malcolme*, se présenta ; mais le bâtard *Duncan*, signifia des prétentions avec assez de fermeté pour faire abandonner la partie par le frère de son père. Durant leur querelle, la veuve de *Malcolme*, craignant pour ses fils, se sauva avec eux en Angleterre. *Duncan* garda quinze ou seize mois le titre de roi. Une précaution qu'il prit pour se l'assurer, fut précisément ce qui le lui fit perdre. Cette précaution consistoit à rechercher l'alliance du roi de Norwège. Il l'acheta par des conditions préjudiciables à l'honneur de son royaume. Les grands découvrirent ce honteux traité ; l'indignation qu'ils en conçurent les fit renoncer à l'obéissance de *Duncan*.

Ils allèrent chercher *Edgard*, le fils aîné de *Malcolme*, dans son asile. Il revint avec ses deux frères. *Duncan*, hors d'état de résister, se retira en Norwège. *Edgard* régna en paix, et mourut sans enfans. *Alexandre*, son successeur, privé aussi de postérité, laissa le trône à *David*, son dernier frère. Le règne de celui-ci fut long et avantageux à l'Ecosse. Les auteurs ne varient pas sur les louanges qu'ils donnent à la sagesse de ces trois frères, à leur prudence, à leur amour de la jus-

Edgard, 1085.  
Alexandre.  
1094.  
David, 1114.

tice et aux autres vertus qu'ils tenoient de *Malcolme*, leur père ; mais ils ne sont pas d'accord sur ce qu'on doit penser de leur libéralité envers le clergé ; les uns la louent , les autres la blâment excessivement. La censure de ces derniers est juste , s'il est vrai que ces princes aient poussé la générosité jusqu'à dépouiller la maison royale de ses biens en faveur de l'église.

*David* eut le malheur de survivre à un fils unique , que ses belles qualités firent autant regretter de toute l'Écosse que de son père. Quoiqu'accablé de ce coup, dans une assemblée générale convoquée à cet effet , le bon roi prit sur lui-même de consoler ses sujets affligés. Il le fit en ces termes : « Ce qui est arrivé  
« à mon fils est le sort commun. La vie  
« est un gage , un prêt qu'il faut rendre  
« tôt ou tard. Peu importe le moment  
« auquel la dette sera exigée.  
« Quand nous voyons mourir un homme  
« de bien , pourquoi nous affliger ? Il ne  
« nous quitte que pour aller dans sa  
« véritable patrie , où nous le suivrons  
« bientôt. Si mon fils a fait le premier  
« ce voyage , il a l'avantage de voir le  
« premier mes vertueux frères et mes  
« autres parens , et de jouir dès-à-présent  
« de leur compagnie. Cessons donc

« no  
« qu  
« qu  
« no  
« cit  
« po  
« tié  
« enf  
Ils  
*colme*  
bonne  
les fru  
de gr  
point  
civiles  
trop c  
de son  
par *H*  
narque  
textes  
tié. Lo  
le men  
contre  
dre l'at  
ver des  
ce roya  
l'attaqu  
le proje  
*Malcol*  
fection  
rebellio



« nos plaintes et nos regrets, de peur  
 « qu'il ne paroisse en les continuant ,  
 « que nous sommes plus touchés de  
 « notre perte , que sensibles à la féli-  
 « cité de mon fils. Je vous remercie  
 « pour lui et pour moi de votre ami-  
 « tié, et je vous la demande pour ses  
 « enfans ».

Ils étoient au nombre de trois. *Mal-*  
*colme* l'aîné succéda à son père. La  
 bonne éducation qu'il avoit reçue, et  
 les fruits qu'elle produisit, donnèrent  
 de grandes espérances qui ne furent  
 point déçues. Cependant ses vertus  
 civiles et religieuses lui firent un peu  
 trop craindre la guerre; et la candeur  
 de son caractère l'exposa à être trompé  
 par *Henri II*, roi d'Angleterre. Ce mo-  
 narque l'attira à sa cour sous des pré-  
 textes couverts d'une apparence d'ami-  
 tié. Lorsqu'il l'eut à sa disposition, il  
 le mena malgré lui à une expédition  
 contre la France, afin de lui faire per-  
 dre l'amitié des Français, et de le pri-  
 ver des secours qu'il pourroit tirer de  
 ce royaume, quand lui-même voudroit  
 l'attaquer, comme il en méditoit déjà  
 le projet. Cette complaisance forcée de  
*Malcolme* lui enleva pour un temps l'af-  
 fection de ses sujets, et les porta à une  
 rebellion dont *Henri* profita, ainsi qu'il

*Malcolme IV.*  
 1143.

se l'étoit promis. Cependant les Écossais ouvrirent les yeux et eurent pitié de la foiblesse de leur jeune roi. Ils montrèrent même le desir de le voir s'asseoir sur le trône par un mariage qui lui donneroit des héritiers. Sur la proposition qui lui en fut faite, le pieux *Malcolme* déclara qu'il avoit fait vœu de virginité, et qu'apparemment ce vœu n'étoit pas désagréable à Dieu, puisque dans la vigueur de la jeunesse, on lui avoit accordé la grâce de ne le pas enfreindre, et de lui préparer des héritiers. Il mourut célibataire à vingt-cinq ans.

*Guillaume*,  
1157.  
*Alexandre* II. Ces héritiers dont parloit *Malcolme*  
1214  
II. étoient ses deux frères, dont l'aîné, nommé *Guillaume*, lui succéda. Il essuya encore plus de chagrin que son frère de la part du roi d'Angleterre. Comme lui, il fut aussi traîné à une expédition contre la France. Renvoyé dans son royaume, il entreprit de se venger de cet affront, et de reprendre les cantons que l'Anglais avoit envahis. Il tomba dans une embuscade, et fut mené une seconde fois en France, où étoit *Henri*. Ce monarque mit la liberté de l'Écossais à prix, et ne l'accorda qu'en se faisant confirmer les usurpations qu'il avoit faites. Les troubles qui survinrent en Angleterre, fournirent à

so  
re  
d'a  
son  
dre  
tra  
deu  
vea  
quil  
rem  
L  
sous  
dre.  
l'âge  
parce  
par  
toute  
ancét  
l'étran  
ses su  
roi d'  
les q  
*Alexa*  
du cle  
pape e  
foudre  
l'effray  
donnâ  
d'obte  
lois trê  
royaun

son tour au roi d'Ecosse l'occasion de recouvrer ce qu'il avoit été contraint d'abandonner. Par ce moyen il laissa son royaume un peu restauré à *Alexandre*, son fils, qui lui succéda. Un traité régla les droits débattus entre les deux couronnes, et procura au nouveau monarque un règne aussi tranquille qu'il pouvoit être dans un pays rempli de seigneurs turbulens.

Les mêmes agitations se firent sentir Alexandre III 1243.  
 sous son fils nommé comme lui *Alexandre*. Ceint du diadème de son père à l'âge de seize ans, il fut plus heureux, parce que l'Angleterre étoit gouvernée par un prince foible. On lui restitua toutes les possessions usurpées sur ses ancêtres. Les succès d'*Alexandre* contre l'étranger affermirent sa domination sur ses sujets. Son mariage avec la fille du roi d'Angleterre assoupit durant sa vie les querelles entre les deux nations. *Alexandre* essuya des chagrins de la part du clergé trop ambitieux, de la part du pape et de ses avides légats, dont les foudres, quoique lancées mal-à-propos l'effrayèrent assez pour qu'il leur abandonnât toutes leurs prétentions, afin d'obtenir la paix. Ce prince publia des lois très-sages; il avoit divisé son royaume en quatre parties, et demeura

roit trois mois dans chacune. Pendant ce temps les plus pauvres de ses sujets avoient le droit de s'adresser à lui. Il les écoutoit avec bonté. Les grands d'une province l'accompagnoient avec leurs vassaux armés jusqu'à la province voisine, et étoit reçu de même. Il vivoit au milieu de ses peuples, sans leur être à charge par aucun luxe ; aussi fut-il singulièrement regretté, lorsqu'un accident funeste abrégé ses jours. Il se fendit la tête en tombant de cheval.

Interrègne.

Au chagrin de perdre un si bon prince se joignit l'inquiétude sur l'état où il laissoit l'Ecosse. Toute la race masculine de ses rois étoit éteinte. Il ne restoit qu'une fille au bercean, née de la fille d'*Alexandre*, morte épouse du roi de Norwège. Cette enfant étoit l'héritière légitime du trône. Afin d'éteindre jusqu'aux étincelles qui pouvoient allumer des querelles entre les deux royaumes, *Edouard*, roi d'Angleterre, demanda la petite princesse en mariage pour son fils, enfant comme elle. La proposition fut agréée ; mais les ambassadeurs envoyés en Norwège pour ramener ce gage de paix et d'union, trouvèrent que la mort venoit de frustrer l'espérance des deux peuples. La lice alors s'ouvrit à une foule de prétendants. Les principaux

éto  
tou  
roi  
em  
avo  
par  
mée  
état  
déci  
d'A  
C  
den  
qu'u  
que  
fois  
arder  
d'un  
divisi  
main  
toujo  
textes  
qu'il  
parvie  
du to  
borna  
des d  
frit se  
*Bruc*  
doute  
siteroi  
de ses

étaient *Jean Bailleul* et *Robert Bruce*, tous deux descendans d'une nièce du roi défunt, et apportant des droits qui embarrassoient les Ecossais. Les rivaux avoient chacun un si grand nombre de partisans, qu'après des discussions armées qui durèrent plusieurs années, les états jugèrent à propos de remettre la décision du procès à *Edouard*, roi d'Angleterre.

Ce monarque crut l'occasion favorable de ne faire de l'Angleterre et de l'Ecosse qu'un seul et même royaume : réunion que ses prédécesseurs avoient plusieurs fois inutilement tentée, et qu'il desiroit ardemment. Il employa toutes les ruses d'une politique frauduleuse, sema la division entre les grands, les mit aux mains les uns contre les autres, éloignant toujours la décision sous différens prétextes; mais convaincu par la répugnance qu'il trouvoit dans les esprits, qu'il ne parviendrait jamais à son but; au défaut du tout, il se rabattit sur une partie, et borna sa prétention à un hommage et à des droits utiles. A ces conditions il offrit secrètement la couronne à *Robert Bruce*, dont le droit paroissoit le plus douteux : persuadé que ce seigneur n'hésiteroit pas à fixer à ce prix l'incertitude de ses espérances. Mais il trouva un

prince magnanime , qui lui répondit fièrement : « Le desir de régner n'est pas  
« en moi assez vif pour lui sacrifier l'in-  
« dépendance de ma couronne et la li-  
« berté de mes peuples ». *Jean Bailleul* ne fut pas aussi délicat. Il accepta la proposition d'*Edouard*, qu'il proclama roi.

Jean Bailleul.  
1292.

Il arriva de cette mauvaise foi d'*Edouard*, qui avoit abusé de la confiance des Ecossais , ce qui arrive ordinairement des grandes injustices. Parmi les seigneurs convoqués pour l'installation du nouveau roi, les uns refusèrent de signer la convention de *Bailleul*, les autres ne donnèrent leur nom que forcés et à regret. Le monarque lui-même pour obtenir l'estime de son peuple, se vit obligé de renoncer à l'engagement honteux qu'il avoit contracté. Il envoya signifier sa rétractation au roi d'Angleterre. Cet acte de fermeté alluma la guerre, elle ne fut pas heureuse à *Bailleul*. Il tomba entre les mains d'*Edouard* qui le confina dans ses états de France. Il y traîna une vie peu honorable, pendant que plusieurs braves Ecossais, abandonnés de la principale noblesse, s'efforcèrent de secouer le joug d'*Edouard*, que les grands portoient avec une patience honteuse.

se  
bo  
de  
dar  
die  
cou  
un  
Il h  
tint  
vice  
toie  
déd  
tre  
rau  
qui  
seul  
loit  
L  
gues  
le ro  
fres  
moy  
à V  
qu'il  
tres  
pris  
Bai  
prin  
père  
ranc

Le chef de ces hommes courageux , se nommoit *Guillaume Wallace*, d'une bonne famille à la vérité , mais dénuée de fortune. Ses parens l'avoient élevé dans la haine des Anglais , que la perfidie de leur roi rendoit odieux à beaucoup de patriotes. *Wallace* en rassembla un assez bon nombre des plus animés. Il harcela les garnisons anglaises et obtint des succès qui le firent nommer vice-roi , non par les grands qui lui portoient envie, mais par le peuple. *Edouard* dédaigna de marcher en personne contre un pareil chef. Il envoya des généraux qui n'étoient pas sans mérite , et qui cependant furent battus. En un seul jour, ce brigand, comme il l'appelloit, remporta trois victoires.

La force devenant inutile , et cette guerre prenant un caractère inquiétant , le roi d'Angleterre eut recours à des offres, à des promesses, ainsi qu'aux autres moyens de séduction. Il les fit présenter à *Wallace* par les premiers de la nation qu'il avoit attirés à son parti ; entre autres par *Robert Bruce*, fils du monarque prisonnier , *Robert*, le compétiteur de *Bailleul*. *Edouard* attira ce jeune prince à sa cour après la mort de son père. Il le tenoit flottant entre l'espérance d'obtenir le sceptre d'Ecosse, s'il



se montrait docile à ses volontés, et la crainte de s'en voir privé, s'il manifestoit trop ouvertement ses desirs. Pour le tenir dans cet état de fluctuation qui le rendoit dépendant, les ministres anglais lui insinuoient que *Vallace* portoit ses prétentions jusqu'au trône.

Après une victoire importante que ce général remporta, *Bruce* lui demanda une conférence. Elle eut lieu à la tête de leurs troupes, un ruisseau entre deux. Le prince lui marqua son étonnement, de ce que sur le frêle espoir de la faveur populaire, il se donnoit tant de mouvemens et s'exposoit à tant de dangers : « car, ajouta-t-il, quand même  
« vous extermineriez tous les Anglais,  
« ne vous flattez pas que jamais les  
« grands d'Ecosse consentent à vous reconnoître pour leur souverain ». *Vallace* répondit : « Jamais je ne me suis  
« proposé un pareil prix de mes travaux. Le sceptre n'est point l'objet de  
« mes desirs, et ne convient point à ma  
« fortune ; mais vous voyant, vous à qui  
« le trône est dû, abandonner lâchement nos concitoyens, les laisser exposés non aux chaînes, mais à la hache  
« d'un ennemi cruel, j'ai pris leur cause  
« en main, et tant qu'il me restera un  
« souffle de vie, je défendrai leurs biens

« et leur liberté. Pour vous qui préférez la  
« sûreté d'une honteuse servitude aux  
« dangers d'une honnête liberté, suivez  
« la fortune, puisqu'elle seule mérite  
« votre estime. Quant à moi je mourrai  
« libre dans ma patrie, avec la gloire de  
« l'avoir défendue jusqu'à l'extrémité ».

Cette espérance de l'infortuné *Val-  
lace* ne se réalisa pas. Le roi d'Angle-  
terre l'entoura de traîtres qui le lui li-  
vrèrent. Au lieu d'en agir généreusement  
avec un homme de ce mérite, *Edouard*  
le fit battre de verges comme un vil  
scélérat, et décapiter sur la grande  
place de Londres. Afin de soumettre  
pour toujours l'Ecosse à son sceptre, il  
travaila à effacer chez les Ecossais jus-  
qu'à la mémoire de ce qu'ils avoient été.  
Il abolit les anciennes lois. On ne jugea  
plus que par celles d'Angleterre. Il sub-  
stitua aux rites écossais la liturgie an-  
glaise. Diplomes, traités, actes les plus  
respectables furent tirés des archives et  
détruits. L'usurpateur ne laissa pas sub-  
sister un monument, pas même une  
pierre qui pût rappeler des traits capa-  
bles de ressusciter dans les cœurs l'an-  
cienne magnanimité de la nation.

Le tyran crut avoir étouffé par là  
toute semence de révolte, d'autant plus  
qu'il avoit fait transporter en An-

gleterre les principales familles que l'on gardoit à vue. *Robert Bruce*, et les autres seigneurs les plus suspects, étoient retenus à la cour, afin d'être veillés de plus près. Ces précautions n'empêchèrent pas que la plupart fatigués de l'esclavage qu'on appesantissoit sur leurs têtes, ne se concertassent pour se soustraire à la tyrannie. Ils profitèrent d'un jour d'hiver que la neige couvroit la terre, firent ferrer leurs chevaux à rebours, afin que leurs traces trompassent ceux qui voudroient les poursuivre, et arrivèrent sans accident en Ecosse, où s'étoit secrètement formé un parti disposé à les recevoir.

*Robert Bruce.*  
1309.

*Robert Bruce* fut proclamé roi ; mais s'il avoit beaucoup de partisans, il avoit aussi une faction contraire, qui jointe aux Anglais, le réduisit à des extrémités cruelles. Non-seulement ses premiers efforts furent sans succès, mais tous les malheurs semblèrent se réunir contre lui. Il eut la douleur de voir ses troupes dispersées, ses amis massacrés. Lui-même fut contraint de fuir de retraite en retraite ; tantôt seul, tantôt suivi d'un unique compagnon, il couroit des forêts dans les cavernes ; jamais en sûreté que quand il pouvoit passer pour ce qu'il n'étoit pas. Son diadème, plus

propre à désigner sa tête aux assassins qu'à lui attirer respect et protection, fut teint du sang de ses quatre frères et de beaucoup de personnes de sa famille, hommes, femmes et enfans, qui périrent victimes de la cruauté des Anglais.

Enfin il trouva un asile sous le toit agreste d'un vieux gentilhomme. Il y resta quelques mois. Comme on n'entendoit plus parler de lui, on le crut mort. Les Anglais commencèrent à oublier cet ennemi, et à se conduire avec la fierté et l'insolence, compagnes trop ordinaires de la sécurité. Profitant de leur négligence, *Robert* reparôit, et s'introduit par surprise dans une citadelle importante. Ce coup d'éclat réveille ses partisans. Ils accourent en foule auprès de lui. Bientôt il se trouve à la tête d'une troupe de braves, résolus de vaincre ou de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Les détachemens que les Anglais envoyèrent contre lui furent battus. Alors ils se déterminèrent à entrer en Ecosse avec une armée qu'ils rendirent formidable, autant par le nombre que par l'espérance donnée aux soldats, de leur partager les biens des vaincus. *Robert* en opposa une moins considérable, mais enflammée de l'ardeur qu'inspire la nécessité de défendre

ses foyers et de sauver ce qu'on a de plus cher.

Lorsque les Anglais entrèrent en Ecosse , *Robert* étoit attaqué d'une maladie que l'on crut quelque temps mortelle. Sa convalescence étoit à peine commencée quand les deux armées se trouvèrent en présence. Loin de fuir le combat , le monarque, sans se laisser intimider par ses nombreux bataillons, montre à ses troupes un front serein et un air assuré. Il se fait mettre à cheval. Deux soldats le soutenoient. Il marche à la tête. Animés par ce spectacle , les Ecossais fondent avec impétuosité sur l'ennemi , et remportent une victoire complète.

Dès ce moment , sa vie ne fut plus qu'une suite continuelle de prospérités. Il faut avouer que *Bruce* les mérita , et que si la fortune lui demeura fidèle , ce fut par sa prudence et sa bonne conduite qu'il sut fixer son inconstance. *Buchanan*, qui ne passera pas pour panégyriste des rois , en fait ce portrait :  
« *Robert Bruce* s'est rendu célèbre par  
« tous les genres de vertus. Il seroit dif-  
« ficile de trouver depuis les tems hé-  
« roïques un prince qui lui ressemblât.  
« Courageux à la guerre, il étoit un  
« modèle de modération et de justice

« dans la paix. Quoique ses succès ines-  
« pérés , après que la fortune rassasiée  
« de ses malheurs , se fut lassée de le  
« persécuter, le rendent un prince éton-  
« nant, il est encore plus admirable dans  
« l'adversité que dans la prospérité.  
« Quel courage n'a-t-il pas fallu pour  
« n'être pas ébranlé par tant de maux  
« qui tomboient sur lui à la fois ? Sa  
« femme chargée de chaînes, ses quatre  
« frères, princes pleins de vaillance ,  
« cruellement massacrés, presque tous  
« ses amis affligés en même temps de  
« toute espèce de calamités , ceux qui  
« avoient pu échapper à la mort, bannis  
« et dépouillés de leurs biens, lui-même  
« privé, non-seulement d'un riche pa-  
« trimoine , mais de son royaume , par  
« le monarque le plus puissant et le  
« plus habile de son siècle. Cependant,  
« assiégé en même temps par cette foule  
« de maux au milieu des ombres de la  
« mort qu'une maladie dangereuse fai-  
« soit voltiger autour de sa tête , il ne  
« désespéra pas de recouvrer sa cou-  
« ronne. Jamais il ne dit , jamais il ne  
« fit rien qui fut indigne d'un roi. Comme  
« *Marc Brutus* et le dernier *Caton*, il  
« ne porta pas sur lui-même des mains  
« homicides. Comme *Marius* , il ne se  
« laissa pas dominer par la colère , ni

« n'exerça contreses ennemis une cruelle vengeance. Au contraire, après avoir reconquis son royaume, il se conduisit avec ceux qui lui avoient fait le plus de mal, non en ennemi réconcilié, mais en roi ». Jusqu'à la fin, même dans les angoisses d'une maladie douloureuse qui le conduisit au tombeau, le bonheur de ses peuples étoit son unique occupation. *Robert* laissoit ce royaume qui lui avoit tant coûté, à un fils de huit ans, sujet de réflexions inquiétantes. Il les calma comme il put, en nommant un tuteur si bien choisi, qu'après sa mort, les états le confirmèrent. Ils statuèrent de plus selon sa volonté, que si ce fils venoit à décéder sans enfans, la couronne passeroit à *Robert Stuart*, fils de sa fille.

David II. 1329

Selon le vœu de son père, *David Bruce* fut couronné avec la permission du pape. On la demanda afin de donner plus d'authenticité à la cérémonie. Cette précaution n'empêcha pas que le droit du jeune monarque ne fût contesté et attaqué tant par les Anglais, qui entretenoient chez eux des *Bailleul*, qu'ils se préparoient à opposer aux *Bruce*, que par des Ecossais mécontents, ou entraînés par le desir de tirer avantage des troubles. Les fidèles sujets de *David*,

per  
pou  
l'en  
Dél  
ave  
infi  
D  
siter  
eux  
voie  
rent  
moi  
prép  
pelè  
succ  
son  
*Phi*  
que  
*Edo*  
en fi  
Fran  
le *P*  
d'Ec  
raiso  
de  
roya  
dure  
de la  
gran  
l'ext  
mou



persuadés que la présence d'un enfant pouvoit leur être plus nuisible qu'utile, l'envoyèrent en France avec sa mère. Débarrassés de ce soin, ils se battirent avec courage contre les Anglais et leurs infidèles compatriotes.

De temps en temps ils envoyoient visiter leur jeune roi, pour connoître par eux-mêmes quelles espérances ils pouvoient en concevoir. Quand ils le crurent en état, sinon de les seconder, du moins de donner par sa présence, de la prépondérance à leur parti, ils le rappelèrent. Il combattit à leur tête avec succès; mais dans une bataille décisive, son armée fut entièrement détruite par *Philippine*, reine d'Angleterre, pendant que le roi faisoit la guerre en France. *Edouard*, heureux en femme, heureux en fils, vit dans ses chaînes *Jean*, roi de France, amené par *Edouard*, surnommé le *Prince Noir*, son fils, et *David*, roi d'Ecosse, prisonnier de son épouse. Des raisons politiques abrégèrent la captivité de *David*. Il retourna libre dans son royaume, et gouverna sagement, mais durement. Les circonstances exigeoient de la sévérité. L'humeur remuante des grands ne put être domptée que par l'extinction de plusieurs familles. *David* mourut à quarante-sept ans, plus craint

qu'aimé , avec la réputation d'un prince habile , dont la fortune avoit souvent trahi la capacité.

Robert II.  
1370.

*David* ne laissa pas d'enfans. Selon les dispositions de *Robert I<sup>er</sup>*, son père, le sceptre passa à *Robert*, fils de sa sœur. Par lui la famille des *Stuart* monta sur le trône d'Ecosse. Ce prince étoit ami de la paix , mais ses sujets ne lui permirent pas toujours de suivre son inclination. C'étoit le temps de la *chevalerie*. Les nobles se seroient crus déshonorés s'ils eussent joui de la tranquillité indolence de leurs châteaux. Ils se provoquoient les uns les autres. L'amour de la gloire étoit le motif principal de leurs combats ; mais le pillage étoit le véritable aiguillon des vassaux qu'ils entraînoient à leur suite. Anglais et Ecossais pendant tout ce règne, se provoquèrent avec des succès variés. Les lois de la chevalerie étoient sévèrement observées entre gentilshommes. Quiconque n'auroit pas rempli fidèlement les conditions du cartel , quiconque rendu libre sur sa parole , ne seroit pas venu à jour dit se remettre entre les mains du vainqueur , auroit été méprisé et banni à jamais. La chevalerie entretenoit ainsi la nation dans un état de guerre perpétuelle.

S  
pou  
met  
nage  
Les  
quel  
gré  
tem  
cons  
fidél  
çais  
son  
chez  
tière  
le co  
leur  
géré  
caus  
S  
états  
sans  
ce  
avoi  
père  
litai  
*Rob*  
*gcu*  
le g  
frèr  
par  
fian

*Stuart* souffroit cette manie qu'il ne pouvoit faire cesser, mais tâchoit d'y mettre un frein par des trêves qu'il ménageoit entre les rivaux les plus ardens. Les soins qu'il se donnoit, maintinrent quelque police dans son royaume, malgré les obstacles qu'opposoit la folie du temps. Ce monarque est célèbre par sa constance dans ses résolutions, et sa fidélité à sa parole. L'alliance des Français déjà ancienne, mais confirmée par son prédécesseur, qui avoit été élevé chez eux, lui servit à bannir presque entièrement les Anglais d'Ecosse. Mais si le courage de ces alliés lui fut utile, leur caractère turbulent et le prix exagéré qu'ils mettoient à leur service, lui causèrent de grands embarras.

Son fils portoit le nom de *Jean*. Les états lui firent prendre celui de *Robert*, sans doute par estime pour les rois de ce nom qui les avoit gouvernés. Il avoit les inclinations pacifiques de son père. Aussi abandonna-t-il les soins militaires à son frère, nommé comme lui *Robert*, et lui donna même le titre de *gouverneur* du royaume. On croit que le gouverneur, vu le caractère de son frère, avoit déjà conçu le projet des'emparer de l'autorité souveraine. Cette confiance excessive lui fournit les moyens

Robert III.  
1390.

d'exécuter ce criminel dessein. Une autre imprudence du roi en accéléra et facilita l'exécution.

Il paroît que le monarque foible et indolent ne savoit pas prendre, même dans sa famille, l'autorité qui convient à un père et à un roi. Tout le monde se plaignoit des désordres de *David* son fils aîné. Tant que la reine, femme de mérite, avoit vécu, le jeune prince, contenu par ses avis et sa fermeté, s'étoit renfermé dans certaines bornes. Après sa mort il lâcha la bride à toutes ses passions. Séductions, violences, meurtres, rien ne lui coûtoit, pour s'emparer des femmes et des filles qui lui convenoient. Le roi excédé des plaintes qu'on lui portoit de tous côtés, et n'ayant plus la force de faire rentrer son fils dans le devoir, écrivit à son frère d'arrêter son fils, et de le retenir auprès de lui, jusqu'à ce qu'il pût compter sur quelque changement.

Le *gouverneur* ravi d'avoir un si beau prétexte de se débarrasser de son neveu, au lieu de travailler à le réformer, l'enferme dans une citadelle avec l'affreuse résolution de le faire mourir de faim. Le supplice du malheureux jeune homme traîne en longueur par la compassion d'une jeune personne, fille du geôlier,

et ce  
La p  
avec  
sous  
pris  
son  
une  
rent  
L'in  
mou  
rage

Le  
la ve  
circo  
ne p  
son f  
*Jacq*  
Fran  
d'An  
poin  
n'en  
pris  
com  
père  
bras  
pren  
de la  
soit t  
il ét  
donn  
mor

et celle d'une femme qui étoit nourrice. La première le subستا quelque temps avec des galettes minces qu'elle cachoit sous son chapeau , en allant visiter le prisonnier. La seconde lui faisoit sucer son lait avec une sarbacane , à travers une fente de murailles. Toutes deux furent découvertes et punies de mort. L'infortuné prince, privé de ces secours, mourut après s'être rongé les bras de rage et de désespoir.

Le roi sut la mort de son fils aîné. A la vérité on lui en cacha les lamentables circonstances; mais il en apprit assez pour ne pas douter que cene fût le crime de son frère. Craignant le même sort pour *Jacques* son cadet, il le fit partir pour la France. Une tempête le jeta sur les côtes d'Angleterre ; quoique l'Anglais n'eût point alors de guerre avec l'Écosse , il n'en retint pas moins le prince comme prisonnier. Frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre ; le triste père tomba sans connoissance entre les bras de ceux qui l'environnoient. Ce premier accident fut suivi d'une maladie de langueur, pendant laquelle il repousoit toute nourriture. Le marasme dont il étoit attaqué le rendit hideux , et lui donnoit la figure d'un cadavre avant sa mort : spectacle d'autant plus touchant,

qu'il avoit été le plus bel homme de son royaume: il étoit aussi un des plus honnêtes; mais c'étoit un roi plus que médiocre.

Jacques I. er,  
1424.

Les états confirmèrent au gouverneur l'autorité dont il jouissoit. On conçoit qu'il ne se pressa pas de redemander son neveu. D'un autre côté les Anglais le gardèrent volontiers comme un garant de la paix dont ils avoient besoin, parce qu'ils étoient en pleine guerre avec la France. Par cette raison, pendant l'administration du gouverneur, il n'y eut que des hostilités passagères et peu importantes entre les deux nations anglaise et écossaise. Le roi d'Angleterre se piqua même de donner une bonne éducation à son jeune prisonnier. Il lui fit faire ses premières armes sous ses yeux, contre la France, et le traitoit à sa cour avec beaucoup de distinction.

A la mort du gouverneur, qui régna quinze ans, sous le nom de son neveu, les états reconnurent *Morduce*, son fils. Il ne se trouva ni les qualités d'un administrateur, ni même celles d'un père de famille; son incapacité et ses défauts dégoutèrent les seigneurs écossais, et les déterminèrent à demander leur roi. Ils trouvèrent les Anglais disposés à le rendre d'autant plus volontiers, qu'ils

croy  
narg  
sition  
de s  
plus  
riage  
Ja  
huit  
épou  
ronn  
gress  
un ro  
dura  
avoie  
donn  
voien  
narg  
une  
que p  
lant  
des c  
pôts  
dure  
sionn  
trouv  
rent.  
sang  
de ju  
voir  
Pare  
la têt

croyoient avoir inspiré au jeune monarque, par leur éducation, des dispositions favorables à leur nation. Afin de se l'attacher par des liens encore plus forts, ils lui donnèrent en mariage une belle anglaise qu'il aimoit.

*Jacques* revint en Ecosse après dix-huit ans d'absence, accompagné de son épouse. Ce jeune couple fut reçu et couronné au milieu des transports d'allégresse du peuple, ivre de joie de se voir un roi légitime. Cette grande satisfaction dura peu. Dans tout ce que les Anglais avoient fait pour le roi d'Ecosse, en se donnant des airs de générosité, ils n'avoient pas oublié leurs intérêts. Le monarque fut contraint de s'engager à payer une forte somme, tant pour sa pension que pour sa rançon de prisonnier. Voulant remplir son obligation, il demanda des contributions à ses peuples. Les impôts consentis, furent levés avec une dureté qui causa des murmures, et occasionnèrent des révoltes. Les révoltés trouvèrent des grands qui les appuyèrent. *Jacques* se saisit des chefs. Leur sang coula sur les échafauds. Aux actes de justice sévère, on lui reproche d'avoir ajouté des circonstances barbares. Par exemple, il envoya à sa propre tante, la tête sanglante de son mari et de ses



fil. Il prétendoit par-là , non-seulement la punir d'avoir soufflé la rébellion à ses proches ; mais il espéroit de plus , que dans le premier transport de sa fureur , cette femme hantaine laisseroit échapper des paroles qui donneroient des lumières plus étendues sur la conjuration. Il fut trompé. Elle se content, et dit seulement avec une tranquillité affectée : « s'ils sont coupables, le roi a fait justice ».

Au reste , les excès que se permettoient les chefs de bande , conspirateurs et autres , demandoient peut-être , et autorisoient des excès de rigueur. Un de ces hommes féroces , impatienté des plaintes d'une veuve qu'il avoit dépouillée de ses biens , irrité des menaces qu'elle faisoit continuellement d'aller se plaindre au roi , lui fit attacher avec des clous , du fer sous la plante des pieds , comme à un cheval, afin , dit-il , qu'elle fût moins blessée des aspérités du chemin. Quand elle fût guérie , elle porta ses plaintes au roi. Il fit amener le mauvais plaisant , et l'ayant fait ferrer de même , il le fit promener trois jours dans les rues de la capitale.

Le monarque employa aussi contre ces brigands , un moyen déjà mis en œuvre avec succès , par son père , c'étoit de se défaire des uns par les autres.

Con  
et p  
but  
relle  
sités  
leur  
Mais  
étoit  
des  
écha  
com  
leur  
sera  
pour  
chan  
tranc  
roi e  
nom  
le sp  
men  
bouc  
renv  
Il n'e  
deux  
se se  
parei  
ainsi  
le cal  
riers  
R  
de se  
T

Comme ils se réunissoient par familles , et pilloient de concert , le partage du butin excitoit souvent entre eux des querelles qui se terminoient par des animosités sanglantes. *Robert* envoya dans leurs cantonnemens des négociateurs. Mais au lieu de les réconcilier , ils étoient chargés d'attiser leurs haines par des motifs de point d'honneur. On les échauffa si bien , qu'ils regardèrent comme une proposition très-digne de leur courage , celle qui leur fut faite de se rassembler le plus grand nombre qu'ils pourroient , et de vider leurs querelles , champs clos , dans un combat à outrance. La lice s'ouvrit sous les yeux du roi et de sa cour. Ils lui donnèrent , au nombre de trois cents de chaque côté , le spectacle d'une bataille que l'acharnement fit dégénérer en une espèce de boucherie. Ceux qui étoient blessés et renversés , n'obtenoient aucune grâce. Il n'en resta vivans qu'un d'une part et deux de l'autre. *Jacques*, fils de *Robert*, se servit de cette ruse de son père avec pareil succès , et ce massacre , pour ainsi , juridique , rétablit quelque temps le calme dans les cantons que ces guerriers infestoient.

*Robert* travailla à adoucir les mœurs de ses sujets , en inspirant l'amour des

sciences. Il tâcha de leur persuader par son exemple, que ce goût n'étoit pas incompatible avec les exercices militaires, la seule occupation dont les Ecos-sais se fissent gloire alors. Il réforma les poids, les mesures et la monnoie. Par-là il donna quelque activité au commerce. L'émulation des études qu'il fit relleurir chez le clergé, et dans les monastères, fut très-utile à la religion. *Robert*, sobre et modeste, s'opposa au luxe, aux repas trop somptueux prolongés dans la nuit, repas dont on s'étoit fait une mode. Il réprima aussi beaucoup de désordres; mais il ne ramena pas ses sujets à l'antique modération.

Ces réformes, quoique très-sages, excitèrent des murmures. Un de ses parens qui, depuis long-temps, cherchoit l'occasion d'usurper le trône, la crut arrivée dans ce moment de mécontentement. Il prit si bien ses mesures, qu'à la tête d'une troupe de conjurés, il put attaquer le roi désarmé dans l'appartement de la reine. Cette princesse se jeta au-devant des coups qu'on portoit à son époux, dont plusieurs l'atteignirent; mais malgré ses efforts, le roi reçut vingt-huit blessures, dont un grand nombre étoient mortelles. Il expira sous le poignard.

haï  
écla  
faut  
qu'à  
Ses  
prin  
de c  
lice  
et se  
goie  
quill  
du d  
trois  
erna  
s'ils

Ja  
ans.  
l'aut  
plus  
quel  
le tit  
déjà  
lui-c  
du ro  
La r  
arran  
s'insi  
mani  
pens  
fils,

Les conjurés, qui croyoient le roi haï, furent étonnés de l'indignation qui éclata de toutes parts. On oublia les défauts du monarque pour ne plus songer qu'à ses grandes qualités et à ses vertus. Ses sujets regrettèrent véritablement ce prince, misérablement massacré à l'âge de quarante-quatre ans, lorsque la police établie dans son royaume, ses soins et ses travaux pour y parvenir commençoient à lui promettre un avenir tranquille. Les assassins furent tous punis du dernier supplice. Celui du chef dura trois jours, avec ces raffinemens de cruauté, qu'on toléreroit en frémissant, s'ils devenoient un frein pour le crime.

*Jacques*, son fils, avoit à peine sept ans. On partagea pendant sa minorité l'autorité entre deux personnages des plus illustres familles. *Alexandre*, auquel on confia le soin de la guerre, avec le titre de *vice-roi*, et à *Guillaume*, déjà *chancelier*, le soin de la police. Celui-ci fut chargé de plus de l'éducation du roi et de la garde de sa personne. La reine, comptée pour rien dans ces arrangemens, en fut très-piquée. Elle s'insinua auprès du chancelier par des manières engageantes; et lorsqu'il y pensoit le moins, elle lui enleva son fils, de l'aveu du vice-roi. Honteux

Jacques II.  
1479.

d'être la dupe d'une femme, le vieux ministre lui déroba son pupile à son tour : contre l'attente de ceux qui avoient intérêt à les tenir brouillés, les deux chefs du gouvernement se réconcilièrent. Leur administration mena le roi jusqu'au moment où il put prendre lui-même le gouvernail en main. La reine, sa mère, les laissa maîtres de son fils et du royaume. Elles s'étoit remariée par goût à un jeune seigneur qui fixoit exclusivement ses attentions.

On peut juger de la manière d'administrer la justice par les deux faits suivans, l'un du tuteur, l'autre de son élève : il y avoit un jeune seigneur très-riche et très-accrédité, dont les manières hautaines marquoient beaucoup d'ambition. Elles étoient, comme il n'arrive que trop ordinairement, mêlées d'actions licencieuses, qui donnèrent au ministre prétexte de l'appeler à la cour. Il vint avec l'assurance de son âge. Le roi le reçut bien, l'admit à sa table; mais pendant que l'imprudent se réjouissoit d'un accueil si flatteur, le chancelier le fit arracher des côtés du monarque, transporter en prison, et décapiter sans forme de procès. Comme la jeunesse est naturellement portée à la compassion, *Jacques* laissa échapper

qu  
né  
cet  
me  
ho  
Ph  
que  
cet  
pré  
pui  
for  
que  
déf  
lui  
con  
« ve  
« E  
Aus  
fonc  
et P  
O  
la ne  
coup  
opini  
vainc  
tinue  
des p  
cation  
carac  
d'un  
assiég

quelques larmes sur le sort de l'infortuné l'échancelier le reprit avec aigreur de cette marque d'attendrissement, lui remontrant que quand il s'agissoit d'un homme qui pouvoit devenir dangereux, l'humanité devoit faire place à la politique. *Jacques* ne se souvint que trop de cette leçon dans une circonstance à peu près pareille. Il pressoit un seigneur puissant de se désister d'une alliance formée avec d'autres, pour soutenir quelques prérogatives. Le confédérés'en défendoit, en disant que l'honneur ne lui permettoit pas de rompre un traité confirmé par son serment. « Vous ne le voulez pas, répond le monarque irrité ? » « Eh bien ! je le romprai moi-même ! » Aussi prompt que la parole, il lui enfonce son poignard dans la poitrine, et l'étend mort à ses pieds.

On donne d'ailleurs à *Jacques II* de la noblesse dans les sentimens, beaucoup de courage contre les ennemis opiniâtres, et de la clémence pour les vaincus. Il se peut que les guerres continuelles qui occupèrent son règne, et des principes durs, inculqués par l'éducation du chancelier, aient aigri son caractère. Il mourut à vingt-neuf ans d'un coup de feu devant une place qu'il assiégeoit. Au moment de cet accident,

la reine arrivoit au camp de son époux. Sans se déconcerter, elle assemble les chefs de l'armée, leur présente son fils qui n'avoit que sept ans, et le fait proclamer. La mort du roi fut cachée à la garnison ennemie, qui mieux instruite, auroit peut-être continué à se défendre. Croyant se rendre au défunt, elle remit les clefs au monarque enfant.

Jacques III.  
1460.

Sa mère garda la tutelle jusqu'à l'époque de l'assemblée des états. Ceux-ci remirent la régence à un conseil composé de seigneurs de toutes les factions, qui étoient écloses depuis la mort du roi. L'éducation du jeune monarque *Jacques*, de ses deux frères *Alexandre* et *Jean*, et de ses deux sœurs, fut laissée à la reine. Chose étonnante! la concorde régna entre les membres d'un conseil si bizarrement composé. A quelques troubles près, bientôt réprimés, l'Ecosse jouit six ans d'une tranquillité parfaite. Quand le roi atteignit sa troisième année, des flatteurs lui persuadèrent qu'il étoit d'âge à gouverner par lui-même, et l'engagèrent à faire beaucoup de choses, non-seulement à l'insçu, mais contre le gré des régens. Ils l'attachèrent à la surveillance des tuteurs, qui, n'étant pas les plus forts, se retirèrent. Une faction dominante les rem-

plac  
con  
d'A  
roi  
ce d  
unie  
M  
livre  
le n  
Le  
que  
enti  
il se  
cessa  
passi  
roi q  
voul  
ce p  
sa fa  
frère  
divor  
enfant  
ria à  
deux  
et lui  
Dane  
Ja  
froir  
impa  
qui l  
granc



placa. Elle fit nommer par les états, composés de ses partisans, le duc d'*Athol*, son chef, à la dignité de *vice-roi*, avec une pleine puissance, jusqu'à ce que *Jacques* eût atteint sa vingt et unième année.

Mais les mêmes artifices qui avoient livré le jeune monarque à une faction, le mirent entre les mains d'une autre. Le duc d'*Athol* s'étoit emparé de *Jacques* par l'adulation et une complaisance entière à la volonté du monarque. Quand il se vit maître de l'esprit du prince, il cessa de le flatter dans ses vices et ses passions. La faction rivale persuada au roi que ne pas lui céder en tout, c'étoit vouloir l'asservir. Elle lui rendit odieux ce pédagogue. Non-seulement il retira sa faveur au duc d'*Athol*, son beau-frère, mais encore il lui retira, par le divorce, sa femme, dont il avoit deux enfans, *Jacques* et *Grécine*, et la maria à un *Hamilthon*, dont elle eut aussi deux enfans, *Jacques* et *Marguerite*, et lui-même épousa une fille du roi de Danemarck.

*Jacques*, gâté par la flatterie, souffroit avec peine les contradictions, plus impatiemment encore la censure, ce qui lui donnoit de l'aversion pour les grands seigneurs que leur naissance et

leur rang autorisoient quelquefois à lui dire leur avis. Il les écarta par ses manières dures. Ils s'éloignèrent, piqués de sa conduite. Alors la cour devint comme un marché, une foire où se vendoient publiquement les emplois et les dignités civiles et ecclésiastiques. Entre les personnages dangereux que le roi admit auprès de sa personne, on cite des devins, de prétendues sorcières, en qui il avoit grande confiance. Elles lui prédirent qu'il seroit assassiné par ses sujets. Cette menace, à laquelle il ajouta foi, le rendit soupçonneux et cruel. Il s'entoura de gens du plus bas étage, comme ceux dont il avoit le moins à craindre. Un maçon devint son ministre, un chanteur anglais son favori préféré, qu'il combla de richesses et décora de ses ordres.

De pareils choix excitèrent de violens murmures. *Jean*, frère du roi, fut mis en prison, et on lui coupa les veines, pour avoir parlé trop librement. *Alexandre*, son autre frère, enfermé dans la citadelle d'Edimbourg, n'auroit peut-être pas évité un sort pareil, s'il n'eût trouvé moyen de se sauver. On cite au sujet de son évasion un trait qui lui fait honneur. Son valet de chambre, envoyé devant par son maître pour

essayer la corde par laquelle il devoit descendre, la trouva trop courte, et se cassa la cuisse en tombant. Le prince parvenu en bas, de crainte que le valet trouvé à terre ne fût puni de sa fidélité, le prit sur ses épaules et le porta un assez long espace de chemin, jusqu'au vaisseau qui le reçut.

Tant de violences lassèrent la patience des grands. Une guerre contre l'Angleterre fournit l'occasion de se réunir en corps d'état. Les indignes courtisans qui tenoient le roi comme captif, paroisoient craindre vivement l'issue de cette assemblée. Ce n'étoit pas sans raison ; car se trouvant en force, les seigneurs saisirent ces favoris et les livrèrent au peuple. Celui-ci irrité de l'altération des monnoies, de la cherté des vivres et des autres calamités dont il étoit accablé, fit prompte justice de ceux qu'il en croyoit les auteurs. Il massacra les uns, pendit les autres, et ceux qui ne périrent point, furent obligés de s'enfuir. Les grands relâchèrent le roi, sous la promesse qu'il leur fit de changer de conduit, mais il ne leur tint pas plus parole qu'à son frère *Alexandre*. Ce prince secouru des Anglais, chez lesquels il s'étoit sauvé, secondé de plusieurs écossais, dont ses malheurs

lui avoient concilié l'amitié, se trouvoit en état de détrôner son frère, s'il eût voulu; mais il n'usa pas de ses forces et lui laissa généreusement la couronne. Pour reconnoître un procédé aussi magnanime, *Jacques* lui fit faire son procès et le contraignit de fuir une seconde fois en Angleterre. Il passa delà en France où il mourut, laissant deux fils, *Alexandre* et *Jean*.

Le roi perdit sa femme, qui, selon l'opinion publique, contribuoit à le retenir encore dans quelques bornes. Débarrassé de ce frein, il s'abandonna de nouveau aux flatteurs et aux devins. Pour lui rendre la noblesse odieuse, ils lui prédisoient toujours des entreprises funestes de la part de ce corps. Ses terreurs recommencèrent donc, et avec elles, ses cruautés. Il prit, disent quelques historiens, la résolution de se délivrer en une seule fois de toutes ses craintes, par un massacre général. Il avoit imaginé un prétexte pour appeler les principaux nobles auprès de lui dans la citadelle d'Edimbourg, qu'il habitoit. Son dessein étoit de les y faire tous assassiner. Il communiqua son projet à l'un d'entre eux, qu'il croyoit lui être dévoué. Mais se défiant d'un prince de ce caractère, et craignant d'être enve-

loppé dans le massacre, le confident révéla le secret aux autres.

Avertis du piège, il leur fut aisé de l'éviter. Non contents de se tenir sur la défensive, ils se présentèrent en état d'attaquer, et afin de donner plus de considération à leur cause, ils enlevèrent le fils du roi et se mirent en campagne sous ses drapeaux. Le père ne se voyant pas le plus fort, fit des propositions. Les grands déclarèrent nettement qu'il n'en écouteront aucune, que le monarque n'abdiquât la couronne et ne la remît à son fils. Point de milieu. On en vint donc aux mains. *Jacques* périt dans la bataille ; les uns disent par le fer des conjurés ; les autres par la main d'assassins soudoyés par son propre parti. Il n'avoit que trente-cinq ans, il en avoit régné vingt-huit.

Dans l'armée qui le vainquit, il fut déclaré tyran. Les chefs de l'insurrection eurent le crédit de faire décider dans des états assemblés, sous leur influence, que ceux qui avoient levé l'étendard contre lui, avoient bien mérité de la patrie, et que jamais il ne seroient recherchés pour cette action. La décision ne plut pas à toute la noblesse. De la diversité de sentimens s'enfantâ des querelles qui troublèrent la

*Jacques IV.*  
1488.

jeunesse de *Jacques IV*. Arrivé au trône à l'âge de quinze ans, il montra beaucoup de prudence. Sans approuver la révolte contre son père, il parut oublier qu'il y avoit des coupables. Quant à lui-même, il ne se crut jamais entièrement innocent d'avoir favorisé les rebelles, ne fût-ce que de son nom. Il s'engagea, par une espèce de vœu, à faire, lorsqu'il pourroit, le pèlerinage de Jérusalem, en expiation de sa faute; et pour preuve qu'il ne l'oublioit pas, il porta tant qu'il vécut, sur sa peau, une chaîne de fer, qu'il allongeoit chaque année d'un anneau.

La belle prestance de *Jacques IV*, ce qui n'est pas dans un prince un avantage à mépriser, déterminoit d'abord les cœurs en sa faveur; son esprit vif et gai les attachoit. Tout lui réussissoit. On a dit de lui que la fortune paroissoit être à ses ordres. Il la maîtrisoit par ses belles qualités; accessible, juste, sévère contre les méchans, mais ennemi des supplices: si assuré de la pureté de ses intentions, qu'il écoutoit sans s'émouvoir, et les censures des malveillans et les remontrances même amères de ses amis. On ne lui reproche que des manières trop populaires et une familiarité qui faisoit tort à sa dignité.

La seule faute importante qu'il ait commise, fut cruellement punie. Il faisoit la guerre aux Anglais, comme il étoit d'usage entre les deux peuples. Très-inférieur par le nombre des soldats, il crut pouvoir suppléer par la bravoure de sa noblesse, dont presque toute son armée étoit composée. Se trouvant en présence de l'ennemi, il se décida à livrer bataille malgré les conseils et les prières de ses chefs les plus expérimentés. Ce fut peut-être la honte de son obstination et le remords qu'il en ressentit, qui causèrent sa mort. Le courage, comme on le lui avoit prédit, fut contraint de céder au nombre. Voyant son armée en désordre, il se précipita dans les bataillons ennemis et disparut. Comme on ne trouva pas son corps, les Ecossais, qui aimoient ce prince, s'obstinèrent long-temps à croire qu'il n'étoit pas mort, que peut-être il étoit allé acquitter son vœu à Jérusalem, et qu'on le reverroit un jour. Quand il périt, ses grandes dépenses, plus fastueuses qu'utiles, venoient de l'engager à mettre des impôts extraordinaires. Il n'avoit que quarante ans, et laissa de *Marguerite*, son épouse, sœur de *Henri VII*, roi d'Angleterre, deux fils, dont le plus âgé n'avoit que deux ans.



Jacques V.  
1513.

Par un testament fait avant d'entrer en campagne, il avoit nommé la reine régente, tant qu'elle ne se marieroit pas. Quoique ce fût contre la coutume du royaume, la dernière bataille avoit détruit tant de nobles, que cette dernière disposition ne rencontra pas de contradicteurs. On laissa la reine en possession de l'autorité; mais l'année n'étoit point révolue, qu'elle se remaria. Elle auroit désiré, malgré cela, conserver la régence. Cependant elle ne fit que de foibles efforts, et vit, sans chagrin apparent, la tutelle passer entre les mains du grand oncle de ses enfans, qu'on nomma *vice-roi*. Il appela à la cour un bâtard de *Jacques IV*, plus âgé que ses enfans légitimes. Ce prince a été connu sous le nom de comte de *Murray*; il joua un rôle célèbre dans les troubles qui ont agité le royaume.

L'indifférence de la reine pour la régence ne dura pas. Des conseillers intéressés lui persuadèrent qu'elle n'auroit pas dû abdiquer si facilement l'autorité, et l'exhortèrent à la reprendre. Elle se disposa à suivre ce conseil. Mais le vice-roi averti à temps, se saisit du jeune monarque, qu'on avoit laissé à la garde de sa mère, et fit reconduire honnêtement cette princesse en Angleterre,

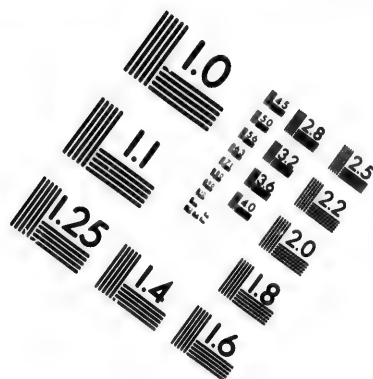
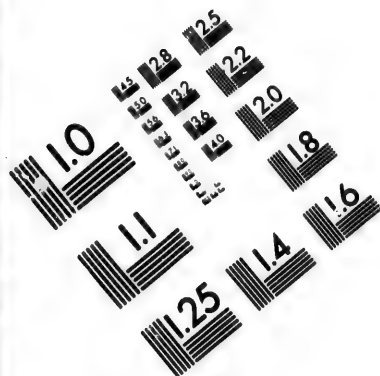
aup  
rége  
étoit  
sang  
s'en  
sorte  
peut  
perp  
rellé  
étoit  
que  
T  
Pen  
que  
en m  
un e  
prin  
les  
têtes  
spec  
gém  
ami  
et y  
nem  
nest  
alloi  
que  
alter  
cara  
lui a  
11

auprès d'*Henri VII*, son frère. Mais la régence, objet continuel de la jalousie, étoit convoitée par tous les princes du sang, qui étoient en grand nombre, et s'en croyoient également dignes; de sorte que la minorité de *Jacques V*, peut être regardée comme un conflit perpétuel entre ses parens, une querelle de famille à laquelle les peuples étoient forcés de prendre part, quoiqu'une issue leur fût assez indifférente.

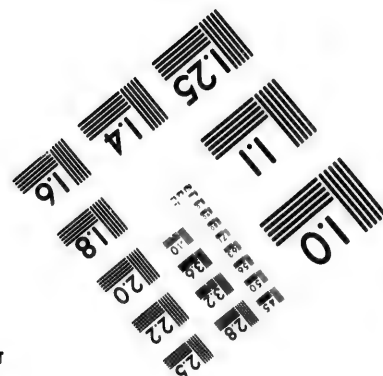
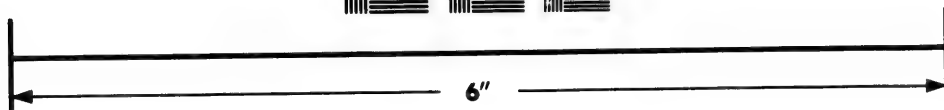
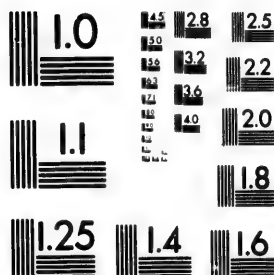
Tous ces parens ne s'épargnoient pas. Pendant cette minorité, et même lorsque l'âge du roi lui permit de prendre en main le pouvoir, l'Ecosse fut comme un échaffaud dégoûtant du sang de la principale noblesse. Les portes des villes, les gibets des campagnes chargés des têtes des proscrits, présentoient un spectacle d'horreur. Tel arrachoit en gémissant la tête de son frère, de son ami, du clou où elle étoit accrochée, et y attachoit avec rage celle de son ennemi, qui entraîné devant le pal funeste, voyoit enlever celle que la sienne alloit remplacer. Il n'est point étonnant que *Jacques V*, élevé au milieu de ces alternatives sanglantes, ait contracté le caractère sombre et mélancolique qu'on lui a reproché.

Il ne songea qu'à vingt-six ans à se





# **IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18 20 22 25  
28 32 36 40

10 01  
51 52 53

marier. *Jacques* se seroit volontiers accommodé de cette vie favorable à ses passions, si le bien de son royaume n'avoit exigé qu'il se donnât des héritiers légitimes. *Henri VIII*, son oncle, lui proposoit une de ses filles. Il étoit possible que ce mariage réunît sous sa main les deux sceptres d'Angleterre et d'Ecosse, parce que la postérité d'*Henri VIII*, malgré tous ses mariages, menaçoit ruine. Ces convenances ne prévalurent point sur la crainte de se donner un maître dans un beau-père, tel qu'*Henri VIII*, son oncle. Il refusa sa cousine, et il épousa *Magdeleine*, fille de *François 1.<sup>er</sup>* En allant la chercher lui-même en France, il remarqua *Marie*, fille du duc de *Guise*, veuve du duc de *Longueville*, d'une beauté frappante. Il se la destina intérieurement pour femme, si *Magdeleine*, dont la santé étoit chancelante, venoit à lui manquer. En effet, elle mourut au bout de deux mois, et le roi d'Ecosse épousa *Marie*.

Elle étoit nièce du fameux cardinal de *Lorraine*, d'une famille qui se piquoit d'un entier attachement à la religion catholique. Quoiqu'elle reçût depuis quelque temps des atteintes en Ecosse, elle y étoit toujours dominante. *Jacques*

avoir  
trois  
qui  
allia  
VII  
anci  
II  
et le  
trib  
la p  
fut u  
décl  
acce  
men  
mill  
dant  
trait  
pou  
men  
obéi  
le m  
plut  
plus  
emb  
rega  
com  
relig  
étoit  
L  
péch  
mier

avoit été élevé dans son sein , et s'y mon-  
troit très-attaché. C'étoit une des raisons  
qui l'avoient éloigné de contracter une  
alliance avec le roi d'Angleterre, *Henri*  
*VIII*, qui avoit fait divorce avec ses  
anciens principes.

Il est probable que les exhortations  
et les largesses du clergé écossais, con-  
tribuèrent à faire préférer le mariage de  
la princesse *Lorraine*. *Henri VIII* en  
fut très-piqué. Sous d'autres prétextes il  
déclara la guerre à son neveu. *Jacques*  
accepta le défi, et se présenta hardi-  
ment sur la frontière à la tête de trente  
mille hommes. Les Anglais ne s'atten-  
dant pas à un pareil effort, firent re-  
traite. Le roi d'Ecosse s'apprêta à les  
poursuivre; mais quel fut son étonne-  
ment quand la noblesse refusa de lui  
obéir. Elle étoit jalouse de la faveur que  
le monarque accordoit au clergé, ou  
plutôt avide des biens de l'église. Le  
plus grand nombre des nobles avoit déjà  
embrassé les opinions des sectaires. Ils  
regardoient les richesses ecclésiastiques  
comme une proie que le changement de  
religion leur assureroit, ainsi que cela  
étoit arrivé en Angleterre.

Leur défection, non-seulement em-  
pêcha *Jacques* de profiter de ses pre-  
miers succès, mais encore lui attira des



revers. Comme il étoit sensible, fier et opiniâtre, le chagrin s'empara de lui. La mélancolie causa une fièvre qui fit désespérer de sa vie. Pendant qu'il luttoit contre la mort, on lui annonça que sa femme venoit d'accoucher. « D'un fils, » demanda-t-il avec empressement, ou « d'une fille ? D'une fille, » répondit-on. « D'une fille ! » reprit ce prince triste-ment, et il ajouta, en se laissant retomber sur son lit : la couronne vient « d'une femme, elle s'en retournera par « une femme. Bien des calamités sont « réservées à ce pauvre royaume. *Henri* « se l'appropriera, soit par les armes, « soit par un mariage ».

Il survécut quelques jours seulement à cette prédiction. *Jacques* mourut à vingt-neuf ans. Il ne sentit de la royauté que les peines, et n'en connut ni l'éclat ni le plaisir, s'il y en a. Dès sa jeunesse il vécut errant ou dans des forteresses fermées de murailles comme des prisons, ou dans des palais dégradés, souvent dépouillés du nécessaire par les pillards des différentes factions. La fureur des guerres civiles avoit fait prendre aux hommes un air atroce. Il sembloit que tous ceux qui approchoient le prince, ne l'abordoient que pour exiger de lui des vengeances. A sa cour, ces nobles

haut  
roier  
soien  
craint  
les co  
ceau

A  
soins  
reine  
y être  
*Fran*  
franc  
Par d  
précé  
qui a  
régén  
rens  
apan  
y pré  
puy  
A la  
texte  
gouv  
temp  
jalou  
excit  
cath  
avec  
et le  
orag  
brise

hantains , divisés en factions , se mesu-  
roient des yeux en sa présence , et fai-  
soient , par leur contenance menaçante ,  
craindre des éclats funestes. Tels étoient  
les courtisans qui environnèrent le ber-  
ceau de l'infortunée *Marie Stuart*.

Aussitôt qu'elle put se passer des Marie Stuart.  
1542. soins maternels les plus nécessaires , la  
reine *Marie* l'envoya en France , pour  
y être élevée à la cour d'*Henri II* , avec  
*François* , l'aîné des enfans du monarque  
français , qui lui étoit destiné pour époux.  
Par ce que nous avons dit des minorités  
précédentes , on peut juger des troubles  
qui agitèrent celle de *Marie Stuart*. La  
régence fut disputée entre les concu-  
rens comme un privilège du sang ou un  
apanage de famille. Légitimes et bâtards  
y prétendoient également. La reine s'ap-  
puyoit tantôt des uns , tantôt des autres.  
A la fin , lasse d'être le jouet et le pré-  
texte des factions , elle abandonna le  
gouvernail à qui voulut s'en saisir. Aux  
tempêtes soulevées par l'ambition et la  
jalousie , se joignoient les bourrasques  
excitées par le fanatisme religieux. Le  
catholicisme luttoit contre la réforme  
avec un désavantage déjà marqué ,  
et le vaisseau de l'état battu par ces  
orages , étoit sans cesse à la veille de se  
briser.

Telle étoit la situation du royaume, lorsque *Marie Stuart* en vint prendre le gouvernement après la mort de *François II*, qui la laissa veuve à dix-huit ans. Elle quitta la France avec des sentimens douloureux, présage de ses malheurs. Cette jeune reine arrivoit en Ecosse, ornée de deux couronnes avec de justes prétentions sur une troisième. *Elisabeth* qui portoit celle-ci, avoit vu avec chagrin sa cousine prendre le titre de reine d'Angleterre à la mort d'*Henri VIII*. Elle ne lui pardonna jamais cette ostentation de ses droits, et se proposa de ne rien négliger pour l'empêcher de les faire valoir. Les dissensions religieuses qui troubloient l'Ecosse, servirent utilement sa vengeance. Elle gagna l'affection des protestans, et leur rendit suspecte leur souveraine. Née du sang des Guises, nièce du cardinal de Lorraine, fléau des anti-catholiques, il n'étoit pas difficile de la rendre un sujet d'alarme pour eux.

Ces nouveaux évangelistes, comme il arrive dans la ferveur des réformes, affectoient une sombre austérité, dont la jeune reine naturellement gaie et élevée dans une cour idolâtre des plaisirs, ne pouvoit s'accommoder. Elle rioit et s'indignoit tour-à-tour de ces manières sé-

vères.  
ple, p  
la rein  
présen  
venoit  
cause  
souver  
ber les  
cesse d  
menço  
gagea à  
son cou  
le droi  
d'Ecos  
ment d  
de ses  
d'autre  
prétext  
Elle ne  
parti p  
travail  
présom  
es intr  
*abeth*  
ne se f  
ans, p  
lente,  
Son  
assez p  
l'autori  
le roi,

royaume, vères. Mais cette gravité plaisoit au peuple, pendant que le caractère folâtre de la reine et sa légèreté quoiqu'innocente, présentée sous un jour défavorable, devenoient un motif de scandale. Ce fut la cause d'une aversion décidée entre la souveraine et ses sujets. Pour faire tomber les bruits que le célibat d'une princesse de cet âge et de ce caractère commencent à accréditer, son conseil l'engagea à se marier. Elle épousa *Daraley*, son cousin. *Elisabeth*, qui s'étoit arrogé le droit de se mêler de toutes les affaires d'Ecosse, témoigna son mécontentement de ce mariage. Par le peu de justice de ses plaintes, on juge qu'elle n'avoit d'autre intention que de conserver un prétexte de brouillerie avec sa cousine. Elle ne lui pardonnoit pas d'avoir un parti puissant en Angleterre. Ce parti travailloit à faire déclarer *Marie* héritière présomptive de la couronne, et malgré ses intrigues et la mauvaise volonté d'*Elisabeth*, il auroit réussi, si *Marie Stuart* ne se fût décréditée auprès de ses partisans, par une conduite, qui d'imprudente, devint criminelle.

Son jeune époux, après lui avoir laissé assez pour qu'elle partageât avec lui l'autorité, et qu'elle lui fît donner le titre de roi, montra des défauts, qui du mé-

pris firent passer la reine à l'aversion. Comme il est difficile qu'on se donne des torts, *Daraley* se persuade que le changement de la reine vient moins des défauts qu'elle lui reproche, que de l'inclination qu'elle a prise pour un autre. Ses soupçons se tournèrent sur *David Rizzio*, musicien italien. A la vérité *Marie* l'honorait d'une confiance imprudente; mais quoique jeune, il étoit d'une figure désagréable, qui prêtoit peu à l'accusation d'une passion criminelle. Cependant le dépit de voir les affaires les plus importantes entre les mains d'un pareil aventurier, fit trouver au roi, parmi les grands-seigneurs, des complices de la vengeance qu'il méditoit contre son épouse.

*Marie* étoit enceinte de six mois. Sans égard pour son état, les conjurés entre en furieux dans la salle où *Rizzio* mangeoit avec la reine et plusieurs autres convives. Le roi paroissoit à leur tête. Il saisit son épouse et la retient, pendant que les autres plongeient leurs poignards dans le corps de ce malheureux. Une action si atroce fut blâmée dans le public, malgré les préventions dont *Marie* étoit l'objet. L'époux ne trouva rien de mieux à faire que de tâcher de se réconcilier avec elle. Il joua

la fau  
donne  
ligenc  
époux

Un  
parois  
mais l  
bloit a  
donno  
malad  
dans u  
du bru  
nuit u  
toute l  
que la  
Son co  
éloigné  
que de  
ta que  
*Botvel*  
rempla  
*Marie*  
fares. I  
cesse, r  
il seroi  
d'inclin  
ement  
coupab  
des réce  
es aute  
étoit acc

la faute sur les complices qu'il lui abandonna. Elle les punit, et la bonne intelligence parut se rétablir entre les deux époux.

Un prince, dont la reine accoucha, paroissoit devoir cimenter cette union, mais lorsque l'amitié la plus vive sembloit animer ce couple, lorsque la reine donnoit elle-même ses soins à son mari malade, qu'elle avoit fait transporter dans une maison isolée, pour l'éloigner du bruit de la cour, au milieu de la nuit un bruit épouvantable alarma toute la ville d'Edimbourg. On apprend que la maison qu'habitoit le roi a sauté. Son corps se trouve dans un champ peu éloigné, sans contusion, ni aucune marque de mort violente. Personne ne douta que ce ne fût le crime du comte de *Botvel*, seigneur écossais, qui avoit remplacé *Rizzio* dans la confiance de *Marie* et dans le maniement des affaires. Beaucoup plus âgé que cette princesse, retenu dans les liens du mariage, il seroit difficile de décider quel genre d'inclination elle eut pour lui : non seulement elle ne voulut pas le trouver coupable, mais elle promit au contraire des récompenses à ceux qui révéleront les auteurs des placards dans lesquels il étoit accusé du meurtre du roi, et n'en

proposa aucune à ceux qui découvri-  
roient les meurtriers.

C'étoit déjà trop que cette espèce de  
connivence. *Marie* combla la mesure  
des soupçons, en continuant de vivre  
avec *Botvel* dans une intimité scanda-  
leuse. On apprit enfin que ne se croyant  
pas en sûreté avec elle dans une cour  
sans défense, ce comte l'avoit enlevée et  
conduite dans la citadelle de *Dumbar*.  
Plusieurs seigneurs trouvèrent moyen  
de faire parvenir jusqu'à elle l'offre d'ar-  
mer pour la tirer de sa captivité. Elle  
répondit qu'à la vérité on avoit employé  
la violence pour la conduire dans cette  
forteresse, mais que, depuis qu'elle y  
étoit, on la traitoit si bien, qu'elle vou-  
loit y rester. Cette résolution fut suivie  
du mariage de cette reine avec *Botvel*,  
qui fit divorce avec sa femme.

Ce mariage fit pousser un cri d'indi-  
gnation dans tout le royaume. Plus-  
sieurs seigneurs se liguèrent pour la-  
ver dans le sang de *Botvel* la honte de  
leur souveraine. Il échappa à leur pour-  
suite, et se sauva en Danemarck où il  
vécut dix ans, et mourut dans des accès  
de frénésie. La reine tomba entre les  
mains des confédérés. Ils la mirent au  
milieu de leur armée. On portoit devant  
elle un étendard, sur lequel étoit repré-

sent  
trou  
loit  
de le  
sulta  
teres  
ronn  
n'avo  
En  
de se  
indie  
Aussi  
contr  
casior  
tances  
trouva  
qui lu  
Par le  
Le con  
été no  
pendan  
entre  
trois a  
n'ait as  
nièce,  
fut co  
dans l  
son on  
préféra  
gleterr  
Cett  
Tom



senté son époux, comme il avoit été trouvé dans le jardin. Quand elle vouloit en détourner les yeux, on la forçoit de le regarder. Après cette marche insultante, ils l'enfermèrent dans une forteresse, la forcèrent d'abdiquer la couronne, et de la résigner à son fils, qui n'avoit que deux ans.

En signant cet acte, elle le mouilla de ses larmes, ce n'étoit pas un bon indice de ses dispositions à l'exécuter. Aussi elle ne manqua point de protester contre cette violence aussitôt que l'occasion s'en présenta. Comme les circonstances changent les inclinations, *Marie* trouva des partisans parmi ceux mêmes qui lui avoient été les plus contraires. Par leurs secours, elle leva une armée. Le comte de *Murrai*, son oncle, avoit été nommé régent. Il étoit bâtard. Cependant on ne doute pas qu'en ne voyant entre le trône et lui qu'un enfant de trois ans et une femme déshonorée, il n'ait aspiré à la couronne. Il attaqua sa nièce, et défit ses troupes. La déroute fut complète, et l'infortunée *Marie*, dans l'alternative de s'abandonner à son oncle, ou de se livrer à *Elisabeth*, préféra d'aller chercher un asile en Angleterre.

Cette résolution fut le comble de l'im-

prudence, s'il est vrai que pendant les jours heureux de son règne en Ecosse, lorsque sa cousine se méloit de lui donner des avis, elle lui avoit répondu par la lettre ironique rapportée par plusieurs historiens. *Marie* disoit à la reine d'Angleterre, sur les licences de sa vie privée, sur son affectation de vertu, et même sur des imperfections corporelles, des choses que les femmes ne pardonnent pas. Ajoutez que *Marie* avoit en agrémens réels tout ce qu'*Elisabeth* n'avoit qu'en prétentions; que les droits de l'une à la couronne d'Angleterre, étoient clairs par sa naissance, et que ceux de l'autre étoient susceptibles de contestation par sa bâtardise. Que de motifs de haine et de jalousie ! Ils expliquent la conduite de la princesse anglaise à l'égard de sa cousine.

La politique d'*Elisabeth* ne lui permettoit pas de montrer d'abord sa mauvaise volonté contre *Marie*. Elle ordonna qu'on la reçût dans ses états avec tous les égards dus au rang d'une reine; mais quand la princesse réfugiée demanda à sa protectrice la permission d'aller la visiter, la délicatesse d'*Elisabeth* répugna d'accorder cette faveur à sa parente, avant qu'elle se fût justifiée du meurtre de son mari. La reine d'Ecosse se tira

mal des conférences établies pour éclaircir ce fait. Ses avocats, au lieu de répondre directement aux accusations, comme il s'y étoient engagés, se voyant pressés, éludèrent, en disant qu'étant reine et indépendante, elle ne devoit reconnoître aucun tribunal : évasion qui fournit à *Elisabeth* un prétexte pour faire renfermer sa cousine.

Cette détention illégale choqua la fierté écossaise. Des Anglais eux-mêmes furent irrités de voir ainsi traiter celle qui auroit dû être assise sur leur trône, ou qui du moins en étoit l'héritière présomptive. Il se forma des conspirations pour la délivrer. La prisonnière se prêta aux unes, eut simplement connoissance des autres, et l'acquitt même quelquefois seulement par ce qu'on lui en apprit en l'accusant. Chaque découverte servoit à *Elisabeth* de nouveaux prétextes pour resserrer les liens de sa cousine, qui étoit transférée d'une prison à l'autre. Son ennemi faisoit couler sur les échafauds le sang des complices vrais ou prétendus, afin que la punition du crime en assurât aux yeux du peuple la réalité et la complicité de sa parente.

Il fut un temps que *Marie Stuart* écrivoit à sa cousine, et qu'elle sollicitoit sa pitié par des lettres touchantes.

Mais voyant ses prières payées de réponses pédantesques et hautaines, elle renonça aux supplications, et se résigna à son sort. *Elisabeth* aussi se lassa de donner aux deux nations le spectacle d'une reine accusée, non convaincue, et cependant toujours retenue dans les fers; moins pour le mal qu'elle faisoit, que pour celui qu'elle pouvoit faire. Enfin, après dix-neuf ans de captivité, il se présenta une conjuration, dans laquelle tous les griefs se réunissoient : tentatives pour soulever le royaume d'Angleterre; séduction de plusieurs grands seigneurs; intelligence avec les princes étrangers, sur-tout avec le roi d'Espagne et le pape, ennemis déclarés d'*Elisabeth*, et attentat à la vie même de cette princesse.

On produisit beaucoup de lettres à l'appui de cette accusation, et quelques témoignages. *Marie Stuart*, pour tout ce qui regardoit la conspiration contre la tranquillité du royaume, répondit froidement qu'elle n'avoit pu empêcher ceux qui avoient pour elle de la bonne volonté, de lui en donner des preuves, en tâchant de la tirer de la captivité, et qu'elle-même se croyoit autorisée, par le droit naturel, à chercher tous les moyens possibles de recouvrer sa

liber  
d'*E*  
sou  
toit  
étoit  
qu'o  
avoit  
craint  
qu'il  
qu'il  
sister  
senc  
On  
crim  
pas  
regar  
cond  
signa  
*Stua*  
dit, e  
que  
de to  
rante  
temp  
passa  
moiti  
princ  
delica  
Elle f  
n'avoit  
lui re

liberté. Quant au projet contre la vie d'*Elisabeth*, elle le nia formellement, soutint que les lettres qu'on lui présentait à ce sujet comme écrites par elle étoient fausses; que les témoignages qu'on objectoit ou étoient supposés, ou avoient été arrachés aux témoins par la crainte de la torture. Elle demande qu'ils lui fussent confrontés, persuadée qu'ils n'auroient pas le front de persister dans leurs dépositions en sa présence.

On lui répondit que la loi sur les crimes de haute-trahison ne permettoit pas d'accorder cette demande. Ainsi, regardée comme convaincue, elle fut condamnée à perdre la tête. *Elisabeth* signa la sentence en pleurant. *Marie Stuart* subit la mort avec courage; elle dit, et on peut croire qu'elle le pensoit, que c'étoit un bienfait qui la délivroit de toutes ses misères. Elle vécut quarante-cinq ans; et si l'on retranche le temps de son enfance et celui qu'elle passa en France, elle fut plus de la moitié de sa vie malheureuse. Nulle princesse ne la surpassa en grâces et en délicatesse, et ne l'égala en imprudence. Elle fut punie pour un crime qu'elle n'avoit pas commis. Ainsi la Providence lui réservoir, après dix-neuf ans de

souffrance, ce châtement, sinon du meurtre, du moins de son indifférence pour l'exécrable attentat exercé sur son mari. Cette leçon de la justice souveraine fut donnée aux rois en 1587.

Jacques VI.  
1567.

On doit commencer le règne de *Jacques VI*, du moment où sa mère abdiqua et lui résigna la couronne, lorsqu'il n'avoit pas encore deux ans. Les états le nommèrent régent, et lui donnèrent pour tuteur le comte de *Murray*, oncle bâtard de sa mère. Dans les différentes catastrophes de sa nièce, il affecta contre elle la rigueur d'un censeur sévère; mais il montra beaucoup d'égards pour son petit-neveu. Ses démarches obliques, et sur-tout sa connivence à laisser *Marie Stuart* en prison, pendant qu'avec un peu de fermeté il auroit pu l'en tirer, ont fait croire qu'il n'étoit pas fâché de tenir cet obstacle éloigné, sûr de faire disparaître, quand il voudroit, celui qu'un foible enfant lui opposoit. Au milieu de ses projets, s'il les eut, *Murray* fut assassiné pour une querelle particulière. *Jacques*, sorti de ses mains, passa sa minorité dans celles de plusieurs autres, qui se disputèrent et s'enlevèrent alternativement la régence.

Devenu majeur, il n'en devint pas

plus  
famil  
intrig  
s'étoi  
minis  
servit  
peine  
juridi  
terre  
taine  
moin  
nieu  
rie St  
cesse  
dans  
férer  
prive  
d'aut  
quelc  
nouv  
Ecos  
à seco  
resser  
Il  
volon  
cette  
dans  
Il ob  
tés,  
guer  
évèn

plus indépendant. Les prétentions des familles, celle du clergé puritain, les intrigues d'*Elisabeth*, l'autorité qu'elle s'étoit arrogée dans tous les genres d'administrations, le maintenoient dans une servitude perpétuelle, de sorte qu'à peine osa-t-il se plaindre de l'assassinat juridique de sa mère. La reine d'Angleterre lui répondit par une lettre hautaine et pédante, qui contenoit bien moins d'excuses que de conseil de se mieux comporter que l'infortunée *Marie Stuart*. La crainte d'offenser une princesse despote, qui tenoit sa fortune dans ses mains, et qui pouvoit lui conférer la couronne d'Angleterre ou l'en priver, lui fit supporter cet affront, d'autant plus patiemment, qu'après quelques murmures que la première nouvelle de ce meurtre fit naître chez les Ecossais, le roi les trouva peu disposés à seconder par les effets les efforts de son ressentiment.

Il attendit donc avec déférence aux volontés d'*Elisabeth*, que la mort de cette princesse le rendit souverain, tant dans ses propres états qu'en Angleterre. Il obtint cette couronne, sans difficultés, du chef de sa grand'mère *Marguerite*, fille aînée d'*Henri VII*. Cet événement eut lieu en 1603. Il mit sous



son sceptre les deux royaumes, qui, depuis ce prince, n'en ont plus fait qu'un. L'Ecosse a trouvé dans cette réunion le double avantage d'être délivrée des guerres qu'elle avoit à soutenir perpétuellement contre l'Angleterre, et des guerres civiles que les seigneurs trop puissans pour être contenus par leur roi, ne cessoient d'exciter dans son sein, au grand détriment des peuples.

Quant aux princes de la maison de *Stuart*, leur sort est un phénomène si singulier dans l'histoire, qu'il ne sera pas hors de propos d'en rassembler, comme dans un tableau, les principales circonstances. On empruntera le pinceau d'un auteur habile dans les rapprochemens.

Voltaire,  
Siècle de  
Louis XIV.

« Le premier des rois d'Ecosse, du  
« nom de *Jacques*, de la maison de  
« *Stuart*, après avoir été dix-huit ans  
« prisonnier en Angleterre, mourut,  
« assassiné par la main de ses sujets.  
« *Jacques II* périt à vingt-neuf ans,  
« dans une bataille contre les Anglais.  
« *Jacques III*, mis en prison par son  
« peuple, fut tué par les révoltés, dans  
« une bataille. *Jacques IV* disparut  
« dans un combat qu'il perdit. *Marie*  
« *Stuart*, sa petite-fille, après avoir  
« languie dix-huit ans en prison, eut la

« tête  
« *I*,  
« *Eco*  
« glai  
« son  
« sep  
« roy  
« on  
« sanc  
« le t  
« péri  
« et n  
« *Edo*  
« de s  
« *Sob*  
« les  
« les p  
« justi  
« laqu  
« c'est  
« heur  
« *Stua*  
« anne

L'il  
œuf,  
donne

« tête tranchée en Angleterre. *Char-*  
 « *I*, petit-fils de *Marie*, vendu par les  
 « Écossais, et jugé à mort par les An-  
 « glais, périt sur un échafaud. *Jacques*,  
 « son fils, deuxième d'Angleterre, et  
 « septième d'Ecosse, fut chassé de ses  
 « royaumes. Pour comble de malheur,  
 « on contesta à ce fils jusqu'à sa nais-  
 « sance. Ce fils ne tenta de remonter sur  
 « le trône de ses pères, que pour faire  
 « périr ses amis par des bourreaux;  
 « et nous avons vu le prince *Charles*  
 « *Edouard*, réunissant en vain les vertus  
 « de ses pères, et le courage de *Jean*  
 « *Sobieski*, son aïeul maternel, exécuter  
 « les exploits et essuyer les malheurs  
 « les plus incroyables. Si quelque chose  
 « justifie ceux qui croient une fatalité à  
 « laquelle rien ne peut se soustraire,  
 « c'est cette suite continuelle de mal-  
 « heurs qui a persécuté la maison de  
 « *Stuart* pendant plus de quatre cents  
 « années ».



## IRLANDE.

L'île d'Irlande présente la figure d'un œuf, sauf ses irrégularités. Celles-ci donnent ouverture à une multitude

*Irlande, le long de l'Angleterre et de l'Ecosse,*

d'excellens havres. On lui reconnoît la moitié de la grandeur de l'Angleterre. La terre, très-fertile, abonde en toute sorte de productions. Les pâturages font sa principale richesse. Elle ne manque point de minéraux. Le fer et le plomb s'y trouvent facilement. Il y a de grands lacs, de belles rivières, des sources thermales et pétrifiantes; les montagnes peu élevées sont assez boisées. On trouve des loups, mais point de bêtes venimeuses. Elles meurent même subitement, dit-on, quand on y en apporte.

Description.

Habitans et  
mœurs.

Les Irlandais sont grands et robustes. Leurs antiquaires les font descendre des Espagnols, qui abordèrent dans cette île mille ans avant Jésus-Christ, sous leur chef nommé *Milésius*, d'où ils ont été appelés *Milésiens*. Ils avoient cependant qu'ils y trouvèrent déjà d'autres habitans, même des géans très-idolâtres. Outre le soleil, la lune et les autres astres, ils adoroient les ustensiles de ménage et de labourage, sans doute en mémoire de ceux qui les avoient inventés. A ce culte a succédé la religion des *druides*, qui sans doute leur est venue des Gaulois transplantés chez eux. Comme les Ecossais, ils ont eu des *bardes*, dont les poésies se chantoient. Leurs mariages se faisoient en public,

avec  
du r  
étoit  
prix  
la su  
taire  
tend  
ans a  
com  
dit-o  
les r  
soun  
rale.  
tent-  
suite  
par r  
brou  
bien  
faits  
V  
sient  
guer  
béie  
des c  
fait l  
un jo  
clave  
d'art  
prem  
livré  
cessi

avec des cérémonies propres à inspirer du respect pour cette union. La musique étoit en honneur. Il s'en disputoient le prix dans les fêtes publiques. Là aussi la supériorité dans les exercices militaires obtenoit des couronnes. Ils prétendent avoir eu des annales sept cents ans avant Jésus-Christ. Des hommes recommandables par leurs vertus étoient, dit-on, entretenus par la nation pour les rédiger, et leurs ouvrages étoient soumis à l'examen de l'assemblée générale. Aussi leurs écrivains nous présentent-ils avant notre ère commune une suite de soixante-seize rois, qu'ils citent par noms et par surnoms, dont ils débrouillent les généalogies; mais ils sont bien embarrassés pour trouver quelques faits qui méritent place dans l'histoire.

Vers l'an 70, lorsque la tribu *Milé-sienne* dominoit encore, il s'éleva une guerre civile entre les nobles et les plébéiens. Les premiers se disoient issus des chefs et soldats espagnols qui avoient fait la conquête de l'île. Ils tenoient sous un joug de fer comme vassaux et esclaves, le reste de la nation, composée d'artisans, d'ouvriers, descendants des premiers habitans, ou d'autres races livrées aux arts mécaniques, qui successivement s'étoient établies en Irlande.

Gouvernement.

UNIVERSITY

Comme cette peuplade l'emportoit par le nombre, elle vainquit les *Milésiens*, et chassa le roi avec ses nobles; mais cet assemblage ne put jamais s'accorder sur le gouvernement qu'ils choisiroient. Après plusieurs années de troubles, les plébéiens rappelèrent les descendans des nobles, et l'héritier de leur roi, qu'ils remirent sur le trône.

Industrie.

On trouve dans le testament d'un roi du second siècle, une énumération de legs, qui font connoître les arts d'utilité et de luxe, qui étoient alors cultivés en Irlande. Il laisse à ses enfans, entre lesquels il avoit partagé son royaume, des navires de charge, des boucliers relevés en bosse dans leurs étuis garnis de broderies d'or et d'argent, il leur laissa aussi des épées à poignées d'or d'un travail exquis, des chariots avec leurs attelages, des coupes d'or, des tonnes de bois d'yf, cinquante chevaux pieux, avec leurs brides et leurs mors d'airain, des tables à jouer d'un bois précieux, des damiers et leurs échecs, des trictracs; le tout ciselé, frangé, doré; cinquante billes d'airain, avec les masses et les queues de même matière, et des tables à jouer à l'usage des athlètes, vraisemblablement espèce de billards auxquels étoient destinés ces

lour  
fes d  
men  
éclat  
des d  
tous  
chete  
coup  
d'air  
nage  
ses, r  
à tou  
Si  
entre  
mona  
douta  
vince  
leurs  
quelc  
ces,  
l'ainé  
cipale  
voir c  
verna  
que,  
comm  
comm  
sembl  
rappo  
tant v  
brouil

lourds instrumens : des surtouts d'étoffes de différentes couleurs , principalement safranés , des drapeaux militaires éclatans d'or , des chaudières de cuivre , des chevaux de plaisir en grand nombre , tous enharnachés , et cent vaches tachetées de blanc , avec leurs veaux , couplées deux à deux , sous leur joug d'airain. On omet les ustensiles de ménage et d'agriculture , vraies richesses , mais communes à tous les temps et à tous les pays.

Si les rois irlandais n'avoient partagé entre leurs enfans que des trésors , leur monarchie auroit formé une unité redoutable ; mais ils séparèrent leurs provinces pour en faire des apanages à leurs fils. Peut-être établirent-ils d'abord quelque subordination entre ces princes , et une dépendance à l'égard de l'aîné , ou de celui qui possédoit la principale partie. On croiroit même apercevoir que long-temps l'Irlande se gouverna comme l'Allemagne. Le monarque , qui occupoit la capitale , étoit comme l'empereur ; les autres étoient comme les électeurs. Il y avoit des assemblées générales , dans lesquelles se rapportoient les affaires communes. Autant vandroit-il entreprendre de débrouiller le chaos , que de vouloir suivre

DUBLIN UNIVERSITY

ces princes dans leurs filiations. Ce seroit aussi se jeter dans des répétitions continuelles, que de rapporter les guerres qu'ils se faisoient, et qui ne sont, la plupart du temps, que des incursions et des brigandages. Les autres faits de ces règnes ne présentent pas beaucoup plus d'importance.

Religion.

Le christianisme pénétra en Irlande dès le commencement du second siècle. On peint cette religion si florissante, que l'île fournit un grand nombre de saints qui se sont répandus dans l'Angleterre et jusqu'en France. Il y a peu de royaumes où les monastères aient été plus multipliés et mieux peuplés, principalement au temps de la prédication du célèbre *Saint Patrice*, apôtre des Irlandais. On peut juger du zèle du peuple, par ce qui arriva à *Aongus*, un de leurs rois. Ce prince se faisoit baptiser par un évêque. Le prélat pendant l'exhortation, s'appuyant sur son bâton pastoral, garni d'une pointe de fer, perça le pied du roi. Le Néophyte resta immobile sans donner aucun signe de douleur. « Pourquoi ne vous êtes-vous pas plaint, dit le pontife étonné, quand il s'aperçut de sa distraction. » Je croyois, répondit le roi, que cela « faisoit partie de la cérémonie ».

Au  
Danc  
qui l  
pays.  
sur  
provi  
un ca  
un al  
gent,  
solda  
princ  
trouv  
honte  
de ce  
son c  
de sa  
*Turg*  
*Mal*  
signif  
la po  
bines  
être  
eut h  
dissin  
tyran  
dre q  
comp  
à men  
capita  
La co  
trave



Au milieu du neuvième siècle, les Danois firent en Irlande une irruption qui les rendit maîtres d'une partie du pays. *Turgésius*, leur chef, afin d'assurer sa conquête, établit dans chaque province un roi, dans chaque territoire un capitaine, dans chaque monastère un abbé, dans chaque village un sergent, et dans les principales maisons un soldat, tous Danois. *Malachie*, un des princes de ces cantons subjugués, se trouva soumis comme les autres à cette honteuse servitude, heureux cependant de ce que l'étranger le laissoit jouir de son château, où il l'honoroit quelquefois de sa présence. Dans une de ces visites, *Turgésius* aperçut *Melcha*, fille de *Malachie*. Il en devint amoureux, et il signifia clairement au père le désir de la posséder au nombre de ses concubines. L'Irlandais, qui ne se seroit peut-être pas refusé à un mariage légitime, eut horreur de cette proposition; mais dissimulant, il demande seulement au tyran qu'il soit permis à sa fille de prendre quinze jeunes filles de sa nation pour compagnes. Cet arrangement convenoit à merveille à *Turgésius*, qui avoit quinze capitaines à pourvoir comme lui-même. La condition est accordée. *Malachie* travestit en filles quinze jeunes gens im-

herbes , qu'il arme de poignards. Introduits auprès des Danois , ils égorgent chacun le leur , se réunissent auprès de *Melcha*, la délivrent des pressans efforts de l'infâme *Turgésius*. Lui-même est saisi , promené avec ignominie dans les principaux lieux de sa tyrannie , et précipité dans un lac. Les Danois furent massacrés de tous côtés. *Malachie*, dont la prudence avoit opéré cette révolution , monta sur le trône. Sa famille s'y soutint jusqu'à un second *Malachie*, au commencement du onzième siècle.

Les Danois entretenoient toujours la guerre par les recrues qu'ils envoyoit en Irlande. Ce *Malachie II*, destitué de talens militaires , ne parut pas aux Irlandais propre à les gouverner dans un temps où il falloit avoir toujours les armes à la main contre les étrangers. On lui fit entendre qu'il devoit se contenter de son petit royaume paternel , sans prétendre conserver la principale couronne , qui lui donnoit une espèce de droit sur les autres rois. Il consentit à ce qu'il auroit peut-être inutilement voulu empêcher. On lui nomma pacifiquement un successeur , nommé *Brien*. Le nouveau roi tint une assemblée générale pour donner une sanction aux lois sages qu'il publia. Il rétablit les écoles

publicques  
velles  
truisit  
pliqua  
afin d'  
causée  
donna  
fussent

Pen  
institue  
de ses  
tre lui  
rois. C  
d'entre  
père. P  
meté d  
Les au  
cause p  
mes. M  
leva de  
avança  
taille ;  
quille ,  
l'autre  
indiffé  
dérés ,  
survécu  
la ligue  
avec M  
sur le t  
fait des

publiques anciennes, en fonda de nouvelles, fit élever des forteresses, construisit des ponts et des chaussées, s'appliqua à faire fleurir le commerce; et, afin d'écarter des familles la confusion causée par l'identité des noms, il ordonna que les pères, enfans et parens, fussent distingués par des surnoms.

Pendant qu'il donnoit ses soins à ces institutions utiles, l'imprudence d'un de ses fils, fut cause qu'il se forma contre lui une ligue de plusieurs autres rois. Ce jeune homme avoit insulté un d'entre eux dans la cour même de son père. Peut-être *Brien* n'ent-il pas la fermeté de faire réparer une telle injure. Les autres monarques prirent fait et cause pour l'offensé. On en vint aux armes. *Malachie*, qui avoit été détrôné, leva des troupes comme les autres; il avança jusqu'auprès du champ de bataille; mais pendant l'action il resta tranquille, n'inclinant ni pour l'un ni pour l'autre parti. Cette neutralité n'étoit pas indifférente. Elle fut utile aux confédérés, qui gagnèrent la victoire. *Brien* survécut peu à la honte de sa défaite, et la ligue des rois irlandais, réconciliée avec *Malachie* par son inaction, le remit sur le trône principal, dont on l'avoit fait descendre. Il porta cette couronne

avec la réputation d'un bon prince, jusqu'à sa mort, en 1022. Depuis ce prince il n'y a pas eu en Irlande de monarque vraiment dominant sur les autres. Ceux-mêmes qui ont porté le diadème en quelques contrées sont connus sous un mot irlandais qui signifie *roi avec opposition*.

Cependant à la fin du douzième siècle on voit en cour un roi à-peu-près dominant : il se nommoit *Roderik-o-Connor*. Pendant son règne, *Desfoguill*, fille du roi de Midie, fut engagée par son père à donner la main à *Roinrke*, roi de Besny ; mais elle réserva son cœur à *Dermot*, fils du roi de Lagénie. Quand son amant fut devenu roi lui-même par la mort de son père, elle profita de l'absence de son mari, et se fit enlever par *Dermot*, qui la mena en Lagénie. *Roinrke* s'adressa à *Roderik*, pour lui aider à tirer vengeance de cet affront. Celui-ci assemble les autres rois. Tous ensemble ils tombèrent sur le ravisseur. *Desfoguill* fut prise et confinée dans un couvent, et *Dermot*, privé de son royaume, chercha un asile chez les Anglais.

Depuis long-temps ces ambitieux voisins méditoient la conquête de l'Irlande. Ils y avoient déjà des établissemens.

*Dermot*  
alors, c  
s'il vou  
glais ac  
des tro  
trée da  
ne se c  
seul pr  
fit proc  
mer les  
tenir la  
plus flo  
ces bul  
texte e  
*Henri*.

Les  
réunire  
roi d'A  
des pro  
se sou  
traités  
soient  
les état  
par le  
avoir a  
leur ob  
tection  
*Roder*  
souten  
mais e  
sa sour

*Dermod* offrit à *Henri II* qui régnoit alors, de lui faire hommage de ses états, s'il vouloit l'aider à les recouvrer. L'Anglais accepta la proposition. Il envoya des troupes en Irlande; mais à son entrée dans cette île il fit bien voir qu'il ne se contenteroit pas du vasselage d'un seul prince. Deux bulles du pape qu'il fit proclamer, lui enjoignoient de réformer les mœurs des Irlandais, et d'y soutenir la religion chrétienne. Elle y étoit plus florissante qu'en Angleterre; ainsi ces bulles ne pouvoient être qu'un prétexte et un moyen d'envahissement. *Henri* en tira le plus grand avantage.

Les roi irlandais, sous *Roderik*, se réunirent contre *Dermod* et contre le roi d'Angleterre. Celui-ci les divisa par des propositions insidieuses. Ceux qui se soumettoient à l'hommage étoient traités favorablement, leurs états jouissoient de la tranquillité, pendant que les états de leurs voisins étoient dévastés par le fer et par la flamme. Après les avoir ainsi fatigués, le roi d'Angleterre leur offroit la sauve-garde de sa protection. Ils l'achetoient par l'hommage. *Roderik* se trouva quelque temps seul à soutenir l'indépendance de la couronne; mais enfin il plia comme les autres. Par sa soumission, *Henri* se vit, en 1172,

UNIVERSITY  
OF  
CAMBRIDGE

seigneur suzerain de l'Irlande. Cependant, ce n'est qu'à la longue et à mesure que les familles royales se sont éteintes, que les Anglais ont joui d'une autorité sans bornes qui leur fut cependant contestée.

Les rois d'Angleterre ont mis en œuvre tous les moyens pour courber sous le joug les Irlandais, peuple fier et jaloux de son indépendance. Au défaut de rois, ils leur ont donné des princes, des ducs, des grands justiciers, et par la suite un vice-roi et un parlement, comme ils en ont encore. Ils ont employé jusqu'à la persécution et l'anarchie. Refuser la justice à l'offensé, sauver le coupable, a été le système de quelques ministres anglais. L'un d'eux, repris par son roi, de ce qu'il n'avoit pas puni un exécrationnable assassinat, lui répondit : « Laissez les rebelles s'égorger ; tant qu'il se battront, ils ne vous feront pas la guerre, c'est autant de gagné pour votre trésor ». Si on mesuroit le sang qu'a fait verser *Elisabeth*, celui qui a coulé sous la hache de *Cromwel*, les flots qu'ont répandus, et les catholiques martyrs de leur religion et les partisans de la maison de *Stuart*, toujours prêts à s'armer pour cette infortunée famille, on seroit étonné que la

nation  
née ; m  
rain, m  
et civils  
est reste  
expressi  
usques

En 149  
u servic  
roi et re  
découvri  
lobe, q  
ales, pa  
de la  
om géné  
lorentin  
rées, et  
on publi  
om, on s  
Voyag  
fin tout  
que, no  
pelé et o  
londe. C  
en effe  
nouvea

Cepen- nation irlandaise n'ait pas été exterminée ; mais malgré l'identité du souverain, malgré les intérêts commerciaux et civils communs aux deux peuples, il est resté entre eux une haine nationale, expressive dans les termes et souvent jusques dans le regard.



## AMÉRIQUE.

En 1492, *Christophe Colomb*, Génois, L'Amérique, entre les cercles polaires Arctique, Antarctique, les mers du Nord et du Sud.  
 au service de *Ferdinand* et d'*Isabelle*, roi et reine de Castille et d'Arragon, découvrit l'hémisphère occidental du globe, qu'on nomma *Indes occidentales*, parce qu'on le croyoit faisant partie de la région d'Asie, connue sous le nom général d'*Indes*. *Améric Vespuce*, florentin, visita après *Colomb* ces contrées, et le premier en donna une relation publique. Comme elle portoit son nom, on s'accoutuma à dire la *Relation*, *Voyage*, les *Terres d'Améric*, et enfin tout le pays par abréviation *Amérique*, nom qui est resté. On l'a aussi appelé et on l'appelle encore le *Nouveau Monde*. Ce nom lui convient, parce qu'en effet presque tout ce qu'on y voit est nouveau pour le voyageur des trois

UNIVERSITY OF CHICAGO



autres parties. Les habitans sont imberbes, les quadrupèdes de même espèce que les nôtres, de moindre taille. Ceux que nous y transportons dégénèrent. Les animaux féroces, le tigre même, y sont moins courageux. Au contraire, les insectes et les reptiles venimeux y parviennent à une grosseur étonnante.

Depuis le *condor*, le plus grand, le plus fort, le plus hardi des oiseaux, jusqu'à l'*oiseau mouche*, le plus petit, tous brillent par une riche variété de couleurs. Les coquillages même peints par la nature jettent un éclat qu'on ne se lasse pas d'admirer. Cette vaste étendue renferme tous les climats. Ses montagnes sont les plus hautes du monde; et ses fleuves les plus grands sont navigables en les remontant, jusqu'à plusieurs centaines de lieues. Enfin la nature semble avoir pris plaisir à enfouir ses trésors dans le centre de ce vaste continent, les mines d'or et d'argent, les pierres précieuses, et à répandre sur sa surface, le sucre, le cacao, la cochenille, l'indigo, le tabac, les plantes salutaires, et les fruits les plus délicieux.

Il est vraisemblable que les anciens ont eu connoissance de l'autre monde du moins est-il certain qu'ils en ont

souppç  
vainqu  
les no  
et par  
figure  
mais il  
der les  
bien d  
*Ferdin*  
nécessa  
médito  
tous les  
quels c  
traîne a  
ne peut  
des esp  
alternat  
étoient  
quiétud  
concert  
leur cou  
jeter ce  
Effrayés  
trie, les  
que troi  
devoien  
milieu d  
premièr  
Salvador  
regardoit  
avoit gra

soupçonné l'existence. *Colomb* s'en convainquit par la force de son génie, par les notions qu'il eut soin de recueillir, et par ses profondes réflexions sur la figure ronde que la terre devoit avoir; mais il eut beaucoup de peine à persuader les autres, et ce ne fut qu'après bien des contradiction qu'il obtint de *Ferdinand* et d'*Isabelle*, les secours nécessaires pour les découvertes qu'il méditoit. Il éprouva dans sa navigation tous les désagrémens et les dangers auxquels on doit s'attendre, quand on traîne avec soi des hommes auxquels on ne peut inspirer de la confiance que par des espérances vagues. Ses équipages alternativement indociles et soumis étoient pour lui un objet perpétuel d'inquiétudes. Une erreur de route les déconcertoit, la vue d'une terre ranimoit leur courage. Ils vouloient quelquefois jeter ce grand homme dans l'Océan. Effrayés de se voir si loin de leur patrie, les Espagnols ne lui donnèrent que trois jours : au bout de ce temps, ils devoient retourner en Europe. C'est au milieu de ces agitations qu'il aborda la première île de Lucayes. Il l'appela San Salvador, nom qui marquoit qu'il la regardoit comme un sauveur dont il avoit grand besoin. Il s'y rafraîchit, vi-

UNIVERSITY  
OF  
TORONTO

sita quelques îles adjacentes, bâtit un fort dans une d'elles, qu'il appela Hispaniola; et après y avoir mis garnison, il retourna en Espagne avec de l'or et les naturels du pays, témoins irrécusables de l'existence de ce nouveau monde, et des avantages qu'on pourroit retirer de cette importante découverte.

Ces espérances flattèrent la cour. On donna à *Colomb* le titre d'amiral, et une escadre dont la force marquoit la confiance qui commençoit à naître. Mais en arrivant à la colonie, en 1493, il la trouva détruite. Les Espagnols s'étoient si mal comportés avec les Indiens, que ceux-ci se jetèrent sur ces nouveaux hôtes, et les accablèrent par le nombre. *Colomb* apprit ces détails par un *cacique* ou roi dont il avoit gagné l'amitié dans son premier voyage. Il rétablit le fort, y mit une garnison plus nombreuse, sous le commandement de *Barthélemy*, son frère; et après avoir reconnu plusieurs îles, et s'être assuré par des conjectures fondées qu'au-delà se trouvoit un continent, il retourna en Espagne porter de nouvelles espérances, mais on le fit languir jusqu'en 1498. Quand il arriva de nouveau à Hispaniola, il trouva la colonie en mauvais état. La division s'y étoit mise. On avoit

force  
habi  
gnol  
jetta  
nom  
prem  
Tout  
avoir  
l'être  
décou  
cipal  
Pen  
tenu e  
moyer  
d'autr  
cès, s  
carrièr  
par le  
compa  
et d'*A*  
instrui  
nier av  
directi  
découv  
descen  
reconn  
deses o  
cer sur  
son cor  
en 150  
un des  
Tom

forcé *Barthélemy* de faire la guerre aux habitans. *Colomb* réconcilia les Espagnols entre eux et avec les naturels. Il jeta les fondemens d'une ville qu'il nomma San Domingo, parce que la première pierre fut posée le dimanche. Toute l'Ile a pris ensuite ce nom. Après avoir pacifié les esprits, ou du moins se l'être persuadé, *Colomb* se prépara à la découverte du continent, l'objet principal de ses desirs.

Pendant les cinq ans qu'on l'avoit retenu en Espagne, occupé à solliciter les moyens de continuer son entreprise, d'autres navigateurs tentés par ses succès, s'étoient engagés dans la même carrière. *Alonzo d'Ojéda* fut expédié par le commerce de Séville. Il étoit accompagné de *Jean de Cosa*, biscayen, et d'*Americ Vespuce*, florentin, tous instruits dans la cosmographie : le dernier avoit navigué avec *Colomb*. Sous la direction de ces deux hommes, *Ojéda* découvrit le continent en 1499. Ils y descendirent, mais *Colomb* l'avoit déjà reconnu et cotoyé. *Alonzo Nugno*, un deses officiers, commença à y commercer sur un vaisseau particulier, pour son compte et pour celui d'un associé, en 1500. La même année, *Pinson*, aussi un des officiers de *Colomb*, passa la

ligne et découvrit le Brésil. Les Portugais prétendent y avoir abordé dans le même temps, sous *Alvarez Cabral*.

Pendant que des aventuriers profitoient des lumières de *Colomb*, pour leurs découvertes, ce grand homme n'osoit abandonner Saint-Domingue, où l'insurbodination des principaux Espagnols, ceux qu'il avoit le plus comblés de bienfaits, lui faisoit essuyer des mortifications sans nombre. Il en fit passer ses plaintes en Espagne. Ses présens à la cour lui avoient fait plus d'envieux que d'amis. Ceux qui n'en avoient pas reçus, lui savoient mauvais gré de son oubli ou de sa négligence; ceux qu'il avoit gratifiés, croyoient ne l'avoir pas été assez. On publioit qu'il avoit déjà amassé des richesses immenses, que lui et ses frères faudoient les droits du roi, et se comportoient en tyrans à l'égard des Espagnols de la colonie. Ces calomnies généralement répandues, engagèrent la cour à envoyer pour commissaire à Saint-Domingue *François Boradilla*, avec des ordres sévères.

Arrivé dans cette île, *Boradilla* déploye l'autorité de gouverneur-général, dont la cour l'avoit revêtu. Il se fait remettre les armes, les provisions et les munitions des magasins royaux, écoute

avec  
ral,  
ente  
charg  
res,  
*Alon*  
vaisse  
du go  
sonni  
offrit  
« No  
« reu  
« par  
« béni  
« tou  
« vol  
« leur  
Le  
rivée,  
dont i  
qu'on  
l'admi  
avec b  
deman  
âge, q  
dition  
tisfait  
saire q  
auroit  
Le r  
tage de

avec partialité les plaintes contre l'amiral, saisit ses effets, et sans vouloir entendre la justification de *Colomb*, le charge de fers, ainsi que ses deux frères, et le fait partir pour l'Espagne.

*Alonzo de Valépo*, commandant du vaisseau, n'imita pas le procédé barbare du gouverneur-général. Il traita ses prisonniers avec beaucoup de douceur, et offrit à *Colomb* de lui ôter ses chaînes.

« Non, répliqua-t-il avec une généreuse indignation, je porte ces fers par l'ordre du roi et de la reine ; j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a dépouillé de ma liberté, leur volonté seule peut me la rendre. »

Le roi et la reine instruits de son arrivée, furent courroucés de la manière dont il avoit été traité ; ils ordonnèrent qu'on le mit sur-le-champ en liberté, l'admirent en leur présence, l'écoutèrent avec bonté, le consolèrent ; et sur la demande qu'il faisoit, malgré son grand âge, qu'on lui confiât encore une expédition, ils lui promirent qu'il seroit satisfait, aussitôt qu'un nouveau commissaire qu'on envoyoit à Saint-Domingue auroit rendu compte de l'état des choses.

Le rapport se trouvant tout à l'avantage de l'amiral, on lui donna une es-

cadre. Revenu à Saint-Domingue en 1502, il eut la consolation de voir embarquer et ramener en Espagne *Boradilla*, et ses autres ennemis. Il se mit ensuite à parcourir et à reconnoître les côtes du continent. Il y jeta les fondemens d'un fort qu'il abandonna à la vérité ; mais cet essai assure à *Colomb* l'honneur de la priorité de la découverte, et sa supériorité sur les autres navigateurs qui n'ont fait que l'imiter. Il n'y a point de traverses que l'amiral n'essuyât dans ce dernier voyage. Ses vaisseaux échouèrent sur la côte de la Jamaïque, ses équipages se révoltèrent ; il se vit à la veille d'être condamné à finir ses jours au milieu des sauvages. Sa prudence, sa valeur, sa fermeté, le firent triompher de tous ces obstacles. De retour à Saint-Domingue, il ne trouva qu'indifférence dans les colons qui lui devoient leur existence ; quand il voulut se plaindre à *Ferdinand*, ce monarque écouta très-froidement les plaintes d'un vieillard dont les services pouvoient être utiles sans lui. Dégouté de l'ingratitude des hommes, il se retira à *Valladolid* ; il y mourut en 1506. Après sa mort on lui rendit tous les honneurs qu'on lui avoit refusés pendant sa vie.

La première observation que firent

les nav  
lomb,  
nouvell  
nations  
pas la m  
à leur v  
des mor  
centaur  
leur che  
nière su  
les arme  
Véritab  
transport  
leur offi  
grelots,  
gatelles  
reilles,  
des pier  
voient ju  
dispensa  
mettoien  
core ; m  
de leur i  
tifs, on ti  
effrayés  
L'épouva  
entendoit  
se jetoier  
de la bal  
tomboiti  
des Dieu



gue en les navigateurs , surtout *Cristophe Colomb*, c'est que les habitans des pays nouvellement découverts , étoient des nations toutes neuves , qui n'avoient pas la moindre idée des objets présentés à leur vue. Ils croyoient les vaisseaux des monstres marins ; les cavaliers des centaures qui ne faisoient qu'un avec leur cheval. Ils regardoient avec la dernière surprise les Espagnols , la barbe, les armes et les habits de ces européens. Véritables enfans, ils recevoient avec transport les modiques présens qu'on leur offroit , des grains de verre , des grelots , de petits miroirs ; pour ces bagatelles ils donnoient leurs pendans d'oreilles , leurs bagues d'or , des perles , des pierreries s'ils en avoient. Ils suivoient jusques dans la mer les généreux dispensateurs de ces frivolités , et se mettoient à la nage pour en avoir encore ; mais quand afin de se débarrasser de leur importunité on par d'autres motifs, on tiroit un coup de fusil, ils fuyoient effrayés comme une bande d'oiseaux. L'épouvante étoit à son comble lorsqu'ils entendoient le bruit du canon ; alors ils se jetoient à terre , et si quelqu'un frappé de la balle se traînoit ensanglanté , on tomboit immobile, ils regardoient comme des Dieux ces êtres puissans qui ma-

noient la foudre et envoyoit la mort.

Leurs mœurs et leurs habitudes fournirent aussi une ample matière d'observations. *Colomb* trouva dans Hispaniola ou Saint-Domingue , un gouvernement établi. Il y avoit un roi, ou cacique, fort respecté de ses sujets. Ils étoient blancs, polis, d'une taille moyenne, mais fortement constitués. Ils avoient les narines larges, le front uni et élevé. *Colomb* eut lieu de croire que le cacique, qu'il vit le premier, en avoit d'autres sous sa dépendance. Selon le rapport fait par ce grand homme à *Ferdinand* et à *Isabelle*, ils avoient des habitations de pierre ou de bois peints, des images nommées *Cémis*, qu'ils regardoient comme des Dieux tutélaires, auxquels ils faisoient des sacrifices. Le roi étoit grand pontife. Lorsqu'il mouroit, on faisoit sécher son cadavre au feu, pour le préserver de la corruption. Dans la caverne où on le déposoit, on enterroit avec lui ses armes, ses vivres, et la plus chérie de ses femmes. Toutes se disputoient cet honneur. Ils étrangloient les malades qu'ils ne pouvoient pas guérir.

Lorsqu'un médecin soignoit un cacique, il étoit obligé de suivre lui-même le régime qu'il prescrivoit au malade.

Quand  
terrog  
préter  
mules  
doit.  
mutil  
pour  
vre en  
En gé  
vages  
nageu  
grand  
canots  
pièce.  
le coto  
sabres  
soient  
des b  
tranch  
servir  
trême  
poison  
parmi  
bien g  
mourir  
jours.

L'A  
grande  
langue  
l'*Isth*  
langue

Quand celui-ci mourait, les parents l'interrogeoient sur la cause de sa mort. On prétend que moyennant certaines formules de conjuration, le mort répondoit. Si le médecin étoit accusé, on le mutiloit et on le tuoit. Mauvais pays pour les médecins, où il leur falloit vivre en malades, et où les morts parloient. En général, on trouva par-tout les sauvages de ces îles et des côtes, excellens nageurs, habiles à manier la rame. De grands arbres creusés formoient leurs canots. Ces barques étoient toutes d'une pièce. Leurs femmes filoient et tissoient le coton. Tous avoient des massues, des sabres de bois, qui meurtrissoient, brisoient les os, et faisoient quelquefois des blessures plus dangereuses que le tranchant. Ils étoient très-adroits à se servir de l'arc, et tiroient avec une extrême justesse. La cruelle habitude d'empoisonner les flèches étoit fort commune parmi eux. Ils prétendoient savoir si bien graduer leur poison, qu'ils faisoient mourir au bout d'un ou de plusieurs jours, selon leur volonté.

L'Amérique est partagée en deux grands continens qui se tiennent par une langue de terre fort étroite, nommée l'*Isthme de Panama* ou de *Darien*. Cette langue sépare la mer du Sud de celle du

Nord. *Colomb* et les navigateurs qui suivirent ses traces , abordèrent le continent par celle-ci. Après avoir parcouru les côtes , ils s'enfoncèrent dans les terres , attirés par l'appât de l'or. Ils trouvoient ce métal plus commun à mesure qu'ils avançaient. Ces aventuriers fouilloient , pour ainsi dire , le pays en plusieurs bandes. Ils se quittoient , se rejoignoient , se supplantoient dans leurs établissemens respectifs. Le motif de leurs désunions étoient toujours l'attrait et le partage de l'or. Dans une de ces querelles scandaleuses qui se passaient devant les Indiens étonnés de ces divisions , un jeune cacique s'adressant à *Balboa* , un des chefs de ces aventuriers , lui dit : « L'or est quelque chose  
« de trop peu important pour qu'il puisse  
« diviser les chrétiens. Si cependant  
« vous y attachez tant de prix , je vous  
« montrerai une province où vous en  
« trouverez tant que vous voudrez ; il  
« n'y a d'ici que six jours de marche ,  
« jusqu'à l'Océan du Sud. Là , les habitans ont des vaisseaux presque aussi  
« gros que les vôtres. Ils boivent et  
« mangent dans l'or ».

Une mer où l'on pouvoit ouvrir un nouveau commerce ; des gens qui buvoient et mangeoient dans l'or , quels

motif  
pire d  
deur  
lentie  
mont  
mont  
somm  
plaine  
incert  
tions  
ne les  
chef,  
la plu  
de ter  
ge de  
une c  
an no  
Penda  
posoit  
lieuten  
siter l  
parava  
trouv  
gnons  
europ  
Sud.

On  
le fon  
dont l  
aux p  
d'abo

motifs d'émulation pour *Balboa* ! Il inspire de nouveau à ses compagnons l'ardeur que des échecs avoient d'abord ralentie. Ils se mettent en marche et surmontent des obstacles de tous genres : montagnes à gravir, froid glacial sur les sommets, chaleur étouffante dans les plaines, rivières et torrens à traverser, incertitude de la route et des dispositions de tant de nations inconnues, rien ne les rebute ; dociles aux ordres de leur chef, qui montra dans cette entreprise la plus grande prudence et la plus grande fermeté, ils arrivent enfin sur le rivage de la mer du Sud. *Balboa* y plante une croix, et prend possession du pays au nom de *Ferdinand*, roi d'Espagne. Pendant que le gros de la troupe se reposoit de ses fatigues, il détache son lieutenant, *François Pizarre*, pour visiter la côte et les pays voisins ; mais auparavant il entra dans un canot, qu'il trouva sur le bord, et prit ses compagnons à témoin qu'il étoit le premier européen qui eût vogué sur la mer du Sud.

On doit, en effet, le regarder comme le fondateur de la colonie du *Darien*, dont les malheurs même ont été utiles aux progrès des découvertes. Elle fut d'abord florissante. Sur la réputation

de ces gens, qui mangeoient et buvoient dans l'or, les Espagnols y accoururent. La brigade fit ôter le commandement à *Balboa*. Le gouverneur qu'on envoya d'Espagne dans cette colonie, jaloux de son mérite, après plusieurs vexations, lui fit trancher la tête. Il s'en falloit que les richesses dont on s'étoit flatté abondassent dans cette colonie. La plupart des colons se dispersèrent pour en chercher; quelques-uns portèrent à *Vélasquez*, gouverneur de l'île de Cuba, des conjectures sur un pays, dont ils n'avoient fait que parcourir les côtes, en regagnant la mer du Nord; mais ils dirent en avoir assez vu, pour pouvoir assurer que ce pays étoit habité par un peuple civilisé, très-riche en or, avec lequel il seroit possible de faire un commerce avantageux.

*Vélasquez* brûloit du désir de se rendre indépendant de l'amiral *Diego*, fils de *Colomb*, gouverneur général, qui, en cette qualité, avoit autorité sur le gouverneur de Cuba. Il se flatta qu'en formant un établissement dans la terre-ferme, il seroit de droit affranchi de la sujétion au commandant des îles: c'est pourquoi il favorisa les courses sur le continent. Quand par les rapports qui lui revinrent, il se fut assuré que

l'ent  
un h  
denc  
une  
dela  
son  
trou  
tez.  
nou  
et pa

Fa  
lin,  
père  
rigea  
goût  
partir  
en It  
Cord  
mont  
tress  
barq  
pour  
nes g  
cher  
ans,  
agréa

l'entreprise étoit praticable, il chercha un homme en qui il désiroit de la prudence et de l'intrépidité, mais sur-tout une grande soumission à ses ordres, et de la disposition à la reconnoissance pour son bienfaiteur. *Vélasquez* crut avoir trouvé ces qualités dans *Ferdinand Cortez*. Il le choisit. En peu de jours, le nouveau commandant fit ses préparatifs et partit.

~~~~~

MEXIQUE.

Ferdinand Cortez étoit né à Médelin, petite ville de l'Estramadure. Son père le destina à la jurisprudence et dirigea son éducation de ce côté. Mais le goût du fils l'appeloit aux armes. Prêt à partir pour aller faire l'apprentissage en Italie, sous le célèbre *Gonzalve de Cordoue*, il fit une chute en voulant monter par une fenêtre chez sa maîtresse; cet accident l'empêcha de s'embarquer. Quand il fut guéri, il prit parti pour *Hispaniola*, où beaucoup de jeunes gentilshommes comme lui, alloient chercher fortune. Il n'avoit que dix-neuf ans, étoit d'une belle taille, d'une figure agréable, d'un aimable caractère, avoit

beaucoup d'esprit et de discrétion. Ces qualités le firent généralement estimer dans la colonie. *Vélasquez*, nommé gouverneur de Cuba, le prit pour son secrétaire; il plut à une dame de distinction, qui en voulut faire son époux. *Vélasquez* s'y opposa, et fit même mettre son secrétaire en prison; mais il consentit à la fin au mariage, combla *Cortez* de bienfaits, le fit alcade ou grand-juge de St.-Jago, place dans laquelle ses premières études lui servirent. Il la remplissoit avec l'applaudissement universel, lorsqu'il fut nommé commandant de l'expédition sur le continent, à l'âge de trente-trois ans, en novembre 1518.

Il ne fut pas plutôt parti, que *Vélasquez* se repentit d'un tel choix. Les ennemis de *Cortez* firent entendre au gouverneur, que jamais son secrétaire ne lui pardonneroit sa première disgrâce; que c'étoit un ambitieux, un caractère indépendant; que même il avoit déjà laissé échapper des paroles qui marquoient des projets d'insubordination. Sur ces soupçons *Vélasquez* envoya deux fois ordre de l'arrêter; d'abord dans l'île de la Trinité, ensuite à la Havanne, où il rassembloit ses troupes; et deux fois *Cortez* échappa à la mauvaise volonté de *Vélasquez*, par l'estime et

l'aff
son
rev
ma
en
tan
vali
hon
C
non
s'av
che
par
par
poli
qui
innoc
des
eut
emp
vant
déter
de la
sûr
ami
blab
la fo
trop
par
I ru

l'affection de l'armée qui prit hautement son parti. Ses forces, lorsqu'il en fit la revue dans l'île de Cozumel, où il avoit marqué son rendez-vous, consistoient en cinq cent huit soldats, cent neuf, tant matelots qu'ouvriers, et seize cavaliers; en tout six cent trente-trois hommes.

C'est avec cette troupe plus digne du nom d'escorte que d'armée, que *Cortez* s'avança contre un empire puissant, chef de plusieurs autres, où il reconnut par les premiers renseignemens qui lui parvinrent, que régnoient les arts, la politesse, un gouvernement réglé, et qui pouvoit mettre sur pieds des armées innombrables. Ceseroit prêter à *Cortez* des idées gigantesques, que de dire qu'il eut d'abord dessein de renverser cet empire, ou de s'en emparer. Se trouvant à la tête d'une troupe aguerrie et déterminée, aussi entraîné par l'ardeur de la gloire que par l'appât des richesses, sûr de l'estime de ses soldats, de leur amitié et de leur confiance, vraisemblablement il résolut de s'abandonner à la fortune, sans borner ses faveurs par trop de circonspection, et sans en abuser par trop d'audace. C'est ce mélange de prudence et de hardiesse, qui est sur-

tout remarquable dans le caractère de ce grand homme.

La première occasion importante qu'il eut de se mesurer avec les Indiens, fut dans l'île de Tabasco. Il se trouva en tête une armée de plus de quarante mille hommes. Il auroit pu négliger cette île si bien défendue, et passer sur le continent; mais il fit remarquer à ses soldats que les succès ne pouvoient être que le fruit de la réputation; que sans doute les habitans de Terre-Ferme observoient avec inquiétude ce qui arriveroit chez les insulaires; que si les Espagnols évitoient ces ennemis, les premiers encouragés par cette conduite, défendroient leurs côtes avec opiniâtreté, au lieu que si les Espagnols abordoient aux cris de la victoire, encore fumans de carnage, la terreur qui les précéderoit, pourroit leur ouvrir un chemin facile à des conquêtes brillantes et utiles. Sur ce raisonnement, la bataille est résolue. Les Indiens se précipitèrent avec l'assurance qu'inspire le grand nombre. Il y eut des endroits où le poids seul de la masse pouvoit écraser les Espagnols qui se trouvoient hors d'état de charger leurs armes et de faire usage de leurs épées; mais l'artillerie, placée avantageuse-

men
dans
nés
mis

L
résis
toire
son
roles
plais
ques
géné
à fai
très-
entre
elle
servi
Au l
le no
que
son
avan
Afin
dési
en r
avec
pom
tiers
frap
et je
de c

ment, l'irruption subite des chevaux dans ces bataillons de gens nus, étonnés de cette diversion, y eurent bientôt mis le désordre.

Le carnage fut horrible, tout ce qui résista fut massacré; mais après la victoire *Cortez* traita humainement les prisonniers. Il fit porter au cacique des paroles de paix; elles furent reçues avec plaisir; on se fit des présens réciproques; le cacique envoya entre autres au général vingt femmes esclaves, habiles à faire le pain de blé d'Inde, ce qui fut très-utile à l'armée. Il s'en trouva une entre elles qui s'attacha aux Espagnols; elle apprit aisément leur langue, et les servit beaucoup en qualité d'interprète. Au baptême qu'elle reçut, on lui donna le nom de *Marina*. Parmi les intentions que *Cortez* manifestoit, comme but de son entreprise, il mettoit toujours en avant la propagation de la foi chrétienne. Afin d'entretenir ou de faire naître ce désir dans ses soldats, il étoit très-exact à en remplir tous les devoirs. Il le faisoit avec éclat; l'office divin se célébroit pompeusement dans le camp; volontiers il y admettoit les Indiens, pour les frapper par la majesté des cérémonies, et jeter en eux, s'il pouvoit, des germes de conversion.

Ce qu'il avoit prévu en combattant les Tabascans arriva. Au lieu de troupes disposées à le repousser du continent, il ne trouva que des négociateurs glacés par l'effroi. *Pilpatoé* et *Teutilé*, le premier gouverneur, le second commandant général de la province où il abordoit, lui envoyèrent demander à quel dessein sa flotte s'approchoit de la côte, et lui offrit, de la part de *Montézuma*, empereur du Mexique, les secours nécessaires à la continuation de son voyage; mais il ne firent aucun mouvement pour l'empêcher de débarquer. Il mit donc tranquillement à terre, se fortifia, dit qu'il ne venoit qu'avec des vues pacifiques, et demanda une conférence aux gouverneurs. Ils parurent avec une suite très-brillante. *Cortez* les reçut entouré de ses officiers et de ses soldats. Après les premières politesses, il leur fit dire, par son interprète, qu'avant de leur exposer le motif de son voyage, il vouloit remplir les devoirs de sa religion, et recommander au dieu des dieux le succès de son entreprise. On plaça les seigneurs dans la chapelle; ils regardoient avidement et admiroient.

Après ce préliminaire vint le repas, qui fut assaisonné de tous les agrémens qu'on put imaginer. Quand il fut ques-

tion
série
« sui
« d'
« tra
« téz
« sen
« sa
« cor
« exé
« fau
« la
« que
« mo
« gra
parol
coule
dema
pour
faire
roien
mérit
te. C
plus
ordre
gard
les c
se co
de le
toien
nuer

battant
troupes
tinent,
s glacés
le pre-
mman-
il abor-
à quel
la côte,
tsuma,
urs né-
voyage;
vement
Il mit
fortifia,
ues pa-
férence
ec une
cut en-
soldats.
il leur
vant de
age, il
a reli-
s dieux
laça les
regar-
repas,
émens
ques-

tion de la réponse, Cortez prit un air sérieux et un ton ferme, et dit : « Je
« suis venu au nom de *Don Carlos*
« d'*Autriche*, monarque de l'Est, pour
« traiter avec le grand empereur *Mon-*
« *tézuma*, sur des affaires qui intéres-
« sent essentiellement, non-seulement
« sa personne et son empire, mais en-
« core le bien-être de ses sujets. Pour
« exécuter les ordres de mon maître, il
« faut absolument que je sois admis en
« la présence de l'empereur; j'espère
« que dans cette audience on aura pour
« moi les égards et le respect dus à la
« grandeur du roi mon maître ». A ces
paroles, les gouverneurs changèrent de
couleur, et parurent fort tristes. Ils
demandèrent que le présent destiné
pour le général fût apporté avant de
faire leur réponse; sans doute ils espé-
roient que sa grandeur et sa beauté leur
mériterait une réponse plus satisfaisan-
te. Celle qu'ils firent, ne pouvoit être
plus adroite. Ils dirent qu'ils avoient
ordre de traiter avec toutes sortes d'é-
gards les étrangers qui paroissoient sur
les côtes; que c'étoit avec plaisir qu'ils
se conformoient pour lui à cette volonté
de leur souverain; mais qu'ils l'exhor-
toient, après s'être rafraîchi, à conti-
nuer son voyage. « Nous ne vous dissi-

UNIVERSITY
OF MICHIGAN
LIBRARY

« mulerons pas, ajoutèrent-ils, qu'étant
« très-difficile de parler à l'empereur ,
« nous espérons que vous nous saurez
« gré de notre franchise. Nous ne vou-
« lons pas vous tromper , et nous vous
« avertissons , avant que vous ayez per-
« du du temps , et que vous ayez vu par
« expérience la difficulté de votre des-
« sein ».

« Les souverains , répliqua *Cortez* ,
« ne refusent jamais audience aux am-
« bassadeurs des autres princes , et leurs
« ministres ne peuvent , sans un ordre
« exprès , s'opposer à un ordre raison-
« nable. Votre devoir est d'avertir *Mon-*
« *tézuma* de mon arrivée ». Il leur dit
d'envoyer un courrier , qu'il attendroit
sa réponse. « Mais j'insiste , ajouta-t-il ,
« pour que vous informiez l'empereur
« que je suis déterminé à être admis en
« sa présence , et que je ne quitterai point
« le pays chargé de la honte d'un refus ».
On remarquera que , pendant l'audience ,
des artistes peignoient les vaisseaux , le
camp , les habits , les armes , les che-
vaux. Pour animer leurs tableaux , *Cor-*
tez fit déployer les voiles , rangea les sol-
dats en bataille , monta à cheval avec ses
officiers , fit feu de la mousqueterie et
du canon , et donna le spectacle d'un
combat feint , qui étonna beaucoup les

gouv
trou
Com
nouv
pléer
tains
avoir
pour
sion ,
nans
l'écri
de M
desir
les re
En
neurs
abon
toute
vint ,
présé
laire
gouv
yeux
ils di
cepte
de l'
cons
qu'il
poss
cord
allég

qu'étant
pereur ,
s saurez
ne vou-
ous vous
yiez per-
z vu par
tre des-

Cortez ,
aux am-
, et leurs
n ordre
raison-
ir *Mon-*
leur dit
tendrait
ta-t-il ,
mpereur
dmis en
ai point
refus ».
dience,
aux , le
es che-
x , *Cor-*
lessol-
avec ses
erie et
le d'un
oup les

gouverneurs ; les peintres sur-tout se trouvèrent dans le plus grand embarras. Comment représenter tant de choses nouvelles ? On observa que , pour suppléer à l'expression , ils mettoient certains caractères sous les figures ; et après avoir peint le feu sortant des canons , pour faire comprendre l'effet de l'explosion , ils peignirent les objets environnans comme tremblans. Ces tableaux , l'écriture des Mexicains , portés à la cour de *Montézuma* , inspirèrent plus le desir d'éloigner ces étrangers , que de les recevoir.

En attendant la réponse , les gouverneurs fournirent aux Espagnols , avec abondance et générosité , des vivres et toutes sortes de rafraîchissemens. Elle vint , cette réponse , accompagnée d'un présent magnifique , pour tâcher de la faire écouter favorablement. Quand les gouverneurs eurent étalé ce présent aux yeux des Espagnols surpris de la richesse , ils dirent au général qu'ils le prioient d'accepter ces bagatelles , comme une preuve de l'amitié que leur empereur vouloit conserver pour le roi son maître ; mais qu'il ne jugeoit pas convenable , ni même possible dans la circonstance , de lui accorder la grâce de venir à *Mexico*. Ils alléguèrent les difficultés des chemins ,

UNIVERSITY
OF MICHIGAN
LIBRARY

les dangers de la part des nations sauvages, et toutes les autres raisons qu'ils purent imaginer. *Cortez* les écouta froidement, et leur dit : « Mon intention « n'est pas de manquer de respect à « *Montézuma*; je desirerois même pour « voir lui obéir; mais il ne m'est pas « possible de partir sans déshonorer « mon maître. Votre empereur ne doit « pas trouver mauvais que je persiste « dans ma demande avec toute la fermeté que mérite la réputation d'une « couronne honorée et respectée par les « grands souverains du monde ». Comme il s'échauffoit sur cet article, de peur qu'il n'en vînt à un éclat, le gouverneur promit de renvoyer encore un courrier. Quand il se fut retiré, les Espagnols se mirent à examiner plus en détail le présent de l'empereur. Ils admirèrent non-seulement les chefs-d'œuvres de l'art, mais encore plus la matière, l'or, l'argent, les perles, les pierreries de toute espèce, et en quantité surprenante. « Que « de richesses ! s'écrioient-ils tous de « concert, que de trésors doit renfermer une capitale qui fournit tant de « merveilles ! que de butin on pourroit « y faire » !

Pendant qu'ils s'extasioient d'admiration, et qu'ils pétilloient de desirs, que

Cortez
tézuma
barras
étran
Quoi
obten
tance
y avo
dans
barras
sur le
faite
des ho
invuln
tres m
contre
mort;
mérai
après
nier p
sortir

Le
lui in
« des
« sad
« tien
« ten
« voi
« pay
« inté
« cier

Cortez n'avoit garde de réprimer, *Montezuma* délibéroit tristement sur l'embarras où le mettoit l'obstination de cet étranger. Ce prince n'étoit pas aimé. Quoique de la famille royale, il avoit obtenu l'empire par ruse. Cette circonstance l'avoit obligé d'user de sévérité. Il y avoit des mécontents dans sa cour et dans les provinces. Une guerre ne l'embarrassoit pas : depuis qu'il étoit monté sur le trône, il l'avoit presque toujours faite avec succès ; mais la faire contre des hommes chargés de fer et rendus invulnérables, la faire contre des monstres moitié hommes et moitié chevaux, contre des tonnerres qui vomissoient la mort ; cette entreprise lui paroissoit téméraire et très-hasardeuse ; cependant, après avoir tout pesé, il envoya un dernier présent à *Cortez*, avec ordre de sortir de ses états.

Le général répondit à *Teutilé*, qui lui insinuoit ce commandement : « Un
« des principaux objets de mon ambas-
« sade est d'établir ici la religion chré-
« tienne, d'extirper l'idolâtrie, et d'é-
« tendre la vraie foi, comme la seule
« voie du bonheur éternel. Venu d'un
« pays si éloigné, pour des affaires qui
« intéressent ma religion et ma cons-
« cience, je ne puis me dispenser de

« continuer mes efforts pour obtenir « une audience ». Le Mexicain, à ces mots, tressaillit de colère, et dit d'un ton fier et emporté : « Jusqu'à présent le « grand *Montézuma* vous a traité avec « douceur, et a exercé à votre égard « toutes les lois sacrées de l'hospitalité. « Si vous le forcez à employer sa puissance, vous vous repentirez de votre « opiniâtreté ». Sans prendre congé, il se retira, *Cortez*, en le regardant aller, dit d'un ton moqueur à ses soldats : *Ils menacent ; ils ont peur*. Dès ce moment les vivres et autres douceurs cessèrent d'arriver dans le camp.

Cette privation y causa des murmures. Un officier, nommé *Ordaz*, protégé de *Vélasquez*, que ce gouverneur même avoit voulu substituer à *Cortez*, fomenta le mécontentement. Il blâmoit l'inflexibilité du général, et disoit qu'il auroit été bien convenable de s'accommoder avec *Montézuma*, et d'en tirer une bonne composition ; qu'il étoit hors de toute prudence, d'aller en si petit nombre qu'ils étoient, affronter un grand empire ; que si l'on ne vouloit pas renoncer à l'entreprise, le plus sage étoit de retourner à Cuba, pour revenir avec des forces plus proportionnées. Il s'offrit d'en faire la proposition au général. Les

méc
Il s'
liber
de c
sent
cont
un r
prê
pour
Q
les d
d'êtr
muti
pauv
drap
émiss
pend
ment
et qu
d'exé
en no
ils vi
cette
pris ;
parce
vou
qu'il
de c
tout
faire
une

mécontens l'en chargèrent volontiers. Il s'acquitta de la commission avec une liberté, et même une grossièreté capable de choquer, assurant qu'il exprimoit le sentiment de toute l'armée. *Cortez* l'écoute sans s'émouvoir, et sans répliquer un mot, il ordonne que l'armée soit prête le jour suivant, à se rembarquer pour Cuba.

Quand cette résolution fut divulguée, les aventuriers se voyant à la veille d'être frustrés de leurs espérances, se mutinèrent. Ils étoient en grand nombre, pauvres gentilshommes réunis sous les drapeaux, pour chercher fortune. Les émissaires que *Cortez* lâcha parmi eux pendant la nuit, aigrirent le mécontentement. Ils décidèrent de ne point partir, et que si le général n'avoit pas le courage d'exécuter les plans qu'il avoit formés, ils en nommeroient un autre. Dès le matin, ils vinrent en grand tumulte signifier cette résolution. *Cortez* paroît fort surpris ; il dit n'avoir pris ce parti, que parce qu'on lui a assuré que c'étoit le vœu de toute l'armée, qu'on l'a trompé ; qu'il les voit avec grand plaisir, pleins de ce desir de gloire qui doit animer tout espagnol ; que cette certitude va lui faire reprendre son premier plan, avec une ardeur nouvelle, et qu'il est bien

assuré de les conduire par le chemin de la victoire , à la fortune , dont leur valeur les rend dignes. Cette déclaration fut reçue avec des acclamations et des cris de joie.

Heureusement dans le même temps arrivèrent des ambassadeurs du cacique de *Zempolla* , ennemi déclaré de *Montézuma* , dont ce cacique refusoit de reconnoître la souveraineté. Ils dirent qu'ils venoient admirer les braves dont les exploits chez les *Tabascans* avoient répandu la renommée dans tout le pays ; mais le principal but étoit d'attirer *Cortez* dans une ligue que le cacique vouloit former contre l'empereur. Si l'Espagnol avoit été tourmenté de quelques doutes sur la réussite de son entreprise, la connoissance des divisions qui régnoient dans le Mexique , dut lui persuader la possibilité du succès ; mais avant d'aller plus loin , il crut d'une bonne politique d'entourer son autorité de formes imposantes , et de lui ménager par ce moyen une force inexpugnable à tous les efforts de la malveillance.

Pendant les délais des réponses de *Montézuma* , il s'étoit occupé du soin d'assurer un abri à ses vaisseaux , et de fonder une colonie , précaution nécessaire en cas de revers. On lui reproche

d'avo
il étoit
il pas
transp
Véra
vendr
été for
posé d
cureur
saires
rendre
l'instal
conten
lever l
aux ma
un gén
autorité
qué sa
pouvro
« Dès
« résign
« en po
« en ve
« que v
« rez le
« faire
« lance
« bâton
« avec a
« j'ai pu
« tant de
Tom.

chemin
ont leur
claration
s et des
e temps
a cacique
de Mon-
oit dere-
ls dirent
aves dont
s avoient
t le pays;
irer Cor-
que vou-
. Si l'Es-
quelques
reprise, la
régnioient
suader la
vant d'al-
onne poli-
de fornes
ger par ce
à tous les
onnes de
é du soin
ux, et de
on néces-
reproche

d'avoir mal choisi l'emplacement ; mais il étoit dans ce lieu : combien n'auroit-il pas fallu prendre de peines pour se transporter ailleurs ? Il nomma la ville *Véra-Cruz*, parce qu'il y aborda le *vendredi-saint*. Quand cette colonie eut été fondée, il y établit un conseil composé d'alcades, de corrégidors, de procureurs et de tous les officiers nécessaires auxquels il fit faire serment de rendre la justice avec impartialité. Après l'installation, *Cortez* s'avance avec une contenance respectueuse, propre à relever l'autorité du tribunal, représente aux magistrats la nécessité de nommer un général, qu'il avoue l'illégalité de son autorité, parce que *Vélasquez* a révoqué sa commission ; que c'est à eux à y pourvoir, puisqu'ils représentent le roi. « Dès ce moment, ajoute-t-il, je vous « résigne toute l'autorité dont je suis « en possession ; je vous remets le titre « en vertu duquel je l'ai exercée, afin « que vous nommiez celui que vous croi- « rez le plus digne. Quant à moi, sans me « faire aucune violence, je prendrai une « lance de la même main qui tenoit le « bâton de commandement, et j'agirai « avec autant de joie comme soldat, que « j'ai pu le faire dans le poste impor- « tant de général ; car si dans le métier

UNIVERSITY
OF MICHIGAN
LIBRARY

« des armes, c'est en obéissant qu'on apprend à commander, il se trouve beaucoup d'occasions où il faut avoir commandé pour sentir la nécessité d'obéir ». Il pose sa commission sur la table, remet aux alcades son bâton de commandement et se retire.

On ne fut pas long-temps à le rappeler. Tous les membres lui étoient dévoués, d'une commune voix on l'élit, et on lui expédie une commission au nom du roi. On communique ensuite l'acte d'élection aux soldats pour savoir s'il elle leur est agréable. Tous y acquiescèrent. Les partisans de *Vélasquez* n'osèrent se montrer publiquement. Il se contentèrent de l'accuser en secret de fourberie. Le terme est dur, mais on ne peut disconvenir que ce ne fût l'action d'une adroite politique. Il cessa dès lors d'user de dissimulation et de ménagemens pour les mécontents, comme il faisoit auparavant. *Ordaz*, *Pedro Escudero*, un jeune *Vélasquez* furent mis en prison. Il les relâcha ensuite à la recommandation de leurs amis. Par ce seul acte de sévérité, *Cortez* prévint toute révolte ultérieure, et par sa clémence il gagna le cœur des mutins qui ne l'abandonnèrent jamais, et se montrèrent les plus braves de l'armée, ainsi que ses amis les plus fidèles.

Ce qui reste à dire n'est plus pour ainsi parler que de l'histoire de deux hommes, *Cortez* et *Montézuma*; celui-ci souverain d'un empire vaste, opulent, où tous les arts se cultivent, gouverné par des lois fixes, défendu par des armées nombreuses, qui pouvoit voir périr des cent mille hommes sans que ses forces en fussent abattues; *Cortez*, chef de cinq ou six cents aventuriers, qui ne pouvoit pas perdre un seul homme de sa petite troupe, sans que cette perte ne fût une plaie sensible, un coup mortel pour le corps; entouré de traîtres, perpétuellement à la veille d'être écrasé par des nations barbares, dont la bienveillance apparente arrachée par la crainte, devoit toujours lui être suspecte.

Et qu'avoient ces deux hommes à démêler ensemble? Rien, ou du moins si peu de chose, que l'un étoit obligé de prendre pour prétexte de son agression, et le désir de voir l'autre, et que celui-ci ne s'en défendoit que par des raisons évasives. Mais s'ils eussent osé annoncer les vrais motifs qui les animoient, *Cortez* auroit dit: J'ai entendu parler de vos richesses; vous m'avez prouvé par des présens splendides, qu'elles sont encore au-dessus de leur

réputation ; je commande des aventuriers qui n'ont rien à perdre non plus que moi : nous voulons du moins partager ces trésors, si nous ne les prenons pas tout entiers. Il auroit pu ajouter l'amour de la gloire, l'envie de faire connoître la supériorité des Espagnols, dans des contrées si éloignées, et d'y établir leur religion. *Montézuma* auroit répondu : Je me trouve dans le plus grand embarras ; votre arrivée a remué tous les esprits, elle a rappelé d'anciennes prophéties qui alarment tous mes peuples et moi-même ; je crois voir en vous les conquérans qui, selon une ancienne prédiction, crue par mon peuple, doivent venir de l'est, et détruire l'empire du Mexique. Je ne puis abandonner ma religion. Les ministres en sont puissans ; si vous ne vous contentez pas des richesses que je vous ai envoyées, je serai forcé de me défendre, avec la triste perspective peut-être de le faire en vain. Telle étoit la disposition d'esprit des deux rivaux, lorsque *Cortez*, par sa nouvelle nomination au généralat et le dévouement de ses troupes, se trouva maître comme il le vouloit.

Il arrive et se trouve au milieu des provinces moins fidèles que tremblantes

sous
Elle
don
enle
ses
être
van
tes,
port
épa
men
de
d'un
mest
tour
Du l
toien
titud
la su
bloie
pron
six c
peup
ignor
pren
deux
renvo
« l'er
« po
« vai
« on

sous le joug de l'empereur du Mexique. Elle se plaignent des impôts énormes dont on les écrase, que *Montézuma* fait enlever leurs femmes et leurs filles pour ses plaisirs, et leurs jeunes gens pour être immolés à ses dieux. *Cortez* se trouvant dans une de ces villes mécontentes, voit arriver six de ces exacteurs, portés dans de superbes litières, sur les épaules des Indiens, ils étoient richement vêtus, chargés de bijoux d'or et de pierres précieuses, accompagnés d'un grand nombre d'officiers et de domestiques qui rafraîchissoient l'air autour d'eux avec des éventails de plumes. Du haut de cette espèce de trône il jetoient un regard dédaigneux sur la multitude servile dont ils alloient dévorer la substance. Tous les habitans trembloient. *Cortez* leur inspire du courage, promet de les soutenir. Ils arrêtent les six commissaires. Toujours extrême, le peuple vouloit les faire périr d'une mort ignominieuse. Le général espagnol les prend sous sa sauve-garde, en délivre deux en grand secret, et leur dit en les renvoyant à *Montézuma* : « Assurez
« l'empereur que je ne négligerai rien
« pour délivrer les autres, et pour con-
« vaincre les révoltés de la faute qu'ils
« ont commise, en refusant d'obéir aux

« ordres sacrés de leur maître ; quant à
« moi, je ne desire que la paix, et de
« pouvoir donner des preuves de mon
« respect à l'empereur, à ses ministres
« et à ses officiers ». Après cette protes-
tation hypocrite, il engage le peuple à
faire des avances de soumission. Il fait
promettre par les quatre prisonniers,
qu'ils s'abstiendroient du moins de pren-
dre des victimes pour les sacrifices. Les
commissaires sauvés deviennent auprès
du trône les intercesseurs du peuple.
Tout s'arrange par l'adresse de *Cortez*,
et tout le monde lui en a l'obligation.

C'étoit son grand talent, que cet art
de concilier les esprits. Il l'employoit
toujours très-utilement, non-seulement
pour des particuliers, mais pour des
nations entières. Après les avoir trou-
vées ennemies, ou les avoir mises lui-
même aux mains, il les réconcilioit, et
se faisoit des amis fidèles des deux peu-
ples. Quand il les voyoit susceptibles de
magnanimité ou d'enthousiasme, il étoit
sûr de les gagner par des procédés francs
et généreux, eussent-ils été auparavant
pleins de préventions contre lui. Tels
furent les peuples de *Tlascala*. Cette fière
république, toujours en guerre avec
Montézuma, qui faisoit de vains efforts
pour l'assujétir, quoique charmée de

voir l'
nemi
choq
le pa
à le f
Les
armé
sécut
ratio
faites
bles
attach
et qu
batai
des a
millie
tand
au pl
à pei
boien
prem
il y e
porté
d'enc
veaux
mort
les E
ni in
étoit

Co
tant T

voir l'Espagnol marcher contre son ennemi, ne put remarquer, sans être choquée, que le général, en demandant le passage sur son territoire, s'apprêtoit à le forcer, si on ne le lui accordoit pas. Les Tlascalans lui opposèrent de fortes armées; vaincus dans trois batailles consécutives, et plus encore par la modération du vainqueur, après leurs défaites, ils devinrent ses amis inviolables, et lui montrèrent un zèle et un attachement qui ne se démentit jamais; et qui fut très-utile à *Cortez*. Dans ces batailles, quelque soit la supériorité des armes, on voit avec étonnement des milliers de morts du côté des Indiens, tandis que les Espagnols perdent tout au plus un ou deux hommes, et en ont à peine dix ou douze blessés. Où tombent donc toutes les fleches? Dans la première affaire contre les Tlascalans, il y eut un cheval de tué. Sa tête fut portée en triomphe. Le trophée servit d'encouragement pour hasarder de nouveaux combats, d'autant plus que la mort d'un soldat leur apprit aussi que les Espagnols n'étoient ni invulnérables ni immortels, comme l'opinion s'en étoit répandue.

Cortez reçut sur la frontière, en quittant Tlascala, une nouvelle ambassade

de *Montezuma*, encore chargée d'or et de pierreries; les ambassadeurs lui dirent en termes ménagés: « Prenez « et retirez-vous ». Il prit et avança. Comme on se douta qu'il pourroit en agir ainsi, les ambassadeurs avoient ordre de lui dire, que si cependant il étoit déterminé à venir à Mexico, l'empereur étoit disposé à le recevoir. Il y avoit deux routes, l'une plus longue, mais belle et facile; l'autre plus courte, mais traversée de rivières, hérissée de rochers, et très-propre à dresser des embuscades. Les Mexicains avoient embarrassé l'entrée de la première, afin d'en éloigner *Cortez*; au contraire, ils avoient netoyé l'entrée de la seconde, qui aboutissoit à des gorges affreuses, où étoient cachées des troupes. *Cortez* n'auroit certainement pas échappé à un tel danger. Il fut averti du piège. En arrivant à l'entrée des deux chemins, il demanda aux ambassadeurs, lequel il falloit prendre. Ils répondirent que c'étoit celui qu'en avoit applani, pour moins fatiguer ses troupes. L'adroit général leur dit: « Vous « connoissez bien peu mes Espagnols; « ils marcheront dans ce chemin que « vous avez fermé, précisément parce « qu'il est le plus difficile; c'est toujours « où est le danger qu'ils courent de

« pu
nés
insp
port
pro
C
sacr
cons
les s
vins
que
avoi
siste
avoi
« bie
« qu
« ab
« ne
« il
« co
C
espr
craie
donn
armé
ou a
cons
et la
voit
peup
aisé

« préférence » Les ambassadeurs étonnés , partent bien convaincus qu'il est inspiré par quelque divinité , et vont porter à *Montezuma* , la nouvelle de sa prochaine arrivée.

Ce prince avoit augmenté tous les sacrifices, redoublé les conjurations , consulté tous les devins. Se réglant sur les succès des Espagnols , dont ces devins étoient témoins , ils répondirent que le démon leur avoit apparu , et les avoit assurés que rien ne pourroit résister aux Espagnols, parce que les dieux avoient abandonné les Mexicains. « Hé « bien , s'écria l'infortuné monarque , « que ferons-nous si nos dieux nous « abandonnent ? Que ces étrangers viennent ! que les cieux tombent sur nous ! « il ne nous serviroit pas plus de nous « couvrir la tête que de fuir. »

Ce que peut le découragement sur un esprit frappé ! *Montezuma* n'étoit ni craintif, ni facile à déconcerter. Il avoit donné plus d'une fois , à la tête de ses armées , des preuves d'une valeur froide ou ardente , selon les occasions. Son conseil admiroit souvent la pénétration et la prudence de ce prince. Il se trouvoit dans sa capitale , au milieu d'un peuple accoutumé à obéir , rien de si aisé que d'en défendre l'entrée à une

poignée d'étrangers. La ville, située entre deux lacs, ne pouvoit être abordée que par des chaussées étroites. Celle par laquelle les Espagnols devoient arriver avoit deux lieues de long, étoit coupée par des ouvertures qui donnoient communication d'un lac à l'autre. Il étoit facile, pendant qu'on arrêtoit ces étrangers par les coupures, de les percer de flèches des canots voguans sur les lacs. Si malgré cela ils avançoient, ils trouvoient une double porte bien fermée et bien terrassée. Si cependant ils pénétroient dans la ville, ils la trouvoient toute traversée de canaux. En faisant déborder les eaux du lac, par le moyen des écluses, on pouvoit les inonder. Les pierres lancées des toits, les meubles par les fenêtres, suffisoient pour les écraser. On ne conçoit pas, si on eût voulu faire la moindre résistance, comment il seroit arrivé un seul Espagnol au Palais. Mais il paroît que *Montezuma* avoit pris le parti de tout souffrir, de tâcher de les gagner par la douceur, les égards, les complaisances, sauf à voir ensuite comment il s'en débarrasseroit. Si *Cortez* ne sut pas cette résolution, on ne sauroit trop admirer son intrépidité, pour ne pas dire sa témérité.

Elle lui réussit. Mais avant de péné-

trer
coul
arme
devo
ville
déco
tres
par
abat
Les
vers
deva
Il pri
pour
tier à
voit
ciers
et à t
de ri
cemo
une c
cendi
leque
assis
leur
qu'à
Da
s'ouv
tant à
même
pèce

trer à Mexico , il eut bien des dangers à courir dans Cholula , où l'attendoit une armée toute entière de Mexicains. On devoit égorger les Espagnols dans cette ville. Heureusement la conjuration fut découverte. *Cortez* tomba sur les traîtres , en fit un grand carnage , étourdit par ce coup d'éclat *Montezuma* , et abattit tout à fait le courage de ce prince. Les Espagnols marchèrent ensuite droit vers la capitale. L'empereur vint au-devant d'eux avec l'affabilité d'un ami. Il prit toutes les précautions nécessaires pour leur sûreté, les logea dans un quartier à part, aisé à fortifier, où se trouvoit un palais pour *Cortez* et ses officiers. Il leur fut permis d'aller partout et à toute heure, et défense aux habitans de rien faire qui pût leur déplaire. Dès ce moment *Montezuma* montra à *Cortez* une confiance qui dut le toucher. Il descendit , pour ainsi dire , du trône sur lequel il se tenoit toujours fièrement assis , en présence de ses sujets , et à leur grand étonnement , il s'abassa jusqu'à l'égalité avec le chef des étrangers.

Dans la première conversation , il s'ouvrit familièrement sur ses opinions, tant à leur égard qu'à l'égard de lui-même , et sur ce qui devoit terminer l'espèce de drame qu'ils jouoient ensemble.

Il leur fit d'abord connoître qu'il ne croyoit pas les Espagnols plus immortels que les Indiens , et qu'il savoit bien que le tonnerre dont ils se servoient n'étoit qu'une découverte des sciences.

« Il en est de même , ajouta-t-il , de ce
« qu'on a dit de moi , que j'étois immor-
« tel et égal aux dieux ; que la fortune
« m'accabloit de ses faveurs ; que les
« murailles et les couvertures de mon
« palais étoient d'or ; qu'enfin la terre
« s'affaissoit sous le poids de mes trésors.
« On vous a dit aussi que j'étois cruel ,
« tyran , oppresseur , fier , incapable de
« pardonner : tout cela est faux. Ceci ,
« en decouvrant la cicatrice d'une bles-
« sure reçue au bras , prouve que je suis
« mortel. Mes richesses , à la vérité , sont
« grandes ; mais la renommée et la flat-
« terie les ont exagérées. Il en est de
« même de mes défauts ; suspendez
« votre jugement : vous verrez si la
« cruauté et l'oppression qu'on me re-
« proche , n'est pas souvent une mesure
« de gouvernement nécessaire. Quant à
« vous , on m'a dit que vous étiez mé-
« chans , vindicatifs , avides , orgueilleux ,
« esclaves de vos passions ; mais je crois
« que vous êtes de la même espèce que
« les autres hommes , quoique vous soyez
« distingués par quelques différences ,

« qu
« cl
« êt
« ve
« da
« m
« n'
« êt
« av
pliq
lui
fraye
« es
« d'i
« at
V
Cort
parla
« pa
« ob
« Qu
« ve
« so
« for
« an
« do
« qu
« m
« tar
« da
« ré

« qui viennent seulement de celle du
« climat. Vous êtes polis et affables; vous
« êtes courageux et religieux; vous bra-
« vez les difficultés comme de vrais sol-
« dats. Votre générosité, que j'ai moi-
« même éprouvée, me prouve que vous
« n'êtes point sordides; en un mot, vous
« êtes hommes comme nous; mais vous
« avez des qualités supérieures ». Il s'ex-
pliqua aussi sur les chevaux, dont on
lui avoit fait un éloge exagéré par la
frayeur. « Je pense, dit-il, que c'est une
« espèce de cerf docile, qui a le degré
« d'intelligence auquel les bêtes peuvent
« atteindre. »

Venant aussi au but du voyage de
Cortez et à ce qui devoit le terminer, il
parla en ces termes : « Vous n'ignorez
« pas que le grand prince auquel vous
« obéissez, descend de notre ancien
« *Quezalcoal*, seigneur des sept ca-
« vernes de Navatlaques, et légitime
« souverain de ces sept nations, qui ont
« fondé l'empire du Mexique. Par une
« ancienne tradition, que nous regar-
« dons comme infallible, nous savons
« qu'il partit de ce pays pour aller sou-
« mettre les régions de l'Est, promet-
« tant que ses descendants viendroient
« dans la suite nous donner des lois et
« réformer notre gouvernement. Toutes

« vos actions s'accordent avec cette prophétie, et le prince de l'Est, qui vous envoie, manifeste par vos exploits la grandeur de son illustre aïeul. Ainsi, je me suis déterminé à me soumettre à lui ; et j'ai voulu vous en avertir, afin que vous me disiez franchement si vous avez quelque autre chose à me prescrire ».

C'étoit mettre *Cortez* dans un cruel embarras, mais sans doute il ne savoit pas bien lui-même à quel but il vouloit parvenir. Il répondit très-adroitement à chaque article. Le compliment de l'empereur sur le caractère des Espagnols, il le paya par d'autres, en avouant que les armes à feu, regardées par les Indiens comme le tonnerre, étoient une invention de l'art ; et il en inféra la supériorité de l'esprit de ses compatriotes. « Quant aux chevaux, ce n'est pas, dit-il, une espèce de cerf, mais un animal d'une nature plus généreuse, qui aime la guerre, qui devient alors furieux et ambitieux de la gloire, pour la partager avec son maître. » Il fit ensuite un usage politique de la tradition absurde dont l'empereur paroissoit si convaincu, appuya peu sur l'hommage ; mais parla de la religion absurde et cruelle des Mexicains, et dit que la des-

tructi
ment
fit un
objet
avoit
liance

M

« ave
« mi
« par
« za
« Le
« et
« les
« san
« tue
« bo
« dan
« ser
« son
« pri

Co

à ce
néan
emb
avec
nant
conn
eux
plain
l'em

truction de cette impiété et l'établissement de la religion chrétienne, dont il fit un court exposé, étoit le principal objet de la commission que le roi lui avoit donnée. Il finit par offrir une alliance inaltérable avec son monarque.

Montézuma répondit : « J'accepte
« avec beaucoup de reconnoissance l'a-
« mitié que vous me proposez de la
« part du descendant du grand *Que-*
« *zalcoal*; mais tous les deux sont bons.
« Les vôtres sont bien dans votre pays,
« et les nôtres dans le mien. Laissons-
« les jouir de ce qui leur appartient,
« sans les troubler. Reposez-vous ac-
« tuellement, dit-il, en regardant avec
« bonté tous les Espagnols; vous êtes
« dans votre propre maison, et vous y
« serez servis avec tous les égards qui
« sont dus à votre valeur, et au grand
« prince votre maître ».

Cortez se voyoit à Mexico, parvenu, à ce qu'on croiroit, au but deses desirs; néanmoins, on peut penser qu'il étoit embarrassé de son personnage. Que faire avec un monarque hospitalier, prévenant, généreux? le détrôner, le rançonner, piller le peuple? Mais lui ni eux ne donnoient matière à la moindre plainte. *Cortez* étoit réduit à aller visiter l'empereur dans son palais, à le recevoir

dans le sien, à faire avec ses officiers le simple rôle de courtisan, ou bien assister à des fêtes que *Montézuma* donnoit très-souvent aux Espagnols. Pendant qu'ils vivoient dans cette inaction, des lettres de la *Véra-Cruz* apprirent à *Cortez* que la colonie avoit été attaquée par *Qualpopoca*, général mexicain, et qu'elle avoit perdu huit hommes. Cette hardiesse étonna le général espagnol. Il prit des informations; on l'assura qu'une tête avoit été envoyée à l'empereur; qu'il l'avoit examinée avec un air de satisfaction. Cette tête, à la description qu'on en faisoit, parut être celle d'un des huit qui avoient disparu dans l'affaire de la *Véra-Cruz*. Donc l'empereur étoit d'accord avec *Qualpopoca*? donc celui-ci n'avoit agi que par ses ordres? A chaque instant l'on pouvoit être attaqué; que faire en pareille circonstance? Ce fut la matière d'un conseil secret entre le général et ses officiers.

Il faut, disoit l'un, nous retirer secrètement; l'autre vouloit qu'on demandât un passe-port, afin d'emporter toutes ses richesses; un troisième, qu'on restât jusqu'à l'occasion sûre de se retirer; mais en attendant, il falloit garder le plus grand secret sur la nouvelle de la *Véra-Cruz*.
« Ce n'est point tout cela, dit *Cortez* ;

« no
« no
« De
« no
« me
« per
« ble
« tou
« qu
« c'es
« dis
« gra
« cai
« nér
« no
« se
« ass
« et
« qu
cette
mes
faire
de sa
lutio
reme
fraya
cutio
Il
l'ord
sold
tons

fficiers le
n assister
noit très-
nt qu'ils
es lettres
rtez que
r Qual-
qu'elle
ardiesse
prit des
ne tête
r ; qu'il
satisfac-
n qu'on
des huit
faire de
ur étoit
c celui-
dres ? A
re atta-
stance ?
secret
r secrè-
mandât
outesses
stât jus-
maisen
s grand
a-Cruz.
Cortez ;

« nous retirer secrètement, le pourrions-
« nous, investis comme nous sommes ?
« Demander un passe-port, nous qui
« nous sommes ouvert le chemin les ar-
« mes à la main jusqu'à la capitale ; que
« penseroient les Indiens de cette foi-
« blesse, et ne foudroient-ils pas de
« tous côtés sur nous, tant au départ
« que dans la route ? Il faut rester ici,
« c'est mon avis, non pas en palliant et
« dissimulant, mais en faisant quelque
« grande action qui étonne les Mexi-
« cains, et nous rende l'estime et la vé-
« nération que ce dernier événement
« nous a fait perdre. Le seul moyen qui
« se présente à mon esprit, c'est de nous
« assurer de la personne de l'empereur,
« et de l'amener prisonnier dans notre
« quartier ». Le conseil resta pétrifié à
cette proposition. Une poignée d'hom-
mes arrêter un puissant monarque, le
faire prisonnier au milieu de sa cour et
de sa capitale. Quel projet ! quelle réso-
lution ! Cependant, lorsqu'on y eut mû-
rement réfléchi, il ne parut plus si ef-
frayant. On chargea Cortez de l'exé-
cution.

Il entre chez l'empereur comme à
l'ordinaire, avec ses capitaines. Trente
soldats d'élite se promenoient par pelo-
tons. Il aborde *Montézuma*, se plaint à

lui dit la trahison de *Qualponoca*. Le prince change de couleur. « Ce n'est pas » dit le général, que je crois que votre » majesté trempe dans cet affreux com- » plot, mais il est essentiel que vous me » donniez une preuve de votre im- » cence, pour effacer l'impression qu'une » pareille calomnie ne manqueroit pas » de faire, et cette preuve, c'est de » venir volontairement sans bruit, sans » scandale, habiter notre quartier, et » d'y demeurer jusqu'à ce qu'il soit par- » faitement démontré que vous n'avez » aucune part à cette horrible perfidie ». La foudre tombant en éclat n'auroit pas plus étonné le monarque. Il eut peine à écouter jusqu'au bout ce que *Cortez* ajouta pour adoucir et justifier cette mesure. « Non, dit l'empereur, les prin- » ces de mon rang ne sont pas accou- » tumés à se rendre d'eux-mêmes pri- » sonniers. Si j'avois la foiblesse d'y » consentir et d'oublier ce que je me » dois à moi-même, mes sujets ne souf- » friroient pas qu'on fit un pareil affront » à leur souverain. Vos sujets ! répartit » *Cortez*, pourvu que vous vouliez bien » ne pas forcer les Espagnols à ne pas » oublier le respect qu'ils vous doivent, » nous nous embarrassons peu des ob- » stacles qu'ils pourroient nous susciter ».

L'en-
diens d
pagnol
liciers
proprie
sa par
dispute
gnols d
retard
de Lé
vieux,
« paro
« ou je
Marin
deman
de dire
truite.
fiance
pagnol
que s'i
tout le
mais c
funest
termin
équipa
clare
quarti
« il,
« l'in
« de
des E

popoca. Le n'est pas de votre côté, nous ne pouvons même en avoir qu'une seule. Il ne faut pas que c'est de la part, sans tarder, et soit par- s n'avez rfidie ». Il ne faut pas de peine à *Cortez* er cette es prin- accou- nes pri- sse d'y je me e souf- affront réparti ez bien ne pas vivent, os obs- ciers ».

L'empereur proposa tous les expédiens qu'il crut devoir satisfaire les Espagnols ; de livrer *Qualpopoca* et ses officiers , pour être punis, de donner ses propres fils en ôtage et comme garans de sa parole. *Cortez* restoit inflexible. La dispute s'échauffoit. Les officiers espagnols commencèrent à craindre que le retard ne leur devînt funeste. *Vélasquez de Léon*, jeune homme brave et impétueux, s'approche. « A quoi bon tant de « paroles, dit-il, qu'il se laisse conduire « ou je lui perce le cœur ». L'interprète *Marina* étoit présente. *Montésuma* lui demande avec inquiétude ce que vient de dire ce jeune emporté. Elle étoit instruite. Elle lui répond comme de confiance, qu'elle sait les intentions des Espagnols, qu'elle connoît leur caractère, que s'il va avec eux, il sera traité avec tout le respect dû à un grand prince, mais que s'il résiste, les suites lui seront funestes. Cette confidence adroite le détermine. Il ordonne qu'on prépare ses équipages, appelle ses ministres, et déclare qu'il va passer quelques jours au quartier des Espagnols. « Annoncez, dit-il, que c'est volontairement, pour « l'intérêt de ma couronne et l'avantage « de mon empire ». Il se met au milieu des Espagnols. La douleur et le chagrin

se peignent sur tous les visages, on vit des particuliers répandre des larmes, d'autres jeter les hauts cris, mais on ne vit personne faire le moindre effort pour délivrer son prince. Il disoit d'un air de gaité, qu'il alloit se divertir avec ses amis les étrangers. La foule étoit accourue à l'entrée du quartier, il la fait disperser par ses gardes, et publier que quiconque occasionnera du trouble, sera sur-le-champ puni de mort. Qu'on cherche un autre trait semblable dans l'histoire.

Cependant il n'est pas encore temps de finir d'être étonné. Arrive l'infortuné *Qualpopoca*. On lui fait son procès. Il est condamné à être brûlé vif. Au moment du supplice, *Cortez* entre dans l'appartement de l'empereur, suivi d'un soldat qui portoit des chaînes, s'approche du monarque d'un air sévère. « Vous « êtes accusé, lui dit-il, d'être le premier auteur du crime, vous expierez « votre faute par une mortification personnelle ». Sans attendre de réponse, il ordonne qu'on lui mette des fers, et sort. Ses courtisans, plus consternés que lui, restent saisis d'horreur, et tombent à ses pieds, les baignent de leurs larmes, et soutenant ses fers, ils s'efforcent avec une tendresse respectueuse, d'en

rendre
après le
repren
se prop
tion éto
« tres s
« est ju
« libre
se jete
brasse.
tra nuis
de la fe
Cortez
palais,
n'existo
auparav
dévouée
ce mexi
rester a
réputati
avoit ét
Soit
il parut
plaire.
dresse d
suadoie
jouissoi
toit cha
ministr
à l'ordi
même a

rendre le poids plus léger. Pour lui , après le premier moment de surprise , il reprend sa magnanimité ordinaire , et se propose de mourir en héros. L'exécution étoit faite. *Cortez* rentre. « Les traitres sont punis , dit-il , votre majesté est justifiée par sa complaisance , et est libre ». Il lui ôte lui-même ses fers , et se jete à ses genoux. L'empereur l'embrasse. On trouva que la joie qu'il montra nuisoit à l'honneur qui lui revenoit de la fermeté qu'il avoit fait paroître. *Cortez* lui proposa de retourner dans son palais , puisque la cause de sa détention n'existoit plus. La réponse lui avoit été auparavant suggérée par *Marina* , plus dévouée au général espagnol qu'au prince mexicain ; elle sut qu'il aimoit mieux rester avec les étrangers , parce que sa réputation souffriroit si l'on savoit qu'il avoit été leur prisonnier.

Soit résignation , soit dissimulation , il parut s'accoutumer à sa prison et s'y plaire. Les Espagnols mirent tant d'adresse dans leur conduite , qu'ils lui persuadoient , ainsi qu'à ses sujets , qu'il jouissoit d'une entière liberté. Rien n'étoit changé dans son train de vie. Les ministres venoient tenir conseil comme à l'ordinaire ; les courtisans avoient le même accès. Les ordres , les grâces éma-

noient toujours de lui. Il sortoit , se promenoit dans la ville , alloit au temple , tantôt seul , tantôt accompagné de *Cortez* , qui cependant avoit eu soin de lui faire promettre qu'il reviendrait fidèlement au quartier ; mais on auroit dit que l'empereur y étoit ramené par l'inclination , tant il prenoit plaisir en la compagnie et à la conversation de ses géoliers. L'adroit *Cortez* profitoit habilement de cette confiance. Il obtint que des officiers mexicains allassent visiter les mines. *Montézuma* fit faire et donna au général une carte de l'empire ; ne lui cacha rien sur ses revenus , ses forces , sa police , le gouvernement , et lui fit connoître tout ce qui pouvoit lui être utile de savoir.

Par forme de curiosité ou d'amusement , *Cortez* alloit toujours à son but. Il avoit compris combien il lui auroit été difficile de pénétrer dans la ville , si pendant qu'un corps de troupes l'auroit arrêté sur la chaussée , les Indiens l'avoient attaqué en flanc de dessus le lac dans des canots. Il lui étoit donc important de s'en rendre le maître. Il profita d'une course de canots qui se faisoit sous ses yeux. En rendant justice à la vitesse de ces petits bâtimens , l'Espagnol dit que les siens , s'il en avoit , l'emporte-

roient
espèce
Montezuma
rience
rans ,
du co
il ne
source
cer se
les vo
Il de
venir.

En
les fa
sujets
jouir
bâtim
pleins
Enfin
roisse
pouvo
près d
les In
nombr
ne , l
frais
grand
lérité
forts
regar
perbe

roient *sans rames*. *Sans rames !* Cette espèce de défi parut bien étonnant à *Montézuma*. Il voulut en voir l'expérience. A l'exemple d'autres conquérans , hasardeux comme lui , *Cortez* , du consentement des soldats, auxquels il ne vouloit point laisser d'autres ressources que la victoire, avoit fait dépecer ses vaisseaux, mais on avoit conservé les voiles, les cordages, et autres agrès. Il demanda la permission de les faire venir.

En attendant, on abbat les bois, on les façonne. *Montézuma* ordonne à ses sujets d'aider les Espagnols, afin de jouir plutôt de cette joute si inégale de bâtimens *sans rames*, contre d'autres pleins de rameurs. Les agrès arrivent. Enfin deux brigantins bien équipés paroissent majestueusement sur le lac. Que pouvoient faire ces lourdes masses auprès de leurs légers canots, se disoient les Indiens ! Ils doublent cependant le nombre des rameurs. Le signal se donne, les voiles se déploient, un vent frais les enfle. Ce sont les ailes de ces grands oiseaux, ils volent avec une célérité que ne peuvent égaler tous les efforts des rameurs. Les plus intelligens regardent ces vaisseaux comme une superbe invention qui atteste le génie des

Espagnols , et en conçoivent pour eux encore plus d'estime.

Une démarche téméraire pensa en un moment priver *Cortez* des fruits de son habileté. Il avoit obtenu de *Montézuma* qu'on ne serviroit plus de chair humaine sur sa table ; mais il entreprit de faire cesser les sacrifices. Ce dessein fit trembler l'empereur. Il avertit le général des suites fâcheuses qu'il pouvoit avoir. En effet, les prêtres très-puissans , murmuroient, le peuple commençoit à s'agiter. *Cortez* réprima ce zèle inconsidéré assez à propos , pour qu'il n'éclatât point de révolte , mais les préventions qui restèrent , donnèrent beaucoup de partisans à *Guatimozin*, neveu de l'empereur, qui entreprit de délivrer son oncle des mains des étrangers. Il auroit peut-être réussi, si *Montézuma* lui-même ne se fut opposé à ses efforts. Le jeune prince qui étoit cacique d'une ville importante, appelé à la cour, fut déposé. L'investiture de ses états fut donnée à un autre. On eut grand soin de faire observer à ce successeur, que c'étoit à la recommandation de *Cortez* qu'il devoit son élévation.

Cependant cette entreprise du neveu fit faire à l'oncle de sérieuses réflexions. Au fond, il ne pouvoit la désapprouver,

et il n
ne fût
C'étoit
qu'il
des ét
leur d
Que l
solut
médie
les m
étrang
conte
étoit n
vassal
seur d
seigne
assem
de l'ex
déclar
seroit
taire c
teroit
ticulier
joyau
estima
tion.

Les
voque
blée a
oublie
vassal

et il ne doutoit pas que celle-ci manquée ne fût bientôt suivie de plusieurs autres. C'étoient donc des révoltes renaissantes qu'il se préparoit en restant à la merci des étrangers. D'ailleurs quel étoit enfin leur dessein ? Pourquoi restoient-ils ? Que lui demandoient-ils encore ? Il résolut de faire cesser cette honteuse comédie, d'un monarque prisonnier entre les mains de l'ambassadeur d'un prince étranger, et encore obligé de paroître content. Il appela *Cortez*, lui dit qu'il étoit résolu de se déclarer publiquement vassal du roi d'Espagne, comme successeur de *Quezalcoatl*, et en cette qualité seigneur propriétaire du Mexique ; qu'il assembleroit les caciques et la noblesse de l'empire, pour être témoins de cette déclaration ; que cette reconnoissance seroit appuyée d'une contribution volontaire de chaque cacique, laquelle attesterait leur consentement ; qu'en son particulier il avoit ramassé une quantité de bijoux et de pierreries d'une valeur incalculable, pour remplir cette obligation.

Les caciques et les grands furent convoqués. *Montezuma* parut dans l'assemblée avec un air de majesté qu'il avoit oublié depuis long-temps. Il donna à la vassalité qu'il s'imposoit, et dont il

chargeoit son empire , un motif qui en diminueoit la honte. Ce n'étoit qu'une restitution qu'on faisoit au grand *Quetzalcoal* , en la personne de ses descendants ; c'étoit un acte juste , religieux , les Dieux eux-mêmes le lui avoient ordonné. Il y eut quelques murmures dans l'assemblée. *Cortez* crut devoir prendre la parole , et assurer que l'intention du roi d'Espagne n'étoit point d'ôter la couronne à l'empereur , ni de faire aucun changement dans le gouvernement , mais seulement de réclamer son droit de succession en cas d'évènement. Le serment fut prêté à cette condition. On en dressa un acte qui fut remis à *Cortez* , avec le présent ou tribut de l'empereur , et celui des caciques qui étoit d'un prix inestimable.

On ignore si *Cortez* s'attendoit à la résolution qui termina cette assemblée. Quand les présens eurent été acceptés , *Montézuma* prit un air de fermeté , et dit aux Espagnols : « Maintenant vous
« pûvez vous préparer à partir : vous
« n'avez plus rien qui vous arrête ici.
« L'objet de votre ambassade est rem-
« pli. Les Mexicains prennent ombrage
« d'un si long séjour. Ils vous soupçon-
« nent de nourrir des projets , plus dan-
« gereux que ceux que vous avez au-

« no
« lo
« l'a
« so
« ajo
« vo
« m'
» dé
« mo
« mo
« l'ac
« ma
« peu
Co
tion a
noit s
lui ré
se reti
« pli
« ave
« pré
« Je
« per
« sea
« ce
« son
« par
mé de
craign
peuve
dessein

« noncés , et mon autorité ne seroit pas
« long temps capable de vous mettre à
« l'abri de leur ressentiment , si leurs
« soupçons se réalisoient. Les dieux ,
« ajouta-t-il adroitement , sont irrités de
« voir que je favorise leurs ennemis. Ils
« m'ont refusé la pluie ; ils menacent de
« détruire mes moissons , et d'anéantir
« mon peuple par la peste. Demandez-
« moi tout ce que vous voulez , je vous
« l'accorderai , parce que je vous aime ;
« mais allez vous-en. Les dieux et mon
« peuple exigent ce sacrifice. »

Cortez étonné , dit-on , de la résolution avec laquelle le monarque lui donnoit son congé , fut d'abord tenté de lui répondre sur le même ton , mais il se retint. « Oui , répondit-il , j'ai rempli le but de ma mission , et je vais avec toute la diligence possible , me préparer à retourner en Espagne. Je venois même vous demander la permission de construire des vaisseaux pour ramener mes soldats , parce que ceux dans lesquels je suis venu , sont détruits , et ne peuvent être réparés pour un si long voyage. » Charmé de ne point essuyer un refus , qu'il craignoit , *Montézuma* réplique qu'ils peuvent prendre leur temps , que son dessein n'est pas de les presser ; en

même temps il donne les ordres pour abattre promptement les bois , et faire les diligences nécessaires.

De son côté *Cortez*, avec l'apparence d'un grand empressement , donne à son constructeur l'ordre de mettre le plus de lenteur qu'il pourroit. On ne conçoit pas trop quel pouvoit être l'avantage de ce retard. Peut-être le général ne le voyoit-il pas lui-même. Sans doute il comptoit se conduire selon les évènements. Pendant qu'il vivoit dans l'attente , on lui mande de la Vera-Cruz , qu'on voit dix-huit voiles au loin. « A
« présent, lui dit *Montézuma* qui fut
« instruit de l'apparition de la flotte,
« vous n'avez plus besoin de prépara-
« tifs, voilà des vaisseaux qui arrivent
« sur mes côtes , vous pouvez vous y
« embarquer ». La seconde lettre de la Vera-Cruz annonce que ces vaisseaux sont montés par huit cents Espagnols que *Velasquez* , gouverneur de Cuba envoie pour ôter à *Cortez* le commandement. La troisième apprend qu'il y a eu une action sous les murs de la Vera-Cruz , dont les nouveaux débarqués vouloient s'emparer , et on lui envoie huit prisonniers faits en cette occasion.

Qu'on juge de la perplexité où se trou-

voit C
tudes
cains.

Mont

« sad

« pou

« tion

« l'us

« ter

« tira

« dis

« me

« voi

« con

« pas

« ceu

« bat

rivée

d'eux

avec l

cencie

tre eu

au con

ainsi

son r

Qu'au

tion a

cien e

ver b

deron

sonni

voit *Cortez*. Il falloit cacher ses inquiétudes , dissimuler , et avec les Mexicains et avec les Espagnols. Il dit à *Montézuma*. « C'est un second ambassadeur du roi d'Espagne qui vient pour donner du poids aux négociations. Il est suivi d'une armée selon l'usage ; mais je me propose de le déterminer à s'en retourner ; et je par-tirai moi-même pour cela. En vérité , disoit-il à ses troupes , je dois des remerciemens à *Xélasquez* , pour m'avoir envoyé si à propos un renfort si considérable , parce que je ne doute pas de faire autant de compagnons de ceux qui sont venus pour nous combattre ». Quand on lui annonce l'arrivée des prisonniers , il sort au-devant d'eux , fait ôter leurs fers , les embrasse avec beaucoup d'amitié , surtout le licencié *Guérara* , le plus distingué d'entre eux ; dit qu'il sait très-mauvais gré au commandant de la Vera-Cruz , d'avoir ainsi traité un homme de sa qualité et de son mérite ; qu'il l'en reprimandera. Qu'au reste il est charmé que l'expédition ait été confiée à *Narvaez* , son ancien et intime ami ; qu'il espère le trouver bien disposé , et qu'ils s'accommoderont aisément. Il eut soin que les prisonniers fussent bien accueillis par les

soldats , et leur fit part des présens de *Montézuma*. Tous ceux qui les abordèrent , ne les entretenoient que des succès de *Cortez* , de sa capacité , du grand crédit qu'il avoit auprès des Mexicains , et de ses tendres attentions pour les Espagnols.

Quand les prisonniers eurent été ainsi endoctrinés , sans qu'on montrât en avoir intention , le général crut ne pouvoir employer de meilleurs négociateurs qu'eux-mêmes auprès de *Narvaez* et surtout *Guérara*. Mais *Narvaez* étoit un esprit altier et opiniâtre. Il s'imaginoit que *Cortez* ne pourroit jamais résister aux troupes qu'il amenoit , du double supérieures à celles de l'ancien général. Il ne voulut entendre à aucune négociation. *Cortez* lui envoya aussi inutilement *Olmedo* , son aumônier , homme de grand mérite ; il fut très-mal reçu , et *Guérara* lui-même fut mis en prison , parce qu'à ses propositions , il ajoutoit l'éloge de *Cortez* , qui blessait les oreilles de son jaloux rival.

Tout en négociant , le général ne négligeoit pas de prendre ses sûretés. Il sentit l'imprudence qu'il y auroit à attendre *Narvaez* dans la capitale , et à rendre les Mexicains spectateurs d'un combat entre les Espagnols. Il alla trou-

ver l'e
craint
pagn
pouri
que ve
verne
instru
croyo
soit p
« ajo
« ten
« me
« dan
« dis
« suj
« ma
Cet
toute
vingts
sous l
ficier
tentio
deux
dats i
appel
d'être
Pend
de N
jours
étoit
contr

ver l'empereur, et lui dit qu'il étoit à craindre que le nouvel ambassadeur espagnol ne suscitât des troubles, qu'il pourroit y avoir du mal-entendu, parce que venant comme lieutenant d'un gouverneur éloigné, il ignoroit les dernières instructions de la cour d'Espagne, et croyoit que l'ambassade de *Cortez* faisoit partie de sa commission. « Il suffira, » ajouta-t-il, que je lui montre mes patentes, et je vais avec une partie de mes troupes, les lui porter moi-même, dans la crainte que cette armée mal disciplinée, ne fasse de la peine à vos sujets, et ne cause du chagrin à votre majesté ».

Cette partie des troupes étoit presque toute son armée. Il ne laissa que quatre-vingts hommes auprès de *Montézuma*, sous le commandement d'*Alvarado*, officier très-aimé de ce prince. Il eut l'attention de demander pour le renforcer deux mille hommes de *Tlascala*, soldats indiens à la vérité, mais fiers d'être appelés au secours des Espagnols, et d'être pour ainsi dire adoptés par eux. Pendant la marche, les instances auprès de *Narvaez* recommencèrent, et toujours elles furent inutiles. Ce général étoit dans un état de fureur continuel, et contre les envoyés de *Cortez*, qu'il trai-

toit d'espions et de corrupteurs, et contre ses soldats qui se laissoient séduire, et contre ses officiers, qui prenoient ouvertement le parti de *Cortez*. *Aylon*, membre du conseil suprême de Saint-Domingue, qui s'étoit joint à l'expédition pour être médiateur, alla jusqu'à défendre à *Narvaez*, sous peine de la vie, d'avancer contre *Cortez*. *Narvaez* n'en devint que plus furieux, et fit mettre les médiateurs aux fers. *Cortez* lui dépêcha *Vélasquez de León*, proche parent du gouverneur de Cuba. Il ne fut pas mieux reçu que les autres. Cependant cette conduite impétueuse et irréfléchie lui faisoit grand tort dans son armée. De plus il avoit affaire à un général expérimenté et infatigable, qui doubla ses marches, le surprit au moyen d'un orage, le battit complètement et le fit prisonnier. Disposés comme ils l'étoient, les soldats vaincus n'eurent pas besoin d'être vivement sollicités pour s'incorporer aux vainqueurs. Par cet événement, qui devoit le perdre, *Cortez* se trouva en possession d'une flotte de onze vaisseaux et de sept brigantins, d'une armée composée de mille hommes d'infanterie et de cent de cavalerie, sans comprendre la garnison de *Véra-Cruz*.

Cette expédition fut l'ouvrage de peu

de jour
opère
malgr
ment
quart
voula
nomb
leur e
et livr
histor
par un
sur l
parés
de fêt
avoit
lac ét
les ru
qui n
plime
qu'à l
quen
le gé
On d
quoi
coup
eût e
ses h
de l
lui,
erific
Il

de jours ; mais ils avoient suffi pour opérer des changemens dans Mexico, malgré *Montézuma*, qui étoit constamment resté, selon sa promesse, dans le quartier des Espagnols. Les Indiens, voulant apparemment profiter du petit nombre de ces étrangers pour délivrer leur empereur, avoient pris les armes et livré plusieurs assauts. Selon plusieurs historiens, cette émeute fut provoquée par un pillage commis par les Espagnols sur les Mexicains, qu'ils surprirent parés de leurs bijoux précieux, un jour de fête. Quelque fût le motif, la rixe avoit été sérieuse. Un des brigantins du lac étoit brûlé, les ponts étoient brisés, les rues désertes. Il régnoit un silence qui ne fut interrompu que par les complimens de *Montézuma*, qui alla jusqu'à l'entrée de la ville féliciter le vainqueur. Fier des forces qu'il ramenoit, le général oublia ses égards ordinaires. On dit qu'il tourna le dos à l'empereur, quoique ce prince ne fût aucunement coupable de ce qui s'étoit passé, qu'il eût exposé sa personne pour défendre ses hôtes, et que ce ne fût que l'ombre de l'autorité royale résidant encore en lui, qui eût empêché les Indiens de sacrifier les Espagnols à leur fureur.

Ils auroient pu, rassemblés et animés

comme ils étoient, empêcher *Cortez* de rentrer, mais il méditoient un grand coup : c'étoit de laisser les Espagnols se réunir, afin de les détruire tous ensemble. On prétend qu'en blâmant *Alvarado*, de ce qu'il n'avoit pas su maintenir la paix entre les Indiens et lui, *Cortez* n'étoit pas néanmoins mécontent du soulèvement, parce qu'il lui fournissoit l'occasion si désirée d'employer les armes à l'appui de ses finesses, pour parvenir à un événement décisif. Bientôt il en survint un auquel il ne s'attendoit pas. Les Mexicains avoient pris secrètement leurs mesures. Ils fondirent avec fureur sur le quartier des Espagnols. Repoussés plusieurs fois, ils revenoient à la charge et toujours avec une fureur qui tenoient du désespoir. *Montézuma* veut interposer sa médiation et son autorité. Il paroît à une fenêtre. Une pierre, ou dirigée ou lancée au hasard, lui fracasse la tête. Il mourut deux jours après de cette blessure.

Si les Espagnols n'avoient point été respectés quand ce prince vivoit, ils furent encore moins ménagés, quand ils eurent perdu cette sauve-garde : les Indiens les harcelèrent jour et nuit. A force d'être battus, ils apprirent à mettre plus de sagesse dans leurs attaques. Les Espagnols investis de tous côtés, se

voient
aband
joux,
dange
nible
nomb
vant
périss
le lac
mais
péril
dans
de sol
quitta
encor
fit des
Lui-m
pagno
cains,
Cette
le no
journ

La
il fut
d'Otu
ques
per. I
s'écri
« fau
« cra
Com

voient près de mourir de faim. Il fallut abandonner cette belle conquête : bijoux, richesses, trésors, devenus un poids dangereux, rendoient la retraite pénible et périlleuse. Une multitude innombrable d'Indiens se jetoient au devant des Espagnols. A mesure qu'ils périssent par le fer, ou précipités dans le lac, ils s'en presentoit d'autres. Jamais Cortez ne s'étoit trouvé dans un péril si pressant. Plusieurs fois il se vit dans la nécessité de remplir les devoirs de soldat et de capitaine, et il s'en acquitta avec une bravoure, qui relevoit encore le courage de ses troupes. Il fit des pertes considérables en hommes. Lui-même manqua d'être pris. Les Espagnols tombés au pouvoir des Mexicains, furent immolés aux faux dieux. Cette retraite est encore connue dans le nouveau monde sous le nom de *journée de la désolation*.

La dernière épreuve l'attendoit quand il fut sorti des chaussées, dans les vallées d'*Otumba*, où toutes les forces du Mexique s'étoient rassemblées pour l'envelopper. En voyant cette multitude, Cortez s'écria : « Compagnons ! c'est ici qu'il faut vaincre ou mourir. Point de crainte, Dieu combattra pour nous ». Comme la victoire balançoit, il se met

à la tête de sa cavalerie , fond au grand galop sur le centre de l'ennemi , s'ouvre le chemin jusqu'à l'étendard royal , dont le sort , suivant l'opinion des Mexicains , devoient décider de celui de l'armée. Il pénètre jusqu'au capitaine qui le portoit , le renverse d'un coup de lance et enlève l'étendard. Les Indiens perdent aussitôt courage , jettent leurs armes , et s'abandonnent à la fuite. Le carnage fut horrible. De deux cent mille hommes il en resta plus de vingt mille sur le champ de bataille. Les Espagnols n'étoient que six cent cinquante , et n'en perdirent pas seize.

Après la bataille , ils entrèrent sur les terres de Tlascala , où ils se reposèrent de leurs fatigues. Lorsqu'ils arrivèrent , la république armoit pour envoyer à leurs secours. Fidèles à leur alliance , les Tlascalans avoient refusé celle de *Quetzlavaca* , successeur de *Montézuma* , parce qu'il mettoit pour condition qu'ils abandonneroient les Espagnols. Il n'y a point d'honneurs qu'ils ne rendissent à *Cortéz*. Ce général étant tombé malade dans leur ville , ils se montrèrent aussi sensibles que ses soldats au danger qui le menaçoit , et aussi réjouis de sa convalescence.

Forcé de quitter Mexico , *Cortéz* n'a-

voit
les a
tance
de g
le fo
trou
détr
plier
gnol
heur
versa
quip
mort
pour
ditoi
le va
le re
siège
truit
petit
oppo
Le
tèzu
cour
soier
avoi
part
tout
une
s'en
gen

voit pas renoncé au projet d'y rentrer les armes à la main ; mais les circonstances l'obligèrent de changer son plan de guerre. Il n'avoit plus dans les mains le foible *Montézuma*, que la crainte des troubles, l'espérance de se tirer de sa détresse sans effusion de sang, faisoient plier à tous les ménagemens que l'Espagnol trouvoit bon de lui inspirer. Le malheureux empereur fut puni de ses tergiversations par ses propres sujets. *Cortez*, qui peut-être ne l'auroit pas épargné, si la mort de ce prince lui eût été utile, prit pour prétexte de l'entreprise qu'il méditoit, l'obligation de venger son ami, le vassal de son maître. Il s'occupa dans le repos de Tlascala, des préparatifs du siège. Il jugea que pour n'être pas détruit, quoique vainqueur, à force de petites pertes, à une multitude, il falloit opposer une multitude.

Le gouvernement tyrannique de *Montézuma*, l'orgueil des Mexicains qui, courbés eux-mêmes sous le jong, se faisoient un plaisir de l'imposer aux autres, avoient aigri contre eux la plus grande partie de leurs voisins. *Cortez* rassemble toutes ces haines, leur donne une vie, une ame commune. Toutes ces nations s'empressent de lui fournir leur contingent contre cette ville superbe. Cestrou-



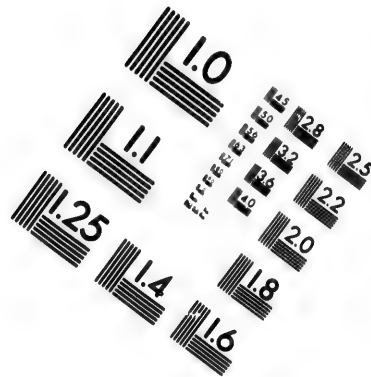
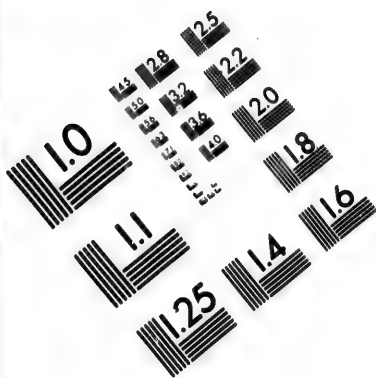
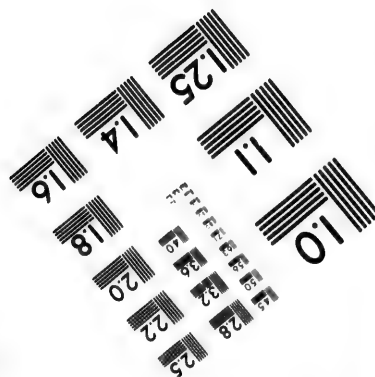
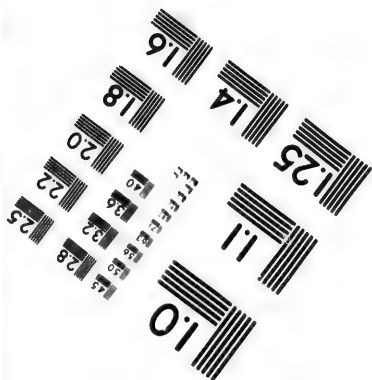
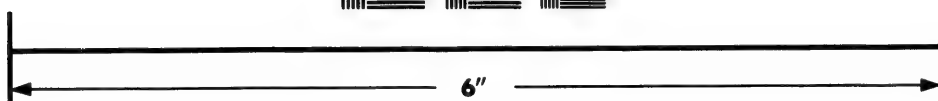
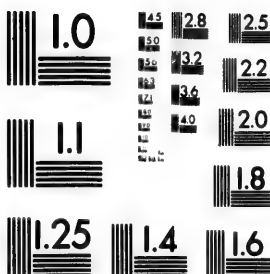


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8 2.5
3.2 2.2
3.6 2.0
4.0 1.8

10
0.1

pes ne coûtoient rien pour l'habit, dont la nature seule faisoit les frais chez les Indiens, ni pour la nourriture, que chaque soldat portoit avec lui. On fit monter à cent mille hommes l'armée qu'il mena contre Mexico. Les Tlascalans étoient les meilleurs, mais les autres n'étoient pas sans mérite. Il les avoit plus ou moins aguerris, selon leur disposition à la discipline. Les dangers qu'il avoit éprouvés en revenant par les chaussées du lac, lui suggérèrent l'idée de s'ouvrir le chemin par le lac même. Il fit dans ce dessein construire des pirogues ou grands canots supérieurs à ceux des Mexicains, et trente brigantins pour les seconder. La flotte de *Narvaez* lui fournit les agrès.

Ces préparatifs étoient nécessaires contre l'ennemi qu'il se proposoit de combattre. A *Quetlavaca*, qui ne fit que paroître sur le trône, avoit succédé *Guatimozin*, ce même cacique, neveu de *Montézuma*, que *Cortez* fit priver de sa dignité, pour avoir entrepris de tirer son oncle de prison. Quoique jeune, *Guatimozin* étoit déjà célèbre par son mérite militaire. On lui connoissoit d'ailleurs beaucoup de vertus, sans mélange de ces vices qui accompagnent ordinairement le pouvoir absolu.

Porte
sur c
fermi
ses p
Il di
mêm
des l
à leu
n'éto
de le
timo
honn
plove
l'emp

Au
soule
voisin
butai
à un
Mais
tus.
vanc
qui e
tisso
des
men
par
Ains
étoie
femm
noit

Porté dans des circonstances si critiques sur ce trône ébranlé, il crut devoir l'affermir par l'affection du peuple, que ses prédécesseurs avoient trop négligée. Il diminua les impôts, et rendit lui-même la justice. Les grands, dispensés des hommages serviles qu'ils rendoient à leur maître, et admis à sa familiarité, n'étoient plus tentés de se dédommager de leurs humiliations sur les petits. *Guatimozin* encourageoit les soldats par les honneurs et les récompenses, et employoit tout son temps aux affaires de l'empire.

Au système imaginé par *Cortez*, de soulever contre le Mexique les nations voisines, il opposa celui d'armer ses tributaires et alliés, afin de tenir l'ennemi à une certaine distance de sa capitale. Mais ces auxiliaires furent toujours battus. Ils ne purent empêcher *Cortez* d'avancer. Il s'empara de toutes les villes qui entouroient le lac, auxquelles aboutissoient les chaussées, se rendit maître des chaussées elles-mêmes, et commença à dominer sur cette petite mer, par ses grands canots et ses brigantins. Ainsi *Mexico*, où tous les hommes étoient devenus soldats et toutes les femmes guerrières, qui, par là, contenoit plus de trois cent mille combattans,

se trouva bloqué par huit cent soixante-dix hommes, qui n'avoient que dix-huit canons. Quant aux Indiens, ils servirent plus à garder les villes et les chaussées qu'à combattre.

Les détails de ce siège donnent la plus grande idée de l'habileté de *Cortez*, de son esprit de ressources, de son sang-froid dans le péril, et de la valeur de ses troupes. Il faut aussi estimer l'intrépidité des Indiens, leur patience dans les travaux et dans les horreurs de la famine, enfin leur tendre attachement à leur souverain. La défense la plus opiniâtre ne put empêcher *Cortez* de pénétrer jusqu'au centre de la ville. Pendant les attaques, il s'étoit fait des propositions de paix. L'empereur ne s'en éloignoit pas; mais elles furent rendues inutiles par le zèle des prêtres des idoles. Ils voyoient dans l'accord le renversement presque assuré de leur religion et de leur autorité; c'en étoit assez pour les rendre contraires à tout accommodement. Ils inspirèrent leur obstination au peuple et au conseil même. L'empereur céda à la pluralité des suffrages et aux assurances que donnèrent ces pontifes, que leurs dieux appaisés par le sacrifice de quelques Espagnols faits prisonniers, alloient redevenir favora-

bles, sorm
penda
prom
tres d
mettr
jamais

Néa
furent
ville,
grand
de s'é
à la t
reven
tale.
ter ce
les M
flotte
toient
Au p
nomr
pirog
la flot
se me
les a
L'em
sonn
d'inq
son e
A
rame

bles, et que la victoire s'attacheroit désormais aux drapeaux des Indiens. Cependant se fiant très-peu à ces belles promesses, les courtisans et les ministres de l'empereur le pressaient de se mettre en sûreté; mais il répondit que jamais il n'abandonneroit son peuple.

Néanmoins, lorsque les Espagnols se furent rendus maîtres d'une partie de la ville, lorsqu'ils étoient déjà dans la grande place, *Guatimozin* prit le parti de s'évader, dans le dessein de se mettre à la tête d'une armée au-dehors, et de revenir défendre ou conquérir sa capitale. Pour lui donner moyen d'exécuter ce projet, et pour couvrir sa retraite, les Mexicains composent une grande flotte de tous les canots qui leur restoient, et vont attaquer les Espagnols. Au plus fort du combat, un capitaine, nommé *Sandoval*, s'aperçoit que dix pirogues s'étoient détachées du gros de la flotte et fuyoient à force de rames. Il se met avec son brigantin à la poursuite, les atteint, saute dans la principale. L'empereur se découvre et se rend prisonnier, sans marquer de chagrins ni d'inquiétude, que pour l'impératrice, son épouse, qui l'accompagnoit.

A un signal du prince captif, les rames cessent de se mouvoir dans toute

la flotte, les armes tombent des mains des combattans, et plusieurs les jettent dans le lac en signe de soumission. Les nobles qui étoient pris dans les autres barques, demandoient d'une manière touchante d'être menés auprès de l'empereur pour mourir à ses pieds. La consternation fut égale dans la ville. Tout se soumit. En un instant *Cortez* put se regarder comme empereur du Mexique. *Guatimozin* lui fut présenté. Il aborda son vainqueur avec noblesse et un air plus ferme que ne paroissoit devoir comporter son infortune.

Il s'assit devant *Cortez*, qui se tenoit debout ; puis se levant tout-à-coup, il porte la main sur la garde de l'épée du général, et lui dit : « Pourquoi hésitez-vous à prendre ma vie ? Des prisonniers de mon rang occasionnent tous les jours des inquiétudes au vainqueur. « Puisque je n'ai pas été assez heureux pour sacrifier ma vie en défendant mon peuple, donnez-moi la satisfaction de mourir de votre main ». Heureux ce prince, si son desir eût été sur-le-champ accompli ! *Cortez* calme son émotion, lui promet un traitement favorable, et lui laisse même entrevoir la possibilité d'être rétabli sur le trône.

Apr
sa con
parer
bien a
toujou
qui est
d'une
mande
sors ,
Monte
en eût
connû
pinion
Cortez
et son
ci n'a
tortur
malhe
narqu
lité et
pira d
L'a
sujet ,
L'ava
tourn
jeune
dont
et l'ai
glots
amol
mêm

des mains
les jettent
ssion. Les
les autres
manière
s de l'em-
pieds. La
ville. Tout
tez put se
Mexique.
Il aborda
et un air
it devoir

se tenoit
-coup, il
l'épée du
i hésitez-
s prison-
nent tou-
inqueur.
heureux
éfendant
satisfac-
». Heu-
eût été
z calme
itément
entre-
li sur le

Après les premiers soins pour assurer sa conquête, le général songea à s'emparer des trésors de l'empire. Il parut bien alors que leurs possessions avoit toujours été son principal but. Lecteurs, qui estimez *Cortez*, détournez les yeux d'une action qui le déshonore. Il demande à l'empereur où sont ces trésors, qu'on disoit avoir été enfouis par *Montezuma*. Il n'est pas certain qu'il y en eût de cachés, ni que *Guatimozin* connût le lieu du dépôt. Cependant l'opinion en étoit généralement répandue. *Cortez*, persuadé, interroge l'empereur et son principal ministre. Comme celui-ci n'avoit rien, il le fait mettre à la torture, sous les yeux de son maître. Le malheureux regardoit tristement le monarque, et sembloit lui jurer une fidélité et un attachement inviolable : il expira dans le supplice.

L'aveu qu'on n'avoit pu obtenir du sujet, on espéra le tirer de l'empereur. L'avare général fit essayer sur lui les tourmens. L'impératrice étoit présente, jeune princesse d'une figure charmante, dont on admiroit les grâces, l'affabilité et l'air de douceur. Les larmes et les sanglots que lui arrachoient ce spectacle, amollirent le cœur des bourreaux eux-mêmes. Disons, pour affoiblir l'indigna-

tion contre *Cortez*, que les larmes lui tombèrent aussi des yeux, et qu'il fit éloigner les instrumens du supplice. L'empereur avoit souffert sans sourciller l'affreux tourment d'être étendu sur un gril rouge. Un de ses courtisans, appliqué à la même torture, jetoit de grands cris. *Guatimozin* le regardant avec fermeté, lui dit : « Et moi suis-je sur des roses ? » *Cortez* traîna ce prince à sa suite dans différentes expéditions militaires. L'infortuné fit des efforts pour se retirer de sa captivité. Une de ces tentatives fut traitée par *Cortez* de trahison. Il le fit pendre.

Après avoir fait nettoyer la ville, converti les temples en églises, établi des magistrats et mis tout l'ordre possible, le général vola à de nouvelles conquêtes. Dans diverses courses, non-seulement il soumit tout ce qui composoit l'empire du Mexique, mais ses exploits lui attachèrent encore d'autres tributaires et d'autres alliés. On ne peut guères douter avec la réputation dont il jouissoit, qu'il n'eût pu ceindre son front du diadème impérial, en gagnant les indiens par des grâces et en faisant part des dignités et de l'autorité aux principaux espagnols ; mais il se fit toujours un devoir de dépendre de la couronne de

Castil
alors
néral
Espa
s'y a
d'Eur
des co
de ju
avoit
Pe
nes d
répar
offici
parta
été se
et leu
Les p
sur le
tions
de ne
Corte
deme
pas d
supér
il avo
justic
d'éga
ceper
lui re
gnoit
pour

larmes lui
et qu'il fit
supplice.
s sourcil-
étendu sur
tisans, ap-
it de grande
ot avec fer-
je sur des
prince à sa
tions mili-
rts pour se
le des ten-
e trahison.

ville, con-
établi des
ossible, le
conquêtes.
ulement il
t l'empire
s lui atta-
putaires et
ères dou-
jouissoit,
nt du dia-
es indiens
art des di-
principaux
urs un de-
ronne de

Castille. *Charles Quint*, qui la portoit alors, lui donna le titre de *capitaine général et de gouverneur de la Nouvelle Espagne*; mais au moment que *Cortez* s'y attendoit le moins, il vit arriver d'Europe des trésoriers, des inspecteurs, des contrôleurs, une foule d'officiers et de juges destinés à remplacer ceux qu'il avoit nommés lui-même.

Pendant une des expéditions lointaines de *Cortez*, sur un bruit de sa mort, répandu par hasard ou à dessein, ces officiers vendirent tous ses biens, et s'en partagèrent le prix, comme s'ils eussent été ses héritiers. Il les punit à son retour, et leur fit rendre ce qu'ils avoient pris. Les plaintes qu'il fit passer en Espagne sur leur insubordination, les récriminations des accusés, fournirent le prétexte de nommer un vice-roi, qui ne fut pas *Cortez*. On ne lui laissa que le commandement des troupes. *Mendoza* ne voulut pas d'égal. *Cortez* ne pouvoit souffrir de supérieur. Il retourna en Espagne, où il avoit déjà fait un voyage pour obtenir justice. Toujours reçu avec beaucoup d'égards et de distinction, il reconnut cependant qu'on n'étoit pas disposé à lui rendre une autorité dont on craignoit qu'il n'abusât. Il fit ce qu'il pût pour éloigner ces soupçons, suivit l'em-

pereur en bon courtisan dans son expédition d'Alger, s'y distingua à l'exploit ordinaire, eut un cheval tué sous lui dans une bataille livrée en Afrique et y perdit deux émeraudes, inestimables dépouilles de l'Amérique. Trouvé convaincu que ces complaisances ne lui feroient pas rendre la puissance et le rang qu'il méritoit, *Cortez* se retirant dans un village, près de Séville, et mourut en 1555, âgé de soixante-trois ans.

Quoiqu'il eût tout lieu de se complaire dans le souvenir de ses glorieux exploits, ne peut-on pas croire que le calme de sa retraite, a été quelquefois troublé par le regret d'avoir travaillé pour un maître ingrat, par les reproches de sa conscience au sujet de tant de malheureux Indiens immolés à sa cupidité et à son ambition, et par l'ombre de l'infortuné *Guatimozin*.

Les Mexicains n'ont que des traditions orales sur leur origine. Ils la font remonter seulement à une époque qui se rapporte au commencement de notre dixième siècle. Sept tribus partirent l'une après l'autre, de sept cavernes, dont ils ne fixent pas la position. Elles chassèrent devant elles des sauvages nus, vivant de fruits et de racines,

dans son replupart géans , et très-cruels , qui distinguèrent les plaines et les repoussèrent tués dans les montagnes , où leurs descendants en Afrique vivent encore. Ces tribus arrivées , inestimées sur les bords du lac , y bâtirent des érigues. Trolles. La dernière des sept tribus voluptueuses nées par les cavernes , est celle des puissances mexicains. Elle erra quatre-vingts ans sans se retirant de trouver à se fixer. Son Dieu Séville , et *Vitzliputzli* , lui avoit promis un pays abondant en nourriture , en or , en argent , pierreries , et qu'elle régneroit sur toutes les autres.

ses glorieux Comptant sur la vérité de cette prophétie , ce peuple se mit en marche , quelquefois avec l'image de son dieu , enfermée dans une caisse portée sur les épaules des prêtres. La caisse consultée par ces ministres de la divinité , régloit les mouvements de la multitude , indiquoit le chemin qu'il falloit prendre. Le peuple n'osoit asseoir ni lever le camp sans leur avis. Quand il désobéissoit , il étoit frappé et puni par une main invisible. Partout où les prêtres s'arrêtoient , ils dressaient un autel au milieu du camp. On y plaçoit l'idole. Elle y rendoit des oracles , que les prêtres interprétoient à leur manière. Pendant ce long pèlerinage , ils imaginèrent le culte religieux ,

et rédigèrent tous les réglemens d'une société civile.

Quand les Mexicains arrivèrent au lac, les bords étoit pris par les autres tribus. Elles cédèrent, par grâce, une petite île à charge de tribut. Ils y bâtirent une ville qu'ils appelèrent de leur nom *Mexico*, placèrent au milieu leur idole, et lui élevèrent un temple. La cité fut insensiblement agrandie par d'autres petites îles adjacentes, qu'ils joignirent par des chaussées. Ainsi se forma cette ville, traversée par des canaux sans nombre, aussi singulière que magnifique.

La nation resserrée dans un petit espace, et se multipliant, fut obligée d'envoyer des colonies au dehors, de là naquirent des guerres, pour soutenir leurs émigrans, contre ceux qui les repousoient. Il y eut aussi des divisions dans la ville. Ces différentes causes déterminèrent à abjurer le gouvernement sacerdotal, et à se mettre sous la conduite d'un roi. Comme les chefs et les riches prétendoient tous à l'être, pour ne point causer de jalousie, on convint de le prendre dans une nation voisine. Ce fut un vieillard qu'on chargea de l'installer. En le plaçant sur le trône, il lui fit un

disco
devoit
qui n
toujo

Ce

Il se c
contre
périté
il s'ap
fectio
une n
pas y

« disc

« une

« bert

conno

ses fils

d'épo

implac

des M

curer,

sujets

Le

Le qu

soumi

lasien

popul

persua

de cho

seulen

butair

To

discours touchant et instructif sur les devoirs de la royauté ; et cet usage, qui n'étoit pas une simple formule, a toujours subsisté.

Ce premier roi ne fut pas conquérant. Il se contenta de défendre les Mexicains contre les riverains envieux de leur prospérité. Pendant quarante ans de règne, il s'appliqua à embellir la ville et à perfectionner les lois. Ce bon prince laissa une nombreuse famille, et ne voulut pas y choisir un successeur. « Persuadé, » disoit-il, que donner un souverain à « une nation, c'est la priver de sa liberté naturelle ». Les Mexicains, reconnoissans élevèrent sur le trône un de ses fils. Ce prince eut l'adroite politique d'épouser la fille d'un roi voisin, le plus implacable et le plus dangereux ennemi des Mexicains, dans l'espérance de procurer, par cette alliance, la paix à ses sujets, ce qui arriva.

Le troisième roi fut aussi pacifique. Le quatrième, guerrier et conquérant, soumit les nations voisines. Il fit voir à l'Asiatique des inconvéniens dans l'élection populaire, jusqu'alors en vigueur, et persuada aux Mexicains de céder le droit de choisir le souverain à six électeurs seulement, savoir deux rois voisins tributaires, et quatre princes du sang. Son

successeur, nommé *Montézuma I.^{er}*, étendit la coutume barbare de sacrifier les prisonniers faits sur l'ennemi. Elle existoit déjà ; car on voit qu'à la fondation de Mexico, ils immolèrent le fils d'une magicienne, qui leur avoit montré l'emplacement, et dès-lors ils étoient dans l'usage de frotter leur idole de sang humain. Ce cinquième roi tint une cour magnifique, s'appliqua au gouvernement, établit des tribunaux de justice, et des censeurs chargés de surveiller les mœurs de ses sujets. Il fit aussi élever en l'honneur de son dieu *Vitzliputzli*, un temple qui a fait l'admiration des Espagnols.

Le huitième roi, nommé *Antzal*, est célèbre par sa clémence, ses charités et son humanité. Il renonça à la gloire des conquêtes, recherchée par ses prédécesseurs. Ce monarque employa ses trésors à agrandir et embellir sa capitale, à faire fleurir l'industrie, et à rendre ses peuples heureux. Placée sur deux lacs, l'un salé, l'autre bourbeux et saumâtre, réduits à l'eau de puits, imprégnée de ces mauvaises qualités, les Mexicains étoient obligés d'aller chercher des eaux potables au-delà des lacs. *Antzal* rapprocha, pour ainsi dire, des sources qui se trouvoient éloignées. Il fit percer des

mon
cher
cha u
nés,
bres
préd
viém
si on
qui n
et pas
étern

L'
sée c
main
jours
emple
les tra
interr
pendu
oublie
comm
premi
peut-
la sai
parce
comm

Les
qu'au
deuxi
étoit e
dernie

montagnes, exhausser des vallées, cacher des aqueducs dans les flancs des chaussées, et fit voir aux habitants étonnés, des rivières entières d'eaux salubres, coulant dans leur ville. Il fut le prédécesseur de *Montézuma II*, neuvième et dernier empereur du Mexique, si on ne veut pas compter *Guatimozin*, qui ne ceignit qu'un diadème sanglant, et passa du trône à la potence, à la honte éternelle des conquérans espagnols.

L'année des Mexicains étoit composée comme la nôtre, de mois et de semaines. A la fin il se trouvoit quatre jours surnuméraires, qui devoient être employés uniquement à se réjouir. Tous les travaux cessoient, le commerce étoit interrompu, les cours de justice suspendues, la religion même paroissoit oubliée; on ne pensoit qu'au plaisir. Le commencement de l'année étoit fixé au premier jour du printemps; il auroit peut-être mieux été placé en automne, la saison de la récolte et des fruits, parce que commencer à jouir, c'est commencer à vivre.

Les Mexicains avoient une tradition, qu'au bout de chaque cinquante-deuxième année de leur ère, le monde étoit en danger d'être détruit. Le soir du dernier jour de la cinquante-unième

année, ils disoient adieu au soleil en pleurant et sanglottant, s'embrassoient comme ne devant plus se revoir, et se renfermoient tristement dans leurs maisons, jusqu'au lendemain, qu'étonnés de se trouver en vie et que rien n'étoit changé autour d'eux, ils entroient dans des transports de joie, chantoient des hymnes et se félicitoient de ce qu'un nouveau période avoit commencé, et de ce qu'ils pouvoient vivre sans crainte encore cinquante-deux années.

La religion et les rites mexicains, entre beaucoup de pratiques louables, présentoiient des cruautés, des absurdités, des indécences bien étonnantes chez un peuple civilisé. Ils reconnoissoient un Dieu créateur, conservateur et bienfaiteur. Pour exprimer ce grand maître de toutes choses, la langue mexicaine n'avoit point de termes. Ces peuples marquoient qu'ils croyoient à l'existence de cette divinité, en levant les yeux au ciel avec une grande vénération. Quoiqu'ils accordassent la toute-puissance à ce dieu, ils ne concevoient pas qu'il pût être par-tout; mais ils croyoient que pour gouverner l'Univers, il avoit sous lui des divinités subalternes, chargées de ce soin. Après ce Dieu suprême et ses adjoints, ils honoroient particulière-

men
tin e
étoit
de l
ven
exp
pou
chan
nes e
son a
Da
une i
Ils l
quel
an il
cieux
frand
dictio
au bo
ger le
victim
pitant
expri
vilége
celui d
prêtre
dans l
dirige
des so
sidérat
de pri

ment le soleil, la lune, l'étoile du matin et la mer. L'idole de *Vitzliputzli* étoit le plus grand dieu visible, chargé de la prospérité de l'empire; après lui venoit *Tescatilputza*, qui présidoit aux expiations. Il portoit des dards à la main pour signifier qu'il punissoit les méchans. Son trône étoit incrusté de crânes et d'ossemens humains, emblème de son autorité sur la famine et sur la peste.

Dans quelques endroits, ils avoient une idole vivante. C'étoit un prisonnier. Ils lui donnoient le nom du dieu auquel il devoit être sacrifié. Pendant un an il étoit adoré, orné de bijoux précieux, nourri des plus délicieuses offrandes. On lui faisoit donner sa bénédiction aux enfans et aux malades, et au bout du terme on le sacrifioit. Plonger le couteau sacré dans le cœur de la victime, l'arracher des entrailles palpitantes, l'offrir fumant à l'idole, en exprimer le sang sur elle, c'étoit le privilège honorable du grand-prêtre, ou de celui qui le remplaçoit. Le collège des prêtres avoit la plus grande influence dans les affaires politiques, parce qu'ils dirigeoient la conscience des peuples et des souverains. Ils achetoient cette considération par une vie austère, mêlée de privations. L'office des prêtres de

Vitzliputzli étoit héréditaire dans quelques familles. Dans les temples des autres dieux, on parvenoit au sacerdoce par l'élection, ou bien on y étoit destiné par l'éducation dès l'enfance.

Le mariage avoit un rit public. Le prêtre interrogeoit les futurs sur leur inclination, leur faisoit une exhortation, et nouoit un coin du voile de la femme avec le vêtement de l'homme. Serrés par cet emblème d'union, ils visitoient, suivis du prêtre, le feu domestique, l'adornoient prosternés, comme devant être le témoin de leur bonheur, et s'asseyoient pour recevoir une portion égale de nourriture. Il y avoit des dépôts publics, pour recevoir et conserver les stipulations. Le divorce dépendoit de la volonté des deux époux. Il leur étoit défendu, sous peine de mort, de se rejoindre quand ils s'étoient quittés. Pour peu qu'on conservât de tendresse pour une personne qu'on avoit aimée, l'impossibilité où on se mettoit de rallumer ces feux une fois éteints, empêchoit de se laisser aller à l'impétuosité de la colère, ou aux erreurs du caprice. Quand cela arrivoit, les garçons suivoient le père, et les filles la mère. La mauvaise conduite de la femme imprimoit une honte au mari.

Le
avec
sur l'
sur l'
goute
l'enfa
pron
toit d
un u
fessio
distin
quelq
une d

A
soien
figure
de pé
more
avec l
fices l
incro
que c
été a
times
toien
maiso
sous
tude
crime
terro
magn

Le nouveau né étoit porté au temple avec beaucoup de solennité, et placé sur l'autel. Le prêtre faisoit un discours sur les misères de la vie. Il tiroit des gouttes de sang des parties secrètes de l'enfant, et le plongeoit dans l'eau en prononçant quelques paroles. On mettoit dans la main du mâle une épée, ou un ustensile mécanique, selon la profession du père ; mais il n'y avoit pas de distinctions pour les filles : toutes, de quelque rang qu'elles fussent, recevoient une quenouille et un fuseau.

A certaines époques les prêtres faisoient d'une espèce de pâte des petites figures humaines, qu'on appeloit le *dieu de pénitence* : ils en distribuoient des morceaux qui étoient reçus et mangés avec beaucoup de vénération. Les sacrifices humains étoient portés à un excès incroyable. Pourra-t-on se persuader que dans un seul jour les autels aient été arrosés du sang de vingt mille victimes ? Les funérailles d'un roi présentoient un spectacle terrible. Toute sa maison étoit obligée de mourir avec lui, sous peine d'ingratitude. Or, l'ingratitude étoit au Mexique le plus grand des crimes. Chez les grands la femme s'enterroit avec son époux. Ils élevoient de magnifiques mausolées, et mettoient

dans les tombeaux de l'or , de l'argent , des bijoux , et des provisions pour l'autre monde , preuve qu'ils avoient du moins une idée de l'immortalité de l'âme.

L'empereur n'étoit couronné qu'après avoir fait quelque exploit militaire. Le grand-prêtre l'oignoit d'une espèce de baume , composé de beaucoup de drogues souveraines contre les sortilèges et les maladies , l'arrosait d'eau sacrée , et le pontife lui mettoit sur les épaules un manteau peint de têtes et d'ossemens de morts , pour le faire souvenir qu'il devoit mourir un jour. Il juroit de maintenir la religion et les lois de ses ancêtres , de conserver au peuple ses droits et ses privilèges. Il promettoit que le soleil lueroit tous les jours , que les pluies tomberoient lorsqu'elles seroient nécessaires , qu'on n'éprouveroit sous son règne ni peste , ni famine , ni inondation. Cela vouloit dire qu'il se conduiroit de manière à n'attirer jamais ces vengeances célestes sur ses sujets innocens.

Les honneurs rendus au roi étoient une espèce d'adoration. Entre le grand nombre de ses concubines , il y en avoit deux favorites auxquelles il donnoit le nom de reines. Ses revenus étoient im-

me
son
s'en
éto
suj
neu
avo
gran
s'en
écla
nou
glan
à c
Mo
en l
ne s
cou
pou
veill
y av
l'éd
bliqu
coll
Mex
Les
les a
com
les a
L
étoit

menses. Chacun lui devoit le tiers de son bien ou de son industrie. Les levées s'en faisoient avec rigueur. Les soldats étoient favorisés par-dessus les autres sujets. Ils portoient des marques d'honneur et des distinctions militaires. Il y avoit un ordre de chevalerie auquel les grands seuls étoient admis, mais après s'en être rendus dignes par des actions éclatantes. C'étoit un ruban rouge qui nouoit leurs cheveux. Il en pendoit des glands, dont on augmentoit le nombre à chaque événement qui le méritoit. Moyen sûr de tenir toujours l'émulation en haleine.

La justice étoit sommaire. Comme ils ne savoient pas écrire, les procès étoient courts, les châtimens sévères, afin d'épouvanter. Le conseil du prince surveilloit attentivement les magistrats. Il y avoit tous les moyens de procurer l'éducation des enfans : des écoles publiques pour les gens du peuple, des collèges ou séminaires pour les jeunes Mexicains d'une naissance plus relevée. Les maîtres étoient fort respectés. On les appeloit quelquefois au ministère, comme possédant plus de lumières que les autres.

Les élèves dans les premières classes étoient instruits des règles du calendrier.

On leur apprenoit des chansons faites en l'honneur des grands hommes, et les cantiques aux dieux. La seconde étoit destinée à la morale. Les maîtres y étudioient le caractère des enfans. Ils leur inculquoient la nécessité d'être dociles, humbles et modestes, et de se bien conduire. Ce n'étoit qu'après leur avoir formé l'esprit et le cœur, qu'on les faisoit passer à la troisième classe, où on les appliquoit aux exercices du corps, la course, la lutte, la natation. On les exerçoit à manier l'épée, tirer la flèche, franchir au saut des espaces, faire de grandes courses, porter des fardeaux, souffrir la faim, la soif, et s'aguérir contre toutes les rigueurs des saisons.

Les jeunes nobles, formés à ces exercices, étoient envoyés à l'armée s'essayer pendant une campagne. On leur faisoit porter leur bagage, comme aux soldats, tant pour les endurcir que pour mortifier leur vanité, les accoutumer à la subordination et à l'obéissance. Cette campagne finie, il leur étoit libre de se retirer, et de prendre un autre état pour lequel ils se sentoient plus de goût. Malgré ces belles institutions, l'empire du Mexique a été renversé en quatre ans, et est maintenant gouverné par un vice-roi Espagnol.

Ce pays est le vrai trésor des Espagnols. On l'appelle *la Nouvelle-Espagne* et leur *coffre-fort*. Ils y trouvent laine, coton, sucre, soie, cochenille, chocolat, plumes, miel, baume, bois de teinture, sel, suif, tabac, gingembre, plantes odorantes et médicinales, ambre, perles, pierres précieuses, or et argent.

La Nouvelle-Espagne est habitée actuellement par un peuple mixte, composé d'Indiens, d'Espagnols, d'autres Européens et même de nègres. Les descendants des Espagnols purssont nommés *créoles*; ceux d'une conjonction espagnole et américaine, *métis*, à la seconde génération; *tiercerons*, à la troisième; à la quatrième, *quarterons*. Les descendants des Européens et des nègres, *mûlâtres*. La dernière classe est celle des nègres mêlés aux Indiens. Les vrais Mexicains sont grands, beaux bien faits, actifs, souples et alertes. Ils ont le teint olivâtre, les yeux grands, vifs, étincelans, le visage rond et les traits réguliers. Les femmes participent à tous ces avantages avec la proportion d'être les mieux partagées des qualités agréables. Les deux sexes sont curieux de leur chevelure. Ils aiment à la laisser flotter au gré des vents, et ne laissent

croître aucun autre poil sur leur corps.

Dans un si grand pays, il faut s'attendre à des bizarreries. Il y a des peuples qui regardent un nez plat comme un grand agrément. Ils ne négligent rien pour renfoncer celui de leurs enfans. D'autres leur pressent la tête pour faire prendre à leur front une forme pyramidale. Comme leurs ancêtres, ils sont encore curieux de se défigurer par des peintures sur le visage. L'usage s'en perd sur le corps à mesure qu'on s'habitue aux habits.

Nulle part les vêtemens ne sont aussi variés. Ils retiennent généralement, hommes et femmes, le goût des bagues, des bijoux et des joyaux. C'est chez les Indiens qui ont conservé la liberté dans les montagnes, qu'il faut chercher le caractère primitif des Mexicains, leur génie et la véritable empreinte de la nature. On les y trouve braves, généreux et humains. Leurs mœurs sont pures. Ils s'occupent de la pêche, de la chasse, de l'agriculture. Ils ne sèment, ils ne plantent que les choses nécessaires à la vie. Toujours tourmentés et affligés par le souvenir de ce qu'ils ont été, il semble qu'ils dédaignent les agrémens pour s'en tenir à ce qui est purement nécessaire.

gn
sou
me
rég
son
n'y
mu
bel
par
Il e
du
pec
cou
gon
Rie
rati
pita
égli
rich
de f

S
dess
jam
just
facc

Le Mexique est partagé par les Espagnols en trois *audiencias* ou tribunaux, sous l'autorité d'un vice-roi, qui demeure à Mexico. Cette ville est la plus régulière de l'univers. Toutes les rues sont droites et si bien percées que rien n'y borne la vue. Elle n'a ni remparts ni murailles, le lac lui en tient lieu. Cinq belles chaussées y conduisent. Chacune part d'une ville bâtie sur le bord du lac. Il est de plus entouré de villages qui, du centre de la ville, offrent une perspective charmante. Le lac, lui-même, couvert en tout temps de canots et de gondoles, est un vrai tableau mouvant. Rien ne manque à l'utilité et à la décoration de cette capitale, vastes hôpitaux, superbes palais, magnifiques églises. Le spectacle des boutiques richement garnies, présente une espèce de foire continuelle.

~~~~~

## PÉROU.

Si jamais la fortune s'est joué des desseins des hommes, ou plutôt si jamais la Providence a fait éclater sa justice vengeresse, et s'est en quelque façon, justifiée des crimes qu'elle avoit

Pérou, dans  
l'Amérique  
méridionale,  
sur la mer du  
Sud,



permis, c'est dans les catastrophes des premiers conquérans du Pérou. Livrés à l'ambition, à tous les excès des passions, altérés de sang et d'or, ils sont tombés sous le fer, non pas des Indiens, mais des Espagnols, leurs compagnons de rapine et de cruauté, et se sont punis les uns les autres.

On doit se rappeler que *Balboa*, fondateur de la colonie du *Darien*, en tournant vers l'orient, pour aller faire les découvertes qui lui coûtèrent la vie, abandonna à *François Pizare*, officier sous lui, la recherche du pays où l'on buvoit et mangeoit dans l'or, du côté de l'occident. Avec ces espérances, il lui légua la certitude des peines, des fatigues et des dangers inséparables d'une pareille entreprise. *Pizare* ne s'effraya pas. Il sonda le terrain par de petits voyages sur la côte, et quand il vit qu'on pouvoit risquer d'y poser le pied avec quelque apparence d'aller plus loin, il s'associa deux compagnons de fortune, *Ferdinand de Lucques*, ecclésiastique, déjà propriétaire de l'île de *Tatago*, qui fournit la plus grande partie des fonds, et *Almagro*, qui, par sa bonne conduite, s'étoit déjà acquis une grande réputation entre les aventuriers. Quant à *Pizare*, il avoit servi pendant

Les g  
Cuba  
sieur  
hom  
donn  
aucu  
sent

Il  
vaiss  
vingt  
mag  
tié d  
de d  
ne s  
soin  
temp  
eux  
a été  
du P  
ques  
ques  
dans  
tigue  
tent

Et  
Alm  
mais  
cès  
me l  
Piz  
plan

Les guerres de Saint-Domingue et de Cuba, et commandé en chef dans plusieurs expéditions importantes. Ces trois hommes convinrent de ne se point abandonner et de ne se laisser décourager par aucune difficulté, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert et conquis le Pérou.

Ils équipèrent, en 1525, deux petits vaisseaux, sur lesquels ils mirent quatre-vingts hommes et quatre chevaux. *Almagro* et *Pizare* prirent chacun la moitié de la troupe et se séparèrent, afin de découvrir plus de pays à la fois. Ils ne s'éloignoient pas beaucoup. Le besoin de se secourir les réunissoit de temps en temps. Mais déjà éclatoit entre eux la jalousie du commandement, qui a été le vice dominant des conquérans du Pérou. Quant à *Ferdinand de Lucques* il n'en est désormais guères plus question, qu'on ne parle ordinairement, dans les entreprises de génie et de fatigue, des riches capitalistes qui y mettent leur argent à intérêt.

En trois ans de course, *Pizare* et *Almagro* ne firent aucun établissement, mais ils réussirent à s'assurer que le succès de leurs projets étoit possible. Comme leurs fonds étoient presque épuisés, *Pizare* prit le parti d'aller présenter son plan à la cour d'Espagne, pour en obte-

nir des secours. Il y fut bien reçu ; mais il n'en rapporta que le titre de *Marquis* et celui de *Capitaine et Gouverneur-général* de tous les pays que les Espagnols soumettoient dans ces contrées. Il ramena quelques aventuriers et ses quatre frères aussi braves et aussi entreprenans que lui. Pendant ce temps *Almagro* recrutoit à Panama. Il fut très-piqué de ce que *Pizare* s'étoit fait décerner toute l'autorité. Celui-ci l'appaisa en le nommant son lieutenant. Ils partirent en 1530, sur trois vaisseaux qui portoient deux cents hommes, et environ soixante chevaux. C'étoit là toute l'armée.

*Almagro* resta sur sa flotte ; *Pizare* s'avança dans les terres. La première opération de ses soldats, aventuriers ramassés, dont à la vérité il n'étoit pas tout-à-fait maître, fut le pillage d'une petite ville, où ils avoient été bien reçus. Le *Cacique* se cacha. On le découvrit, et on l'amena au commandant qui s'efforça en vain de lui persuader que les Espagnols n'avoient pas violé, à son égard, les lois de l'hospitalité. En cette occasion, les soldats mirent en pièces des émeaudes, dont ils ne connoissoient pas le prix : le tout par simple amusement et pour en éprouver la du-

reté. *Pizare* envoya des échantillons du butin à *Almagro*, qui partit avec cet appât pour aller recruter à Panama et aux environs. La petite armée avoit grand besoin de renfort. *Pizares* étoit instruit dans ses courses, et savoit qu'elle résistance l'attendoit.

L'empire du Pérou étoit déchiré par une guerre civile, qui empêcha deux princes rivaux qui se disputoient le trône, de s'occuper d'une poignée d'étrangers débarqués sur leurs côtes. Cette guerre étoit entre *Huascar* et *Atahualapa*. Le premier, fils légitime du défunt empereur, et déjà possesseur de la couronne; le second bâtard, et qui y aspirait. Trois victoires décidèrent en faveur d'*Atahualapa*. *Huascar* fut fait prisonnier. Ces avantages donnèrent au vainqueur le loisir de tourner son attention sur les étrangers. Ce prince n'en fut pas d'abord fort alarmé. Ils n'étoient que deux cents; que pouvoit un pareil nombre? Cependant cette poignée d'hommes avoit déjà défait une grande armée que des caciques tributaires lui avoient opposée.

On se souvient que *Cortez* dut en partie ses succès à l'opinion répandue chez les Mexicains que *Quézaleva*, fondateur de leur empire, en étoit parti

pour aller soumettre des régions à l'Est, et que ses successeurs devoient renvoyer au Mexique des guerriers chargés de donner des lois à ce pays, et de réformer son gouvernement; que *Cortez* étoit cet envoyé du prince de l'Est, qu'il seroit par conséquent inutile de lui résister. Par une singularité bien remarquable, une opinion presque semblable régnoit au Pérou : savoir, que les Espagnols reconnus par leurs armes maîtres du tonnerre, étoient frères des Péruviens, descendans comme eux du soleil; que *Pizare*, leur chef, étoit plus particulièrement issu de cet astre, *Inca* lui-même, fils du suprême *Virachoca*, et par là, proche parent de l'*Inca Atahualapa*; que les violences exercées par les Espagnols étoient des châtimens commandés par le grand *Virachoca*, qu'il falloit se soumettre à leur autorité et courber la tête sous le sceptre de *Pacachamac*, c'est-à-dire de l'empereur souverain, dont *Pizare* se disoit l'envoyé.

On ne sait si *Pizare* étoit instruit de ce préjugé, qui lui étoit si favorable, lors de la première ambassade qu'il envoya à *Atahualapa*. Ce commandant de soixante-dix hommes, fit dire au général de cent mille soldats : « Je suis le sujet

« du plus grand monarque du monde.  
« Il m'a envoyé pour vous retirer, vous  
« et votre peuple, de la pratique d'une  
« religion impie et abominable. J'espère  
« que vous me recevrez avec bonté. En  
« ce cas vous pouvez compter sur ma  
« fidélité à vous servir ; si au contraire  
« vous cherchez à menuire, si vous pré-  
« ferez la guerre à la paix, vous verrez  
« bientôt que les Espagnols sont aussi  
« terribles à leurs ennemis, qu'utiles à  
« leurs alliés ».

La réponse de l'*Inca* fut soumise et dans les principes de sa prévention. *Ferdinand Soto*, jeune officier, d'une figure agréable, accompagna l'envoyé qui portoit à l'empereur cette espèce de défi du général. En le voyant, *Atahualpa* s'écria : « Voilà la vraie figure, le port  
« et l'habit de notre dieu *Virachoca*,  
« exactement décrite par l'*Inca Vira-  
« choca*, notre ancêtre ». Il dit ensuite que persuadé que tout ce qui devoit arriver étoit ordonné d'avance par le grand *Virachoca*, quoiqu'averti des victoires des Espagnols, il n'avoit pris aucune mesure contre eux, qu'il se soumettoit à ce qu'ils exigeroient de lui, qu'il réclamoit seulement leur clémence pour ses sujets, ses femmes et ses amis.

Ce langage paroît bien étrange de la

part d'un homme qui avoit au moment même cent mille combattans sous ses ordres. Ils étoient placés en échelons rétrogrades vers le centre de son royaume. Cette disposition donnoit de la vraisemblance à l'opinion, que ce prince n'avoit laissé engager si avant les Espagnols dans ses états, que pour les envelopper et les détruire. Aussi les auteurs conviennent-ils qu'il faut ajouter peu de foi à ces discours réciproques, et ils en donnent une bonne raison, c'est que Péruviens et Espagnols n'avoient que de mauvais interprètes et ne s'entendoient encore que difficilement, que pour les besoins ordinaires de la vie.

On peut mettre dans le rang des choses, au moins hasardées, le discours prétendu du moine *Vincent Valverde*. Si ce discours est vrai, ce moine étoit un enthousiaste bien étonnant. On le fait sortir des rangs au moment que les deux armées se mesuroient des yeux. Il avance vers l'*Inca*, étonné de son capuchon et de son froc, si différent de l'habit guerrier; il lui parle de l'empereur *Charles-Quint*, du pape, de Dieu le père, du fils, du Saint-Esprit, de la Divinité et de la vie de Jésus-Christ. « Et qui apprend toutes ces choses, dit *Atahualapa*? Ce livre, répond *Val-*



« *verde*, en lui présentant l'évangile ». L'empereur le prend, le porte à son oreille, n'entend rien : il le jette à terre. On raconte de lui ces paroles : « Vous « croyez que *J. C.* est Dieu ? Il est mort. « Pour moi, j'adore le soleil et la lune « qui sont immortels. Je ne dois de « tribut à aucun prince. Je ne veux être « vassal que des dieux. Je ne dois rien « au pape. Je ne connois point le droit « qu'il prétend avoir de disposer de mon « royaume. Quant à ma religion, ce se- « roit une folie et une impiété d'abjurer « la doctrine que je tiens de mes ancê- « tres, jusqu'à ce que vous m'ayez dé- « montré la fausseté de la mienne et la « vérité de la vôtre ».

Ces blasphêmes font fuir le moine. Il rentre dans les rangs. La charge sonne. *Pizare* convaincu que tout dépend du sort de l'*Inca*, fond à la tête de quinze cuirassiers sur les troupes qui environnoient la litière de ce prince. Il y eut autant de résistance que pouvoient en faire des corps nus, contre des corps de fer. Un soldat nommé *Michel* pénètre le premier. Les autres suivent, renversent les porteurs et font l'*Inca* prisonnier. La nouvelle de ce malheur n'est pas plutôt répandue dans l'armée qu'elle se rompt et se disperse. Les Es-

pagnols n'ont plus que la peine de tuer, et se trouvent en un instant les seuls êtres vivans sur le champ de bataille.

Le butin fut immense, parce que les Péruviens comptant sur leur grand nombre, étoient venus à cette journée parés comme pour une fête. *Atahualapa* offrit pour sa rançon, ce que l'appartement où on l'avoit renfermé pouvoit contenir d'or jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre. On accepta cette proposition, et on prit de lui des ordres pour aller dans tous les temples de l'empire ramasser cette somme. Ces courses pour lesquelles les Espagnols ne se firent point à d'autres, leur donnèrent lieu de connoître le pays. *Atahualapa* apprit dans sa prison qu'*Huascar*, son frère, qu'il tenoit dans ses chaînes, avoit fait des offres à *Pizare* pour être délivré. Il envoya ordre de le faire mourir, ce qui fut exécuté; mais lui-même ne tarda pas à éprouver le même sort.

Quoique l'or arrivât par monceaux, les Espagnols n'en trouvoient jamais assez. Les vainqueurs ne purent se dispenser d'en céder quelque partie à *Almagro*, quoiqu'il n'arrivât qu'après la victoire. Il amenoit cent cinquante hom-

mes et cinquante chevaux. Il y eut entre les anciens et les nouveaux soldats, des querelles pour le partage. Les chefs eurent aussi des discussions assez vives. Cependant l'intérêt commun les porta à se réconcilier. Ils convinrent aussi que pour garantir leurs soldats des maux inséparables de l'oisiveté, savoir la débauche et sur-tout la passion effrénée du jeu, auquel ils se livroient avec fureur, il convenoit de continuer au plutôt leurs conquêtes; mais l'*Inca* étoit un obstacle. Puisqu'on avoit sa rançon, il falloit lui rendre la liberté; et alors, quel droit restoit-il sur l'empire? Le malheureux demandoit avec ardeur l'exécution des promesses qu'on lui avoit faites. Il offroit de se soumettre au joug le plus pesant, de ne jamais rien faire de contraire aux intérêts des Espagnols, de se reconnoître vassal de *Charles Quint*, de payer un tribut annuel, de recevoir le baptême aussitôt. Vains efforts! sa mort étoit nécessaire.

*Pizare* et *Almagro* établissent un tribunal, dont ils étoient les premiers juges. On produit contre l'*Inca* six chefs d'accusation. Que n'étant que bâtard, il s'est emparé de la couronne; qu'il a fait mourir *Huascar*, son frère et son souverain; qu'il a donné les ordres pour son

supplice étant prisonnier, qu'il a autorisé et commandé des sacrifices humains ; qu'il a suscité des guerres injustes , causes de la mort de beaucoup d'hommes ; qu'enfin , depuis même que les Espagnols sont au Pérou , il a levé des taxes sans leur aveu , dissipé le trésor public , qui étoit leur propriété , et s'est efforcé de faire révolter les Indiens. *Atahualpa* se défendit très-bien. Après avoir prouvé l'incompétence des juges au sujet de la mort de son frère , des guerres et des impôts , il nia la conspiration des Indiens , dont on l'accusoit , et prit le ciel et la terre à témoins de la fidélité avec laquelle il avoit rempli ses engagements. Il n'en fut pas moins condamné à être brûlé vif ; et par grâce , parce qu'il voulut bien se soumettre au baptême , on l'étrangla auparavant. Sa mort ne fut pas plutôt sue , que les Péruviens proclamèrent *Manco - Capac* , frère d'*Huascar*.

La renommée , qui exagère tout , publia en Europe , avec ses cent bouches , qu'à Quito , à Cusco , à Lima , qui étoient les principales villes du Chili et du Pérou , l'or se ramassoit comme le sable , que les palais en regorgeoient , que les murs des temples , qui n'en étoient pas bâtis , en étoient couverts. Cette opinion

attira beaucoup d'aventuriers. Les uns vouloient faire la guerre pour leur propre compte , d'autres se joignirent aux premiers conquérans , ou leur vendirent très-cher les troupes qu'ils amenoient , que *Pizare* et *Almagro* incorporèrent. Ces deux hommes étoient toujours les chefs de l'entreprise , mais toujours jaloux et rivaux. Sous leurs ordres , des détachemens espagnols lancés de tous côtés , rançonnoient les villes et pilloient les provinces.

Touché de la misère des peuples , *Manco-Capac* conçoit le dessein d'aller trouver lui-même les Espagnols , et de leur demander la paix , à quelque condition que ce soit. « S'ils sont vraiment  
« les enfans du Soleil , dit-il à son conseil , comme le furent nos ancêtres ,  
« dont la vérité étoit le premier principe , leurs actions répondront à leurs  
« paroles. Ils tiendront celles qu'ils m'auront données. Je ne puis me persuader qu'ils veuillent me priver de mon  
« légitime héritage. J'irai les trouver  
« avec l'appareil de la paix. Au lieu d'armes , portons leur des présens. Ils serviront à nous gagner l'affection de ces  
« hommes avides , ou bien à apaiser le  
« courroux des dieux irrités. Si , après  
« la démarche que je veux faire , les Es-

« pagnols ne me rendent pas l'empire ,  
 « nous pourrons conclure que la pro-  
 « phétie de l'*Inca* , mon père , est ac-  
 « complie , que notre empire est passé  
 « aux étrangers , que notre gouverne-  
 « ment politique est anéanti , notre re-  
 « ligion abolie. Si le grand *Pacachamac*  
 « le veut ainsi , qu'avons-nous à faire ,  
 « que de nous soumettre ? »

Le conseil acquiesça au désir du bon  
 empereur. *Manco-Capac* alla trouver  
*Pizare* , qui fit avec lui un traité de cir-  
 constance ; c'est-à-dire que *Pizare*  
 accorda des conditions avantageuses ,  
 parce qu'il apprit que plusieurs géné-  
 raux indiens avoient des troupes , qui  
 pourroient l'accabler. Mais quand il  
 les eut désarmés par cette négociation ,  
 il reprit son premier plan de conduite ,  
 qui consistoit à établir des forteresses ,  
 à prendre des villes , à former des colo-  
 nies d'Européens , pour s'emparer in-  
 sensiblement de l'empire. Le monarque  
 fut donc obligé , malgré sa répugnance ,  
 de recourir aux armes. Le sort toujours  
 contraire , lui fit prendre une résolution  
 définitive. Il rassembla ses sujets. Dans  
 un discours plein d'une tendresse pa-  
 ternelle , il les remercia du zèle qu'ils  
 avoient montré , leur dit qu'il ne vouloit  
 pas soutenir son rang aux dépens de leur  
 sang et de leur bonheur.

« La prophétie de l'*Inca*, mon père,  
« est accomplie, ajoute-t-il. Une nation  
« étrangère m'a précipité de mon trône,  
« a aboli nos lois, et profané notre  
« religion. Si j'en avois été bien con-  
« vaincu avant de prendre les armes,  
« je me serois soumis au décret du ciel;  
« car il faut avouer que sous tous les  
« rapports, excepté quant à la justice,  
« la description faite dans la prophétie,  
« convient aux Espagnols. Ils portent  
« dans leurs mains le tonnerre des dieux,  
« et par là ils prouvent que le tout-  
« puissant les protège. Avec une poignée  
« d'hommes ils détruisent des armées  
« innombrables. ils vivent sans alimens.  
« Ils portent dans les combats une vi-  
« gueur toujours nouvelle. Il faut con-  
« clure de-là que la main de *Pacacha-*  
« *mac* les soutient, et que pendant  
« qu'il leur donne des forces, il répand  
« la crainte et l'abattement dans nos  
« esprits.

« Soumettons-nous donc : c'est le  
« seul moyen d'éviter des calamités  
« plus grandes encore. Quant à moi, je  
« me retirerai dans les montagnes des  
« Andes. Ma plus grande consolation  
« sera d'apprendre que vous jouissez  
« sous vos nouveaux maîtres de la tran-  
« quillité et du bonheur. Dans ma triste



« solitude , je m'occuperai de votre fé-  
 « licité. Je vous conjure de vous sou-  
 « mettre aux Espagnols , de leur obéir  
 « autant que vous pourrez , afin de les  
 « engager à vous bien traiter , et j'ai  
 « tendu de vous un soupir et une larme ,  
 « lorsque vous vous rappellerez le prince  
 « infortuné , qui toujours aimait et chérissait  
 « son peuple ». Ce discours prouve de  
 nouveau l'opinion généralement répandue  
 chez les Péruviens ; que le moment  
 de la destruction de leur empire étoit  
 arrivé. On peut regarder aussi ce dis-  
 cours comme une imprécation de ce bon  
 prince contre les tyrans qui alloient op-  
 primer son peuple. S'il fit dans sa soli-  
 tude des vœux pour la destruction de  
 ces tyrans , il fut exaucé.

Le premier qui éprouva les effets  
 de l'espèce de malédiction prononcée  
 contre les conquérans , fut *Almagro*. Il  
 avoit toujours été tantôt en querelle ou-  
 verte , tantôt en mésintelligence sourde  
 avec les *Pizare*, *Ferdinand* et *Gonzalez*  
*Pizare*, frères du marquis, se trouvant  
 assiégés dans Cusco par les Indiens,  
*Almagro* accourt comme pour les se-  
 courir ; mais on prétend que son véri-  
 table dessein étoit de deposéder les  
*Pizare* et de prendre la ville pour lui-  
 même. On ajoute qu'il offrit à *Manco*-

*Capé*  
 des a  
 cont  
 tenir  
 anro  
 « J'ai  
 « dro  
 « ple  
 « des  
 « aut  
 vain  
 les Es  
 c'étoi  
 autori  
 de bo  
 noisse  
 « neu  
 « Inc  
 « pire  
 « l'ex  
 « teni  
 « trah  
 tion q  
 ragés  
 assiég  
*Manco*  
 diqua  
*Alm*  
 siège ,  
 l'adres  
 des P

*Capac*, qui étoit à la tête de l'armée des assiégeans, de faire avec lui alliance contre les *Pizare*, et de l'aider à se soutenir sur le trône, quand ce prince lui auroit remis *Cusco*. L'Incas répondit : « J'ai pris les armes pour recouvrer mes « droits, et rendre la liberté à mon peuple, et non pour protéger les vils « desseins d'un usurpateur contre un « autre ». Son conseil lui représenta en vain qu'en fomentant la discorde entre les Espagnols, il les affoiblirait, et que c'étoit le plus sûr moyen de rétablir son autorité. Constant dans ses principes de bonne foi, que les politiques ne connoissent guères, il répliqua : « L'honneur défend la dissimulation à un « Inca. J'aime mieux perdre mon empire et passer le reste de ma vie dans « l'exil et dans l'obscurité, que de maintenir ma dignité par la fourberie et la « trahison ». Il arriva de cette résolution que les Indiens rebutés et découragés par les avantages continuels des assiégés sur eux, se retirèrent, et *Manco-Capac*, comme on l'a vu, abdiqua.

*Almagro* prit dans les opérations du siège, la place des Péruviens. Il joignit l'adresse à la force, gagna les soldats des *Pizare*, fut reçu dans la ville, et

fit ses rivaux prisonniers. Il battit aussi un détachement que le marquis envoyoit au secours de ses frères , et mit dans ses chaînes *Alvarado* , leur capitaine. Fier de ses succès, il refusa d'abord des propositions assez justes que le marquis lui fit , il consentit cependant ensuite de suspendre les hostilités , à condition d'envoyer l'un et l'autre dans le même vaisseau des députés en Espagne , pour faire régler leurs prétentions. La principale étoit la possession de la capitale, que chacun disoit être de son département. Par ce traité , *Ferdinand Pizare* , fut mis en liberté. *Gonzalez* s'étoit sauvé.

Quand celui-ci sut son frère hors de danger , au lieu d'attendre l'effet de la députation envoyée en Espagne , il revint contre *Almagro* avec de nouvelles troupes. Au lieu d'aller au-devant de *Ferdinand* , et de l'attaquer pendant que ses troupes n'étoient pas encore toutes réunies , ce qui auroit été , à *Almagro* , facile et avantageux , il se tint seulement sur la défensive , pour ne point paroître vouloir prévenir le jugement qui devoit être prononcé en Espagne. Ces délais donnèrent à *Ferdinand* le temps d'augmenter son armée. Quand la bataille devint inévitable ;

*Almagro* trouva son ennemi beaucoup plus fort qu'il ne s'y attendoit. De plus il étoit malade, et ses soldats étoient fatigués d'une longue route. *Orgonnez* et *Pedro de Lerma*, ses deux principaux officiers, quoiqu'habiles, exécutèrent mal ses ordres. Ils se lancèrent imprudemment dans le bataillon ennemi. Une blessure fit tomber *Orgonnez*, et commença la déroute. En vain *Almagro*, porté sur un brancard, voulut s'opposer à la fuite ; il fut entraîné. Les troupes de *Pizare* entrèrent dans Cusco en le poursuivant, et il y fut fait prisonnier.

*Ferdinand* le tenant entre ses mains, crut devoir couper sans pitié toutes les têtes de cette hydre de division, sans cesse renaissante. Il ne fit grâce à personne. *Orgonnez*, *Lerma*, de vieux soldats employés dès le commencement à l'expédition contre le Pérou, ceux qu'on crut amis confidens d'*Almagro* ou simplement portés pour lui, furent massacrés. Quant au chef, *Ferdinand* jugea à propos de lui faire son procès en règle. Il fut accusé de s'être emparé de Cusco par force, ce qui avoit causé l'effusion de sang espagnol ; d'avoir voulu se liquer secrètement avec *Manco-Capac* ; d'avoir empiété sur la juridiction de *Pi-*

zare , et livré deux batailles à ses compatriotes.

Pour ces forfaits , le vieux général fut condamné à la mort. Il appela à l'empereur , implora de la manière la plus touchante la clémence de *Ferdinand* , lui remontra que le tenant son prisonnier , il lui avoit sauvé la vie ; qu'il étoit le premier associé de *Pizare* , dans l'expédition du Pérou , et cause de ses succès ; qu'il étoit vieux et infirme ; qu'on le laissât jouir tranquillement comme un particulier , de ce reste de la vie qu'il avoit passée dans une suite de travaux , de peines et de malheurs. *Ferdinand* fut inflexible. Il avoit ordre du marquis , son frère , de se défaire d'*Almagro* , comme le seul obstacle à son ambition , le seul qui pût l'empêcher de commander sans concurrent dans le Pérou. *Almagro* fut étranglé dans sa prison , et décapité ensuite publiquement sur un échafaud. Ainsi périt à l'âge de soixante-quinze ans , un des deux premiers conquérans du Pérou , par l'ordre de son collègue. *Almagro* étoit bon et humain. Les Indiens le regretèrent , comme le seul rempart qui leur restoit contre la tyrannie des *Pizare*.

En vain ceux-ci promenèrent la hache de la vengeance sur les têtes de tous les

partisans d'*Almagro*, qu'ils purent découvrir, il en resta beaucoup qui jurèrent une haine implacable aux bourreaux de leur chef. Le marquis *Pizare* crut le meurtre de son rival une action assez éclatante pour avoir besoin d'être justifiée en Espagne. Il y envoya son frère *Ferdinand*, l'exécuteur de cette atrocité. On croit qu'il s'y rendit coupable d'un nouveau crime, en faisant empoisonner *Jago d'Alvarado*, tuteur du fils d'*Almagro*, qui étoit parti de son côté, pour plaider la cause de son pupille. Ce jeune homme étoit tenu en prison par le marquis, qui avoit confisqué ses biens. Malgré les riches présens que *Ferdinand* répandit, il fut lui-même confiné dans la tour de *Medina del Campo*, où il resta vingt-trois ans.

Il est assez difficile d'asseoir une opinion sur la conduite du marquis *Pizare*, à l'égard de la faction d'*Almagro*, qui étoit nombreuse et puissante. Les uns disent qu'il tenta tous les moyens de douceur pour la dissoudre, qu'il offrit aux principaux chefs des sommes considérables, les emplois les plus lucratifs, les places les plus honorables, s'ils vouloient lui faire le sacrifice de leur haine, et que ce fut seulement après avoir inutilement fait briller ces espé-

rances, qu'il résolut de les détruire. D'autres assurent que sans recourir d'abord à ces voies de douceur, il se déclara tout d'un coup ennemi irréconciliable de tous ceux qu'il soupçonnoit d'avoir du penchant pour son rival, et qu'il prit toutes les mesures propres à les réduire à la misère la plus profonde.

Quelle qu'ait été d'abord sa marche, il est certain que ses vexations à leur égard furent portées à la fin au dernier degré. On nota comme rebelles ou suspects de rébellion tous ceux qui avoient servi sous *Almagro*. On publia un édit qui défendoit sous les peines les plus sévères de les recevoir ou de leur donner aucun secours. Non content de rendre ainsi leur condition déplorable, le marquis prit toutes sortes de mesures pour les empêcher d'aller porter leurs plaintes en Espagne. La nécessité, quelquefois mère du désespoir, leur mit le poignard à la main contre leur persécuteur. Malgré ses précautions, ils le surprirent dans Lima, qu'il avoit fondée, le siège de sa prospérité et de sa gloire. Les conjurés l'attaquèrent dans son palais. Il se défendit vigoureusement, tua de sa main quatre des assaillans, en blessa plusieurs autres; mais il tomba enfin sous le fer



des meurtriers , à l'âge de soixante et un ans.

*Pizare* étoit affable, généreux, avant que la fortune l'eut rendu orgueilleux et avide. Il y a deux taches dans sa vie , la mort d'*Atahualapa*, et celle d'*Almagro*. La couronne d'Espagne lui doit ses principaux établissemens dans l'Amérique méridionale. Il y bâtit les villes les plus florissantes , et il les construisit à la manière d'Europe. Il s'appliqua sans relâche à fonder les colonies , à enrichir le Pérou des fruits de l'industrie et des manufactures d'Europe. On doit lui reprocher d'avoir introduit la servitude personnelle, qui a rendu les Indiens si malheureux. Il distribua aux colons espagnols les terres indigènes , et les fit esclaves sur leurs propres biens, obligés de travailler au profit de leurs nouveaux maîtres, soumis à des châtimens rigoureux et avilissans, s'ils osoient désobéir ou se plaindre de leur sort. Quand *Pizare* demanda la confirmation de cette loi oppressive, *Charles-Quint* répondit : « Je veux m'informer particulièrement « des usages du pays , et savoir si la de-  
« demande est conforme à la justice ». Ceux qui gouvernent ignorent qu'en fait de loix tyranniques, différer de les abattre

aussitôt qu'on en a connoissance , c'est les confirmer.

C'est ce que vouloit persuader à *Charles-Quint*, le célèbre *Barthélemi de las Casas*, évêque de Chappa , l'avocat, l'ami, le protecteur des Indiens, tyrannisés par les Espagnols. Il n'y a point d'efforts qu'il n'ait faits pour mettre des bornes à la rapacité et à la tyrannie des conquérans , et pour rendre moins cruelle l'oppression sous laquelle les nouveaux possesseurs des biens de ces malheureux les faisoient gémir. On le vit plaider leur cause à la cour , devant les tribunaux, dans les conférences , de vive voix, par écrit , solliciter, presser, importuner, passer d'Amérique en Espagne, d'Espagne en Amérique , sans se lasser des fatigues , se rebuter des mauvais succès , se laisser intimider par le nombre et la puissance des ennemis que son zèle lui attiroit. Sa persévérance fut quelquefois couronnée du succès ; il arracha à force d'instances des lois favorables aux opprimés ; mais il eut souvent encore plus de peine à les faire exécuter qu'à les obtenir. Il mourut à quatre-vingt-douze ans , emportant la douleur de laisser à ses chers Indiens moins d'espérances que de craintes.

Après la mort du marquis *Pizare*, les conjurés commirent la même faute qu'il avoit faite après la mort d'*Almagro*. Non-seulement ils s'emparèrent de l'autorité et des richesses, mais ils voulurent contraindre tout le monde à approuver leur action et les mesures prises en conséquence. Ceux qui ne se prêtèrent pas à leurs vues, furent maltraités, dépouillés, exilés, et plusieurs perdirent la vie. Sur ces entrefaites arriva *Vaca de Castro*, envoyé ou comme gouverneur, si *Pizare* étoit mort, ou comme commissaire pour prendre connoissance des différends entre le marquis et *Almagro*, et des circonstances du meurtre du dernier. Son apparition étonna les partisans du jeune *Almagro*, qui avoient nommé le fils de leur ami gouverneur à la place de *Pizare*. Mais déjà la discorde étoit entre eux. Ils se dressaient des embûches. *Almagro* ne se sauva qu'avec peine d'une entreprise contre sa vie, par un *Alvarado*, qui avoit été son zélé partisan. Celui-ci fut pris dans son propre piège, et subit le sort qu'il destinoit à son ami.

Cette mésintelligence donna de grands avantages à *Castro*. Quand *Almagro* eut communication de ses pouvoirs, il se réduisit à demander le gouvernement

de *Cusco*, qu'il prétendoit avoir appartenue à son père. Ce qu'il donnoit comme une preuve de modération n'étoit pas regardé comme telle par l'envoyé d'Espagne; mais cette demande étoit appuyée d'une armée. *Castro* mit la chose en négociation, différa la réponse définitive, s'approcha du jeune imprudent, et lui débaucha ses troupes. Dans une action où *Almagro* montra une bravoure et une habileté digne de son père, il se trouva trahi. Il auroit pu se sauver, comme fit l'Inca *Mancocapac*, qui enfin, étoit descendu de ses montagnes, pour profiter de la division des Espagnols; mais il voulut aller à *Cusco* enlever ses trésors. Les magistrats qu'il avoit mis en place, ames vénales, amis perfides, dans l'espérance de mériter la faveur du vainqueur, l'arrêtèrent et le livrèrent à *Castro*. A vingt ans, *Almagro* s'étoit déjà distingué dans la guerre et dans le conseil. Ces qualités qui le rendoient redoutable furent peut-être son plus grand crime. *Castro*, sans balancer, lui fit trancher la tête.

*Gonzalez Pizare* arrivoit d'une expédition malheureuse qui avoit duré deux ans. Quoiqu'il vint réduit au plus triste état, avec un faible reste des troupes qui l'avoient accompagné, son nom

seul et les partisans de sa famille pouvoient donner beaucoup d'embarras au gouverneur. *Castro* alla le trouver. Moitié force, moitié persuasion, il l'engagea à se retirer dans ses terres, sans distinction ni autorité. Alors le gouverneur put vaquer aux occupations bienfaisantes qui illustrent son administration. Il s'appliqua à bannir les désordres, à reformer les abus, à faire des établissemens utiles, dont les Indiens et les Espagnols sentirent également l'avantage.

Pour la police, la justice, la distribution des terres, la répartition des impôts, il rapprocha autant qu'il put son gouvernement de celui des Incas, dont il s'informait soigneusement. A sa diligence des écoles s'élevèrent dans les villes. Les Indiens y étoient appelés sans violence, pour y recevoir des leçons de morale et s'instruire dans le christianisme. La plupart des *Caciques* rentrèrent dans leurs biens. Il leur accorda même une espèce de juridiction utile à leurs anciens sujets. *Castro* pourvut à la sûreté et à la commodité des routes, arrêta la licence des soldats, les disposa par des encouragemens au mariage et au travail, et osa rechercher la conduite des officiers du roi qui avaient amassé

des fortunes prodigieuses par la rapine et l'oppression.

On dit osa ; car il falloit de la hardiesse pour attaquer ces concussionnaires. Ce fut l'appui qu'ils donnèrent aux mécontents , comme il s'en trouve toujours , qui détermina la cour d'Espagne à envoyer un vice-roi. Il se nommoit *Mines Vela*. Il vint plein de préjugés contre le gouverneur qu'il trouvoit avoir été trop modéré dans ses réformes. Ce que *Castro* avoit encore toléré d'usages peu favorables aux Péruviens , le vice-roi les regarda comme des usurpations vexatoires qu'il falloit tout d'un coup détruire. Telle étoit la servitude personnelle des Indiens , et d'autres coutumes aussi lucratives pour les conquérans , que pénibles et ruineuses pour le peuple conquis.

Il arriva de-là que ces mêmes officiers et magistrats qui avoient appuyé les plaintes contre *Castro*, tous intéressés à soutenir la servitude des Indiens , qui leur étoit très-avantageuse , devinrent ennemis mortels du vice-roi. En vain l'ex-gouverneur lui remontra qu'il courait des risques en se rendant odieux aux Espagnols , que les réformes devoient se faire peu à peu , de manière qu'on s'accoutumât à les suivre, sans les

la rapine

le la har-  
ncussion-  
donnèrent  
en trouve  
our d'Es-  
il se nom-  
in de pré-  
qu'il trou-  
ns ses ré-  
encore to-  
aux Péru-  
omme des  
alloit tout  
t la servi-  
, et d'au-  
s pour les  
ruineuses

s officiers  
puyé les  
intéressés  
liens, qui  
devinrent  
En vain  
qu'il cou-  
nt odieux  
rmes de-  
e manière  
e, sans les

apercevoir. *Véla* prit ces représenta-  
tions pour des murmures , qui annon-  
çoient des dispositions à la révolte. Il fit  
arrêter *Castro* , le mit prisonnier sur un  
vaisseau et l'envoya en Espagne.

*Gonzalez Pizare* que *Castro* avoit  
contenu par sa prudence , apprenant  
dans sa retraite la conduite peu mesu-  
rée du vice-roi , offrit , sous main , aux  
mécontents , de les soutenir contre lui.  
Quoiqu'il n'ignorât pas l'orage qui se  
formait , cet homme opiniâtre n'en sui-  
vit qu'avec plus d'ardeur le dessein de  
faire observer son règlement , dont l'af-  
franchissement des indiens faisoit la par-  
tie la plus essentielle. Les magistrats s'éle-  
vèrent contre cette mesure. *Pizare* , qui  
fomentoit le mécontentement , arma  
puissamment pour se faire craindre.  
*Manco-Capac* , attentif à profiter de ces  
divisions , fit offrir son secours au vice-  
roi. Il ne le refusa pas. Cette alliance  
donna lieu à *Pizare* de publier qu'il  
combattait pour l'Espagne contre ses  
ennemis naturels. *Manco-Capac* fut tué  
par accident. *Véla* , privé de cette res-  
source , abandonné de presque tous les  
Espagnols , irrités de sa conduite , qu'ils  
jugeoient condamnable , parce qu'elle  
nuisoit à leur cupidité , poussé par *Gon-*



zalez jusqu'aux extrémités du Pérou , fut tué dans une bataille.

Il n'y a point de doute que si *Pizare* eût voulu alors profiter de ses avantages , il pouvoit se mettre la couronne sur la tête. Le plus grand nombre des Espagnols ou s'étoient ouvertement déclarés contre le vice-roi , ou avoient fait manquer ses opérations , en le faisant manquer d'argent , en traversant ses levées et en favorisant , au contraire , les projets de *Pizare*. Ils avoient donc tous à craindre d'être punis , et par conséquent étoient très-intéressés à se mettre à couvert sous l'autorité qu'ils lui conféreroient , et par conséquent , à lui en donner une très-grande. Cependant ils s'en tinrent à le gratifier de celle de *gouverneur-général* , et il s'en contenta.

1546.

*Gonzalez* en étoit décoré , lorsqu'il arriva un homme sans éclat , sans prétentions , nommé *Pierre Gasca* , simple licencié , revêtu du titre modeste de *président du conseil* , ni guerrier , ni opiniâtre dans ses résolutions , comme il s'annonçoit lui-même : « Je suis , disait-il , chargé d'un ordre de l'empereur pour *Gonzalez*. S'il refuse d'obéir , je m'en retourne sur-le-champ en Espagne , parce que je n'ai ni l'intention ,

du Pérou ,

si *Pizare*  
ses avan-  
couronne  
ombre des  
tement dé-  
voient fait  
le faisant  
sant ses le-  
traire , les  
donc tous  
par consé-  
à se mettre  
ls lui con-  
t , à lui en  
pendant ils  
celle de  
contenta.  
orsqu'il ar-  
ns préten-  
simple li-  
e de pré-  
r , ni opi-  
comme il  
is , disait-  
empereur  
obéir , je  
en Espa-  
attention ,

« ni le talent de le forcer à l'obéissance  
« par les armes. »

Il envoya à *Pizare* une lettre du roi d'Espagne , dans laquelle le monarque le plaignoit d'avoir été contraint des'opposer à la rigoureuse inflexibilité du vice-roi , qu'on étoit bien persuadé qu'il ne l'avoit fait que par amour du bien public , et on le prioit d'aider le président de ses conseils et de son crédit. *Gasca* accompagna cette lettre d'une autre en son non , remplie d'expressions amicales et flattenses. Il y avoit cependant à la fin une pointe d'amertume. « Vous n'a-  
« vez jamais vu , disoit-il , *Charles-Quint* ,  
« ni sa cour , ni ses armées , et vous pour-  
« riez avoir une fausse idée de sa puis-  
« sance ; mais sachez que le grand turc  
« qui marchoit contre lui à la tête de  
« trois cent mille hommes , avancé jus-  
« qu'à la vue du camp impérial , saisi de  
« frayeur , s'est retiré précipitamment  
« sans oser livrer bataille ».

Ces mots fixèrent l'attention de *Gonzalez Pizare*. Il y vit une menace implicite , qui lui rendoit suspecte la douceur de *Gasca*. De Cusco où il étoit , il envoya ordre à Lima de préparer un vaisseau , d'y embarquer le président et de le faire repasser en Espagne. Mais l'adroit licencié avoit si bien travaillé en

peu de temps , que la flotte étoit déjà gagnée, et le gouverneur ne s'en doutoit pas. Il voulut faire sortir de Cusco l'agent de *Gasca*, qui avoit apporté ses lettres , parce qu'il découvrit que sous main il relevoit l'espérance des partisans du défunt vice-roi , qu'on appeloit royalistes. Mais les magistrats auxquels le président avoit promis pardon et récompenses , lui étoient déjà dévoués , et protégèrent son agent. *Pizare* ne vit d'autre parti à prendre que de quitter lui-même la ville et de se mettre à la tête de ses troupes.

L'humble licencié , « qui n'avoit , « disoit-il , ni l'intention , ni le talent de « le forcer par les armes » , se mit à sa poursuite. Il ne savoit pas se battre , mais il savoit diriger ceux qui se battoient. Cependant , dans une première rencontre , le sort des armes fut contraire à l'armée royaliste. *Gasca* ne voulut pas essayer un second combat ; mais il se campa devant *Pizare*, et en peu de jours il débaucha si bien son armée , que la voyant passer toute entière sous les drapeaux du président , *Gonzalez* prit le parti désespéré de se présenter lui-même aux postes avancés et de rendre son épée.

Presque tous les officiers furent pris ,

entre autres *Carjaval*, un des principaux, qui ne s'étoit jamais fié aux manières bénignes du président, et qui avoit prédit tout ce qui arrivoit. Ils furent tous condamnés à la mort comme traîtres au roi et à la patrie. Arrivés au lieu de l'exécution, *Pizare* parla ainsi à la foule du peuple qui l'entouroit : « Messieurs, vous n'ignorez pas les services que ma famille a rendus. Nous sommes, mes frères et moi, les conquérans du Pérou. Plusieurs d'entre vous ne possèdent de biens que ceux que le marquis et moi nous leur avons donnés. Plusieurs m'ont des obligations pécuniaires, et autres que je ne veux pas spécifier. Quant à moi, je meurs pauvre et dénué de tout. Les habits que je porte ne sont même pas à moi, ils appartiennent à l'exécuteur. Ils sont le prix du service sanglant qu'il va me rendre. » Il demande les prières de l'assemblée, et place sa tête sur le billot. D'un seul coup elle fut séparée du corps. Le grand embarras de *Gasca* fut ensuite de récompenser ceux qui l'avoient servi. Personne n'étoit content. Le président mit l'ordre qu'il put dans les affaires, demanda un successeur et partit sans appareil et sans éclat comme il étoit venu.

Il vint un vice-roi, nommé *Mendoza* qui mourut de maladie peu de temps après son arrivée. Tout tomba alors dans la confusion. Le Pérou se vit soumis à un gouvernement, ou plutôt à une anarchie militaire. Les soldats se donnèrent des chefs qu'ils massacrèrent les uns après les autres, et il faut remarquer que ces chefs étoient presque tous les premiers conquérans. La soldatesque s'empare des mines de Potosi, pille la caisse royale, nomme des juges et les destitue à son gré. On compte entre ceux qui figurèrent sur le trône et sur l'échafaud, *Nonajosa*, aspirant à la puissance des *Pizare*, *Sébastien de Castilla*, mit presque malgré lui à sa place par ses assassins et égorgé par eux en expiation de leur crime contre *Nonajosa*, *Basco Gondinez*, vengeur de l'un et de l'autre, condamné par les magistrats, qui l'avoient appelé à leur secours contre les révoltés, enfin *Giron*, habile général, qui soutint long-temps sa rébellion; mais qui enfin puni par le glaive de la justice, subit le sort des autres. Dans le cours de ses expéditions il lui arriva de prendre les cloches et d'en fondre des canons. Le pieux historien *Garcilasso* remarque qu'il ne put se servir de cette artillerie : « Dieu ne

« v  
« s  
« h  
L  
de  
qua  
men  
con  
mon  
à l'o  
res o  
à ran  
déco  
post  
qu  
avec  
et d  
gnol  
ports  
prov  
fut d  
Les c  
guerr  
gasin  
en ét  
Il pri  
possi  
moin  
cher  
velles  
L'

*Mendoza*  
de temps  
mba alors  
e vit sou-  
n plutôt à  
soldats se  
ssacrèrent  
l faut re-  
ut presque  
La solda-  
le Potosi ;  
e des juges  
on compte  
r le trône  
, aspirant  
*bastien de*  
é lui à sa  
gé par eux  
ontre No-  
engeur de  
né par les  
pelé à leur  
fin *Giron*,  
ong-temps  
uni par le  
sort des  
péditions  
cloches et  
eux histo-  
n'il ne put  
à Dieu ne

« voulant pas permettre que ce métal  
« sacré servit à la destruction du genre  
« humain. »

*Dom Francisco de Tolède*, marquis  
de *Canetta*, succéda à *Mendoza* en  
qualité de vice-roi. Il eut un gouverne-  
ment ferme qui fut heureux étant se-  
condé par les circonstances. Tout le  
monde étoit las des troubles et disposé  
à l'obéissance. Quelques mesures sévè-  
res qu'il prit en arrivant, contribuèrent  
à ramener plus promptement la paix en  
déconcertant les intrigans. Le vice-roi  
posta des gardes dans toutes les routes  
qui conduisoient aux grandes villes,  
avec ordre d'interroger les voyageurs  
et de visiter leurs papiers. Les Espa-  
gnols étoient obligés d'avoir des passe-  
ports pour aller d'une ville et d'une  
province à l'autre : ainsi le vagabondage  
fut détruit. On défendit le port d'armes.  
Les canons, mousquets, munitions de  
guerre, furent renfermés dans les ma-  
gasins et les arsenaux. Ils ne pouvoient  
en être tirés sans permission du vice-roi.  
Il prit en un mot toutes les précautions  
possibles, pour éteindre jusqu'à la  
moindre étincelle de révolte et empê-  
cher qu'il ne s'en rallumât de nou-  
velles.

L'Inca *Manco-Capac*, avoit laissé . 1557.

dans les Andes un petit-fils nommé *Sayri-Capac*, regardé par les Péruviens, comme leur légitime souverain. Le vice-roi, afin d'assurer la paix de toutes manières, entreprit de le tirer des montagnes, de l'engager à accepter une pension et à venir vivre parmi les Espagnols. *Tolède* eut beaucoup de peine à obtenir cette faveur. Le jour qu'on rémit au prince l'acte de ce traité, il prit un coin du tapis de velours garni d'une frange, qui couvroit la table, et dit : « Cette table et cette frange m'appartenoient il y a pas long-temps. » Aujourd'hui les Espagnols veulent « que je me contente d'un fil. » La comparaison étoit juste et exprimoit bien la valeur des dédommagemens. *Sayri-Capac* ne vécut pas long-temps. On crut que le vice-roi l'avoit fait empoisonner pour ne plus payer sa pension. Avoir pu être soupçonné de l'action et du motif, est un déshonneur pour *Francisco de Tolède* ; mais ce qui arriva ensuite met le comble à l'infamie.

Il y avoit dans les montagnes un autre frère de *Sayri-Capac*, nommé *Tapac-Amaru*. Le vice-roi tâcha de l'attirer aussi. Ce qu'on disoit de la mort du premier n'étoit pas encourageant pour

le s  
Ta  
n'o  
se  
An  
sui  
ni  
se  
le v  
à d  
ne  
lui  
voit  
dan  
ligu  
le g  
vict  
au g  
du  
C  
« le  
« m  
« c  
« e  
« se  
« m  
« p  
« m  
« ce  
« m  
Les



fils nommé  
 les Péru-  
 souverain.  
 la paix de  
 de le tirer  
 ger à accep-  
 vire parmi  
 beaucoup de  
 r. Le jour  
 e ce traité,  
 leurs garni  
 a table, et  
 ange m'ap-  
 ng - temps.  
 ils veulent  
 n fil. » La  
 exprimait  
 magemens.  
 ong-temps.  
 it fait em-  
 ver sa pen-  
 né de l'ac-  
 lés-honneur  
 ; mais ce  
 nble à l'in-  
 es un autre  
 mé *Tapac-*  
 de l'attirer  
 a mort du  
 geant pour

le second. Il refusa de quitter son asile.  
*Tolède* entreprit de le forcer. Le prince  
 n'opposa point d'autre défense que de  
 se retirer plus loin, dans l'intérieur des  
 Andes. Cependant, comme il étoit pour-  
 suivi, faisant réflexion qu'il ne pouvoit  
 ni résister ni se cacher long-temps, il  
 se rendit volontairement, persuadé que  
 le vice-roi auroit pitié d'un prince nu,  
 à demi mort de faim; mais le barbare  
 ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il  
 lui fit faire son procès. On l'accusa d'a-  
 voir pillé des marchands qui passaient  
 dans ses déserts, et d'avoir ourdi une  
 ligue avec ses caciques, pour renverser  
 le gouvernement espagnol. Il se justifia  
 victorieusement, appela à l'empereur et  
 au grand *Pacha Camac* de la sentence  
 du vice-roi.

C'est donc là, disoit cet infortuné,  
 « le prix auquel les Espagnols me paient  
 « mon empire? Ce sont donc là les ré-  
 « compenses de la confiance que j'ai eue  
 « en eux. Si j'avois été coupable, me  
 « serois-je remis entre leurs mains? C'est  
 « moi qu'on offense, et c'est moi qu'on  
 « punit par le supplice d'une mort igno-  
 « minieuse. Les dieux ne laisseront pas  
 « ce crime impuni. Les remords au  
 « moins déchireront le cœur du tyran ».

Les Indiens étoient dans une espèce de

délire et de désespoir. Les Espagnols eux-mêmes demandoient sa grâce, et supplioient le vice-roi de ne pas souiller son administration par un tel meurtre. Il demeura inflexible. Pendant qu'on conduisoit le prince à l'échafaud, un homme le précédoit en criant que c'étoit un traître et un rebelle. *Tabac* demanda ce que disoit cet homme. Quand on le lui eut expliqué, il s'écria dans une espèce de frénésie : « Qu'on publie dans « tout le monde que je suis faussement « accusé, et que je meurs parce que « c'est la volonté du tyran ». Il tendit le col à l'exécuteur, qui lui abattit la tête d'un seul coup. Aussitôt l'air retentit des cris lamentables des Indiens, et des gémissemens des Espagnols.

Ainsi s'éteignit la famille des *Incas*. Ainsi finirent les troubles du Pérou. *Tolède* fut rappelé, et sévèrement réprimandé par le roi d'Espagne. Il voulut se justifier : il prétendoit même devoir être récompensé, pour avoir, disoit-il, délivré sa nation de toute inquiétude en exterminant les restes de la maison des *Incas*. Le roi lui ordonna de se retirer. « Je vous avois choisi, lui dit-il, « pour aider les malheureux Indiens « dans leur infortune, et non pas pour « être le bourreau des rois ». Il le fit

ren  
rut  
que  
*Ph*  
«  
« fo  
« de  
« ni  
« an  
« sa  
« bi  
« fe  
« tr  
« ne  
« la  
« n  
« ce  
« un  
« va  
« pr  
tori  
anc  
race  
« ne  
« m  
« fil  
« ne  
« m  
« m  
« m

renfermer dans une maison, où il mourut de remords et de chagrin. Il falloit que le crime fût bien atroce, pour que *Philippe II* le jugeât tel.

« Le Pérou n'étoit autrefois qu'une « forêt et un vaste désert; les habitans, « des espèces de brutes, sans religion « ni gouvernement. Privés de tous les « arts nécessaires à la société, ils ne « savoient ni semer, ni moissonner, ni « bâtir, ni filer, ni fabriquer des étoffes. Ils habitoient par couples les antres des rochers et des montagnes, se « nourrissoient d'herbes, de racines, de « la chasse et de la chair humaine. Ils « n'étoient vêtus que de feuilles d'écorces d'arbres ou de peaux de bêtes. En « un mot ils étoient entièrement sauvages, et n'avoient aucune femme en « propre ». Tel est le portrait que l'historien *Garcilasso de la Vega* fait des ancêtres de sa femme, qui étoit de la race des *Incas*. Il continue: « Le Soleil, « notre père, eut compassion de leur « misère, il envoya en terre un de ses « fils et une de ses filles, pour instruire « notre peuple de sa divinité, de la « manière de lui rendre leurs hommages, et afin de leur donner eux-mêmes des lois et des préceptes pour

« se conduire comme des êtres doués  
« de raison ».

Après ce premier miracle en viennent d'autres, comme il arrive toujours à la naissance des nations. Ces deux enfans, frères et époux, parcourent le monde, instruisant chacun de leur côté et se réunissent à Cusco, qui devient la capitale de leur empire. Quand le Soleil, leur père, les y établit, il leur dit :  
« Vous avez appris à ces barbares à habiter des maisons, à vivre en société,  
« à semer la terre, à planter des arbres,  
« à cultiver les plantes, à nourrir les troupeaux et à s'en servir comme des personnes civilisées qui doivent faire usage de leur raison et de leurs facultés. Maintenant votre devoir est de faire régner la justice, la piété, la clémence et la douceur : acquittez-vous en envers vos sujets, comme des pères envers des enfans chéris. Suivez l'exemple du Soleil votre père, qui fait du bien à l'univers, lui fournit la lumière et la chaleur, fait germer les graines, croître les arbres, multiplier les troupeaux, rafraîchir les terres par la rosée qu'il élève et laisse retomber, et fait chaque jour son cours, visite toutes les parties du monde, afin de

« de  
« et  
L  
Gan  
cho  
sur  
desc  
treiz  
dre  
les  
ces  
pour  
jugu  
leur  
emp  
lass  
liser  
cipe  
faire  
leur  
licit  
ache  
rava  
guer  
Il  
être  
firen  
d'un  
« so  
« m  
« ad

« découvrir ce qui peut être défectueux  
« et y remédier ».

Le bon *Inca*, père de la femme de *Garcilasso*, qui racontoit toutes ces choses à son gendre, s'extasie ensuite sur les bienfaits que ses ancêtres, les descendans du Soleil, au nombre de treize empereurs, n'ont cessé de répandre sur les Péruviens et les nations qui les environnoient. Jamais, ajoute-t-il, ces princes ne prirent les armes que pour l'avantage des peuples. Il les subjugoient cependant, les attachoient à leur royaume, et s'en sont fait un grand empire. Mais, ajoute le crédule *Garcilasso*, c'étoit uniquement pour les civiliser, les policer, leur inculquer des principes de religion et de morale, et les faire jouir du bonheur que goûtoient leurs sujets. Malheureusement cette félicité, ces heureuses conversions ont été achetées par beaucoup de sang et par le ravage de tous les fléaux qu'amène la guerre chez les peuples vaincus.

Il seroit plus juste de laisser chacun être heureux à sa manière. C'est ce que firent sentir à *Yuparqui* les habitans d'un pays qu'il vouloit instruire. « Nous sommes, répondirent-ils, parfaitement contents de nos dieux. Ils ont accordé à nos ancêtres la jouissance

« de la liberté et de l'indépendance.  
 « Nous n'avons aucun sujet de les  
 « changer pour un fantôme de religion,  
 « dont l'*Inca* se sert pour surprendre  
 « la simplicité de ses voisins, et usurper  
 « sur eux une autorité tyrannique ». D'autres nations, placées sous un climat brûlant, auquel ce même prince vouloit persuader le culte du soleil, lui déclarèrent qu'ils ne vouloient reconnoître ni le soleil pour leur dieu, ni lui pour leur roi. « La mer, lui dirent-ils, est la  
 « seule divinité qui nous convient, parce  
 « que ses eaux nous rafraîchissent, et  
 « nous fournissent du poisson pour notre  
 « nourriture. Nous voudrions être plus  
 « éloignés du soleil, dont les rayons ne  
 « servent qu'à nous faire souffrir ». Ils eurent beau dire, il les subjuga et les convertit les uns et les autres.

Il faut avouer, autant qu'on peut juger par le peu de connoissance qui en reste, que le paganisme ne présente aucune religion aussi sage, aussi pure, aussi exempte de fanatisme que la religion des Péruviens. Sa morale étoit douce et insinuante. On ne voit pas qu'elle ait eu aucune pratique gênante. Son culte étoit adressé au soleil. De jeunes vierges élevées dans les temples en étoient les principales prêtresses, en

rend  
 piro  
 dans  
 de fl  
 édif  
 pier

L  
 pour  
 rées  
 laiss  
 aug  
 tion  
 mén  
 Gan  
 non  
 sans  
 « re  
 « sa  
 « de  
 « m  
 « ca  
 « et  
 non  
 puis  
 hun  
 gran  
 C  
 que  
 plus  
 rica  
 eom

rendoient les rites agréables. Tout respiroit la gaîté dans les fêtes; chants, danses, parures élégantes, offrandes de fleurs et d'encens dans de superbes édifices, revêtus d'or, et éclatans de pierreries.

Les Péruviens qui ne se servoient pour écriture que de bandelettes colorées, nommées *Quipos*, n'ont pu nous laisser des inscriptions étendues de ces augustes solennités. Nous avons obligation du peu que nous en savons à la mémoire du bon *Inca*, beau-père de *Garcilasso*. Il ne pouvoit se les rappeler, non plus que la gloire de ses ancêtres, sans ressentir un chagrin cuisant. « Je « retiens mes pleurs, dit-il, en finissant. Mais si mes yeux ne versent pas « des larmes, mon cœur n'en est pas « moins attendri par la douleur que lui « causent les calamités de notre empire, « et les malheurs de nos Incas ». Donnons aussi des regrets à une nation si puissante, qui ne lève plus qu'une tête humiliée entre les décombres de sa grandeur.

Ces deux grands royaumes, le Mexique et le Pérou, sont à la vérité les deux plus beaux fleurons de la couronne américaine du roi d'Espagne, mais ne la composent pas toute entière. Outre



beaucoup d'îles ; s'il ne possède pas en totalité la Californie, le nouveau Mexique, la Floride et l'ancien Mexique même, appelé aussi la nouvelle Espagne, de grandes parties de ces immenses contrées lui appartiennent. L'opinion générale que les possessions espagnoles en Amérique ne sont point belles, est vraie et fausse. Le territoire est aussi varié que les climats. Dans quelques-uns on ne voit que de vastes plaines, des champs fertiles, de gras pâturages, et des prairies arrosées de clairs ruisseaux. D'autres, au contraire, n'offrent à la vue que des déserts arides, des lacs bourbeux, des montagnes raboteuses et escarpées, d'immenses forêts, aussi anciennes que le monde ; en un mot, la nature la plus grossière et la plus sauvage.

Ici on est brûlé par le soleil, là on est glacé par le froid. Les cantons même les plus favorisés sont exposés à des fléaux qui devoient en éloigner le genre humain. Tels sont les fréquens tremblemens de terre qui affligent le Pérou et le Chili, deux provinces limitrophes. Divers signes les annoncent. On entend circuler un bruit sourd dans les concavités de la terre. L'air frémit et semble vibrer. Les chiens poussent des hurle-

men  
dem  
tées  
On  
s'écu  
com  
les  
leur  
vain  
sert

L  
sule  
par  
vea  
rée  
elle  
qu'  
Mer  
cou  
bel  
obu  
pos  
Les  
sau  
rale  
pro

mens lugubres. Les mules et les chevaux demeurent immobiles, les jambes écartées. Les oiseaux volent par élancemens. On les voit se heurter contre les murs, s'écraser contre les rocs ou les arbres, comme si un vertige les avoit saisis. Alors les hommes remplis d'effroi cherchent leur salut dans la fuite, quelquefois en vain. La campagne comme la ville leur sert de tombeau.



## CALIFORNIE.

La Californie est une grande péninsule, qui, au nord, tient au continent par une terre peu connue et par le nouveau Mexique. Du reste, elle est entourée de la Mer Pacifique, qui forme entre elle et le nouveau Mexique, un golfe qu'on appelle le lac de Californie, ou la Mer Vermeille. Il y a dans le lac beaucoup d'îles, où les Jésuites avoient de belles habitations. C'est d'eux qu'on a obtenu le peu de connoissances qu'on possède sur l'intérieur de la Californie. Les habitans ne sont pas absolument sauvages; ils ont des principes de morale; ils ont des opinions qui les rapprochent du christianisme, telles qu'une

notion vague de la Trinité et de l'incarnation, ce qui les rend disposés à embrasser la religion chrétienne. On ne voit cependant pas qu'elle y ait fait de grands progrès, d'où l'on peut conjecturer que ces missionnaires se sont flattés, à l'exemple des gens ardens, qui voyent toujours existant ce qu'ils souhaitent.

La langue est la même dans la Californie, entre les Indiens sauvages et les Indiens civilisés. Ils ne connoissent ni l'écriture, ni ses supplémens, tels qu'étoient les peintures du Mexique et les quipos du Pérou. Les Californiens sont bien faits : on n'en voit point de difformes. Ils ont l'insensibilité, l'indolence et la paresse qu'on reproche en général aux Indiens, point d'idée de vice et de vertu. Tout ce qui leur est bon leur paroît permis. Point de tributs ; mais beaucoup de magiciens sacrés, ce qui équivaloit à des impôts. Ils n'ont point de chef général. Chaque canton a le sien, qui indique où il faut aller pêcher, arracher les racines, cueillir les fruits. En cas de besoin, il se met à leur tête pour la guerre. Ce chef est élu à la pluralité des voix. On leur connoît des espèces de nobles, nommés *Rencherias*, auxquels ils accordent quelque honneur, mais

point d'autorité. Les *Rencherias* sont tous unis de parenté.

Les demeures des Californiens sont si petites, qu'ils ne peuvent s'y étendre. Les plus industrieux les couvrent de roseaux : les autres les laissent découvertes. Ils sont nus, à moins qu'on ne prenne pour habits, les figures qu'ils gravent sur la peau. Les femmes se cachent un peu moins mal que les hommes. Les cérémonies de leur culte sont si ridicules, qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Elles consistent en danses, jusqu'à tomber de lassitude, ce sont des cris de forcenés qu'ils prennent pour des concerts, la fumée de tabac qu'on se souffle au nez, des idoles difformes, grimacières, monstrueuses comme celles du Mexique. Il paroît que les Espagnols ne gardent ce pays que pour qued'autres nations ne le possèdent pas.



## NOUVEAU MEXIQUE.

Le nouveau Mexique est entre la Louisiane, le lac de Californie et l'ancien Mexique. Le terroir est fertile, riche en mines et en bois de charpente. Les rivières sont nombreuses; mais il n'y en a

que deux navigables. Les naturels sont affables, généreux, pacifiques. Il faut prendre garde de les irriter, parce qu'ils ont du courage, et qu'ils manient la lance et se servent de l'arc avec beaucoup de dextérité. Ils sont vêtus, bâtissent des maisons de pierre, et cultivent leurs champs.

Chaque tribu a son souverain. Ne formant pas un corps de nation, il a été plus facile de les subjuguier. Les Espagnols ne les ont pas trouvés éloignés d'embrasser la religion chrétienne. Tout ce qu'ils craignoient, c'est qu'elle ne servît de prétexte pour les dépouiller de leur liberté. Ils en sont fort jaloux : quand les Espagnols ont voulu leur porter atteinte, ils ont éprouvé leur fureur. Du reste, ils laissent les côtes aux étrangers, qui ont bâti la ville de Santa Fé, le centre de leurs établissemens. Comme le pays est sain et agréable, l'Espagne y laisse passer tous les ans un certain nombre de familles pauvres : conduite prudente. Outre que c'est une ressource pour les indigens d'Europe, c'est un moyen d'y répandre, sans violence, les arts, les principes religieux, et les avantages du gouvernement et de la vie sociale.

rels sont  
e. Il faut  
orce qu'ils  
anient la  
ec beau-  
tus, bâ-  
et culti-

rain. Ne  
n, il a été  
les Espa-  
éloignés  
ne. Tout  
qu'elle ne  
ouiller de  
x : quand  
porter at-  
reur. Du  
trangers,  
ta Fé, le  
Comme  
Espagne y  
n certain  
conduite  
ressource  
c'est un  
ence, les  
, et les  
de la vie

## FLORIDE.

La Floride se trouve entre le golfe du Mexique et les montagnes Apalaches, la Louisiane et la grande rivière du Mississipi. Elle est ainsi nommée, ou parce qu'on l'a découverte le jour de *Pâque fleuri*, ou parce que l'œil y est ordinairement réjoui par la variété des fleurs, et parce que l'odorat est flatté de leur parfum. Ces avantages annoncent ceux d'une génération abondante, et d'une grande fécondité. Dans ce beau pays habitent des hommes et des femmes qui ne le déparent pas. Les premiers, robustes, bien proportionnés, un peu olivâtres, hardis et constans dans leurs entreprises. Quant aux femmes, il est difficile de décider ce qu'on doit le plus admirer en elles, de la beauté, du courage ou de la fidélité conjugale. La nudité n'est chez elles ni vaine ni honteuse. Les Espagnols accusent les Floridiens de tromper dans le commerce; mais s'ils trompent, leurs accusateurs prennent bien leur revanche.

Les Floridiens adorent le soleil et la

lune, comme suprêmes divinités, et beaucoup d'astres subalternes dont ils se font des idoles. Leurs peuplades sont partagées en tribus, qui ont des chefs nommés *Paraouski*. Eux seuls jouissent du droit d'épouser deux femmes. Les sorciers, les médecins, les prêtres exercent un grand empire. Ceux-ci affectent un air grave, sont couverts de grands manteaux de peaux, silencieux et astreints à une vie austère. Les Espagnols tiennent la Floride en sujétion par deux forts garnis d'artillerie et assez bien gardés.



### AUTRES ÉTATS ESPAGNOLS.

La Nouvelle-Castille, la Nouvelle-Grenade, la Nouvelle-Andalousie, beaucoup d'autres pays auxquels les conquérans, en leur imposant ces noms, font, pour ainsi dire, porter la livrée espagnole dans une étendue immense de l'Amérique méridionale. On n'en connoît pas le centre. Les seuls Jésuites y ont pénétré, « et, disent les auteurs, « ont gagné plus d'empire sur les naturels, par leur politique, sans verser de « sang, que la cour d'Espagne après le



« massacre de plusieurs milliers ». Non-seulement ce centre renferme dans les forêts ceux qui les habitent, mais encore un grand nombre d'Indiens qui s'y sont réfugiés pour se soustraire aux vexations des Européens. On peut y trouver d'anciens Péruviens qui y ont porté leurs rites et leurs mœurs. Les pères sortoient des palais; eux ils sortent des cavernes au moment où l'astre brillant du jour commence à éclairer le monde, ou que ses rayons s'échappent à travers les ombrages touffus de leurs forêts. Ils le saluent par des chants, l'adorent et lui offrent de l'encens. Ils vivent en frères, donnent de fréquens regrets à leur état passé, respectent la vieillesse, se félicitent à la naissance, se réjouissent au mariage, pleurent aux funérailles. Rien d'exagéré chez eux : tout y est simple comme la nature.

La Nouvelle-Castille est comme le lien des autres possessions espagnoles méridionales hors du Pérou. L'air en général n'y est ni sain, ni agréable. Il y règne une chaleur étouffante et une humidité funeste; mais ce pays fournit de l'or en abondance. Aux yeux des conquérans ce métal compense tout. Il s'en faut que les naturels soient entièrement soumis. Ils ne le seront peut-être

ités, et  
dont ils  
des sont  
des chefs  
jouissent  
mes. Les  
tres exer-  
affectent  
e grands  
x et as-  
Espagnols  
par deux  
sez bien

NOLS.

Nouvelle-  
alousie,  
quels les  
es noms,  
la livrée  
immense  
On n'en  
Jésuites  
auteurs,  
les natu-  
verser de  
après le

jamais, parce qu'ils ont du courage et de la constance, et que quand ils sont pressés, ils se retirent dans des lieux dont la nature a fait des forteresses inexpugnables. Les ports de la Nouvelle-Castille sont sur la mer du Nord, mais elle a l'avantage de communiquer par le Darien avec la mer du Sud. Toutes ces côtes nord et sud ont des villes espagnoles; il suffira d'indiquer les principales.

*Porto-Bello* est très-malsaine. Les animaux qu'on y transporte maigrissent malgré la nourriture. C'est le rendez-vous des galions. On y apporte de *Panama* le trésor qui doit faire leur charge. Cette dernière ville, bien fortifiée, est la résidence d'un gouverneur. *Carthagène*, centre d'un grand commerce, a de bonnes fortifications et beaucoup d'habitans riches. Les galions y touchent. *Sainte-Marthe*, située sur Riô-Grande, est déchue de son opulence depuis que les galions n'entrent plus dans cette rivière. *Hacha*, *Venezuela*, *Maracaïbo*, *Comana*, sont des villes considérables, et forment une population beaucoup plus nombreuse qu'on ne devoit s'attendre de la trouver sous un climat aussi ignoré.

*Quito* est peut-être la ville la plus

de  
me  
pou  
se j  
prin  
bien  
A c  
la f  
celle  
frui  
mer  
épi  
moi  
du l  
deu  
non  
son  
men  
y de  
son  
trist  
arid  
ni f  
son  
plus  
inép  
que  
Ind  
de  
pro

élevée du monde, et où l'on respire le meilleur air. On y envoie les malades pour recouyrer la santé. A cet avantage se joint la fécondité. On y jouit d'un printemps perpétuel, ou, ce qui le vaut bien, d'un automne sans interruption. A côté du bouton qui se gonfle, brille la fleur qui s'épanouit, auprès languit celle qui se fane et qui fait place au fruit. Dans la même plaine le blé commence à lever, plus avant il montre son épi; il jaunit plus loin et appelle le moissonneur. *Cusco*, l'ancienne capitale du Pérou n'a pas dégénéré de sa splendeur. *Lima*, la nouvelle et son émule, non moins magnifique, l'emporte par son commerce, que le voisinage de la mer rend actif et fructueux. Le vice-roi y demeure. Les environs de cette ville sont délicieux. Au contraire, rien de si triste que l'aspect du *Potosi*, montagne aride, stérile, raboteuse. On n'y trouve ni fruits, ni herbes, ni plantes. Mais son sein renferme les mines d'argent les plus riches de l'univers, et qu'on juge inépuisables; le présent le plus funeste que la nature ait fait aux malheureux Indiens, que des maîtres avides forcent de fouiller ces mines pour en faire leur profit.

## PARAGUAY.

Au milieu des possessions espagnoles et portugaises , se trouve le *Paraguay*, pays immense, qui étoit couvert de forêts, et que la culture a rendu fertile dans plusieurs cantons. Dans ces bois, aussi anciens que le monde, erroient avec les tigres, les lions et les ours, et vivoient presque comme des brutes, des familles qui ne se rencontroient que pour se détruire. Les Jésuites pénétrèrent dans ses repaires. A force de soins et de peines, à travers les dangers de toute espèce, ils réunirent environ cinquante familles, auxquelles ils firent goûter les vertus sociales avec la religion. Les membres de ces familles, devenus des espèces de missionnaires, en appelèrent d'autres au nouveau genre de vie, dont ils vantoient les douceurs et les avantages; de sorte que l'on comptoit dans l'état florissant de cette mission plus de quarante mille familles sous la domination de ces pères.

On leur a reproché cette domination exclusive. On leur a fait un grief de ce qu'ils n'avoient fait connoître aux In-

diens d'autre autorité que la leur, de ce qu'ils les tenoient séquestrés des Espagnols et des Portugais avec la même inquiétude qu'un jaloux garde sa femme, et un avaro son trésor, de ce qu'ils ont armé leurs disciples, leur ont appris les évolutions militaires, à faire la poudre, à fondre les canons, à se mettre dans un état de défense respectable. A cela ils répondoient en montrant leurs prosélites laborieux, bons pères, époux fidèles, enfans dociles, réglés dans leurs mœurs, égaux en richesses, sans luxe ni pauvreté, secourus dans leurs maladies, gais, contents et heureux, sur-tout singulièrement attachés à leur prêtre, qu'ils nomment *père* par excellence, chef civil, ecclésiastique et militaire.

On appelle les villages *doctrines*. Tout s'y fait, dit un historien qui n'est pas Jésuite, comme dans une même famille. On cultive les champs en commun. Le produit est porté dans des magasins et distribué selon les besoins, Tous les matins et tous les soirs les enfans sont appelés par le son de la cloche à la prière. Il n'est permis à personne de manquer la messe. Cette assiduité fait connoître les malades et les infirmes, que le *père* va visiter et auxquels il porte des secours et des douceurs. Sa

maison, qui est vaste, parce que les conseils et les assemblées s'y tiennent; est toujours ouverte à ceux qui veulent le consulter. Les mariages se célèbrent les dimanches, afin de leur donner plus d'éclat. Le père rappelle dans son exhortation ce qui s'est passé pendant la semaine; loue, blâme, inflige même des pénitences, réconcilie publiquement ceux que quelques vivacités avoient rendus ennemis. Ainsi la paix règne avec la pureté des mœurs et une charité vraiment fraternelle.

Quand même il se seroit glissé quelques défauts dans cette belle institution, elle n'en seroit pas moins admirable et digne de l'estime et de l'éloge de tous ceux qui en ont connoissance. Il se peut faire que les jésuites, une fois consolidés, aient affecté une espèce de royalisme, que sous la bannière de la croix, leurs disciples soient devenus de véritables sujets, que les pères aient converti au profit de l'ordre l'excédent des besoins dont ils ne rendoient pas compte: qu'ils aient eu dessein en formant ces peuplades aux armes, de les prémunir contre les entreprises des couronnes espagnole et portugaise, et qu'ils pouvoient croire n'être pas sans prétentions sur ces contrées florissantes. Mais il est

cert  
men  
*trin*  
mên  
Ce n  
trib  
gais  
suite  
voya  
ront  
ils a  
ples

Q  
ni l'  
*trin*  
jésu  
que  
exer  
ne c  
leur  
et d  
Eloi  
teur  
qu'd  
cette  
tage  
aux  
unic  
mar  
ne p  
foui

que les  
cienent ,  
i veulent  
célèbrent  
onner plus  
s son ex-  
endant la  
même des  
iquement  
s avoient  
ix règne  
ne charité

certain que les jésuites faisoient exacte-  
ment payer le tribut imposé aux *doc-  
trines* , ou plutôt qu'ils le payoient eux-  
mêmes , puisqu'ils tenoient les deniers.  
Ce n'est donc pas pour faire rentrer ce  
tribut , que les Espagnols et les Portu-  
gais se sont accordés à enlever les jé-  
suites de ces contrées ; mais peut-être  
voyant augmenter les richesses , ils au-  
ront voulu augmenter la redevance , et  
ils auront craint la résistance des peu-  
ples sous de pareils guides.

issé quel-  
stitution,  
mirable et  
e de tous  
Il se peut  
is conso-  
e de roya-  
e la croix,  
s de véri-  
ient con-  
édent des  
as compte:  
rmant ces  
prémunir  
rondes es-  
n'ils pou-  
rétentions  
Mais il est

Quant au soin de ne laisser pénétrer  
ni Portugais ni Espagnols dans les *doc-  
trines* , on peut approuver le motif des  
jésuites ; savoir , qu'ils appréhendoient  
que les mauvais discours et les mauvais  
exemples de ces chrétiens , peu exacts ,  
ne corrompissent leurs prosélytes et ne  
leur enlevassent cette simplicité de foi  
et de mœurs qui faisoit leur bonheur.  
Etoient-ils heureux sous leurs conduc-  
teurs ? Le sont-ils également depuis  
qu'on les en a privés ? Quand même  
cette question se décideroit à l'avan-  
tage des couronnes , il resteroit toujours  
aux jésuites la gloire d'une institution  
unique dans son genre et pleine d'hu-  
manité. On observera que les jésuites  
ne permettoient pas à leurs Indiens de  
fouiller les mines d'or et d'argent que le



Paraguay renferme. Il faut applaudir à cette précaution, si elle a eu pour motif de soustraire leurs élèves à la cupidité des Européens.



## BRÉSIL.

Le Brésil, qui confine au Paraguay, est la seule possession portugaise en Amérique; mais elle en vaut plusieurs autres par sa fertilité, ses richesses et son étendue. Quand les Portugais y arrivèrent, les naturels étoient en guerre ouverte, divisions qui facilitèrent le succès des étrangers. On dit que les Brésiliens étoient antropophages; mais cette horreur n'est pas bien prouvée. A moins qu'on ne puisse en douter, on aime à se montrer incrédule sur un tel excès. L'auteur qui rapporte cette atrocité, dit aussi qu'il y a des possédés qui causent avec le diable; qu'il les a vus et entendus; que ces peuples n'ont point de gouvernement: cependant il leur reconnoît des rois, des généraux et des caciques; point de police: néanmoins il leur reconnoît des lois; entre autres, celle du *Talion*; point de religion, avec des prêtres, et de croyance des récompenses

et d  
d'id  
ils m  
visio  
tions  
sont  
géné  
quel  
C

ont  
et no  
mém  
côté  
entier  
mœu  
à la  
sans  
nem  
dista  
nem  
Ce p  
teint  
baud  
l'or,  
le cr  
abon  
les d  
les d  
belle  
De  
mon

plaudir à  
our motif  
a cupidité

et des châtimens après la mort ; point d'idée que l'ame survive au corps ; et ils mettent dans les tombeaux des provisions pour le voyage. Ces contradictions portent à croire que les Brésiliens sont mal connus, ou qu'on attribue au général des opinions particulières à quelques cantons.

Paraguay, tugaise en t plusieurs chesses et gais y arri- en guerre rent le suc- e les Brési- mais cette e. A moins n aime à se tel excès. trocité, dit ui causent yus et en- t point de leur recon- et des caci- moins il leur tres, celle n, avec des compenses

Ces peuples sont d'une belle taille , ont les traits beaux , les cheveux longs et noirs , le teint cuivré. Placés sous la même latitude que les Nègres , de l'autre côté de l'Océan atlantique , ils diffèrent entièrement de couleur , de figure et de mœurs. Les Brésiliens sont infatigables à la course. Ils marchent jour et nuit sans s'arrêter , pour surprendre l'ennemi à deux et trois cents lieues de distance. C'est toujours un sujet d'étonnement , qu'on puisse se haïr de si loin. Ce pays donne aux Portugais le bois de teinture , l'ivoire , l'ambre , la résine , les baumes , l'indigo , le tabac , le jasper , l'or , les diamans , les beaux coquillages , le cristal , les émeraudes , le sucre en abondance. Les friands n'oublieront pas les confitures , qui sont délicieuses , ni les dames les plumes , qui sont les plus belles du monde.

Dans un lieu entouré de forêts et de montagnes inaccessibles , existe une ré-

publique, appelée *Saint-Paul*, du nom de la ville, qui en est le centre. Elle est composée d'Espagnols, Portugais, Créoles, Nègres, la plupart notés pour leurs crimes, et qui ont fui le dernier supplice. Après avoir vécu long-temps sans ordre et sans lois, ils ont senti la nécessité de se donner un gouvernement démocratique. Ils se disent indépendans du Portugal. Cependant ils paient un léger tribut. Ils ne sont guère que quatre mille. La capitale est propre et bien bâtie. Ces républicains ne laissent point entrer chez eux, et ne souffrent point qu'on en sorte. On ne sait ce qui s'y passe que par des Nègres qui s'en échappent quelquefois. On veut nous persuader qu'à portée du Brésil, existe une république des *Amazones*, dont la grande rivière qui le borne a pris son nom. On a parlé de ces guerrières en Asie et en Afrique; on en parle aussi en Amérique, et on n'en trouve pas plus dans une partie du monde que dans l'autre.

---

## GUYANE.

Les Hollandais ont eu des vues sur le Brésil. Repoussés par les Portugais, ils se sont établis à côté dans la *Guyane*. A force de travail ils ont rendu habitable ce terrain bas et marécageux. Le plus difficile a été de percer des avenues à travers les bois, pour ouvrir le passage aux courans d'air. Leur capitale est *Surinam*, de laquelle dépendent quelques îles rendues fécondes par l'industrie.

Les Français ont aussi posé le pied en *Guyane*; ils ont placé le chef-lieu de leur établissement dans la *Cayenne*, île formée à l'embouchure de la rivière de ce nom. Elle a environ douze lieues de tour et plusieurs villages bien peuplés. On s'y est adonné à la culture du café et des cannes de sucre, qui a réussi. Français et Hollandais ont la perspective d'un établissement immense en ferme, quand ils voudront s'enfoncer dans les forêts. En s'avancant de part et d'autre, les colons de la *Guyane* et les habitans du Paraguay pourroient par la suite se donner la main.

---

## POSSESSIONS FRANÇAISES ET ANGLAISES.

Les possessions françaises et anglaises en Amérique ont si souvent passé d'une main dans l'autre, qu'il convient de les comprendre sous une dénomination commune.

Elles s'étendent le long de la côte, depuis un peu en-deçà du Mississipi, jusqu'un peu au-delà du fleuve Saint-Laurent. Dans cet espace se trouvent la Virginie, la Nouvelle-Ecosse, la Nouvelle-Angleterre, le Canada et plusieurs grandes îles. En s'enfonçant dans les terres, ces possessions sont plus ou moins bornées par les nations sauvages, qui s'éloignent ou se rapprochent, selon qu'elles se sentent fortes ou foibles.

A la différence des Barbares dont on a déjà parlé, ce n'est point ordinairement l'appât du gain, le desir du pillage qui attirent ces hordes de sauvages sur les établissemens européens; c'est presque toujours la vengeance, une espèce de rage contre ces peuples nouveaux, qu'ils regardent comme les usur-

pateurs de leurs anciens domaines. Cette espèce de rage est fortifiée et accrue, et est devenue un motif ainsi qu'un moyen de destruction par la conduite impolitique des Anglais et des Français, qui, dans leurs querelles, ont cherché à s'appuyer les uns contre les autres de l'alliance de ces sauvages, leur ont fourni des armes, leur en ont appris l'usage, et se sont quelquefois mis à la tête des expéditions sanglantes, dont il savoient que la fin seroit le massacre des prisonniers, après des tourmens qui font frémir la nature.

Une différence essentielle entre les entreprises sur ces côtes septentrionales et les éruptions européennes sur les territoires mexicains et péruviens, est que celles-ci avoient pour but principal, la recherche de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et de toutes les richesses du luxe; au lieu qu'entre les aventuriers appelés sur les bords sauvages par le desir de tenter fortune, il s'en trouva beaucoup qui ne cherchoient qu'une ressource contre le besoin, un asile contre les troubles qui agitoient leur patrie; ces motifs les dispoient à devenir cultivateurs, et rendirent en peu de temps ces colonies florissantes.

## VIRGINIE.

La première partie de ce vaste rivage , occupée par les Anglais , fut nommée Virginie , en l'honneur de la reine *Elisabeth*. Ils abordèrent en 1611. Les habitans leur marquèrent beaucoup de surprise , mais aucune intention hostile. On les trouva couverts , de la ceinture en bas , de peaux de bêtes , armés de flèches , de bâtons pointus durcis au feu , un bouclier au bras , et couverts d'une espèce de cuirasse d'osier. Ils reconnoissent un roi et des castes nobles. Les deux sexes se peignoient le visage et le corps , s'ornoient de colliers , de coquillages , de perles , de pattes d'oiseaux selon la fantaisie et les moyens. Hommes et femmes avoient la taille belle , les traits réguliers , un peu bruns. Les femmes plus couvertes que les hommes , les filles plus parées que les femmes , plus soigneuses de leur chevelure , qu'elles tressoient agréablement. Les femmes les coupoient sur le devant , et les remplaçoient par une espèce de chapelet en forme de couronne. Les vieillards et les prêtres étoient vêtus de peaux plus fines.



Ils avoient grande attention à laisser traîner la queue de l'animal, comme un ornement de distinction.

Outre les prêtres, dont on ne connoît pas bien les fonctions, ils avoient des jongleurs ou devins, qui jouissoient auprès d'eux d'un grand crédit. Tous, hommes et femmes, portoient sur le dos des caractères gravés, qui indiquoient le temps et le lieu de leur naissance, leur tribu, à quel prince ils appartenoient, et quelles étoient leurs dignités. Quatre flèches marquoient la souveraineté. On n'a pu savoir la signification des autres caractères, qui étoient fort variés. Ils ne connoissoient point le fer, et y suppléaient par des cailloux qu'ils rendoient tranchans, et par des coquilles qu'ils aiguisoient.

A voir la simplicité de leurs outils, on ne pouvoit considérer sans admiration les ouvrages qu'ils faisoient. Ils abattoient les plus gros arbres. Le feu servoit à les creuser, pour en faire des canots. Ils l'employoient avec beaucoup d'adresse, et savoient si bien le ménager, qu'ils faisoient rôtir leur viande sur des grils de bois, sans les endommager. Ils avoient aussi de la poterie, façonnée sans tour, avec élégance, par la main des femmes. Leurs ragoûts, où ils mê-

loient aux viandes des racines et du poisson, auroient paru bons à des Européens qui n'auroient pas été accoutumés au sel et aux épices. Ils étoient habiles et adroits pêcheurs à la ligne, à la flèche, au panier. Chacun rafinoit sur les engins des autres. Il y avoit à cet égard une émulation qui produisoit beaucoup de variété. En général les Virginiens étoient sobres, et par cette raison vivoient long-temps.

Ce qu'ils pratiquoient au moment de la découverte, ils le font encore. Leur grand plaisir est de se rassembler, hommes et femmes, autour d'un grand feu, de hurler des chansons, de faire un bruit épouvantable en agitant des calabasses pleines de petits cailloux. Ces fêtes ont lieu principalement au retour d'une expédition heureuse. Ils en célèbrent aussi une dont on ignore l'origine. Au temps indiqué tous y accourent de fort loin, les hommes renferment le cercle des femmes. Celles-ci ont au milieu d'elles les trois plus belles filles entrelacées dans l'attitude que les anciens ont donnée aux Grâces. Elles battent avec le pied la mesure qui règle la danse générale : ces assemblées ne finissent point sans repas.

Les maisons consistent en piquets

fichés en terre et couverts de nattes. Derrière sont les jardins, le tout ordinairement entouré d'une palissade. Ces assemblages forment des hameaux, des villages quelquefois assez considérables pour mériter le nom de villes. Au milieu il y a toujours une cabane plus grande et couverte de nattes plus fines qui sert de temple. L'idée qu'ils ont de la Divinité ne s'élève pas au-delà de leurs idoles. Elles sont de bois, si hideuses, qu'on croiroit qu'ils les font exprès pour en avoir peur. On ne voit de fonctions bien marquées aux prêtres, que dans les funérailles. Ils gardent les morts et prient continuellement pour eux. Leurs demeures sont lessépulcres. Ils consistent en un échafaudage de neuf ou dix pieds de haut, sur lequel sont couchés les cadavres déchargés de la chair et si bien recouverts de la peau, qu'on a peine à reconnoître qu'ils aient été disséqués. Les prêtres habitent le dessous. La principale culture est le tabac et le maïs. Leurs champs sont séparés. La polygamie n'est point en usage, et le lien du mariage est sacré.

On s'est un peu étendu sur les mœurs de ces sauvages, parce que ce sont à-peu-près celles de toutes ces nations septentrionales. On aura soin de mar-

quer les différences à mesure qu'elles se rencontreront. Il faut de même regarder comme commun à tous les établissemens anglais, ce qu'on va dire de la Virginie, sauf aussi les différences que des circonstances particulières occasionnent.

Les Anglais arrivés ainsi qu'on l'a dit, dans ces pays lointains, non comme les aventuriers espagnols, qui alloient chercher les pays où on mangeoit et buvoit dans l'or, pour enlever ce métal et venir jouir de leur opulence en Europe : les Anglais, au contraire, fuyant les troubles des guerres civiles sous *Charles I.<sup>er</sup>*, quittoient leur patrie pour n'y plus retourner, dans le dessein de s'en faire une nouvelle, et de s'y fixer pour toujours. L'agriculture nourricière fut leur première occupation, d'où ils acquirent le nom de *Planteurs*, qui est resté, et qui indique les premiers propriétaires de ces colonies. Les sauvages repoussés insensiblement par ces nouveaux hôtes, leur cédèrent la place, non sans défendre quelquefois leurs anciennes propriétés. Ne trouvant pas de secours pour leurs travaux aratoires dans les habitans qui fuyoient, les colons firent venir des nègres. Moyennant ces bras subsidiaires, ils tirèrent de leur culture un superflu,

qu'ils firent passer dans la mère patrie, avec laquelle les liaisons de parenté et d'amitié leur conservèrent des correspondances. Ainsi s'établit un commerce lucratif, moins brillant, mais plus sûr que celui de l'or, parce que la subsistance passe avant le luxe.

Ces colons se firent d'abord des lois entre eux; mais la différence des sentimens, les troubles qu'ils avoient eus vinrent les agiter jusques dans leur asile. Les uns restèrent attachés à l'autorité royale, quoiqu'elle parût abattue avec la tête de *Charles I.<sup>er</sup>*; les autres se déclarèrent pour la république et pour *Cromwel*, son protecteur. Des discussions jointes aux attaques des naturels qui en étoient instruits, et qui en profitèrent, mirent la colonie en danger. On se battoit avec fureur. Les sauvages ne faisoient point de quartier : les Anglais non plus, ne firent point de grâce. Quoique plus forts par le genre des armes et l'habileté militaire, ils perdoient beaucoup par le ravage de leurs champs, leur plus précieuse richesse. Ils recherchèrent donc avec empressement à conclure des trêves, dont la principale condition étoit toujours que les sauvages s'éloigneroient. Ainsi la guerre même produisoit des avantages.

Quand cette colonie fut devenue importante , le roi d'Angleterre y nomma un gouverneur : c'étoit une place lucrative. Elle fut sollicitée par les premiers seigneurs, qui trouvèrent moyen d'avoir le gain sans peine. Ils restoient à la cour, et envoyoit un lieutenant. Les colons se plaignirent. On leur répondit qu'ils ne connoissoient pas leur intérêt, et qu'il étoit beaucoup plus avantageux pour eux, d'avoir auprès du roi et de ses ministres, un protecteur permanent, que s'il résidoit au milieu d'eux; d'autant plus que, pour les besoins du moment, le lieutenant le suppléoit. Il fallut trouver ces raisons bonnes. Mais on remarque que presque dès l'origine, il y a toujours eu en Virginie, un fond de mécontentement contre l'Angleterre, et un germe de division entre la mère et la fille.



## NOUVELLE ANGLETERRE.

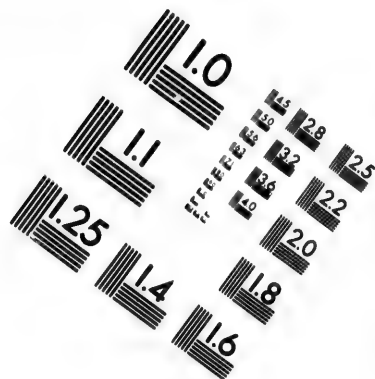
La nouvelle Angleterre, plus au nord que la Virginie, a été fréquentée par les Anglais avant la Virginie même. Retracer les progrès de son établissement, son agrandissement, ses empiétemens

sur les sauvages , les vicissitudes de son gouvernement , ce seroit répéter ce qui vient d'être dit de la Virginie. On remarquera seulement que les dissensions religieuses y ont été plus vives , plus animées que chez les Virginiens. Les puritains s'y retirèrent en grand nombre , après la mort de *Cromwel*. Avec leurs idées de plus grande perfection , ils apportèrent l'intolérance ; la division se mit entre eux-mêmes. L'incertitude de la grâce , la force des mérites , matière toujours rebattue , point de doctrine toujours inconciliable , échauffa les esprits , sur-tout les cerveaux des femmes : elles entraînent leurs maris. On assembla un synode. Ceux qui ne furent pas contents de sa décision se retirèrent dans Rhode Island , qu'ils peuplèrent , cultivèrent , où ils bâtirent et établirent un commerce considérable. Ainsi une des plus belles parties des colonies anglaises , doit son état florissant aux dissensions religieuses.

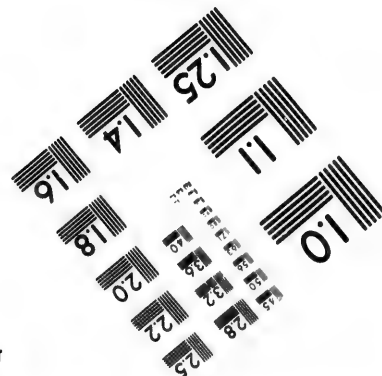
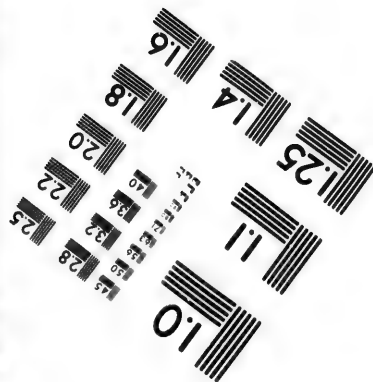
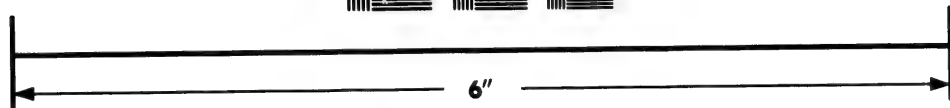
Que les Anglais , qui blâment à juste titre , les rigueurs de l'inquisition , fassent attention à ce qui s'est passé dans la Nouvelle Angleterre , à l'égard des *Quakers* et des *Sorciers* , et ils conviendront que les erreurs cruelles et sanguinaires sont de tous les temps et de





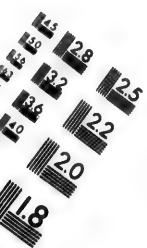


A resolution test chart featuring various patterns of vertical and horizontal lines. Each pattern is accompanied by a numerical value indicating its resolution. The values include 1.0, 1.1, 1.25, 1.4, 1.6, 1.8, 2.0, 2.2, 2.5, 2.8, 3.2, 3.6, 4.0, 4.5, 5.0, 5.6, 6.3, 7.1, 8.0, 9.0, 10.0, 11.2, 12.5, 14.0, 16.0, 18.0, 20.0, 22.5, 25.0, 28.0, 32.0, 36.0, 40.0, 45.0, 50.0, 56.0, 63.0, 71.0, 80.0, 90.0, 100.0, 112.0, 125.0, 140.0, 160.0, 180.0, 200.0, 225.0, 250.0, 280.0, 320.0, 360.0, 400.0, 450.0, 500.0, 560.0, 630.0, 710.0, 800.0, 900.0, 1000.0, 1120.0, 1250.0, 1400.0, 1600.0, 1800.0, 2000.0, 2250.0, 2500.0, 2800.0, 3200.0, 3600.0, 4000.0, 4500.0, 5000.0, 5600.0, 6300.0, 7100.0, 8000.0, 9000.0, 10000.0.



# Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503**



toutes les nations. On ne voit point qu'il y ait eu de raisons politiques pour proscrire les *Quakers* de la Nouvelle Angleterre, comme seroient des intérêts de commerce, la crainte d'être traversés par des négocians plus industriels, ou d'autres motifs semblables. Il paroît que ce fut une véritable *haine théologique*. On leur fit souffrir une persécution sanglante. On en verra les formes dans la loi publiée à ce sujet.

Elle porte : « Tout Quaker qui , pour  
« la première fois, paroîtra dans la Nou-  
« velle Angleterre, après en avoir été  
« banni, sera condamné, si c'est un  
« homme, à avoir une oreille coupée,  
« et à être envoyé à la maison de cor-  
« rection, pour y être appliqué à des  
« travaux rudes et pénibles, jusqu'à ce  
« qu'il trouve moyen de s'embarquer à  
« ses frais. Pour la seconde fois, on lui  
« coupera l'autre oreille, et il sera pa-  
« reillement renfermé. Si c'est une fem-  
« me, elle sera cruellement fouettée,  
« et envoyée à la maison de correction.  
« Pour la troisième fois, hommes et  
« femmes auront la langue percée avec  
« un fer chaud, et seront toujours ren-  
« fermés, jusqu'à ce qu'ils soient em-  
« barqués à leurs frais ».

Il n'est point étonnant que des fana-

tiques, et on peut appeler ainsi tous les persécuteurs, que des fanatiques aient été en même-temps crédules; mais on a de la peine à se persuader que les mêmes fanatiques aient cru de bonne foi aux sorciers. Parmi ces persécuteurs on trouve un gouverneur, des ministres puritains, des magistrats. Sous leurs yeux, on employoit les tourmens pour arracher à des femmes l'aveu qu'elles en avoient ensorcelé d'autres. On fit pendre plusieurs personnes sur la déposition des *esprits*. Un juge qui avoit présidé à ces condamnations, las de ces sentences sanguinaires, n'en voulant plus prononcer, fut accusé lui-même comme complice et forcé de fuir. Des dénonciateurs assurèrent que son frère avoit traversé l'air sur son chien pour aller au sabbat. Il étoit condamné. Ce fut avec la plus grande peine qu'il évita la mort, mais son chien la souffrit. On passeroit sous silence ces traits de démence barbare, s'il n'étoit pas important que les hommes trouvent dans l'histoire des exemples qui leur inspirent l'horreur de la persécution. Ils sauront donc qu'il y eut environ deux cents personnes accusées, cent cinquante emprisonnées, vingt-huit condamnées à mort, et vingt exécutées.

## MARILAND, etc.

Le *Mariland*, voisin de la Virginie, a toujours été assez tranquille. La colonie de *New-Yorck*, où se trouve *Long-Island* et beaucoup d'autres îles, a donné des embarras à la mère patrie pour son gouvernement. Il fallut changer et renouveler ses chartres. Le *New-Jersey* a été dans son origine une retraite pour tous les dissidens mêmes catholiques et quakers. Elle possède la fameuse ville de *Boston*. Enfin, la *Nouvelle-Ecosse*, ou l'*Acadie*, a passé des Français aux Anglais, qui la possèdent maintenant. Par elle ils se sont avancés dans le *Canada*. Il n'est pas étonnant que cette belle province exposée à leurs invasions, sans autre secours que ceux qui lui venoient de France, soit tombée entre les mains des Anglais qui réparaient facilement leurs pertes, et pourvoyoient abondamment aux besoins de leurs armées, par la ressource si prochaine de leurs colonies.

---

## TERRE-NEUVE.

L'île de *Terre-Neuve*, qui commande pour ainsi dire le fleuve Saint-Laurent, après avoir été disputée entre les Français et les Anglais, appartient à la fin à ceux-ci. Ce fleuve entre dans la mer par une embouchure de trente lieues, entrecoupée de plusieurs autres îles, qui ont été aussi un objet de desir pour les deux nations européennes. Les forteresses que les Français y avoient établies, entre autres celles de *Louisbourg*, sont tombées successivement entre les mains des Anglais. *Terre-Neuve* est plus avantageuse par sa position que par ses productions. Elle a environ trois cents lieues de tour. Elle est couverte de forêts. Il y fait extrêmement chaud en été, et un froid insupportable en hiver. Les naturels sont petits, mais nerveux. La largeur extraordinaire de leur visage étonne à la première vue. On ne leur voit point de barbe. Ils sont fins, rusés et traîtres, et ne songent pas à restituer ce qu'ils ont volé. Ce caractère n'est point particulier aux habitants de *Terre-Neuve*.



Le *Grand-Banc*, qu'on peut appeler l'*Empire de la Morue*, est peu éloigné de l'île. Il peut avoir trois cents lieues de long, sur cent de large. C'est une montagne sous l'eau. Les cîmes en sont inégales. La quantité de morue qu'on y pêche est incroyable. Lorsque le poisson approche de cette espèce de rendez-vous, l'air se charge d'un brouillard froid si épais, qu'à peine le soleil peut-il le pénétrer, pendant que l'île de Terre-Neuve qui est auprès, jouit d'un ciel pur et serein : phénomène qui embarrasse les naturalistes. Les Anglais, les Français, les Hollandais, ont part à cette pêche, bienfait de la providence, qu'ils tâchent quelquefois des'interdire.

---

### CANADA.

Le *Canada* a été appelé la *Nouvelle-France*; mais ce n'est plus la France qui le possède. Ici se voit un autre état de choses. Ce ne sont point des *Planteurs* qui ont formé la colonie. Les Français, en remontant le fleuve Saint-Laurent, ont trouvé des sauvages couverts de fourrures, qu'ils échangeoient volontiers contre les merceries des avan-

turiers. Ceux-ci, en avançant toujours vers l'intérieur des terres, d'où on leur apportoit ces précieuses fourrures, ont eu soin d'établir des lieux de repos et de refuge, d'où ils partoient pour aller plus loin, et où ils se retiroient quand ils étoient poursuivis. C'est à cette précaution que les villes de Québec et de Montréal, sur le grand fleuve, et d'autres sur de moindres rivières, doivent leur origine.

L'activité propre aux Français ne leur a pas permis d'attendre toujours dans ces villes les produits de la chasse des sauvages. Ils ont pris plaisir à partager les fatigues et les dangers des chasseurs. Des courses dans lesquelles il s'engageoient, leur ont fait faire les découvertes fort éloignées. Il ne leur a pas non plus été possible de se mêler aux exercices des naturels, sans prendre aussi part à leurs guerres. Les armes à feu faisoient singulièrement desirer par les Canadiens, l'alliance des étrangers. Les nations qui pouvoient avoir quelques arquebusiers dans leurs rangs, se croyoient sûres de la victoire.

*Algonquins, Iroquois, Hurons, Natches, Esquimaux, Illinois.* Tels sont les noms des principaux peuples connus, habitans de ces vastes contrées

appeler  
éloigné  
ts lieues  
C'est une  
en sont  
e qu'on  
le pois-  
rendez-  
rouillard  
eil peut-  
l'île de  
uit d'un  
qui em-  
Anglais,  
ont part à  
vidence,  
nterdire.

Nouvelle-  
la France  
autre état  
es Plan-  
onie. Les  
ve Saint-  
ages cou-  
angeoient  
des avan-

couvertes de forêts, coupées par de fréquentes rivières et inondées de grands lacs. Ils sont tous, comme il convient à des chasseurs, diligens, agiles et infatigables. Ils ont l'oreille fine, la vue perçante, et l'odorat, dit-on, si sûr, qu'en portant au nez l'herbe qui a été foulée, ils diront de quelle nation est celui qui a passé. Ces avantages leur sont d'une grande utilité dans les guerres qu'ils se font les uns contre les autres; guerres toutes de surprise, dont le but principal est de faire des prisonniers. La conduite qu'ils tiennent avec ces malheureux, présente des contrariétés inconciliables. Ils les caressent et les tourmentent, les adoptent et les tuent. Le récit nous en a été transmis par un témoin oculaire.

Un chef iroquois est pris par des Hurons. Ceux-ci conviennent dans leur assemblée de le présenter à un ancien chef de la nation, pour remplacer un neveu qu'il avoit perdu à la guerre, ou pour en disposer à sa volonté. Dans le premier moment de sa captivité, l'Iroquois avoit été frappé, blessé, brûlé, mutilé de deux doigts. Le chef huron le voyant en cet état, lui dit : « Neveu, « vous ne sauriez vous imaginer la joie « que j'ai ressentie quand j'ai su que

« v  
« j  
« p  
« r  
« d  
« d  
« j  
« r  
« fr  
« p  
« se  
« co  
« vo  
« un  
« po  
Apr  
son  
sert  
de c  
soin  
don  
pom  
on l  
prop  
une  
mec  
L  
étan  
repa  
se l  
« Fr

par de frè-  
de grands  
convient à  
es et infan-  
ne, la vue  
n, si sûr,  
e qui a été  
nation est  
es leur sont  
es guerres  
les autres;  
dont le but  
prisonniers.  
t avec ces  
contrariétés  
ssent et les  
et les tuent.  
mis par un

ris par des  
ot dans leur  
un ancien  
mplacer un  
guerre, ou  
té. Dans le  
tivité, l'Iro-  
ssé, brûlé,  
chef huron  
: « Neveu,  
miner la joie  
j'ai su que

« vous vouliez bien remplacer celui que  
« j'ai perdu. J'ai déjà préparé une nate  
« pour vous dans ma cabane, et ce se-  
« roit une grande satisfaction pour moi,  
« d'y passer en paix avec vous le reste  
« de mes jours; mais l'état dans lequel  
« je vous vois, me force à changer de  
« résolution. Les maux que vous souf-  
« frez doivent vous rendre la vie insup-  
« portable, et je crois vous rendre  
« service en abrégeant sa durée. Prenez  
« courage, mon cher neveu. Préparez-  
« vous à nous faire voir que vous êtes  
« un homme, et que vous savez sup-  
« porter toutes sortes de tourmens ».   
Après cette harangue, on revêt le pri-  
sonnier des plus beaux habits, on lui  
sert les mets les plus délicats. La sœur  
de celui qu'il remplace lui prodigue ses  
soins. Une jeune et belle fille lui est  
donnée pour compagne. Il est promené  
pompeusement dans les villages. Quand  
on le ramène, le vieil oncle lui met sa  
propre pipe à la bouche, et essuie, avec  
une bonté paternelle, la sueur qui hu-  
mecte son visage.

Le jour de la dernière cérémonie  
étant arrivé, l'oncle donne un grand  
repas. Le neveu en fait les honneurs,  
se lève à la fin et dit à l'assemblée :  
« Frères, je suis prêt à mourir; diver-

« tissez-vous autour de moi. Soyez persuadés que je ne crains ni la mort, ni les tourmens que vous pourrez me faire endurer ». Il entonne une chanson. Tous les guerriers l'accompagnent et le mènent à la *cabane de sang*. Il y recommence sa chanson de mort. On l'attache à un poteau. Les jeunes gens chargés du supplice l'environnent. Un chef les exhorte à se bien conduire, à ménager les tourmens pour les rendre plus longs et plus cruels. On fait devant lui la destination de ses membres : un bras à tel village, un pied à tel autre, la tête à un troisième. Il écoute froidement. L'exécution commence. Des feux sont allumés autour de lui. On lui applique des fers rouges dans les endroits les plus sensibles. On le déchire, on le taillade. Il souffre sans se plaindre, sans donner aucun signe de douleur, parlant des affaires de sa nation, comme il auroit fait chez lui au milieu de sa famille.

Ces barbaries, commencées le soir, se prolongent toute la nuit. Il est important que le soleil éclaire sa mort. Aussitôt qu'il paroît, on lui donne le coup mortel. Les membres sont coupés pour être envoyés à leur destination, et le tronc jeté dans une chaudière pour

en fa  
neur  
pèce  
insex  
déd  
mais  
freux

Le  
au p  
franç  
ranç  
que  
fières  
« ma  
« ba  
« ba  
« son  
« je  
Cette  
quan  
pour  
perm  
ches  
sonn

Ce  
toute  
On d  
jurée  
les In  
senc  
étoit

Soyez per-  
la mort, ni  
pourrez me  
une chan-  
compagnent  
sang. Il y  
mort. On  
eunes gens  
onnent. Un  
onduire, à  
les rendre  
fait devant  
membres : un  
à tel autre,  
oute froide-  
ce. Des feux  
On lui ap-  
les endroits  
chire, on le  
e plaindre,  
e douleur,  
ion, comme  
milieu de sa  
ées le soir,  
Il est im-  
e sa mort.  
ui donne le  
sont coupés  
stination, et  
adière pour

en faire un repas. C'est un point d'hon-  
neur chez toutes ces nations, une es-  
pèce de religion de faire parade de cette  
insensibilité inconcevable, du mépris  
dédaigneux, non-seulement de la mort,  
mais encore des tourmens les plus af-  
freux.

Le gain n'est rien pour ces sauvages  
au prix de la gloire. Un gouverneur  
français proposoit à un chef huron une  
rançon pour des prisonniers iroquois  
que ceux-ci avoient faits; il répondit  
fièrement : « Je suis guerrier et non  
« marchand. Je n'ai pas quitté ma ca-  
« bane pour trafiquer, mais pour com-  
« battre. Si vous avez envie de ces pri-  
« sonniers, prenez-les. Je sais le lieu où  
« je puis en faire d'autres ou mourir ». Cette alternative est fondée sur ce que, quand ils sont sortis de leur village pour une expédition, il ne leur est pas permis, sous peine de passer pour lâches, d'y rentrer sans amener des prisonniers.

Ces peuples donnent à leurs traités toute la solennité dont ils sont capables. On décrit ainsi la cérémonie d'une paix jurée entre les Algonquins, les Hurons, les Iroquois et d'autres nations en présence d'un gouverneur français qui en étoit médiateur. Il y avoit au milieu de



l'assemblée un espace circonscrit avec une corde, espace destiné à l'action des orateurs. Les députés des nations étoient assis et gardoient un silence respectueux. L'orateur iroquois entre dans le cercle, chargé d'autant de colliers qu'il y avoit d'articles dans le traité. Il adresse en ces termes la parole au gouverneur, auquel, par honneur et par une espèce d'adoption, il donnoit le nom d'un grand homme de sa nation : « *Ouonthio*, ouvre « l'oreille à ma voix ; tous les Iroquois « parlent par ma bouche : mon cœur « ne nourrit pas de mauvais sentimens ; « mes intentions sont pures. Nous vou- « lons oublier nos chansons de guerre « pour ne chanter que des chansons « d'allégresse ». Après ce début sublime dans sa simplicité, il entonne une chanson que le chœur de ses compatriotes continue. Pendant ce temps, l'orateur se promène vivement dans le cercle, s'arrête subitement, regarde fixement le soleil, frappe du pied, se tord les bras, et fait différentes contorsions, apparemment relatives aux sentimens qu'exprimoit la chanson.

Entre les prisonniers que les Iroquois rendoient, se trouvoit un Français. L'orateur prend un collier, le met au cou du gouverneur, et lui dit : « Mon

« p  
« s  
am  
des  
asse  
qu'  
min  
« ai  
« re  
« a  
« fa  
Les  
sur  
com  
ticle  
de l  
pres  
pour  
siém  
brer  
D'au  
dre r  
le de  
amic  
les a  
des p  
expre  
La  
vages  
des a  
nour



« père, ce collier rend la liberté à ton « sujet » ! Il lui fait ensuite un reproche amical de ce qu'en renvoyant chez eux des prisonniers iroquois, il n'avoit pas assez pourvu à leur sûreté, et de ce qu'ils ont couru des risques dans le chemin. « Pour moi, dit-il, ce n'est pas « ainsi que j'ai traité celui que je te « rends. Je lui ai dit : neveu, viens « avec moi, je veux te ramener dans ta « famille au péril même de ma vie ». Les autres colliers avoient été placés sur la corde qui formoit l'enceinte, comme emblèmes chacun d'un des articles du traité. L'un indiquoit la liberté de la pêche et de la chasse, l'autre prescrivoit les précautions à prendre pour se visiter sans danger; un troisième annonçoit les fêtes qu'on célébreroit en réjouissance de l'alliance. D'autres annonçoient la volonté de rendre réciproquement tous les prisonniers, le desir de les voir arriver, la réception amicale qu'on leur feroit. Quelquefois les articles n'étoient pas exprimés par des paroles, mais par des gestes très-expressifs.

La principale occupation des sauvages du Canada est la chasse. Il y a des animaux qu'ils poursuivent pour se nourrir de la chair, d'autres pour se

procurer les peaux et les fourrures ; quelquefois pour ces deux avantages. L'*élan*, espèce de cerf beaucoup plus gros que les nôtres, fournit une nourriture saine et délicate. Sa peau est forte, chaude et légère. Il revient sur le chasseur qui l'a blessé. Cet animal, un des plus vifs que l'on connoisse, a pour ennemi le *carcajou*, le plus lent des quadrupèdes, qui en fait sa proie. Il le guette de dessus les arbres dans les forêts, tombe sur lui comme une masse, se cramponne sur son dos, et quelque effort que fasse l'*élan*, le *carcajou* le dévore. Les cerfs ordinaires et les busles sont communs. Les fourrures des loups, des martres, des hermines, des rats de bois, des rats musqués, de l'écureuil, du putois, sont estimées. Le dernier, quand il est poursuivi, lâche une eau qui infecte l'air à un quart de lieue à la ronde.

L'animal le plus curieux de cette partie du monde est le castor. Il est de la taille d'un fort chien, quadrupède par devant, presque poisson par derrière. On lui connoît un penchant décidé pour la société, des inclinations pacifiques, des appétits modérés, et l'horreur pour la chair et le sang, l'art de construire des ouvrages, dont la

fournitures ;  
avantages.  
beaucoup plus  
une nour-  
a peau est  
vient sur le  
animal, un  
asse, a pour  
us lent des  
proie. Il le  
es dans les  
une masse,  
t quelqu'ef-  
cajou le dé-  
et les busles  
es des loups,  
des rats de  
l'écureuil,  
Le dernier,  
he une eau  
t de lieue à

ux de cette  
or. Il est de  
quadrupède  
son par der-  
enchant dé-  
inclinations  
modérés, et  
e sang, l'art  
es, dont la

beauté, la grandeur, la solidité suppo-  
sent un instinct rival de l'intelligence.  
Les castors se rassemblent à la fin de  
juillet, quelquefois au nombre de trois  
cents, pour construire leur habitation  
d'hiver. S'ils trouvent des eaux plates,  
comme celles d'un étang qui conserve  
toujours son même niveau, ils s'éta-  
blissent sur le bord. S'ils ne trouvent  
que des eaux courantes, ils construisent  
une chaussée, et soutiennent l'eau à la  
même hauteur, par le moyen des dé-  
chargeoirs qu'ils y pratiquent, et for-  
ment un étang. On a vu de ces chaussées  
de cent pieds de long, sur dix à douze  
pieds d'épaisseur à la base.

Après avoir fait cet ouvrage public,  
auquel toute la société concourt, les  
castors se divisent par compagnie, pour  
construire les habitations particulières.  
Ce sont des maisonnettes bâties sur pi-  
lotis au bord de l'étang, quelquefois de  
deux ou trois étages, depuis cinq jusqu'à  
huit pieds de hauteur. Elles ont deux  
sorties, l'une sur la terre, pour aller  
chercher les branches d'arbre, dont l'é-  
corce est leur nourriture, l'autre dans  
le lac, pour s'y jeter à la moindre alarme.  
Il y a aussi au-dessus de l'eau une fe-  
nêtre, qui sert à éclairer l'intérieur. Le  
tout est bien enduit, impénétrable à

l'eau, et de la plus grande propreté. Les instrumens du castor pour abattre de très-gros arbres, les ébranler, les rendre utiles à leur destination, sont deux dents très-dures, propres à trancher ou à user en sciant; et de forts ongles aux pattes, qui sont faites en formes de mains, et servent à diriger ces arbres pour les faire tomber sur l'eau. Sa queue plate, ovale, couverte d'écailles, longue d'un pied, épaisse d'un pouce, large de cinq ou six, est son auge pour voiturer sur l'eau le mortier qu'il a délayé, et son seul outil pour le battre et le consolider. Elle lui sert aussi de gouvernail. Il nage avec vigueur à l'aide des membranes qui garnissent ses pattes de derrière. Il se fait de l'eau un point d'appui suffisant pour retenir contre le courant de l'eau, les arbres qu'il y jette, destinés à ses constructions. Les castors, quittes de leurs travaux à la fin de septembre, passent l'hiver en famille et se multiplient. Les mâles abandonnent les femelles au printemps. Ils viennent de temps en temps à la cabane voir ce qui s'y passe; mais ils n'y séjournent plus. Ce sont eux qui font et qui placent à portée des provisions de bois pour l'hiver. Les mères demeurent occupées à allaiter et élever leurs petits. Quand ils

dev  
pre  
d'é  
soc  
n'o  
à le  
une  
con  
et l  
tem  
Il  
de  
ila  
voi  
dep  
obj  
que  
digu  
des  
Ces  
plus  
de c  
y p  
rare  
man  
L  
fait  
meu  
mal  
enn  
sans

opreté. Les  
abattre de  
les rendre  
deux dents  
r ou à usér  
pattes, qui  
us, et ser-  
ur les faire  
late, ovale,  
d'un pied,  
e cinq ou  
r sur l'eau  
t son seul  
consolider.  
ail. Il nage  
membranes  
derrière. Il  
ui suffisant  
t de l'eau,  
stinés à ses  
quittes de  
septembre,  
t se multi-  
nent les fe-  
ennent de  
voir ce qui  
rment plus.  
placent à  
s pour l'hi-  
occupées à  
Quand ils

deviennent f, elles mènent la famille  
prendre l'air, la régalent de poissons,  
d'écrevisses et d'écorces fraîches. La  
société se rassemble en automne, s'ils  
n'ont que de légères réparations à faire  
à leur établissement; si, au contraire,  
une inondation, ou quelque accident a  
considérablement endommagé la digue  
et les cabanes, ils se réunissent avant le  
temps accoutumé.

Lorsque les sauvages n'avoient besoin  
de peaux de castors que pour leur usage,  
ils se contentoient de ceux qu'ils trou-  
voient en chassant dans les bois; mais  
depuis que ces peaux sont devenues un  
objet de commerce et de luxe, ils atta-  
quent la société entière, rompent les  
digues pour approcher plus aisément  
des cabanes, et détruisent les peuplades.  
Ces colonies pacifiques se sont retirées  
plus au nord, pour se mettre à l'abri  
de ces violences; mais les chasseurs les  
y poursuivent. Déjà l'espèce devient  
rare, et il est à craindre qu'elle ne  
manque bientôt absolument.

Les Français et les Anglais se sont  
fait pendant cinquante ans une guerre  
meurtrière dans le Canada. Ils ont eu le  
malheur d'y trouver deux nations aussi  
ennemies, les *Hurons* et les *Iroquois*,  
sans compter d'autres peuples moins

**nombreux qu'ils ont mis aux mains. Ainsi ils ont multiplié les massacres.**

L'importance de la colonie du Canada date de 1668. La cour de France, qui avoit jusqu'alors négligé cette colonie, s'occupa du soin de la faire fleurir. On y envoya des gentilshommes peu fortunés, auxquels on donna des terres qu'on décora du titre de seigneuries; de sorte qu'avec une industrie même médiocre, ils parvinrent à pouvoir vivre en hommes de qualité. Des soldats devinrent planteurs et colons. Les officiers furent de grands tenanciers. Dans ce premier moment, l'ardeur française donna une face nouvelle à la colonie. On y prit par émulation l'habitude de l'industrie et du travail; mais cette activité ne fut pas de longue durée. Dès que les Français purent subsister honorablement, ils ne travaillèrent plus. Dès lors les colonies anglaises acquirent une supériorité décidée.

Un Français nous a laissé cette comparaison des deux colonies : « Dans la Nouvelle-Angleterre et autres possessions anglaises, on remarque une opulence dont les possesseurs ne font point usage. Dans la Nouvelle France, on aperçoit une pauvreté réelle, cachée sous un air d'aisance. Le plan-



aux mains.  
massacres.  
e du Canada  
rance, qui  
te colonie,  
fleurir. On  
s peu fortu-  
des terres  
seigneuries;  
strie même  
ouvoir vivre  
soldats de-  
Les officiers  
rs. Dans ce  
ur française  
la colonie.  
habitude de  
is cette acti-  
durée. Dès  
sister hono-  
ent plus. Dès  
quirent une  
cette com-  
« Dans la  
ntres posses-  
marque une  
eurs ne font  
elle France,  
réelle, ca-  
e. Le plan-

« leur anglais amasse des richesses, en  
« s'interdisant toute dépense inutile. Le  
« Français canadien jouit amplement de  
« tout ce qu'il a acquis, et fait quelque-  
« fois parade de ce qu'il n'a pas. Le  
« premier travaille pour sa postérité; le  
« second ne songe pas à la sienne. Il  
« l'abandonne à la détresse où il s'est  
« trouvé lui-même, et lui laisse le soin de  
« s'en tirer comme elle pourra ». Il est  
à souhaiter que du mélange de la  
parcimonie anglaise et de l'insouciance  
française, il se forme au Canada un  
caractère national, également éloigné  
des deux excès. Le Canada a été cédé à  
l'Angleterre par le traité de Paris, en  
1763. Il avoit coûté à la France, en  
neuf ans de guerre, cent vingt-deux  
millions cinq cent quatre-vingt-dix  
mille livres.

### LOUISIANE.

Si les Français pouvoient se figurer  
les peines qu'ont essuyées leurs ancê-  
tres, combien il a coûté de sang pour  
acquérir quelques coins de terre dans  
la Louisiane et pour s'y maintenir, ils  
se féliciteroient du parti qu'a pris la



contr de France d'abandonner cette désastreuse colonie. Depuis 1560, qu'ils s'y sont introduits, ils ne l'ont pas possédé un jour sans être aux prises avec les plus cruels des sauvages, avec les Espagnols et les Anglais, jaloux de cette possession. Il en a été de même d'une partie de la Floride, acquise avec non moins de peine et de sang, que les Français ont pareillement abandonnée : la Floride aux Anglais, la Louisiane aux Espagnols.

Le dessein des Français, en se fortifiant dans ces colonies étoit de prendre à revers les possessions anglaises, et de les enclaver dans les grands lacs qui sont derrière, et les deux fleuves de Mississipi et de Saint-Laurent. Par la Louisiane et la Floride, ils pouvoient aussi se procurer une espèce de domination sur le golfe du Mexique; et voisins des Anglais et des Espagnols, tenir la balance entre ces deux peuples. Ces motifs politiques, bons pour l'Amérique, ont cédé à d'autres plus prépondérans en Europe. Les Français ont renoncé à ces deux colonies, lorsque par leur bravoure et à force de patience, ils avoient subjugué les anciens habitans. Ils se rendirent coupables de la destruction de plusieurs peuplades, entre autres de

er cette dé-  
560, qu'ils  
ont pas pos-  
prises avec  
s, avec les  
oux de cette  
même d'une  
se avec non  
g, que les  
andonnée :  
Louisiane

en se forti-  
de prendre  
aises, et de  
ds laes qui  
fleuves de  
ent. Par la  
pouvoient  
e de domi-  
que; et voi-  
gnols, tenir  
euples. Ces  
'Amérique,  
répondérans  
t renoncé à  
ar leur bra-  
ils avoient  
s. Ils se ren-  
truction de  
autres de

celle des *Natchès*, les plus barbares de tous les sauvages. Par leurs mœurs on peut juger de celles des autres nations.

Selon toutes les apparences, les peuples de ce vaste pays, qu'on croit tenir au nord de l'Asie, sinon par des terres contigues, du moins par des îles, ont la même origine. Leurs langues, quoique différentes, se rapprochent. Leurs coutumes ne varient que dans des choses peu importantes; même cruauté à l'égard des prisonniers: tous les tourmentent et les mangent. Ils sont en général bien faits. Les femmes accouchent facilement. Elles ne se mettent au lit qu'après être allées elles-mêmes laver leurs enfans à la rivière, dont il faut souvent casser la glace. L'oreiller sur lequel est placée la tête de l'enfant dans le berceau, n'est pas plus élevé que le matelas. Ainsi la tête posant toute entière, reste plate et ne s'arrondit point. En l'attachant, de peur qu'il ne tombe, on lui laisse toujours le ventre et la poitrine libres. Ils naissent blancs. Leurs fréquentes onctions, où il entre beaucoup de rouge, les rendent cuivrés. Ils regardent ces onctions comme nécessaires pour se rendre souples, et pour endurcir leur peau contre la piqure des cousins.

Le père élève les fils , la mère élève les filles. Leur autorité est très-respectée. Le titre le plus honorable qu'ils puissent vous donner, est celui de *père*. Ils ne le prodiguent pas. En conséquence, c'est une sauve-garde sûre quand ils vous en gratifient. Tous les jours ils se baignent , même dans les plus grands froids. Les filles nagent comme les garçons. Tout le travail du ménage tombe sur les femmes. Les hommes s'occupent de la chasse , de la pêche , cultivent , bâtissent ; ils se réunissent pour ces ouvrages et s'en font un divertissement. Les enfans des deux sexes sont , dès l'âge le plus tendre , accoutumés à des fardeaux qu'on augmente à mesure qu'ils grandissent ; de sorte que dans la force de l'âge , ils en portent quelquefois d'un poids étonnant.

Les vieillards sont dépositaires de la tradition. Ils ne la communiquent pas aux jeunes gens , et parmi les hommes faits , ils n'appellent à la connoissance des *anciennes paroles* , que ceux qui jusques-là se sont distingués par leur sagesse et leur bon sens. Ils ont l'idée d'un être suprême , qu'ils appellent le *Grand-Esprit*. Il a sous lui d'autres esprits toujours prêts à exécuter ses ordres. L'air est plein d'autres esprits

malvaisans. Ces peuples les implorent pour n'être pas en but à leur malveillance. Ils leur font des offrandes, et s'imposent en leur honneur des jeûnes fort longs, pendant lesquels ils se privent de leurs femmes. Beaucoup d'entre eux n'ont point d'idoles dans leurs temples ; mais ils y entretiennent du feu, avec certains rites qui font croire qu'ils le regardent comme sacré. Tout homme est prêtre et médecin.

La conduite des Indiennes, tant qu'elles sont filles, n'est pas trop régulière ; mais une fois qu'elles sont mariées, elles deviennent des modèles de sagesse et de fidélité. La polygamie et le divorce sont rares. Les chefs des familles sont comme les ministres du mariage. La cérémonie a une naïveté touchante.

La famille de la future la conduit en silence à la cabane du garçon. Elle trouve la famille de celui-ci rangée devant, et en est reçue avec des acclamations que cette famille fait entendre réciproquement. L'ancien de la fille est introduit dans la chambre où se trouve celui du garçon. « Vous voilà, dit-il à celui qui entre. Oui, répond-il. Asseyez-vous, reprend le premier. » Puis on garde le silence, comme si l'on

méditoit sur ce qu'on va faire. Ils se lèvent ensuite. « Approchez-vous, disent-ils aux jeunes gens, et ils leur font un discours sur les devoirs mutuels du mariage ». On apporte les présens. Le futur dit à la fille : « Veux-tu me prendre pour ton époux » ? Elle répond : « De tout mon cœur ; aime-moi autant que je t'aime, je n'aimerai jamais d'autre homme ». Le garçon lui fait son présent, en disant : « je t'aime, je te prends pour ma femme, voici ce que je donne pour t'acheter ». Il s'attache à l'oreille gauche une plume d'oiseau et une feuille de chêne, pour signifier qu'il est disposé à parcourir les forêts avec la rapidité d'un oiseau, pour fournir du gibier à sa femme et à ses enfans. De la main droite il tient un arc et des flèches, en signe de l'engagement qu'il prend de les défendre. La fille tient d'une main une branche de laurier, de l'autre un épi de maïs, qui lui est présenté par sa mère. Le laurier signifie qu'elle sera toujours douce et propre, le maïs, qu'elle aura soin de préparer la nourriture de son mari. Le garçon lui présente la main droite, en disant : « Je suis ton mari » ; elle répond : « Je suis ta femme ». Il joint sa main à

celle des parens de sa femme. Celle-ci en fait autant aux parens de son mari, en signe d'union des deux familles. En présence de cette assemblée, à laquelle le respect et la décence donnent un air auguste, il montre son lit à sa femme, et lui dit : « Regarde notre lit, tiens-le « en bon état, et prends garde qu'il « ne soit jamais souillé ». Le reste de la journée se passe en festins, en danses et en réjouissances. Les femmes sont en général traitées avec égards et tendresse. Elles ont leur voix dans la société.

Les sauvages sont partagés en tribus. Les noms seuls de celles qu'on connoît depuis les états européens jusques dans le Nord, approchant de la source des grands fleuves, composeroient une longue liste. Il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, de particulariser les coutumes de ces peuplades. Chacune a ses bonnes et ses mauvaises qualités, ses singularités et ses hisarneries. Les uns ont des rois électifs, d'autres héréditaires ou bien de simples chefs chargés à temps de la guerre et de la police. Les femmes même ne sont quelquefois pas exclues de ces fonctions. On trouve à peu près ce mélange chez les *Natchez*, une des nations les plus puissantes



entre celles de la Louisiane et de la Floride.

Le grand chef, disent les Européens qui ont vaincu avec eux, porte le nom de *Soleil*, comme chez les Hurons et plusieurs autres, c'est le fils, non du prédécesseur, mais de la plus proche parente. Elle est nommée *la femme chef*. Quoiqu'elle ne se mêle pas du gouvernement, on ne laisse pas de lui rendre de grands honneurs. Elle a même comme le chef droit de vie et de mort. Leurs sujets ne les abordent et ne se retirent qu'en les saluant trois fois par une espèce de hurlement. Il n'est pas permis de leur tourner le dos. Le meilleur de la chasse, de la pêche, du butin, doit leur être porté. Au lever du soleil, le chef avance à la porte de la cabane; aussitôt que l'astre paroît il se prosterne, hurle trois fois respectueusement. On lui présente une pipe. Il en envoie au soleil les trois premières gorgées, et parfume d'autant le nord, le couchant et le midi. Il ne connoît que le soleil, et prétend tirer son origine de cet astre. Lorsque le grand chef, ou la femme chef meurt, tous leurs domestiques les suivent au tombeau, et c'est un grand honneur. Le mari de la femme chef n'en est pas prié. Il est d'usage que ce



soit son fils aîné qui l'étrangle. De tout ce qui est dans la cabane, on fait une espèce de trône, sur lequel on place le corps des deux époux. La première offrande est celle de donze petits enfans que leurs père et mère doivent avoir étranglé eux-mêmes. Suit une procession funèbre, mais qui affecte la joie et l'alegresse. Au milieu se voient quatorze personnes des deux sexes dévouées à la mort. Elles doivent paroître contentes. Chacune a au col une corde, dont le bout est tenu par un homme de chaque côté. Pendant qu'on place les deux cadavres dans le tombeau, les victimes se déshabillent. Les parens entonnent une chanson. A ce signal, elles sont étranglées toutes en même-temps, et précipitées dans la fosse qu'on recouvre aussitôt de terre.

Chez les Natchès seulement, le grand chef peut user de la polygamie. Les chefs de familles nobles, qu'on appelle les filles du soleil, n'épousent que des hommes du peuple. Les malheureux paient cher l'honneur qu'elles leur font. Elles en changent tant qu'elles veulent. S'ils sont infidèles, elles peuvent les faire mourir. Mais ils n'ont pas le même droit. Elles prennent au contraire autant d'amans qu'elles veulent, sans que

l'époux ose s'en plaindre. Il se tient en leur présence dans une contenance respectueuse , et ne mange jamais avec elles. Tout le privilège qu'il tire de cette alliance , c'est d'être exempt de travail et d'avoir quelqu'autorité sur les domestiques.

On frissonne toujours quand on pense aux tourmens affreux que ces nations , par une coutume générale , font souffrir à leurs prisonniers de guerre. L'insensibilité que montrent les victimes de cette férocité , est si étonnante , qu'on a imaginé que les sauvages de ce pays , avoient les sens plus obtus, souffroient moins , étoient en un mot moins susceptibles de douleur que les Européens. Mais on ne voit pas pourquoi leurs nerfs , ou tout autre principe de la sensation , seroient chez eux moins irritables. Il est plus raisonnable de penser que c'est la force de l'exemple et du préjugé qui leur impose silence. Ils seroient déshonorés , leur nation participeroit à leur honte, s'ils laissoient échapper une plainte : c'en est assez pour qu'ils aient la force de commander à leurs sens extérieurs , et d'en régler les expressions. C'est un fanatisme. Il n'y a point d'opinion qui n'en soit susceptible , et qui ne fasse tout faire et tout souffrir.

Lorsque les Français et les Espagnols se disputoient à la Floride le droit de premier occupant, un capitaine français, nommé *Ribaut*, demanda une conférence aux Espagnols. Un soldat s'approcha seul du petit détachement français, tira *Ribaut* hors des rangs, et lui dit gravement : « Les soldats français obéissent-ils exactement aux ordres de leurs commandans ? Sans doute, répond *Ribaut*. Eh bien, réplique l'Espagnol, ne soyez donc point surpris si j'obéis à l'ordre de mon général ». En même temps il lui plonge un poignard dans le cœur. Aussitôt toute l'escorte est enveloppée. Elle étoit composée de protestans. Tous les soldats furent pendus avec cette inscription : *Non comme Français, mais comme hérétiques et ennemis de Dieu.*

*Charles IX* laissa cette atrocité sans vengeance. Un gentilhomme gascon, nommé *Degourgues*, instruit de cet événement, quoique catholique, jure de venger ses compatriotes. Il vend tout son bien et fait un petit armement composé de braves soldats. Arrivé à la Floride, il attaque les Espagnols, prend le fort, et les fait tous pendre avec cet écriteau : *Non comme Espagnols, mais comme traitres et meurtriers.* Pareille

épitaphe proclamée à la tête des armées , vaudroit bien pour la sûreté des prisonniers un cartel d'échange.

~~~~~  
CAROLINE, GÉORGIE,
PENSYLVANIE.

La Caroline et la Géorgie ont pris ce nom des rois *Charles* et *Georges* , et la Pensylvanie , de *Guillaume Pen* , premier propriétaire. Ces trois provinces qui en forment même quatre , parce que la Caroline est divisée en deux , sont sous le climat le plus heureux , enrichies de tous les dons de la nature , et quoique reconnues les dernières , elles ont été tout d'un coup prodigieusement peuplées , par l'influence des étrangers qu'on y a reçus , Français , Allemands , Hollandais , Suédois , Danois , Anglais , Irlandais , de tout culte , de toute secte , de toute religion.

Guillaume Pen , étoit d'une bonne famille , amiral d'Angleterre sous *Cromwel* , et ensuite également estimé et employé sous *Charles II*. Il obtint de la couronne de grandes possessions sur les confins des Carolines , et les augmenta

encore par des acquisitions qu'il paya aux Indiens. Il y reçut tous ceux qui lui demandèrent des terres. Le vieil amiral étoit de la secte des *Indépendans*. Il éleva son fils dans ces principes ; ce qui le disposa à adopter la religion des Quakers , les plus indépendans des hommes et les plus tolérans. Devenu possesseur de l'héritage de son père , *Guillaume* l'ouvrit comme lui à tous les non-conformistes. Les Quakers auxquels leur obstination à tutoyer , à ne point saluer , à ne point se vêtir comme les autres , attiroit des désagrémens , y accoururent en foule ; ils se trouvèrent très à leur aise dans un pays où il étoit libre à chacun de parler , d'agir , de prier comme il vouloit. Eux et les autres trouvoient ce sol si favorable , et y prospérèrent si bien , que la colonie commencée en 1718 , avec deux mille personnes que *Pen* y mena , se montoit à trois cent mille en 1748. Philadelphie en est la capitale. C'est une des villes les plus régulières du monde , toute coupée à angles droits , placée sur la Délaaware , qui amène des vaisseaux de quatre cents tonneaux , jusqu'au pied d'un quai magnifique.

L'amour de la liberté a attiré en Pensylvanie des sectaires appelés les *Frères*.

Moraves de la Moravie , proche la Bohême , où cette secte s'est formée. Etant persécutés dans leur patrie , ils s'étoient réfugiés en Angleterre , où ils n'étoient pas vus plus favorablement que les Quakers. Quelques - uns passèrent en Amérique. Les Pensylvains trouvant en eux beaucoup de conformité avec leurs principes , les reçurent avec joie. Ils y ont passé successivement jusqu'au nombre de quinze cents. Quelques - uns d'entre eux se sont pour ainsi dire triés pour mener une vie plus parfaite.

A dix ou douze lieues de Philadelphie , vivoit un hermite allemand , qui avoit bâti sa cabane dans l'endroit peut-être le plus délicieux de la nature , entre deux montagnes , dont l'une l'abritoit contre le nord , sur le bord d'une jolie rivière avec des points de vue agréables. Les bons Moraves découvrirent cette retraite. Charmés de la vie simple de leur compatriote , de son amour pour le travail , qui fournissoit à tous ses besoins , de la piété de sa conversation , ils conçurent le dessein de vivre avec lui et de l'imiter.

Autour de la cellule de l'hermite , s'est formée une ville appelée *Ephrata*. Tous les exercices de travail et de religion s'y font comme dans un cloître. Les habi-

che la Bo-
mée. Etant
ils s'étoient
ils n'étoient
ut que les
ssèrent en
rouvant en
avec leurs
joie. Ils y
qu'au nom-
ques - uns
i dire triés
rfaite.

e Philadel-
mand, qui
s l'endroit
la nature,
t l'une l'a-
bord d'une
s de vue
découvri-
de la vie
, de son
fournissoit
iété de sa
le dessein
r.

rmite, s'est
ata. Tous
eligion s'y
Les habi-

tans apportent les profits de leur indus-
trie au trésor commun, qui fournit aux
besoins publics et particuliers. les fem-
mes ne se trouvent avec les hommes
qu'à l'église, et quand il faut délibérer
sur les affaires publiques, où elles sont
admises. Chacun a dans sa maison sa
chambre particulière pour méditer et
recevoir les inspirations de l'*esprit*. On
appelle ces hermites *Dunkars*, peut-
être du nom du solitaire leur fondateur.
Ils donnent aux jeunes gens qui se ma-
rient quelques acres de terre, avec tout
ce qu'il faut pour s'y établir. Ces néo-
phites s'éloignent d'Ephrata le moins
qu'ils peuvent. Ils y envoient leurs en-
fants recevoir l'éducation.


Leur vêtement consiste en une lon-
gue robe de serge blanche pour l'hiver,
et de toile pour l'été, surmontée par
un capuchon qui tient à l'habit, et lié
d'une ceinture de même étoffe; sous
l'habit, une chemise de grosse toile; les
hommes portent des caleçons, les fem-
mes des jupons; c'est là toute la diffé-
rence. Les *Dunkars* ne vivent que de
végétaux, parce qu'ils croient que l'u-
sage de la viande ne convient pas à un
parfait chrétien. Cette sobriété les rend
maigres. Ils se laissent croître les che-
veux ainsi que la barbe, et le peu de

soin qu'ils ont d'eux-mêmes, leur donne au premier coup d'œil un air hideux, mais leur bonhomie réconcilie bientôt avec leur figure. Ils couchent sur la planche nue; un petit paquet de laine leur sert d'oreiller.

Ce peuple Ascétique a, dans son enceinte, de quoi pourvoir aux besoins de la vie : moulin à farine, à l'huile, papeterie et même imprimerie. Ils font tout eux-mêmes. Les femmes écrivent bien. Quelques-unes peignent et décorent agréablement leurs demeures. Leur église est de la plus grande propreté. Il y a parmi eux des hommes qui ne dédaignent pas les sciences. Ils administrent le baptême par immersion, et seulement aux adultes; mais à quoi leur sert-il, puisqu'ils traitent d'absurdité la croyance que le péché originel a passé à la postérité d'Adam? Ils blâment la violence, même quand elle est commandée par la défense personnelle. Selon eux, il vaut mieux se laisser tromper et dépouiller, que d'avoir un procès. Ils observent exactement le sabbat.

Hommes et femmes prêchent dans l'église sans préparation. Ils se lèvent et parlent. Le sujet de leurs discours est ordinairement la pratique de la charité, de l'humilité, de la tempérance

et des autres vertus chrétiennes. Ils nient l'éternité des peines. Il y en a cependant, mais d'une durée bornée pour ceux qui ne veulent pas croire à *Jésus-Christ*. Afin que tous puissent participer à la félicité éternelle, les âmes des chrétiens morts sont occupées à convertir les âmes des infidèles, qui n'ont pas été à portée de connoître l'évangile. Leurs dogmes à part, on doit admirer la vie pieuse des Dunkars, la paix, la concorde, l'affection mutuelle qui règnent entre eux; et on peut aller d'autant plus facilement s'édifier de leurs vertus, qu'ils exercent l'hospitalité avec une politesse sans exemple, et que la règle leur défend d'en recevoir aucune récompense.



ÉTATS-UNIS.

Les pays qui forment la république des Etats-Unis, sont au nombre de treize : *New-Hampshire, Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut, New-Yorck, New-Jersey, Pensilvanie, Delaware, Maryland, Virginie, Caroline Septentrionale, Caroline Mé-*

ridionale , Géorgie. On se rappelle de quelle manière ces provinces se sont peuplées d'hommes de tous les royaumes et de toutes religions. On a dû aussi prévoir qu'à mesure que ces colonies augmenteroient en richesses et en habitants , n'étant pas attachées à la métropole par le lien de l'affection , et n'ayant plus besoin de son secours , elles se trouveroient disposées à s'en séparer et se rendre maîtresses chez elles.

Rien de ce qui a coutume de causer les révolutions dans l'ancien monde, n'a eu lieu dans la Nouvelle-Angleterre. Ni la religion , ni les lois n'avoient été outragées , le sang des martyrs et des citoyens n'avoit pas coulé sur les échafauds ; on n'avoit pas insulté aux mœurs dans une cour corrompue ; les manières, les usages , aucun des objets chers au peuple , n'avoit été livré au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'avoit arraché aucun habitant du sein de sa famille , ni de la société de ses amis , pour le traîner dans l'horreur d'un cachot. L'ordre public n'avoit pas été interverti ; les principes d'administration n'y avoient pas changé , et les principes du gouvernement y étoient toujours les mêmes. Tout se réduisoit à savoir si la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de

mettre directement ou indirectement un impôt sur les colonies.

Cette question , déjà agitée sourdement , lorsqu'en différentes occasions l'Angleterre avoit usé de ce droit , le fut plus ouvertement et avec plus de chaleur en 1764 , à l'occasion de l'*acte du timbre* , qui défendoit d'admettre dans les tribunaux tout titre qui n'auroit pas été écrit sur papier marqué , vendu au profit du fisc. Cet acte n'est pas plutôt publié , que les provinces anglaises du nord de l'Angleterre , s'indignent contre cette servitude fiscale. D'un accord unanime , elles renoncent à la consommation de ce que leur fournissoit la métropole , jusqu'à ce qu'elle ait retiré le bil oppresseur. Les femmes sont les premières à se soumettre à cette interdiction. Elles font le sacrifice de ce qui servoit à leur parure. Le lin , la laine , le coton grossièrement travaillé , sont achetés sans murmure , au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines , et les plus belles étoffes. Les hommes , de leur côté , quittent la charrue , l'aune , la plume , pour s'appliquer dans les ateliers aux divers genres propres à la guerre , qu'on regardoit comme inévitable , si le bil n'étoit pas révoqué.

Après deux ans de mouvemens et de négociations, l'Angleterre révoqua l'acte du timbre, en 1767 ; mais ce fut pour le remplacer par des impôts sur d'autres objets, et notamment sur le thé, que les Américains ne tiroient que de la métropole, et dont on croyoit qu'ils ne pourroient se passer. Les sollicitations des Américains réussirent encore à faire retirer, en 1770, les impositions que l'Angleterre n'avoit pu faire percevoir ; mais elle s'obstina à laisser l'impôt sur le thé. Les Colons continuèrent à l'éluder jusqu'en 1773, que le ministère anglais en ordonna absolument la perception.

Pour ne point obéir, le Nouveau-Monde anglais renonce solennellement à l'usage de cette feuille. Les négocians auxquels on en avoit adressé refusent d'en recevoir. On déclare ennemi de la patrie quiconque oseroit en vendre. Ceux qui en conservent dans leurs magasins, sont notés comme mauvais patriotes. Tous brûlent ce qui leur reste de cette feuille, qui avoit fait jusqu'alors leurs délices. De tout le thé expédié d'Angleterre, évalué cinq ou six millions, il n'en fut pas débarqué une caise. *Boston* fut le principal théâtre de ce soulèvement. Ses habitans détrui-

ouvemens et
re révoqua
; mais ce fut
impôts sur
ment sur le
tiroient que
on croyoit
ser. Les sol-
éussirent en-
o, les impo-
voit pu faire
ina à laisser
olons conti-
1773, que
donna abso-

le Nouveau-
ennellement
Les négocians
essé refusent
ennemi de la
en vendre.
ns leurs ma-
mauvais pa-
qui leur reste
it jusqu'alors
thé expédié
ou six mil-
ébarqué une
cipal théâtre
bitans détrui-

sirent, en 1774, dans le port même, trois cargaisons de thé, qui arrivoient d'Europe.

Ce fut aussi contre cette ville que le cabinet de Saint-James dirigea les premiers éclats de son ressentiment. Il fut porté un bil du parlement d'Angleterre, qui défendoit d'y rien débarquer, et d'en rien emporter. Le ministre avoit cru que les provinces s'empresseroient à profiter de la disgrâce de Boston, pour établir leur commerce sur la ruine de celui de cette ville, et qu'ainsi la liaison qui se formoit entre elles, se romproit d'elle-même. Les autres Colonies se déclarèrent ouvertement pour la partie opprimée. Une rencontre entre les troupes royales et quelques milices qui se rassembloient près de Boston, en 1775, commence la querelle. Le sang anglais, tant de fois versé en Europe par les mains anglaises, arrose aussi l'Amérique, et la guerre civile est déclarée.

Les Anglais négligèrent d'abord de porter un grand coup, qui auroit pu dissiper la ligue. Ils avoient affaire à des cultivateurs, des marchands, des jurisconsultes, uniquement exercés aux arts de la paix, et menés au feu par des chefs aussi peu versés que les subal-

ternes dans la science des combats ; mais ils laissèrent aguerir ces nouveaux soldats. Les Américains eurent le bonheur de trouver et de mettre à leur tête un homme sage et prudent , qui se servit habilement des ressources de la localité. *Wasingthon* ayant des troupes qu'il falloit affermir , se retrancha plus qu'il ne combattit. Pendant qu'il présentoit des fortifications redoutables , qu'on croyoit qu'il alloit défendre , il en élevoit d'autres derrière lui , et s'y retiroit après une légère défense , lorsqu'il voyoit de l'incertitude dans le succès. Ainsi , il fatiguoit les troupes anglaises par de longues marches , et les minoit par de petits combats , qui étoient toujours avantageux pour lui , quelque perte qu'il fit , parce qu'il se recrutoit aisément , pendant que l'ennemi ne pouvoit réparer les échecs qu'il essuyoit.

En même-temps que les États-Unis soutenoient , par le fer , leur indépendance , ils la proclamoient aux yeux de l'univers , par leur déclaration du 4 juillet 1776. Ils s'expriment ainsi dans le préambule : « Nous regardons comme
« incontestables et évidentes par elles-
« mêmes les vérités suivantes : Que
« tous les hommes ont été créés égaux ;
« qu'ils sont doués par le créateur de

bats ; mais
veaux sol-
e bonheur
ur tête un
i se servit
la localité.
es qu'il fal-
lus qu'il ne
sentoit des
on croyoit
evoit d'au-
it après une
yoit de l'in-
usi, il sati-
rde longues
r de petits
urs avanta-
te qu'il fit,
ment, pen-
voit réparer

États-Unis
ur indépen-
aux yeux de
ation du 4
t ainsi dans
lons comme
es par elles-
ntes : Que
crées égaux ;
créateur de

« certains droits inaliénables ; que parmi
« ces droits on doit placer au premier
« rang, la vie, la liberté et la recherche
« du bonheur ; que pour s'assurer la
« jouissance de ces droits, les hommes
« ont établi parmi eux des gouverne-
« mens, dont la juste autorité émane
« du consentement des gouvernés ; que
« toutes les fois qu'une forme de gou-
« vernement quelconque devient des-
« tructive de ces fins, pour lesquelles
« elle a été établie, le peuple a droit de
« la changer ou de l'abolir, et d'insti-
« tuer un autre gouvernement, en or-
« ganisant ses pouvoirs, dans la forme
« qui lui paroît le plus propre à lui
« procurer la sûreté et le bonheur ».

Le congrès qui s'étoit assemblé pour émettre cette déclaration, convient qu'il ne faut pas faire ce changement pour des causes légères. Mais il ajoute que « lorsqu'une longue suite d'abus et d'u-
« surpations, montre évidemment le
« dessein de réduire un peuple sous le
« joug d'un despotisme absolu, il a le
« droit ; et il est de son devoir, de
« renverser un pareil gouvernement,
« et de pourvoir, par de nouvelles me-
« sures, à sa sûreté pour l'avenir. » Le congrès entre ensuite dans le détail de ses griefs contre le gouvernement

anglais, et ses griefs ont dû faire connoître à la métropole que la décision étoit irrémédiable.

Elle en dut être encore plus convaincue, quand elle vit ceux qu'elle appelloit rebelles aidés par une nation puissante, et reconnus indépendans et souverains par les Français en 1778. Alors la victoire se fixa sous les drapeaux républicains. Deux armées anglaises furent contraintes de mettre bas les armes. La guerre s'étoit faite avec une férocité déshonorante pour ceux qui s'en rendirent coupables. Les prisonniers américains furent entassés dans le vaisseau *Jersey*, à la rade *New-Yorck*, et on en jeta à la mer onze mille en trois ans. Après une défaite, les Anglais laissèrent trois jours les prisonniers renfermés dans une cour, sans nourriture. Un grand nombre y périt de froid et de faim. On leur reproche aussi d'avoir, contre les règles de la guerre, rendu les armes plus meurtrières. Enfin, on ne lira pas sans indignation, cette phrase de la lettre d'un général, au ministre anglais : « J'ai
« la satisfaction de vous apprendre que
« je n'ai pas laissé pierre sur pierre dans
« la ville d'Esopas ».

Les Américains se vengèrent des Anglais en réussissant dans leur projet

d'indépendance. Ils ont consolidé leur alliance mutuelle, et formé une république fédérative, dans laquelle chaque colonie, en conservant ce qu'elle a voulu de son premier gouvernement intérieur, concourt au bien général, par l'envoi de deux députés au conseil souverain, qui est toujours assemblé. On le nomme *Congrès*. Il décide de la paix et de la guerre, règle les finances, sanctionne les lois qui sont d'un intérêt général, après que chaque province les a consenties.

Les États-Unis se sont donnés une constitution, dont les principes sont puisés dans les meilleures sources anciennes et modernes. Les publicistes la regardent comme un modèle de sagesse et de prudence, quoiqu'on y aperçoive quelques défauts qui lui laissent encore l'empreinte de la foiblesse humaine. « Ainsi, dit un auteur, ce monde que « notre imagination même ne cherchoit « pas encore il y a trois siècles, qui est « tombé entre nos mains avec tous les « signes d'une organisation naissante « dans l'enfance de l'espèce humaine, « s'est enrichi tout-à-coup de l'expérience d'un autre monde, vieilli dans « toutes les révolutions de la barbarie « et de la civilisation. Il nous offre ac-

« tuellement le beau contraste de la « société perfectionnée, sur un sol encore brut et sauvage ». L'Angleterre a reconnu l'indépendance des États-Unis, en 1782. Ainsi cette révolution s'est consommée après une guerre de sept ans. Combien d'autres ont mis plus de temps à s'affermir !



BAIE D'HUDSON.

La *Baie d'Hudson* est un grand golfe de la mer du Nord, au septentrion de l'Amérique, vers le pôle arctique. *Hudson*, pilote anglais, le parcourut dans l'année 1607, en cherchant de ce côté un passage de la mer du Nord, dans la mer du Sud. En jetant les yeux sur ces rivages, on n'aperçoit que des terres qui se refusent à la culture, des rocs escarpés, élevés jusqu'aux nues, séparés par des ravines profondes, des vallées stériles où le soleil ne pénètre jamais, et que les neiges et les glaces rendent inabordables. Les lacs y gèlent jusqu'à douze pieds de profondeur. La mer y charrie des glaçons de quinze et dix-huit cents pieds d'épaisseur, arrachés par la violence des vents, du fond des golfes.

aste de la
un sol en-
Angleterre
des États-
révolution
guerre de
ont mis plus

ON.

grand golfe
tention de
ique. Hud-
courut dans
t de ce côté
rd, dans la
veux sur ces
des terres
des rocs es-
es, séparés
des vallées
tre jamais,
ces rendent
ent jusqu'à
La mer y
e et dix-huit
achés par la
des golfes.

Les tempêtes sont fréquentes, et ces énormes glaçons balottés sur cet océan, mettent les vaisseaux dans le plus grand péril. La mer n'est à-peu-près libre que depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de septembre. L'hiver commence alors et augmente graduellement jusqu'au mois de mai. En décembre, le soleil n'éclaire pas cet horizon plus de cinq heures en vingt-quatre. Cependant tout le pays ne présente point cet affreux aspect: il est une terre nommée *Labrador*, terre de labour, où le sol se couvre des productions de la nature.

Quoique les murs des maisons construites par les Européens, pour loger ceux qui restent d'une année à l'autre pour faire la retraite, soient très-épais, que les fenêtres soient étroites et garnies de volets, qu'on y fasse de très-grands feux, qu'on tâche de les échauffer avec des poêles, qu'on ferme, pour conserver la chaleur, quand il ne reste plus que la braise ardente: cependant les murs, les lits, les meubles se couvrent de glace, produite par la vapeur de l'haleine et de la transpiration, quelquefois de trois pouces d'épaisseur, qu'on est obligé d'ôter chaque jour. On s'éclaire dans les longues nuits, avec des boulets de vingt-quatre rougis au feu et suspendus. Tou-

tes les liqueurs gèlent. Ceux qui affrontent l'air extérieur, malgré leurs doubles et triples fourrures, non-seulement sur le corps, mais sur les mains et le visage, ne sortent guères sans s'exposer à perdre les doigts, le bout du nez, des oreilles et davantage. Rendus à la chaleur dans les maisons, le moins qui leur arrive, c'est que la peau du visage s'enlève.

Cependant les Anglais se hasardent dans cet affreux climat. Ils y sont attirés par les fourrures qu'on y trouve fort belles, en très-grande quantité, et au meilleur prix possible. C'est une compagnie qui fait habituellement ce commerce. Elle cache soigneusement ses profits. Cependant, un homme envoyé par le gouvernement, prétend les avoir découverts. Il raconte beaucoup de fraudes employées pour tromper les malheureux sauvages, et finit par dire : « j'ai vu dans plus d'une occasion les agents de la compagnie se piquer d'équité, et pousser la délicatesse jusqu'à se contenter de mille pour cent de profit ».

Les chasseurs sauvages des derrières du Canada et des États-Unis, font de longues traites, pour apporter leurs peaux au fort de Nelson, situé au fond

de la baie où ils sont sûrs de trouver toujours des acheteurs. Les naturels de ces climats glacés, sont de petite taille n'excédant pas la hauteur de quatre pieds, comme s'ils étoient rabougris par le froid. Ils couchent pêle-mêle pour s'échauffer, vivent de poisson ou de la chair des animaux qu'ils tuent. Ils amoncellent sans précaution ces nourritures. Le froid les conserve. La pêche de la baleine et des autres poissons s'y fait avec succès.

BERMUDES.

Les îles Bermudes, situées vis-à-vis la Caroline, mais à deux cents lieues de la côte, composent un archipel, ramassé dans une étendue de trente à quarante lieues. Le climat est doux, la terre porte deux moissons et produit trente sortes de fruits. La plus grande de ces îles, qui n'a pas quatre à cinq lieues de tour, a été appelée *Bermude*, par un Espagnol qui la découvrit et lui donna son nom. On trouve dans l'île *Saint-Georges*, de moindre étendue que *Bermude*, une jolie ville qui porte le nom de l'île. Les sciences y sont en

honneur. Il y a même une bibliothèque publique. Les autres îles à proportion se piquent d'émulation à cet égard.

Les Anglais y abordèrent par un naufrage. Ils y réparèrent leurs vaisseaux avec les beaux cèdres qui y croissent. Quand ils en repartirent, trois matelots restèrent dans l'île St.-Georges. Deux d'entre eux prétendirent chacun à être seul souverain de l'île. Ils se seroient égorgés sans le troisième, qui les réconcilia, et mit fin, par sa médiation, à la guerre civile. Ayant trouvé sur la côte un morceau d'ambre, gros de quatre-vingt livres pesant, et quelques autres moindres qu'ils ramassèrent, ils crurent leur fortune faite, abandonnèrent leur souveraineté, et allèrent vendre leur trésor en Virginie. Le récit qu'ils firent de leur royaume y attira les Anglais, qui y sont établis et les habitent au nombre à peu près de dix à douze mille.

LUCAYES.

Les *Lucayes*, situées vis-à-vis la pointe de la Floride, ne sont pas aussi peuplées. Si l'on vouloit compter toutes

les roches et tons les flots de cet archipel, on en trouveroit au moins deux cents. *Christophe Colomb* découvrit le Nouveau-Monde en débarquant dans ce petit archipel, à l'île de Guanahani, que, par reconnoissance envers le ciel, ce grand homme nomma *San-Salvador*. Dans la suite les Espagnols en enlevèrent les habitans pour la pêche des perles, et pour les travaux des mines de Saint-Domingue, où ils ont péri. Ces îles étoient devenues un repaire de forbans anglais, qui ne soupiroient qu'après la guerre pour se donner le droit de piller amis et ennemis. Le roi *Georges Ier.* les fit expulser des Lucayes en 1719. Ils ont été remplacés par des habitans paisibles qui font un petit commerce. La principale est la *Providence*, qui a une ville du même nom et la plus grande. *Bahama*, dont le détroit, semé d'écueils, est connu par le danger de sa navigation. Les Espagnols occupent une partie de ces îles. Les autres sont restées aux habitans primitifs.

~~~~~  
LES ANTILLES.

Les *Antilles*, ainsi nommées, parce qu'on les rencontre, *ante*, avant d'aborder au continent de l'Amérique, forment un arc dont la corde s'étend des bouches de l'Orénoque à la Floride. Elles se divisent en grandes et en petites. Les grandes sont *Saint - Domingue*, *Cuba*, la *Jamaïque* et *Porto-Ricco*. Il y en a quantité de petites. Le climat est le même dans toutes ; c'est-à-dire , humide et mal-sain , comme il est en général sous la zone torride. Elles sont, dans les premières années , le tombeau de la moitié des Européens qui veulent y résider. Les *Antilles* fournissent les plus riches productions de la nature, excepté le blé. On y recueille principalement le sucre, l'indigo, le tabac, le cacao, la cochenille, le café, ainsi que le manioc, racine dont on fait un pain nommé *cassave*, l'ancienne nourriture des naturels. On y trouve aussi de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du talc, du crystal de roche, de l'antimoine, du soufre, des carrières de marbre. Ces îles sont aussi célèbres pour les liqueurs.

Les Espagnols occupèrent d'abord les petites Antilles, moins pour en tirer du profit, que pour empêcher celui des autres nations. Les Français et les Anglais les en chassèrent, et se les disputèrent entre eux. Las de se nuire, ils se les partagèrent en 1660. Par le traité, la France conserva la *Guadeloupe*, la *Martinique*, la *Grenade*, et quelques autres propriétés moins importantes. Les Anglais conservèrent la *Barbade*, *Nièves*, *Antigues*, *Montferrat*. *Saint-Christophe* resta en commun au deux puissances, qui s'accordèrent à resserrer les *Caraïbes* ou naturels dans la *Dominique* et *Saint-Vincent*. Les Hollandais s'y sont aussi fait une part aux dépens des Espagnols. En général on peut dire qu'aucun pays n'a passé si souvent d'une main à l'autre que les *Antilles*. Elles sont comme les villes du centre d'un royaume dont les frontières sont prises. Quand les flottes ennemies deviennent maîtresses de la mer, tôt ou tard ces îles sont obligées de se rendre.

---

## CARAÏBES.

Les *Caraïbes* sont les naturels des îles Antilles. En supposant que ces îles sont les sommets des hautes montagnes liées autrefois au continent, dont elles auront été détachées par la submersion de tout le plat-pays, il n'est pas difficile de deviner l'origine des habitants. Ils la tirent de l'Amérique septentrionale ou méridionale. Il est probable qu'ils descendent tous d'une même nation. Généralement ils ont la taille médiocre, renforcée et nerveuse, la jambe pleine et bien faite, les cheveux noirs et lisses, les yeux gros, un peu saillans, le regard stupide et effaré, les dents blanches et bien rangées, la physionomie triste, l'odeur forte et désagréable. Ils n'ont aucun poil sur tout le corps, soit naturellement, soit qu'ils se l'arrachent. Ils appliquent sur le front du nouveau né une planche fortement liée par derrière, et la laissent jusqu'à ce que le crâne soit tellement aplani, que sans renverser la tête, ils voient perpendiculairement au-dessus d'eux.

« On peut, dit un auteur, les pein-

« dre, hommes et femmes, comme les  
« amours, nuds, armés de flèches, le  
« carquois sur le dos, un arc à la main.  
« Il ne s'agiroit que de déplacer le ban-  
« deau, et de mettre sur les yeux celui  
« qu'ils portent à la ceinture. C'est dans  
« cet équipage lesté et dégagé qu'ils pa-  
« roissent dans nos îles. Encore ne se  
« servent-ils de voile que pour com-  
« plaire aux Européens, car chez eux  
« ils se croient suffisamment habillés de  
« la couleur rouge ou suc de routou,  
« délayé dans l'huile de poisson, dont  
« ils se frottent tout le corps ».

Quoiqu'ils n'aient pas ce sentiment que nous appelons amour, les hommes sont jaloux de leurs femmes, mais seulement comme on l'est d'une propriété. Ils en prennent plusieurs dans la même famille, s'il est possible, sœurs, tantes, cousines, persuadés qu'elles s'en accorderont mieux. Aussitôt qu'elle est accouchée, la femme se remet à l'ouvrage. L'homme se couche dans son hamac, où il reste un mois à recevoir les complimens des parens et des amis sur la peine qu'il s'est donnée à procurer au monde un nouvel être.

Un Caraïbe passe sa vie accroupi ou couché, à dormir ou à fumer. Jamais de souci pour l'instant qui succédera

au moment présent. Il vendra, en se levant, son hamac, sans songer qu'il en aura besoin le soir. Même insouciance pour tout le reste. On peut se mettre à table à côté de lui quand il mange. Jamais il n'invite, mais aussi jamais il ne renvoie personne. Il use du même privilège avec les autres. C'est un véritable enfant. Il desire vivement, et se lasse de même; passe des journées à regarder un bijou, à démonter un fusil, quand il peut en avoir, à le remonter; et comme il n'a ni l'attention, ni l'industrie de remettre chaque pièce à sa place, dans son dépit il jette l'arme à terre et la brise.

Ces peuples empoisonnent les flèches: mais celles seulement dont ils se servent contre les hommes. Dans la monnoie ils ne connoissent d'autre valeur que le nombre; c'est-à-dire qu'ils préféreront dix pièces de cuivre mises à côté l'une de l'autre à une pièce d'or. Leur religion est difficile à définir. Autant qu'on en peut juger, ils reconnoissent un bon et un mauvais principe. Ils font des offrandes au dieu malfaisant qu'ils craignent, et ils n'en font aucune à son adversaire. Leurs prêtres, nommés *Bozez*, sont en même temps médecins. Ils se convertissent volontiers, et reçoivent



plusieurs fois le baptême pour des présens. Nul homme n'est plus vindicatif qu'un Caraïbe. Après plusieurs années écoulées depuis une offense qu'on croiroit oubliée, s'il peut surprendre son ennemi, il lui fend la tête d'un coup de hache, fuit et se cache, jusqu'à ce qu'un parent du mort le trouve, et use de la même représaille.

L'anthropophagie n'est pas commune. Cependant elle n'est pas absolument ignorée parmi eux. Leur langue naturelle est un idiôme qui a de la douceur, sans prononciation gutturale, comme est ordinairement celle des sauvages. Les deux sexes ont des expressions différentes pour signifier les mêmes choses. Les vieillards en ont aussi qui ne sont pas usitées parmi les jeunes gens. Enfin, pour les conseils de la nation, ils ont une langue particulière à laquelle les femmes n'entendent rien. Ils n'en veulent apprendre aucune étrangère. La langue anglaise leur fait peine à entendre prononcer, soit à cause du sifflement, soit parce qu'ils haïssent la nation. Ils s'accrochent beaucoup mieux des Français. Des nègres abordés à Saint-Vincent, par naufrage ou autrement, forment dans cette île une seconde nation qui est peu d'accord avec la pre-

mière. On les appelle *Caraïbes noirs* ; ils se réunissent pour l'intérêt commun, quand l'île est menacée.

Il est nécessaire que tous les parens d'un Caraïbe nouvellement décédé voient le défunt , pour s'assurer que sa mort est naturelle. Si quelqu'un n'a pas été appelé à cette inspection , le témoignage de tous les autres ne suffira pas pour le persuader. Il jugera qu'ils ont contribué à le faire mourir , et se croira obligé d'en tuer quelqu'un pour venger le mort. Les guerriers se peignent des moustaches noires. A chaque ennemi que tue un combattant , ou qu'il met hors de défense , il fait faire par le commandant une coche à sa massue , nommée *boukton*. Quand il est question de choisir un chef , c'est ordinairement celui dont la massue a le plus d'entailles qui est élu. Telles sont les mœurs de ces peuples , actuellement presque tous réunis dans la Dominique et Saint-Vincent. Ils sont réduits à cinq ou six mille personnes , d'un nombre très-considérable qu'ils étoient lorsque les Espagnols ont découvert ces îles.

---

Caribbes noirs ;  
règlement commun,

Les parents  
décédés devaient  
que sa mort  
n'a pas été  
le témoignage  
pas pour le  
ont contribué  
roira obligé  
r venger le  
eignent des  
que ennemi  
u qu'il met  
e par le com-  
assue, nom-  
question de  
dinairement  
s d'entailles  
es mœurs de  
presque tous  
t Saint-Vin-  
ou six mille  
es-considé-  
es Espagnols

## ANTILLES ANGLAISES.

La Jamaïque a près de cinquante lieues de long et dix-huit de large. Elle est oblongue, et se rétrécit par les deux extrémités. Dans les endroits cultivables, le terrain y est excellent. Une chaîne de montagnes irrégulières la traverse en longueur. Elle est couverte de beaux arbres, dont les racines sont arrosées par des sources limpides, qui tombent en cascades; mais les eaux ont un goût de cuivre désagréable. Il y en a de chaudes. Le climat est mal-sain. *Colomb* y fut retenu par le mauvais temps. Il manquoit de vivres. Les sauvages, après lui en avoir fourni, en refusèrent, de crainte de s'affamer eux-mêmes. Ses connaissances astronomiques lui faisoient prévoir une éclipse de lune. Il rassemble les Caraïbes, et leur dit d'un ton d'inspiration : « Pour vous punir de la dureté avec laquelle vous nous laissez périr, le dieu que j'adore va vous frapper de ses plus terribles coups. Dès ce soir vous verrez la lune rougir, puis s'obscurcir et vous refuser la lumière. Ce ne sera que le prélude de vos mal-

« heurs , si vous vous obstinez à nous  
« refuser des vivres ». En effet , la lune  
s'éclipsa , et les barbares effrayés lui ap-  
portèrent des provisions en abondance.  
Ce peuple doux , simple et bienfaisant ,  
a disparu par les cruautés des Espagnols  
et par celles des Anglais , leurs succes-  
seurs. Ceux-ci , portant dans cette petite  
île la fureur des factions qui les tour-  
mentoit dans leur grande , ont souvent  
ensanglanté cette terre hospitalière.

La Jamaïque a dû ses premières ri-  
chesses à son commerce interlope avec  
le continent espagnol. Placée comme  
une vedette , elle profite la première des  
avantages de la course , quand les Eu-  
ropéens entrent en guerre. La culture  
du sucre y est florissante. Cette île est  
bien fortifiée , et gouvernée par de bon-  
nes lois. Après avoir essayé d'exterminer  
les nègres fugitifs retirés dans les mon-  
tagnes , les colons , voyant leurs efforts  
inutiles , ont traité avec eux. Ils les lais-  
sent libres à condition de n'en pas ad-  
mettre d'autres dans leur peuplade , et  
afin que cette condition soit bien gardée ,  
on leur donne une somme convenue  
pour chaque esclave qui se retire chez  
eux , et qu'ils ramènent. Le nombre des  
noirs excède de moitié dans cette île  
celui des blancs. C'est comme si l'on

estinez à nous  
effet, la lune  
effrayés lui ap-  
n abondance,  
et bienfaisant,  
des Espagnols  
leurs succes-  
ns cette petite  
qui les tour-  
, ont souvent  
ospitalière.

Le danger est encore plus grand dans la Barbade. On y compte cinquante mille noirs, sur dix mille blancs, dans un espace de moins de vingt lieues de circonférence. Le sol peu profond semble y être épuisé. Il ne se soutient que par l'engrais du *varec* ou *algue marine*, que le flot jette sur la côte. Le sucre est ce qu'on appelle *creux*, c'est-à-dire qu'il a peu de consistance. Les bois y sont abondants et très-beaux. Une petite rivière s'y couvre d'une liqueur qui brûle comme de l'huile. On trouve dans les

rochers, des cavernes qui peuvent contenir trois cents hommes. La Barbade a été long-temps comme le marché des noirs, pour les autres Antilles; chacune se fournit actuellement. Elle n'a que des rades foraines peu sûres. Les armées navales n'y stationnent jamais. Elle est féconde en *iguumes*, racines qui tiennent lieu de pain. Les esclaves n'ont pas d'autre nourriture. Comme les blancs redoutent beaucoup ces Africains, ils ont toujours sur pied une force armée de cavalerie et d'infanterie.

Voici une description qui peut don-

ner une idée des ouragans , fléaux dont les Antilles sont affligées presque tous les ans. « Un vent terrible souffle. Portes « et fenêtres , rien n'y peut résister. Le « tourbillon engouffré soulevoit les plan- « chers , et emportoit les toits. Les mai- « sons furent abattues , les fortifications « rasées , les plantations ruinées , les « arbres arrachés. Pour comble de mal- « heur , la mer revint avec fureur , ra- « mena sur la terre les vaisseaux qui fu- « rent fracassés , de sorte que le calme « à son retour offrit un spectacle aussi « désolant que la crainte avoit été vive ».

*Saint-Vincent* et la *Dominique*, que nous avons dit abandonnées aux *Caraïbes*, ne le sont que pour l'habitation et la culture. Les Anglais s'en arrogent la souveraineté. Les *Caraïbes* noirs et rouges , ont des cabanons ou villages dans l'intérieur. Ils vivent pauvrement , toujours dans la crainte d'éprouver la dernière oppression. *Saint-Vincent* a vingt lieues de tour ; la *Dominique* à-peu-près autant ; l'*Aiguille*, ainsi nommée à cause de sa forme , dix lieues ; la *Bardoude* autant.

*Saint-Christophe* en a vingt-cinq. Cette île fut comme le berceau des colonies anglaises et françaises dans ces parages. Ils y arrivèrent le même jour,

et s.  
tue  
par  
ne  
phe  
pro  
nue  
bos  
très  
vive  
hab  
eux  
« qu  
« un  
« se  
« Sa  
« qu  
« pl  
« ab  
« les  
« les  
dest  
ont  
pour  
geus  
Ang  
N  
Mon  
nade  
acco  
nom

fléaux dont  
presque tous  
ussent. Portes  
résister. Le  
voit les plan-  
ts. Les mai-  
fortifications  
ruinées, les  
ble de mal-  
fureur, ra-  
seaux qui su-  
que le calme  
spectacle aussi  
oit été vive».  
*inique*, que  
es aux Ca-  
habitation et  
arrogent la  
noirs et rou-  
illages dans  
ement, tou-  
uver la der-  
cent a vingt  
e à-peu-près  
amée à cause  
*Bardoude*

vingt-cinq.  
eau des co-  
es dans ces  
même jour,

et signèrent un traité d'alliance perpé-  
tuelle qui ne s'est pas soutenue. Nulle  
part les agrémens de la vie champêtre  
ne sont goûtés comme à Saint-Christo-  
phe. La plaine est couverte d'habitations  
propres, commodes, précédées d'ave-  
nues, et entourées de haies vives. Les  
bosquets, les fontaines rendent le pays  
très-pittoresque. Les planteurs anglais  
vivent en souverains chacun dans leur  
habitation, se communiquant peu entre  
eux. « Si les Français, dit un auteur,  
« qui ne les flatte pas, n'avoient laissé  
« une bourgade où leurs mœurs se con-  
« servent, on ne connoitroit point à  
« Saint-Christophe cet esprit de société  
« qui enfante plus de tracasserie que de  
« plaisirs, qui se nourrit de galanterie,  
« aboutit à la débauche, commence par  
« les plaisirs de la table, et finit par  
« les querelles du jeu ». En ne peignant  
des habitudes d'un peuple que ce qu'elles  
ont de vicieux, un écrivain français  
pourroit représenter aussi désavanta-  
geusement la morgue concentrée des  
Anglais de Saint-Christophe.

Newis n'a que cinq lieues de tour.  
Mont-Ferrat autant. Antigoa et la Gre-  
nade en ont plus de vingt. Celle-ci est  
accompagnée de petites îles qu'on  
nomme les *Grenadins*, au nombre



d'une douzaine, de quatre ou cinq lieues de circonférence. Quand les Français s'emparèrent de la Grenade, ils la trouvèrent occupée par des Caraïbes qui se défendirent bravement; mais les sauvages furent acculés sur un roc escarpé. Hommes et femmes aimèrent mieux s'en précipiter que de se rendre. Les Français ont donné à ce roc le nom de *Morne des Sauteurs*, qu'il conserve encore.

On trouve dans l'histoire de la Grenade un trait de justice populaire, assez remarquable. Il avoit été envoyé de France un gouverneur avide et violent. Les riches colons, fatigués de ses vexations, se retirèrent dans d'autres îles. Ceux que l'impossibilité de trouver des asiles força de rester, arrêterent le tyran, et se formèrent en tribunal pour le juger. Le président, nommé *Archangel*, savoit écrire. Un maréchal-ferrant fit les informations. Au lieu de signature il apposait pour sceau un fer à cheval, autour duquel *Archangel*, qui faisoit aussi l'office de greffier, écrivit: *Marque de monsieur de la Brie, conseiller rapporteur*. Le gouverneur fut jugé et pendu. Justice faite, les juges se dispersèrent. On le sut en France, et on n'en parla point.

e ou cinq  
nd les Fran-  
nade, ils la  
araïbes qui  
mais les sau-  
oc escarpé.  
t mieux s'en  
Les Fran-  
le nom de  
il conserve

e de la Gre-  
ulaire, assez  
envoyé de  
le et violent.  
de ses vexa-  
l'autres îles.  
e trouver des  
tèrent le ty-  
ibunal pour  
mé *Archam-*  
réchal-ferrant  
de signature  
fer à cheval,  
ti, qui faisoit  
vint: *Marque*  
e, conseiller  
ur fut jugé et  
uges se dis-  
ance, et on

## ANTILLES FRANÇAISES.

*Tabago* est d'une figure oblongue. On lui donne dix lieues de long sur quatre de large. Elle n'est point exposée aux ouragans qui désolent les autres îles. Peut-être doit-elle ce bonheur à sa proximité du continent. Elle est bien arrosée: La culture, qui donnoit beaucoup de sucre, s'est dirigée vers le coton.

Sainte-Lucie a vingt-cinq lieues de tour, et possède un excellent port. Elle est très-fertile, mais peu saine. Les Français l'ont abandonnée, reprise encore. Un chemin tourne tout autour de l'île; d'autres la traversent. Une bonne forteresse la défend. Il reste à défricher beaucoup de terrains dont il seroit facile de tirer un parti avantageux. Cependant cette île ne se peuple guères. La variété des plans formés sur Sainte-Lucie, qu'on veut destiner tantôt à la culture, tantôt au pâturage, ensuite à servir d'entrepôt pour certaines marchandises, est peut-être cause qu'on ne s'y fixe pas autant qu'on devroit.

La Martinique peut avoir soixante lieues de circuit. L'intérieur est occupé par des monticules, dont les intervalles forment de grands valons partagés en savanes ou prairies, et en terres propres à toute sorte de culture. Elle donne beaucoup de café, est bien boisée, arrosée de beaucoup de rivières et de torrens. Le climat n'est funeste qu'aux Européens intempérans. Couverte autrefois seulement de quelques caribets, cette île, en moins de cent ans, s'est ornée de plusieurs villes opulentes. Il y a une bonne citadelle nommée le *Fort Royal*. Les petits ports et les anses dont elle est environnée, sont munis de bonnes défenses. C'est le centre du commerce français dans cette partie des Antilles, et où réside l'autorité civile et militaire.

La Guadeloupe, qui a plus de vingt lieues de tour, est divisée par un petit bras de mer, qu'on appelle la *Rivière Salée*. Il est navigable pour des canots et pirogues. Sur des montagnes amoncelées, s'élève comme sur un trône la *Souffrière*, qui jette de jour une fumée épaisse, dissipe la nuit par des flammes étincelantes. Les premiers colons s'y sont agrandis comme à la Martinique, aux dépens des Caraïbes qui,

à la fin , l'ont abandonnée ; mais pendant long - temps ils sont revenus des îles voisines dans leur patrie , où ils inquiétoient les usurpateurs. Les Européens de la Guadeloupe ont pu se livrer tranquillement à la culture et au commerce, seulement après que les sauvages eurent été obligés de quitter le voisinage de la Guadeloupe.

Ces îles , d'où les Caraïbes s'étoient retirés et d'où ils ont encore été chassés se nomment les *Saintes*. Elles ne sont que deux, disposées de sorte qu'avec un îlot entre elles , elles forment un bon port. La *Desirade* , sur quatre lieues de long et deux de large, n'a point d'eau douce. Elle donne un peu de sucre et de coton. Cette île, comme les *Saintes*, devient importante en temps de guerre, parce qu'elles servent de refuge aux corsaires qui croisent sur les vaisseaux anglais. *Marie Galante* est ronde et a quinze lieues de tour. Ses bords sont très-escarpés. *Saint-Martin* n'a que sept lieues. Ses salines la rendent précieuse. *Saint - Barthélemi* comprend onze lieues. Elle n'a ni ports ni sources, et il y pleut rarement. Les habitans sont reconnus pour être si pauvres, que les corsaires même ennemis , paient fidèlement les vivres qu'ils y prennent. On remarque

comme une singularité, qu'ici les matres travaillent à la terre comme leurs esclaves.

*Saint-Domingue* est partagé entre les Français et les Espagnols. En faisant le tour des caps, on lui donne six cents lieues de circuit. Les Espagnols y trouvèrent les Caraïbes, qu'ils chassèrent comme le gibier, à coups de fusil et avec des chiens. On se peint avec horreur ces sauvages nuds, poursuivis par des dogues. Les Indiens tomboient en suppliant, devant ces animaux féroces, et les conjuroient de ne les pas dévorer, pendant que leurs barbares maîtres rioient de la simplicité de ces malheureux.

Lorsque les trésors du Mexique et du Pérou eurent fait regarder avec moins d'estime ceux qu'on avoit trouvés à Saint-Domingue, l'avidité pour l'or, transporté dans le Continent, changea d'objet dans l'île. Les *Rouanciers*, chasseurs infatigables, y firent aborder de nouvelles richesses par la vente des cuirs des bœufs sauvages dont ils fournissoient l'Europe. St.-Domingue servit aussi d'asile et presque de berceau aux *Flibustiers*, qui se sont distingués par tant de témérités brillantes. Enfin, la culture s'y est établie, et occupe éga-

lement les deux nations , avec plus ou moins de succès , selon la nature des terres , et l'activité qu'on y apporte. Les deux cantons ont des villes , des ports , des rivières , des forêts , et sont séparés par une chaîne de montagnes , entrecoupées de torrens et de fondrières impraticables , comme si la nature s'étoit attachée à rendre ces bornes presque qu'impossibles à franchir. On sait qu'aujourd'hui cette île est tombée au pouvoir des noirs , qui en ont chassé tous les blancs , et qui ont formé ensuite un empire d'*Haïti* , premier nom de l'île Saint-Domingue.



## ANTILLES ESPAGNOLES.

*Cuba* peut avoir trois cents lieues de tour. Elle est à l'entrée du golfe du Mexique. Un cacique , nommé *Hatucy* , s'y étoit réfugié de Saint-Domingue , suivi des malheureux Caraïbes , fuyant la tyrannie des Castillans. Il y gouvernoit son petit état en paix , et observoit avec inquiétude les voiles des Espagnols , dont il craignoit l'approche. Les voyant dirigées vers ses bords , il assemble les plus braves de ses sujets et

alliés, et les exhorte à défendre leur liberté. « Mais, dit-il, tous nos efforts « seront inutiles, si nous ne commen- « çons par nous rendre propice le dieu « de nos ennemis. La voilà, ajouta-t-il, « en montrant un vase rempli d'or, la « voilà cette divinité ; rendons-lui nos « adorations ». *Vélasquez* fit le cacique prisonnier après quelque résistance, le condamna au feu, et extermina les habitans par le fer ou par les travaux des mines. Le port de la *Havane* dans Cuba, très-bien fortifié, peut contenir mille vaisseaux.

*Porto-Rico* est couverte de bois; elle produit le *mancenillier*, dont le suc lacteux est un poison des plus subtils. Il tue aussitôt que la blessure est faite, si on n'y applique pas du sel sur le champ. Cette île peut avoir trois cents lieues de tour. C'est à *Porto-Rico* que les Indiens se détrompèrent de l'opinion qu'ils avoient que les Espagnols étoient immortels. Un de leurs caciques, visité par *Salcêdo*, officier de *Colomb*, le reçut avec beaucoup de pompe, et lui donna un grand festin. Quand il partit, le cacique le fit accompagner par honneur, d'une escorte de vingt sauvages. Ils avoient leurs ordres.

Arrivés sur le bord d'une rivière, ils



prient l'Espagnol de leur accorder l'honneur de le prendre sur leurs épaules pour lui faire passer la rivière. *Salcedo* se prête complaisamment à leur désir. Arrivés à l'endroit le plus profond, les Indiens font un faux pas; l'Espagnol tombe dans l'eau. Ses officieux porteurs l'y retiennent le temps qu'ils jugent nécessaire pour qu'il soit bien noyé; ils le tirent ensuite à terre, et encore incertains s'il a perdu la vie, ils restent trois jours autour du cadavre, ne cessant de lui demander pardon de leur maladresse. Il n'y eut que la putréfaction qui persuada le cacique et ses sujets que les Espagnols n'étoient pas plus immortels que les autres hommes. Cela fit qu'ils se défendirent avec plus d'espérance; mais ils n'en furent pas moins exterminés. Les *Vierges*, *Anégada*, *Sembrero*, *Chiloe*, *la Trinidad*, *la Marguerite*, *Blanca*, les deux *Tortues*, sont toutes petites îles appartenant aux Espagnols, si peu importantes, qu'elles ne méritent pas d'être nommées.

---

## ANTILLES HOLLANDAISES.

Curaçao est un rocher de dix lieues de long sur cinq de large ; à peine y trouve-t-on de la terre ; mais il y a un excellent port. Les Hollandais y sont pour ainsi dire marchands en détail ; ils y ont fait un magasin de toutes sortes de denrées , merceries , étoffes , épiceries , ouvrages de fer et d'acier à l'usage de la côte. Saint-Eustache est aussi une boutique de détail : cette île n'a pas deux lieues de long, ni une de large , encore le milieu est-il occupé par un grand trou , reste d'un volcan , espèce de gouffre où l'eau ne reste jamais , quoique toute celle que la pluie donne à l'île y aboutisse. On ne connoît pas comment les Hollandais ont pu amasser dans cet espèce de coffre-fort trente-sept millions, auquel on évalue le butin que l'amiral *Rodney* en remporta dans la dernière guerre. Le secret des Hollandais leur reste ; car ils n'y laissent entrer personne. Saba a quatre lieues de circuit. C'est un rocher inaccessible, excepté par un endroit. Les Hollandais y ont élevé plusieurs murailles, cons-

truites de pierres sèches, qu'on peut aisément renverser en partie ou en totalité, sur ceux qui voudroient escalader cette forteresse naturelle. Le dessus du rocher est cultivé : le cotonnier y réussit. Les femmes filent et tricotent supérieurement.

### ANTILLES DANOISES.

Sainte-Croix a dix-huit lieues de long sur quatre de large ; Saint - Thomas quatre ou cinq de tour ; l'île des Crabes huit ou dix ; Saint-Jean un peu moins. Pour entrer en possession de ces îles, les Danois n'ont point versé de sang ; ou ils les ont achetées des Européens qui les possédoient, ou ils s'y sont établis en les trouvant abandonnées. Quand les Français abordèrent à Sainte-Croix, ils trouvèrent une île plate, couverte de vieux arbres, qui ne permettoient pas aux vents de balayer l'air infect de ses marais. Sans se donner la peine d'abattre, les Français, expéditifs, y mettent le feu, et contemplent de la mer les progrès de l'incendie, qui produisit des cendres fécondes. Mais cette fertilité n'a pas duré, apparemment parce que ces

cendres dénuées de terres végétales, auxquelles elles pussent s'amalgamer, n'ont pas acquis assez de consistance pour retenir les sucs nourriciers. Ces quatre îles, à quelque petite quantité de sucre près qu'en tirent les Danois, ne leur sont utiles que pour faire flotter quelquefois leur pavillon sur ces mers.



## TERRES AUSTRALES.

Tel est le tableau des quatre parties du monde. On en cherche une cinquième. Selon toutes les apparences, elle existe entre la pointe de l'Afrique, les îles Célèbes et l'Amérique. Jusqu'à présent on n'y a trouvé que des îles; mais on a peine à se persuader qu'une si vaste étendue de mer soit sans continent. On peut regarder cette quantité d'îles qu'on y a découvert, comme des fragmens d'un nouveau monde, peut-être plus considérable que la plus grande des parties de l'ancien. Il y a même quelques-unes de ces îles, telles que la Nouvelle-Hollande, dont il a fallu longtemps reconnoître les côtes, pour s'assurer qu'elles n'ont point un continent. On ignore encore si la Nouvelle

ES.

végétales,  
malgamer,  
consistance  
ciers. Ces  
quantité  
Danois,  
faire flotter  
ces mers.

LES.

atre parties  
une cin-  
pparences,  
l'Afrique,  
ne. Jusqu'à  
des îles;  
der qu'une  
sans conti-  
quantité  
comme des  
nde, peut-  
plus grande  
y a même  
elles que la  
fallu long-  
pour s'as-  
un conti-  
a Nouvelle

## TERRES AUSTRALES. 347

Zélande est détachée d'autres terres, ou si elle y tient; mais n'eût-on que les découvertes déjà faites, on pourroit dire que ces îles, par leur nombre, leur contiguité, leur grande distance de nos quatre parties, en forment une cinquième dont on certifie déjà l'existence; il ne s'agit plus que d'en constater l'étendue. On les a nommées *terres australes*, et plus justement *polygénésie*, qui forment réellement une cinquième partie du monde.

Les productions trouvées sur les côtes, les forêts, la verdure des campagnes, les animaux qui y bondissent, les poissons qui peuplent la mer et les rivières, les fruits que les habitans apportent aux vaisseaux, font juger que cette partie du monde n'a pas été plus dédaignée de la nature que les autres. Elle s'est jouée comme ici dans la formation des individus; il s'y rencontre des races favorisées, d'autres disgraciées; des hommes grands, forts, bien musclés, de physionomie agréable, ornés de beaux cheveux; d'autres petits, à cheveux courts et laineux, et à face de nègres; les uns sont noirs, d'autres cuivrés, d'autres sont plus rouges que bruns. Quand ceux-ci sont débarrassés des couleurs dont ils se teignent, et de;

chargés des figures bizarres, qu'ils peignent sur leur peau, on peut juger qu'ils naissent blancs, et qu'il n'y a que l'usage journalier de ces fards qui les dénature. Quant aux mœurs, et aux habitudes, ce qu'on en a pu découvrir n'est pas plus extraordinaire que ce que l'on connoît chez les autres sauvages, excepté que jusqu'à présent, on n'y a pas remarqué de ces cruautés qui font frémir la nature, comme chez les Africains, les Américains et quelques nations asiatiques. Nous choisirons dans les récits des voyageurs, quelques traits qui seront comme l'esquisse du grand tableau que pourront achever ceux qui jouiront des futures découvertes.

L'incertitude des dispositions des étrangers qui arrivoient et des desseins qu'ils pouvoient avoir, a quelquefois inspiré aux naturels de la défiance et les a rendus agresseurs; mais quelques coups de fusil, et au pis-aller un coup de canon, rendoient bientôt les Européens maîtres du rivage. De bonnes manières apprivoisèrent les sauvages. *Shouten* éprouva ces vicissitudes au cap de *Horn*. Après qu'il eut épouvané par ses armes à feu ces hordes craintives, il les vit s'enhardir par ses démonstrations pacifiques, et lui apporter des

cocos , des racines , des cochons , qu'ils changeoient avidement pour du fer. Il paroît qu'ils sont totalement privés de ce métal ; ils le recherchent avec beaucoup d'empressement.

Il trouva leurs huttes bien rangées sur le rivage , hautes d'environ douze pieds , couvertes de feuilles. Pour tout ameublement , un lit d'herbes sèches , une ligne et une massue. Le palais du roi n'a pas un aspect plus magnifique. Sa majesté témoigne aux Hollandais de l'amitié et du respect mêlés de crainte. Lui et ses courtisans mirent sur la tête des étrangers leurs bonnets ornés de plumes magnifiques. Il desira voir décharger un canon. On lui dressa une estrade sur le bord de la mer. Il s'y assit gravement avec ses femmes et ses courtisans ; mais aussitôt que le coup partit, le roi et toute sa cour s'enfuirent légèrement dans les bois.

Les hommes sont grands et forts , d'une couleur jaunâtre ; ils ont des cheveux longs et noirs. Les uns les frisent et les crépent , d'autres prennent beaucoup de peine pour les rendre droits et plats , d'autres enfin les relèvent et les portent hauts d'une demi-aune au-dessus de leur tête , à l'aide des branchages auxquels ils les attachent. C'est le plus



difficile de leur toilette , car ils sont absolument nus , excepté une légère ceinture de feuilles. Les femmes , qu'on dit très-laidés , ne sont ni mieux parées , ni mieux couvertes. Ils n'ont qu'une religion grossière , comme leurs mœurs , tous leurs instrumens sont mal faits ; ils vivent de ce qu'ils rencontrent. Il n'y a ni semences , ni récolte ; tout est abandonné à la nature et au hasard. La modestie leur est absolument inconnue. *Schouten* les accuse de vol , parce qu'ils arrachotent quand ils pouvoient les clous du vaisseau , et se précipitoient dans la mer pour emporter leur proie. Mais il faut observer que de la manière dont ils vivent , ils n'ont pas la moindre notion de propriété. Par conséquent on ne doit pas prendre de leur action l'idée que nous avons du vol. Cependant , soit notion de justice , soit crainte des étrangers , celui qui un jour avoit pris un sabre , fut contraint par ses compatriotes de le rendre , et subit de leur part un châtement.

Le même *Schouten* , fait des habitans qu'il trouva à la *Nouvelle-Guinée* , un portrait qui n'est flatteur ni au physique , ni au moral. Il les appelle *Papous* , c'est-à-dire *noirs*. « Leur accoutrement « burlesque , joint à leur difformité na-

« turelle, en fait des objets désagréables  
 « à la vue. Chacun a son ridicule parti-  
 « culier. Toute leur structure est d'une  
 « bizarrerie, qui n'a rien d'égal, que  
 « leur humeur et leur caprice. Ils ne  
 « ressemblent en rien aux autres hom-  
 « mes, ni par leurs traits, ni par leurs  
 « membres, ni par leur grandeur. Ils  
 « portent autour du cou, des dents de  
 « cochons, en forme de collier; se per-  
 « cent le nez et les oreilles, pour y pas-  
 « ser des anneaux, auxquels ils suspen-  
 « dent ces inestimables joyaux de dents  
 « de cochons. Leur chevelure est courte  
 « et frisée, leur physionomie insipide  
 « et morte. Le contour de leur visage,  
 « et l'arrangement de ses parties, sont  
 « faits pour inspirer le dégoût. Les fem-  
 « mes ne sont pas plus agréables que les  
 « hommes, et ont en partage une figure  
 « non moins repoussante. Ils bâtissent  
 « leurs huttes sur des pieux, à huit ou  
 « neuf pieds de terre, ce qui marque  
 « que le sol est humide et mal sain ». Cette description a le défaut de nous faire connoître bien plus ce qu'a senti le voyageur, que la chose elle-même.

*Roggeven*, autre Hollandais, nous donne meilleure idée des habitans des îles de *Pâques*. Il fut abordé par un sauvage, qui ne fit aucune difficulté de

passer de sa pirogue sur le vaisseau. On lui donna un morceau d'étoffe, des grains de verre, des cloux, présens qui l'enchantèrent. Il étoit grand, bien fait, robuste, vif, actif et disposé à la gaîté. L'odeur du vin lui répugnoit : il trouvoit les ragoûts bons. On l'habilla : cet attirail embarrassant lui déplut ; il le quitta promptement. La musique lui fit grand plaisir. Ce ne fut qu'à regret qu'il s'éloigna du vaisseau. Il y revint le lendemain, avec beaucoup de pirogues de ses compatriotes, chargées de provisions fraîches, entr'autres de truites. Dès le matin, les Hollandais avoient vu, de leurs vaisseaux, les naturels se répandre sur le rivage, et offrir de l'encens à leurs idoles. Dans les pirogues, ils remarquèrent un homme blanc, portant à ses oreilles des pendans d'une grandeur extraordinaire. Son maintien étoit grave et solennel. Il paroissoit en méditation. On conjecture que c'étoit un de leurs prêtres.

Pendant l'espèce d'effusion de confiance, qui régnoit entre les sauvages et les Européens, un coup de fusil parti par hasard, dit le journal, tua un de ces malheureux. Apparemment pour disperser les habitans qui s'attroupoient, le premier coup fut suivi d'une décharge

qui fit fuir toute la nation. Au nombre des morts, se trouva celui qui le premier, avoit accueilli les Hollandais avec tant de cordialité. Des cris horribles et des hurlemens se firent entendre dans les bois. Cependant, voyant qu'ils n'étoient pas poursuivis, les sauvages reprirent leur caractère doux et bienfaisant. Les hommes et les enfans se présentèrent portant des branches de palmier, en signe de paix. Les hommes offrirent des fruits, sur-tout des patates, des cannes de sucre, et des oiseaux vivans qu'ils paroissent nourrir chez eux. Ils offrirent jusqu'à leurs femmes, et n'oublièrent rien de ce qui pouvoit témoigner à ces étrangers leur soumission. Touchés de ces marques d'une humilité profonde, les Hollandais daignèrent traiter ces malheureux avec quelque bonté; ils leur donnèrent des jouets d'enfans, et quelques bagatelles, en expiation du sang qu'ils avoient fait couler. Le séjour que fit *Roggeven* lui procura le moyen de prendre connoissance de leurs mœurs.

Les îles de *Pâques* qu'il aborda, ne lui parurent pourvues que d'oiseaux, que les habitans rendent domestiques. Il eut lieu de conjecturer par leurs signes, que d'autres nourrissoient des quadru-

pèdes. Ils font cuire , dit-il , leurs aliments dans des poteries assez bien conditionnées. Chaque famille ou tribu a son village particulier. Les maisons ont depuis quarante jusqu'à soixante pieds de long , huit de large ; elles sont bien couvertes de feuilles de palmier , peu meublées , cependant assez bien pour faire voir qu'ils ne manquent pas d'industrie. Des étoffes blanches et rouges de leur fabrique les couvrent la nuit, et les garantissent le jour des ardeurs du soleil : l'étoffe est douce et lisse. Des pieux défendent leurs plantations, divisées avec symétrie , et bien cultivées.

Les hommes sont droits et bien faits, extrêmement agiles et légers à la course. En général, ils ont la peau brune ; mais quelques-uns sont noirs, d'autres blonds et presque blancs. Il y a des castes rouges , comme si elles étoient rôties au soleil ; d'autres bigarrées de différentes couleurs. Leur peau est chargée de figures de cochons , chèvres , serpens qui annoncent un heureux talent pour l'imitation. Les femmes se peignent les joues d'un vermillon plus beau que tout ce qu'on connoît en Europe. Elles portent un petit chapeau de jonc très-élégant , et ajustent leurs couvertures avec assez de coquetterie.

leurs ali-  
bien con-  
u tribu a  
aisons ont  
ante pieds  
sont bien  
nier, peu  
bien pour  
t pas d'in-  
et rouges  
la nuit, et  
rdeurs du  
lisse. Des  
ions, divi-  
livées.  
bien faits,  
la course.  
une; mais  
res blonds  
astes rou-  
rôties au  
différentes  
nargée de  
, serpens  
lent pour  
ignent les  
u que tout  
Elles por-  
c très-élé-  
tures avec

*Roggeven* ne trouva parmi ces insu-  
laires d'autres armes que de gros bâ-  
tons courts, qu'il prit même pour de  
simples marques d'autorité. Lorsqu'ils  
sont attaqués, ils se réfugient près de  
leurs idoles, et implorent leur pro-  
tection avec une dévotion fervente et  
pathétique. Les statues de leurs divinités  
sont de pierre, représentent des figures  
humaines, avec de grandes oreilles et  
des couronnes; elles sont exactement  
proportionnées et si bien faites, que les  
Hollandais furent étonnés du talent de  
ces sauvages en sculpture. Ils conjectu-  
rèrent que certains d'entre ces insulaires,  
qu'ils virent plus souvent venir adorer  
les idoles, qui avoient la tête rasée, et  
portoient des boules blanches aux  
oreilles, et un bonnet garni de plumes  
blanches et noires, étoient leurs prêtres:  
d'ailleurs, nulle apparence de gouver-  
nement, ni rois, ni autres supérieurs,  
mais beaucoup de respect pour les  
vieillards. Ils portent des chapeaux ou  
bonnets frangés, et dans leurs mains ces  
gros bâtons que les Hollandais prenoient  
pour des marques d'autorité.

Ainsi, idée d'une divinité, bonté,  
douceur, affabilité, générosité, respect  
pour les parens; voilà ce que les Euro-  
péens ont trouvé dans ces contrées, où

ils ont imprimé leurs pas sanglans ; mais laissant à part les suites funestes qu'ont eues nos découvertes pour ces peuples , auxquels nous avons porté plus de vices que de vertus, plus de maux réels, fruit de notre corruption, que d'avantages procurés par nos arts et notre industrie, l'histoire doit son hommage aux hommes de génie qui ont conçu ces grands projets , dont l'intrépide activité a su vaincre tous les obstacles , et qui nous ont conquis d'autres mondes.



## NAVIGATEURS.

A la tête marche *Christophe Colomb*, avec la gloire que l'invention mérite sur l'imitation. Quelques hommes jaloux de sa gloire , ont tâché de lui ravir l'honneur de la découverte. C'étoit , disoient-ils une chose si aisée, qu'il n'y avoit pas de mérite. Fatigué de ces propos , *Columb*, dans un dîner public , se fait apporter un œuf : « Qui de vous , dit-il « aux convives , le feroit tenir droit sur « le petit bout » ? Ils avouent qu'ils regardent la chose comme impossible. *Colum* frappe la table par ce bout , élargit ainsi la base de l'œuf et le fait tenir droit.

« La  
« es  
« n'  
« pe  
« c'e  
« Il  
« de  
« l'a  
« cu  
« y  
« mo  
« pa  
« fai  
« im  
« de  
« me  
« toi  
« na  
« qu  
L'en  
Il y  
elle  
men  
gran  
les c  
M  
vran  
les c  
ont  
toun  
plus



« La rare invention ! s'écrie-t-on , qui  
« est-ce qui n'en feroit pas autant ? Je  
« n'en doute pas , répondit *Colomb* ; ce-  
« pendant personne de vous n'y a songé :  
« c'est ainsi que j'ai découvert les Indes.  
« Il a fallu d'abord concevoir le projet  
« de naviguer dans ces parages , et je  
« l'ai conçu. Maintenant qu'il est exé-  
« cuté , le plus misérable pilote peut  
« y trouver son chemin aussi bien que  
« moi. Il y a mille et mille choses qui  
« paroissent aisées , quand elles sont  
« faites , et qui sembloient auparavant  
« impossibles. Vous devez vous souvenir  
« des railleries que j'ai essuyées avant de  
« mettre mon dessein à exécution. C'é-  
« toit un rêve , une chimère , et mainte-  
« nant , à vous entendre , c'est une idée  
« que tout le monde pouvoit avoir ».  
L'envie le poursuivit jusqu'au tombeau.  
Il y fit mettre avec lui les chaînes dont  
elle l'avoit chargé , espèce d'avertisse-  
ment de la persécution qui s'attache aux  
grands hommes , mais qui ne doit pas  
les décourager.

*Magellan, Davis, le Maire*, en ou-  
vrant le passage de la mer du Sud par  
les détroits qui ont retenu leur nom ,  
ont montré le chemin des *voyages au-*  
*tour du monde* , qui ont rendu célèbres  
plusieurs navigateurs. Le premier en

date, est le voyage de *Magellan*, en 1519. Son vaisseau, nommé *la Victoire*, revenu par le cap de Bonne-Espérance en Espagne, d'où il étoit parti, fut hissé à terre à Séville, comme un monument de l'expédition la plus hardie peut-être que les hommes eussent encore faite.

Un honneur à-peu-près pareil fut accordé au vaisseau de *François Drake*, Anglais, qu'on laissa vieillir dans le bassin du port de Deptfort, avec une inscription honorable sur le grand mât.

*Drake*, qui fit le second le tour du monde, commença l'état de marin comme il faut s'y destiner, c'est-à-dire, dès l'enfance. A l'âge de dix-huit ans, il étoit déjà maître d'une petite barque, que le possesseur, touché de son mérite, lui laissa en mourant. Elle lui fut enlevée pendant la guerre contre les Espagnols. Cette perte fit naître en lui un vif desir de se venger. Il s'engagea dans une expédition contre le Mexique. Elle ne fut pas heureuse. Cette disgrâce ne le rebuta pas. Dans deux autres expéditions qu'il dirigea lui-même, il acquit tant de réputation, que des marchands lui confièrent deux vaisseaux, dont il chargea quelques troupes, avec lesquelles il prit et pillà une ville opulente du Mexique. Le riche butin qu'il y fit, il le partagea

fidèlement à son équipage et à ses commettans. Il contribua de ce qui lui revenoit à l'armement d'une flotte de cinq vaisseaux, destinée pour la mer du Sud, où les Anglais n'avoient pas encore pénétré.

*Drake* partit en 1577. Il n'est aucune fonction dans un vaisseau dont il ne fut capable de s'acquitter, jusqu'à celle de chirurgien. On remarque que prêt à passer la ligne, il saigna tous ses matelots de sa propre main. Son voyage autour du monde est l'effet des circonstances. Après avoir causé des pertes infinies aux Espagnols, dans la mer du Sud, où il étoit entré par le détroit de Magellan, il fut averti qu'il étoit attendu au retour, par des forces bien supérieures aux siennes. En homme que les ressources n'abandonnent pas, il ne s'effraya point de l'idée de traverser la grande mer Pacifique. Il reconnut les Indes orientales, toucha au Cap de Bonne-Espérance, et rapporta dans sa patrie des trésors qu'il devoit autant à la hardiesse de son génie, qu'à sa valeur. Trop accoutumé aux succès, il mourut, en 1595, dans le havre de Porto-Bello, du chagrin de ne se pas voir dans cette nouvelle expédition aussi heureux qu'à l'ordinaire.

Le voyage de *Thomas Cavendish*, en 1586, fut tout militaire. *Cavendish*, s'étoit déjà enrichi du pillage des côtes du Pérou, lorsqu'il prit en pleine mer le vaisseau d'*Acapulco*, qui mit le comble à sa fortune. Ayant passé comme *Drake* par le détroit de Magellan, il toucha comme lui aux Grandes Indes, et rapporta des trésors immenses en Angleterre. Une ressemblance remarquable entre ces deux navigateurs, c'est que *Cavendish* mourut aussi de chagrin des contre-temps essayés dans un voyage au Brésil, en 1591.

Ces deux voyages des Anglais piquèrent d'émulation les Hollandais, et leur en firent entreprendre un pareil, en 1598, sous le commandement de *Van-Noot*, dont la capacité avoit déjà été reconnue dans d'autres occasions. On fixa pour cette expédition les lois de la discipline qui règne encore sur les vaisseaux hollandais. *Van-Noot* éprouva dans le détroit de Magellan, des difficultés qui prolongèrent son voyage, et donnèrent de ce passage plus de connoissance qu'on en avoit. Ses victoires sur les Espagnols couvrirent les frais de la compagnie, mais ne l'enrichirent pas.

*Spilberge*, en 1614, en commença

un plus heureux. Il défit la flotte royale du Pérou. La compagnie hollandaise date de son retour, en 1617, le commencement de sa richesse et de sa puissance. On eut lieu de reconnoître l'un et l'autre par le grand armement qu'elle fit en 1623, sous le commandement de *Pierre l'Hermite*, son premier amiral. Il passa par le détroit de *Lemaire*, et mourut avant la barbarie commise par les Hollandais dans la rade de Callao, où ils firent pendre leurs prisonniers espagnols, par la raison qu'ils n'avoient pas de quoi les nourrir; mais ils pouvoient les mettre à terre. Ils montrèrent dans cette expédition une animosité atroce.

*Guillaume Dampierre*, anglais, monta sur la mer dès l'âge de dix-sept ans, en 1669. Cet élément ne lui fut pas favorable. Comme il n'avoit pas un bien égal à sa naissance, il prit un emploi lucratif à la Jamaïque, alla couper du bois de campêche, fit sur ces mers connoissance avec les slibustiers, et s'engagea avec eux. C'est dans leur compagnie que se sont faites ses expéditions commencées par le détroit de *Lemaire*, en 1682, et finies en 1691. *Dampierre*, dont le voyage est très-curieux pour les

observations de toutes espèces, raconte l'histoire d'un matelot laissé dans l'île de *Juan Fernandez*. Lorsque la poudre et les balles de ce malheureux furent épuisées, sans autres outils que ceux qu'il fit d'une pierre dure, il scia le canon de son fusil en petites pièces et en fit des hameçons, harpons et crochets. La nécessité fut chez lui la mère de l'industrie.

Un des voyages les plus fameux, peut-être parce qu'il est le plus rapproché de notre temps, est celui du capitaine *Anson*, anglais, commencé en 1740. Les succès militaires lui ont donné une grande célébrité, mais pour l'utilité des découvertes, il est très-inférieur aux deux suivans, dont le but et le motif sont en effet bien différens.

En 1766, M. de *Bougainville* fut envoyé par *Louis XV*, avec deux vaisseaux, pour faire de nouvelles découvertes, et procurer à la géographie des connoissances utiles à l'humanité. Ce navigateur hardi, actif et intelligent, s'est principalement appliqué à fixer exactement la position des lieux, à confirmer les observations des anciens marins, ou à rectifier leurs erreurs, à tracer le gissement des côtes, à décrire

fidèlement les signes de reconnaissance, à indiquer les courans, les bas-fonds, les écueils; les variations des marées et des vents, et tout ce qui peut favoriser ou contrarier la navigation dans des mers jusqu'alors presque inconnues. Son voyage autour du monde a duré deux ans et quatre mois.

Le capitaine *Cook* est parti de *Plimouth* en 1768, avec les mêmes intentions, mais avec des secours beaucoup plus considérables. En parlant de ce voyage dans sa préface, *M. de Bougainville*, qui semble s'oublier lui-même, dit : « Ce voyage me paroît être celui « des modernes de cette espèce, où on « a fait le plus de découvertes en tout « genre ». En effet, l'histoire naturelle et la botanique se sont fort enrichies par les soins des hommes instruits dans ces sciences, que le capitaine *Cook* avoit sur son bord, en bien plus grand nombre que *M. de Bougainville*. Son voyage a duré trois ans.

Naviguant dans les mêmes parages et dans les mêmes temps, ces deux hommes, également appliqués et infatigables, se sont pour ainsi dire contrôlés l'un l'autre; de sorte qu'on peut regarder comme à l'abri même du doute



les faits et les observations sur lesquels ils s'accordent.

Au reste, les nouveaux navigateurs, bien différens de leurs prédécesseurs, loin de chercher à assujétir les peuples qu'ils découvrent, et se permettre d'arracher par violence les trésors que leurs terres paroissent receler, s'appliquent, au contraire, pour la plupart, à leur être utiles et à procurer leur bonheur. A l'aide des secours qu'ils laissent souvent dans les lieux où ils abordent, les habitans peuvent voir actuellement en beaucoup d'endroits les bestiaux d'Europe paître dans leurs pâturages, les volailles apprivoisées se familiariser autour de leurs cabanes, les riches moissons couvrir leurs plaines autrefois incultes, et notre industrie remplacer chez eux la nature sauvage, ou la perfectionner.

Puissent ces avantages n'être pas mêlés de vices et de maux qui leur fassent regretter leur ignorance !

Pour nous, habitans du monde civilisé, nous race inquiète et turbulente, depuis dix-huit cents ans nous travaillons à réaliser l'observation d'Horace, et à accomplir la prophétie que lui inspiroit la connoissance de l'histoire,

dont les quatre vers suivans sont le résumé :

*Damnosa quid non imminuit dies ?  
Aetas parentum , pejor avis , tulit  
Nos nequiores , mox daturos  
Progeniem vitiosiore.*

HORAT. CARM. lib. III. Od. VI.

Oh ! du temps qui détruit , trop funeste puissance !  
Nos pères , plus méchans que n'étoient leurs aïeux ,  
A des fils plus pervers ont donné la naissance ,  
Pour la rendre bientôt à de pires neveux.

FIN DU XII<sup>e</sup>. ET DERNIER TOME.

# TABLE

## DES TITRES DU TOME XII.

---

|                                        |         |
|----------------------------------------|---------|
| <i>ANGLETERRE,</i>                     | pag. 1. |
| <i>Ecosse,</i>                         | 35.     |
| <i>Irlande,</i>                        | 105.    |
| <i>Amérique,</i>                       | 117.    |
| <i>Mexique,</i>                        | 131.    |
| <i>Pérou,</i>                          | 205.    |
| <i>Californie,</i>                     | 249.    |
| <i>Nouveau Mexique,</i>                | 251.    |
| <i>Floride,</i>                        | 253.    |
| <i>Autres Etats espagnols,</i>         | 254.    |
| <i>Paraguay,</i>                       | 258.    |
| <i>Brésil,</i>                         | 262.    |
| <i>Guyane,</i>                         | 265.    |
| <i>Possessions Françaises et</i>       |         |
| <i>Anglaises,</i>                      | 266.    |
| <i>Virginie,</i>                       | 268.    |
| <i>Nouvelle Angleterre,</i>            | 274.    |
| <i>Mariland, etc.</i>                  | 278.    |
| <i>Terre-Neuve,</i>                    | 279.    |
| <i>Canada,</i>                         | 280.    |
| <i>Louisiane,</i>                      | 293.    |
| <i>Caroline, Géorgie, Pensylvanie,</i> | 304.    |

HARVARD UNIVERSITY

# TABLE.

|                                |      |
|--------------------------------|------|
| <i>Etats-Unis ,</i>            | 309. |
| <i>Baie d'Hudson ,</i>         | 318. |
| <i>Bermudes ,</i>              | 321. |
| <i>Lucayes ,</i>               | 322. |
| <i>Les Antilles ,</i>          | 324. |
| <i>Caraïbes ,</i>              | 326. |
| <i>Antilles Anglaises ,</i>    | 331. |
| <i>Antilles Françaises ,</i>   | 337. |
| <i>Antilles Espagnoles ,</i>   | 341. |
| <i>Antilles Hollandaises ,</i> | 344. |
| <i>Antilles Danoises ,</i>     | 345. |
| <i>Terres Australes ,</i>      | 346. |
| <i>Navigateurs ,</i>           | 356. |

Fin de la Table du Tome XII.

E XII.

ag. 1.  
35.  
105.  
117.  
131.  
205.  
249.  
251.  
253.  
254.  
258.  
262.  
265.  
  
266.  
268.  
274.  
278.  
279.  
280.  
293.  
nie, 304.

# CORRESPONDANCE

## DU PRÉCIS

AVEC LA GRANDE HISTOIRE EN 125  
VOLUMES.

*A l'effet de pouvoir recourir au besoin à la Grande Histoire, soit pour obtenir plus de détails sur les faits, soit pour connoître les autorités sur lesquelles ils sont appuyés, on a cru devoir joindre à cette édition le tableau de correspondance ci-dessous, qui indiquera quelles portions de chacun des tomes du Précis sont extraites de chacun des volumes de la Grande Histoire.*

### HISTOIRE ANCIENNE.

GRANDE HISTOIRE.

PRÉCIS.

|         |                    |          |
|---------|--------------------|----------|
| Vol. I, | répond. au Vol. I, | pag. 1.  |
| II.     | .                  | 21.      |
| III.    | .                  | 89.      |
| IV.     | .                  | 146.     |
| V.      | .                  | 160.     |
| VI.     | .                  | 178.     |
| VII.    | .                  | 222.     |
| VIII.   | .                  | 316.     |
| IX.     | .                  | 370.     |
| X.      | .                  | 394.     |
| XI.     | au Vol. II,        | pag. 85. |
| XII.    | .                  | 207.     |
| XIII.   | .                  | 272.     |
| XIV.    | .                  | 353.     |
| XV.     | .                  | 476.     |

# CORRESPOND. DU PRÉCIS , etc. 369

## GRANDE HISTOIRE.

## PRÉCIS.

|                                       |                                                          |
|---------------------------------------|----------------------------------------------------------|
| Vol. XVI, <i>rép. au Vol. III, p.</i> | 59.                                                      |
| XVII. . . . .                         | 132.                                                     |
| XVIII. . . . .                        | 210.                                                     |
| XIX. . . . .                          | 368.                                                     |
| XX. . <i>au Vol. IV, p.</i>           | 1.                                                       |
| XXI. . . . .                          | 145.                                                     |
| XXII. . . . .                         | 243.                                                     |
| XXIII. . . . .                        | 531.                                                     |
| XXIV. . . . .                         | 409.                                                     |
| XXV. . <i>au Vol. V, p.</i>           | 79.                                                      |
| XXVI. . . . .                         | 163.                                                     |
| XXVII. . . . .                        | 243.                                                     |
| XXVIII. . . . .                       | 513.                                                     |
| XXIX. . . . .                         | 343.                                                     |
| XXX. . . . .                          | 373.                                                     |
| XXXI. . . . .                         | 413.                                                     |
| XXXII. . . . .                        | 456.                                                     |
| XXXIII. . . . .                       | } <i>Supplémens de l'Histoire<br/>ancienne.</i>          |
| XXXIV. . . . .                        |                                                          |
| XXXV. . . . .                         |                                                          |
| XXXVI. . . . .                        | } <i>Table alphabétique de<br/>l'Histoire ancienne.</i>  |
| XXXVII. . . . .                       |                                                          |
| XXXVIII. . . . .                      | } <i>Table chronologique de<br/>l'Histoire ancienne.</i> |
| XXXIX. . . . .                        |                                                          |
| XL. . . . .                           |                                                          |

## HISTOIRE MODERNE.

|                                           |      |
|-------------------------------------------|------|
| Vol. XLI ou I, <i>rép. au Vol. VI, p.</i> | 1.   |
| XLII. . . . .                             | 34.  |
| XLIII. . . . .                            | 85.  |
| XLIV. . . . .                             | 140. |

ANCE

E EN 125

besoin à la  
nir plus de  
connoître les  
appuyés, on  
n le tableau  
i indiquera  
s tomes du  
des volumes

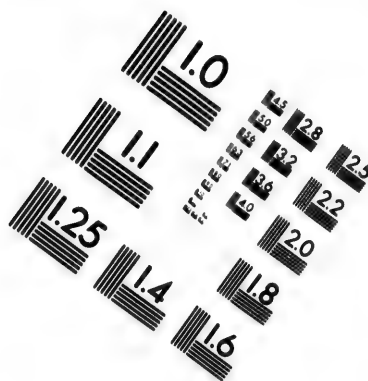
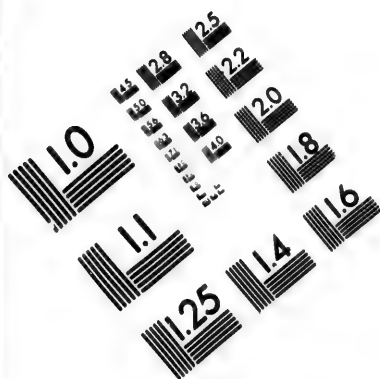
NE.

## PRÉCIS.

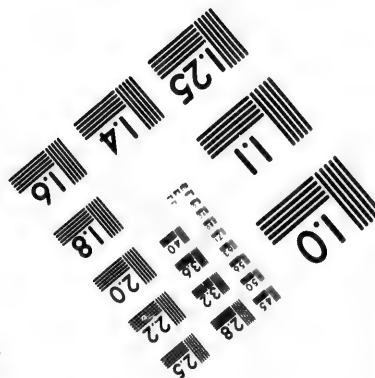
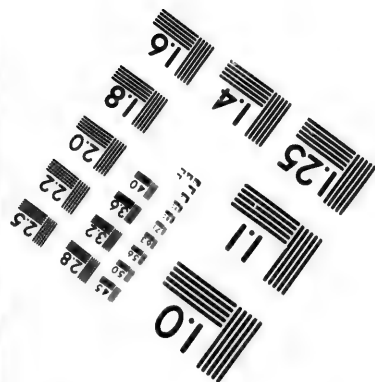
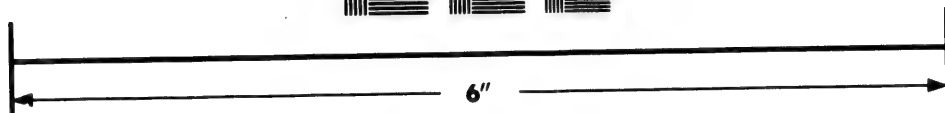
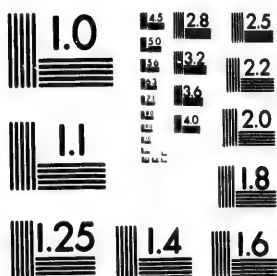
|            |
|------------|
| , pag. 1.  |
| 21.        |
| 89.        |
| 146.       |
| 160.       |
| 178.       |
| 222.       |
| 316.       |
| 370.       |
| 394.       |
| , pag. 85. |
| 207.       |
| 272.       |
| 353.       |
| 476.       |







# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 2.8  
2.0 2.5  
3.2 2.2  
4.0 2.0  
5.0 1.8

10  
5.0  
2.5

# 370 CORRESPOND. DU PRÉCIS, etc.

## GRANDE HISTOIRE.

## PRÉCIS.

|                                      |      |
|--------------------------------------|------|
| Vol. XLV, <i>rép. au</i> Vol. VI, p. | 158. |
| XLVI. . . . .                        | 168. |
| XLVII. . . . .                       | 201. |
| XLVIII. . . . .                      | 264. |
| XLIX. . . . .                        | 325. |
| L. . . . .                           | 403. |
| LI. . . . .                          | 479. |
| LII. . . <i>au</i> Vol. VII, p.      | 55.  |
| LIII. . . . .                        | 104. |
| LIV. . . . .                         | 127. |
| LV. . . . .                          | 177. |
| LVI. . . . .                         | 229. |
| LVII. . . . .                        | 251. |
| LVIII. . . . .                       | 270. |
| LIX. . . . .                         | 306. |
| LX. . . . .                          | 338. |
| LXI. . . . .                         | 368. |
| LXII. . . . .                        | 396. |
| LXIII. . . . .                       | 427. |
| LXIV. . . <i>au</i> Vol. VIII, p.    | 18.  |
| LXV. . . . .                         | 69.  |
| LXVI. . . . .                        | 131. |
| LXVII. . . . .                       | 168. |
| LXVIII. . . . .                      | 226. |
| LXIX. . . . .                        | 242. |
| LXX. . . . .                         | 271. |
| LXXI. . . . .                        | 303. |
| LXXII. . . . .                       | 346. |
| LXXIII. . . . .                      | 378. |
| LXXIV. . . . .                       | 456. |
| LXXV. . . <i>au</i> Vol. IX, p.      | 17.  |

CIS, etc.

| PRÉCIS.  |      |
|----------|------|
| VI, p.   | 158. |
| .        | 168. |
| .        | 201. |
| .        | 264. |
| .        | 325. |
| .        | 403. |
| .        | 479. |
| VII, p.  | 55.  |
| .        | 104. |
| .        | 127. |
| .        | 177. |
| .        | 229. |
| .        | 251. |
| .        | 270. |
| .        | 306. |
| .        | 338. |
| .        | 368. |
| .        | 396. |
| .        | 427. |
| VIII, p. | 18.  |
| .        | 69.  |
| .        | 131. |
| .        | 168. |
| .        | 226. |
| .        | 242. |
| .        | 271. |
| .        | 303. |
| .        | 346. |
| .        | 378. |
| .        | 456. |
| IX, p.   | 17.  |

# CORRESPOND. DU PRÉCIS, etc. 371

## GRANDE HISTOIRE.

## PRÉCIS.

Vol. LXXVI, *rép. au* Vol. IX, p. 86.

|           |                          |
|-----------|--------------------------|
| LXXVII.   | 141.                     |
| LXXVIII.  | 158.                     |
| LXXIX.    | 198.                     |
| LXXX.     | 228.                     |
| LXXXI.    | 254.                     |
| LXXXII.   | 278.                     |
| LXXXIII.  | 294.                     |
| LXXXIV.   | 306.                     |
| LXXXV.    | 329.                     |
| LXXXVI.   | 371.                     |
| LXXXVII.  | 417.                     |
| LXXXVIII. | 436.                     |
| LXXXIX.   | 480.                     |
| XC.       | <i>au</i> Vol. X, p. 30. |
| XCI.      | 44.                      |
| XCII.     | 73.                      |
| XCIII.    | 96.                      |
| XCIV.     | 145.                     |
| XCV.      | 211.                     |
| XCVI.     | 259.                     |
| XCVII.    | 279.                     |
| XCVIII.   | 309.                     |
| XCIX.     | 349.                     |
| C.        | 363.                     |
| CX.       | 366.                     |
| CXI.      | 381.                     |
| CXII.     | 413.                     |
| CXIII.    | 415.                     |
| C.        | 418.                     |
| CI.       | 441.                     |

# 372 CORRESPOND. DU PRÉCIS, etc.

GRANDE HISTOIRE.

PRÉCIS.

|                               |      |
|-------------------------------|------|
| Vol. CII, rép. au Vol. XI, p. | 1.   |
| CIII. . . . .                 | 36.  |
| CIV. . . . .                  | 105. |
| CV. . . . .                   | 161. |
| CVI. . . . .                  | 209. |
| CVII. . . . .                 | 272. |
| CVIII. . . . .                | 319. |
| CIX. . . . .                  | 398. |
| CX. . . . .                   | 1.   |
| CXI. . . . .                  |      |
| CXII. . . . .                 |      |
| CXIII. . . . .                |      |
| CXIV. . . . .                 | 117. |
| CXV. . . . .                  | 205. |
| CXVI. . . . .                 | 254. |
| CXVII. . . . .                | 292. |
| CXVIII. . . . .               | 304. |
| CXIX. . . . .                 | 337. |
| CXX. . . . .                  | 360. |
| CXXI. . . . .                 |      |
| CXXII. . . . .                |      |
| CXXIII. . . . .               |      |
| CXXIV. . . . .                |      |
| CXXV. . . . .                 |      |

*Voyez au Vol. X.*

*Table alphabétique de  
l'Histoire moderne.*

*Table chronologique de  
l'Histoire moderne.*

FIN.

IS, etc.

PRÉCIS.

I, p. 1.

36.

105.

161.

209.

272.

319.

398.

II, p. 1.

bl. X.

117.

205.

254.

292.

304.

337.

360.

abétique de  
moderne.

ologique de  
moderne.

# TABLE

## GÉNÉRALE DES MATIÈRES,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.



### A

ABAKA, Kan de l'Iran, tome 6, page 281.

Abbas I, septième Shah, monté sur le trône, âgé de 20 ans, fait assassiner son visir, qui lui avoit sauvé la vie; il fait la guerre aux Turcs, et y déploie beaucoup de bravoure et d'habileté. Il passe en Géorgie, et s'en rend maître par politique et par fourberie. Ses cruautés soulèvent les grands de son royaume; ils cherchent à faire entrer son fils dans leur complot; malgré son refus constant, Abbas le sacrifie à sa tranquillité. Raffinerie de cruauté à l'égard d'un gouverneur ennemi. La prise d'Ormuz est le terme de ses exploits: il passe pour avoir été grand justicier, et est regardé comme le fonda-

Tom. 12.

teur du commerce considérable que les Arméniens font en Europe et en Asie; il termine sa carrière après un règne de 50 ans; t. 6, p. 330 et suiv.

Abbas II, neuvième Shah, t. 6, p. 352.

Abbas III, t. 6, p. 389.

Abbassides (les) t. 6, p. 92.

Abdalla, roi de Maroc, t. 8, p. 205 à 216.

Abd'allah, neuvième calife, t. 6, p. 68.

Abd'almalec, onzième calife, t. 6, p. 71.

Abdolumer, général d'Abdalla, roi de Maroc, lui succède, t. 8, p. 184.

Abdolonime, roi de Sidon, t. 1, page 114.

Abel (sa mort), t. 1, p. 8.

Abel, par un fraticide, s'empare de la couronne de Danemarck, t. 11, p. 22.

- Abiadène, royaume, t. 3, p. 56 et suiv.
- Abias, Asa, Achab, rois d'Israël, t. 1, p. 185 et suivantes.
- Abimelech, roi d'Egypte, t. 1, p. 95.
- Abraham, ses voyages, le sacrifice de son fils Isaac, t. 1, p. 120 et suiv.
- Abu-Becr, premier sectateur de Mahomet et premier calife à la mort du prophète, t. 6, p. 26 à 53.
- Abul Abbas, 21.<sup>e</sup> calife, et fondateur de la deuxième dynastie des califes, fait tous ses efforts pour détruire celle des Ommiades : il meurt à l'âge de 50 ans, t. 6, p. 92 et suiv.
- Abusaïd, kan de l'Iran, t. 6, p. 283.
- Abyssinie, t. 8, p. 1 à 38.
- Acarnaniens, peuples, t. 2, p. 95.
- Achaïe, royaume, t. 1, p. 399.
- Achaz, roi des Juifs, t. 1, p. 190.
- Achéenne, (ligue) ; les Romains parviennent à la détruire ; Chrytoläus et Diaeus, deux des chefs, font d'inutiles efforts pour la rétablir, t. 2, p. 54 à 77.
- Achille, t. 1, p. 389.
- Actisanes, roi d'Egypte, t. 1, p. 57.
- Adaluald, roi des Lombards, t. 5, p. 514.
- Adam, ses qualités, sa chute, t. 1, p. 3 et suiv.
- Adel (Al') calife d'Egypte, t. 7, p. 432.
- Adonis ; origine de son culte, t. 1, p. 110.
- Adorne (Gabriel), Antoine, *id.* Raphaël, *id.* Barnabée, *id.* Prosper, *id.*, doges à Gènes, t. 9, p. 333 à 370.
- Adorne II (Antoine) reconnu gouverneur pour les Français ; il est élu doge, t. 9, p. 385.
- Adrien, empereur romain, t. 4, p. 419 à 431.
- Adrien IV, pape, Adrien, 5.<sup>e</sup>, *id.* Adrien 6.<sup>e</sup>, *id.* t. 9, p. 219 à 256.
- Ænobardus est chargé de remplacer César dans les Gaules ; après la défaite de Pompée, il veut s'empoisonner, et en est empêché par l'adresse d'un de ses esclaves, t. 4, p. 117 à 122.
- Æropas, roi de Macédoine, t. 2, p. 244.
- Ætius, célèbre général sous Valentinien, t. 5, p. 183.
- Ætoliens, t. 2, p. 77 à 83.



, p. 389.  
 roi d'Egypte,  
 .  
 oi des Lom-  
 5, p. 514.  
 qualités, sa  
 , p. 3 et suiv.  
 alife d'Egypte,  
 2.  
 igrine de son  
 a, p. 110.  
 abriel), An-  
 Raphaël, *id.*  
 , *id.* Prosper,  
 s à Gènes, t.  
 à 370.  
 Antoine) re-  
 uverneur pour  
 ais; il est élu  
 ), p. 385.  
 pereur romain,  
 419 à 431.  
 pape, Adrien,  
 Adrien 6.<sup>e</sup>, *id.*  
 19 à 256.  
 est chargé de  
 r César dans les  
 après la défaite  
 ée, il veut s'em-  
 , et en est em-  
 r l'adresse d'un  
 slaves, t. 4, p.  
 2.  
 i de Macédoine,  
 44.  
 bre général sou-  
 ven, t. 5, p. 183.  
 t. 2, p. 77 à 83.

Afdal. (Al), sultan d'E-  
 gypte, t. 7, p. 435.

Afrique, description, pro-  
 ductions et habitations;  
 nègres; religion; Ma-  
 rabous, espèce de prê-  
 tres très-révérés; voya-  
 ges, animaux, t. 7, p.  
 398 à 419.

Agathocle, tyran de Syra-  
 cuse, t. 2, p. 164. — As-  
 siégé dans cette ville,  
 trouve le moyen d'em-  
 barquer une armée, à la  
 tête de laquelle il porte  
 la guerre en Afrique, t.  
 2, p. 163 et suiv., et t.  
 5, p. 312.

Agélas, sa prophétie, t.  
 2, p. 62.

Agésilas, roi des Lacédé-  
 moniens, t. 2, p. 30 et  
 suiv.

Agis, roi, *id.* Agis II, *id.*,  
 t. 2, p. 28 à 36.

Agnès Sorel, maîtresse de  
 Charles VII, t. 9, p.  
 105.

Agricola, célèbre général  
 sous Vespasien, t. 4, p.  
 390.

Agrigente, ville de Sicile,  
 assiégée et prise par les  
 Carthaginois, t. 2, p.  
 131 à 134.

Agrippa, petit-fils d'Hérode  
 t. 3, p. 155 et suiv.

Agrippa, célèbre général

romain sous Octavien,  
 t. 4, p. 202.

Agrippine, épouse de Ger-  
 manicus, t. 4, p. 239  
 à 269.

Agrippine, fille de Ger-  
 manicus, épouse l'empereur  
 Claude, qui, par sa  
 foiblesse, la laisse à son  
 gré disposer de toutes les  
 affaires. Ses liaisons cri-  
 minelles avec Pallas sont  
 connues du public; mise  
 en jugement par ordre  
 de Néron, son fils, de-  
 venu empereur, elle est  
 déclarée innocente; é-  
 chappée comme par mi-  
 racle du sein des flots,  
 elle est assassinée par des  
 agens soudoyés par ce  
 monstre, t. 4, p. 309 à  
 325.

Ahmed, kan de l'Iran, t.  
 6, p. 281.

Ahmed I, 14<sup>e</sup> sultan de  
 l'empire Ottoman; *id.*  
 II, 21<sup>e</sup> sultan; *id.* III,  
 25<sup>e</sup> sultan, t. 7, p. 348  
 à 373.

Aimon, roi de Savoie, t. 9,  
 p. 284.

Akbar, 3<sup>e</sup> sultan de l'In-  
 dostan, t. 6, p. 429.

Alakem, calife d'Egypte,  
 t. 7, p. 430.

Alaric, roi des Goths, t.  
 5, p. 173 et 449.

- Al-Ashram, roi des Arabes, t. 5, p. 364.
- Albanie, nommée par les Perses province de Schirvan, t. 3, p. 51 et suiv.
- Albe (le duc d') est envoyé dans les Pays-Bas pour appuyer la tyrannie de l'inquisition. Il s'empare de toute l'autorité ; établit un tribunal de sang ; fait trancher la tête aux comtes d'Egmont et de Horn, et met en fuite l'armée du prince d'Orange ; ses cruautés révoltent les Flamands ; ils forment une ligue pour s'y soustraire ; la crainte de voir ces provinces perdues pour l'Espagne, est cause de son rappel, t. 10, p. 427 et suiv.
- Alberoni parvient à négocier le mariage de Philippe V, roi d'Espagne, avec la princesse de Parme, et en récompense, est fait cardinal ; placé au timon des affaires, il y développe les connoissances d'un grand politique ; il rétablit la marine espagnole ; il est disgracié et se retire à Rome, t. 8, p. 376.
- Albert, marquis d'Est, t. 9, p. 438.
- Albert, duc d'Autriche, cherche inutilement à soumettre les Suisses, t. 10, p. 227.
- Albert I, d'Autriche, t. 10, p. 317.
- Albert II, d'Autriche, t. 10, p. 336 et 374.
- Albert, roi de Suède, est forcé d'abdiquer, t. 11, p. 33 et 89.
- Albinos, nom donné par les Portugais aux habitants de Loango, t. 8, p. 110.
- Albinus Clodius, nommé César par les légions romaines en Angleterre, est vaincu par Sévère et tué, t. 4, p. 461 à 469.
- Alboin, roi des Lombards, t. 5, p. 506 à 509.
- Albuquerque (François d') sous le titre de commandant général des forces portugaises dans l'Inde, par la supériorité de son génie, de sa politique et de ses talens militaires, porte au plus haut degré de prospérité le commerce des Portugais, t. 7, p. 202.
- Alcibiade, célèbre en plus d'un genre, est formé par Socrate ; il fait preuve en plusieurs occasions de ses talens militaires et poli.

d'Autriche ,  
 utilement à  
 s Suisses, t.  
 riche , t. 10,  
 triche, t. 10,  
 4.  
 e Suède , est  
 quer , t. 11 ,  
 n donné par  
 s aux habi-  
 angos , t. 8 ,  
 ius , nommé  
 es légions ro-  
 Angleterre ,  
 par Sévère et  
 . 461 à 469.  
 s Lombards ,  
 5 à 509.  
 (François d')  
 de comman-  
 al des forces  
 dans l'Inde ,  
 eriorité de son  
 a politique et  
 es militaires ,  
 us haut degré  
 té le commer-  
 tugais , t. 7 ,  
 èbre en plus  
 est formé par  
 fait preuve en  
 casions de ses  
 taires et poli-

tiques ; persécuté injus-  
 tement par les factieux  
 qui le redoutoient , il se  
 retire à Lacédémone , de  
 là en Perse ; il rentre en  
 triomphe à Athènes ;  
 obligé d'abandonner de  
 nouveau cette ville in-  
 grate , il meurt assassiné  
 à 40 ans, dans la retraite  
 qu'il avoit choisie , t. 1 ,  
 p. 460 à 479.

Alcoran , ouvrage le plus  
 vénéré par les vrais ma-  
 hométans , et contenant  
 les articles fondamentaux  
 de leur religion , t. 6 ,  
 p. 31.

Aldobrandin II ; *id.* III ,  
 marquis d'Est , t. 9 , p.  
 437.

Alexandre , roi de Macé-  
 doine , t. 2 , p. 244.

Alexandre II, *id.* t. 2, p. 247.

Alexandre ( le grand ) ; son  
 départ pour l'Asie ; il  
 consulte l'oracle de Del-  
 phes , traverse le Grani-  
 que ; réduit la ville d'Ha-  
 licarnasse en cendres ; dé-  
 fait les Perses à la bataille  
 d'Issus ; son injustice en-  
 vers Parménion et Phi-  
 lotas qu'il fait périr ; il  
 tue Catus qui lui avoit  
 sauvé la vie ; maître de  
 la Perse , il porte ses  
 armes dans l'Inde ; après

avoir vaincu le roi Po-  
 rus , voulant continuer  
 le cours de ses victoires ,  
 ses soldats refusent de le  
 suivre ; il cède à leurs  
 prières , et consent à ré-  
 trograder ; il épouse Sta-  
 tira , fille de Darius. Son  
 retour à Babylone , où il  
 meurt à 32 ans , empor-  
 té par une fièvre ar-  
 denne. Interrègne après  
 sa mort , t. 2 , p. 265  
 à 296.

Alexandre Bala , roi de l'E-  
 gypte , t. 2 , p. 397.

Alexandre II, *id.* t. 2 , p.  
 447.

Alexandre roi d'Epire , t. 3 ,  
 p. 23.

Alexandre, fils de Pyrrhus ,  
*id.* t. 3 , p. 39.

Alexandre , roi des Juifs , t.  
 3 , p. 84 et suiv.

Alexandre Sévère , empe-  
 reur romain , t. 5 , p. 19  
 et suiv.

Alexandre, empereur grec ,  
 successeur de Léon , t. 5 ,  
 p. 235.

Alexandre II, pape , t. 9 ,  
 p. 208.

Alexandre III, t. 9 , p. 219.

Alexandre IV, t. 9 , p. 226.

Alexandre V, t. 9 , p. 240.

Alexandre VI, t. 9 , p. 251.

Alexandre VII, t. 9 , p. 272.

Alexandre VIII, t. 9 , p. 275.

- Alexandre I, duc de Toscane, neveu du pape Clément VII, t. 10, p. 115.
- Alexandre II ; *id.* III, rois d'Ecosse, t. 12, p. 49 et 53.
- Alexandrette (ville d'Asie), t. 1, p. 369.
- Alfo, roi de Danemarck, t. 11, pag. 9.
- Alfondi, empereur du Monomotapa ; ses exploits ; son arrivée à la cour ; il est couronné, t. 8, p. 54.
- Alfred (le grand), roi Saxon en Angleterre, est regardé comme le fondateur de la marine anglaise ; il encourage les savans, introduit des manufactures utiles. Son règne est très-glorieux ; sa vue inspiroit autant d'amitié pour sa personne que de respect, t. 11, p. 322 et suiv.
- Alger (royaume d') productions, habitans, mœurs et coutumes, mariages, gouvernement, force militaire, manière d'élire le dey ; langue, religion, description de la capitale, nommée Alger, t. 8, p. 217 à 234.
- Algiaptu, souverain de l'Iran, t. 6, p. 283.
- Ali, premier prosélyte de Mahomet, et lieutenant d'Omar, 2<sup>e</sup> calife, t. 6, p. 42.
- Ali, 4<sup>e</sup> calife, son inauguration, la décision de son différend avec Sefsein est remise à deux arbitres qui le déposent ; il ne peut soumettre Moavie, et meurt assassiné, t. 6, p. 48.
- Ali Kuli-Kan, célèbre général sous le règne de Soliman, 10<sup>e</sup> shah, dont il est le généralissime, t. 6, p. 356.
- Allemands, t. 5, p. 474.
- Allemagne (l'), t. 10, p. 279 à 366.
- Allobroges, ancien nom des habitans de la Savoie, t. 9, p. 279.
- Almagro, uni par l'intérêt et l'ambition, avec Pizarre ; il se brouille avec ce célèbre conquérant ; succombe dans une bataille livrée entre ces deux illustres rivaux, est fait prisonnier dans Cusco, et condamné à avoir la tête tranchée, t. 12, p. 206 à 224.
- Almansor, 22<sup>e</sup> calife, t. 6, p. 92.
- Almoravides, tribu d'Arabes, t. 8, p. 297.
- Al-Nooman, roi de l'Arabie, t. 5, p. 365.

, et lieutenant  
calife, t. 6, p. 42.  
e, son inaugu-  
décision de son  
avec Sefflein est  
deux arbitres  
posent; il ne  
mettre Moavie,  
assassiné, t. 6,

n, célèbre gé-  
le règne de  
10<sup>e</sup> shah, dont  
généralissime, t.

t. 5, p. 474.  
' ), t. 10, p.

ancien nom  
ans de la Sa-  
, p. 279.

ni par l'intérêt  
ion, avec Pi-  
e brouille avec  
e conquérant;  
dans une ba-  
rée entre ces  
tres rivaux, est  
nier dans Cus-  
damné à avoir  
nchée, t. 12,  
24.

22<sup>e</sup> calife, t. 6,

s, tribu d'Ara-  
p. 297.  
, roi de l'Ara-  
p. 365.

Alp Arslan, 2<sup>e</sup> sultan de  
la Turquie, t. 6, p. 171.

Alphonse I, le Catholique;  
Alphonse II, le Chaste;  
Alphonse III, le Grand;  
Alphonse IV, *id.*, V;  
*idem*, VIII; *idem*, IX;  
*idem*, X; *idem*, XI,  
rois d'Espagne, de Cas-  
tille et d'Arragon, par  
succession ou par allian-  
ce: ces princes ont pos-  
sédé ces royaumes réu-  
nis ou séparés, t. 8, p.  
288 à 308.

Alphonse I, II, III, IV,  
V, VI, rois de Portu-  
gal, t. 8, p. 378 à 436.

Alphonse I, II, III, IV,  
souverains de Ferrare,  
Reggio, etc., t. 9 p. 439.

Alphonse I et II, rois de  
Naples, t. 10, p. 201  
et 208.

Alvar ( Dom ) de Lune,  
connétable de Castille,  
après avoir joui de la plus  
grande faveur auprès de  
Jean II, par de sourdes  
menées vient à la perdre;  
le roi le fait arrêter, il  
est condamné à mort et  
exécuté, t. 8, p. 318 et s.

Alvare ( Dom ) I, II, III,  
IV, V, VI, VII, VIII,  
IX, rois de Congo, t. 8,  
p. 94 à 97.

Amalécitea, peuples; arts

et coutumes, t. 1, p. 87  
et suiv.

Amasis, roi d'Egypte, t. 1,  
p. 67.

Amasis, Joram, rois des  
Juifs, t. 1, p. 189.

Amazones, t. 1, p. 338 et  
339.

Amalasonte, reine des Os-  
trogoths, t. 5, p. 491.

Ambracie ( siège d' ), t. 2,  
p. 82.

Ambroise ( Dom ), roi de  
Congo, t. 8, p. 96.

Amédée I, II, III, IV, V,  
VI, VII, VIII, IX;  
Ch.-Jean Amédée, Victor

Amédée II. Ces princes  
règnent en Savoie sous le  
titre de comte, jusqu'à  
Amédée VII, que le Pié-  
mont et la Savoie sont  
érigés en duchés. Ce  
prince est le fondateur  
de l'ordre de Saint-Mau-  
rice; il abdique et prend  
l'habit d'hermite. Il est  
élu pape, et se démet du  
pontificat, t. 9, p. 281  
à 304.

Améric ( Vespuce ) donne  
le premier une relation  
de l'Amérique, t. 12, p.  
117.

Amérique, origine de sa  
découverte, description  
géographique, ses habi-

- tans, ses productions, t. 12, p. 117 à 131.
- Ames, quand elles sont créées, t. 1, p. 3.
- Amida, nom d'une divinité d'une des sectes Japonaises, nommée Xinto, t. 7, p. 168.
- Amilcar, général Carthaginois, t. 3, p. 396.
- Amilcar, *idem*, t. 5, p. 307 à 316.
- Ammonites, peuples, mœurs et coutumes, t. 1, p. 79 et suiv.
- Amru, roi des Arabes, t. 5, p. 365.
- Amurath I, 3<sup>e</sup> sultan de l'Empire ottoman, t. 7, p. 308.
- Amurath II, sultan *id.*, t. 7, p. 319.
- Amurath III, 12<sup>e</sup> sultan, t. 7, p. 344.
- Amurath IV, 17<sup>e</sup> sultan, t. 7, p. 350.
- Amyclas, roi de Lacédémone, t. 1, p. 395.
- Aminthas I; *idem* II, rois de Macédoine, t. 2, p. 244 à 247.
- Anafeste (Jean-Luc) premier doge de Venise, t. 10, p. 5.
- Anastase, empereur grec, t. 5, p. 204 et suiv., et 220.
- Anastase IV, pape, t. 9, p. 218.
- Ankarstroem, assassin du roi de Suède, Gustave III, t. 11, p. 161.
- Ancus Marcius, roi des Romains, t. 3, p. 236.
- André I, II, III, rois de Hongrie, t. 10, p. 367 et suiv.
- Andronic usurpe la couronne de l'empire grec au jeune Alexis; ses cruautés le font chasser; il est assassiné, t. 5, p. 263.
- Andronic (Paléologue), empereur grec, t. 5, p. 275.
- Andronic le jeune, t. 5, p. 278.
- Angleterre, t. 11, p. 319.
- Idem*, t. 12, p. 1 à 35.
- Angleterre (Nouvelle) t. 12, p. 274.
- Angola, royaume de l'Afrique orientale, et nom du premier roi et de ses successeurs, avec des pré-noms, t. 8, p. 100 à 117.
- Ankudina, célèbre imposteur en Russie, t. 11, p. 201.
- Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, et régente du royaume, t. 9, p. 153.
- Anne, sœur de feu Marie, et épouse de Guillaume, roi d'Angleterre, lui succède. Son règne fut glo-



n, assassin du  
ède, Gustave  
p. 161.

us, roi des  
t. 3, p. 236.

III, roi de  
t. 10, p. 367

urpe la cou-  
l'empire grec  
Alexis; ses  
font chasser;  
iné, t. 5, p.

Paléologue),  
grec, t. 5, p.

jeune, t. 5,

t. 11, p. 319.  
p. 1 à 35.

Nouvelle) t.

me de l'Afri-  
le, et nom du  
et de ses suc-  
vec des pré-  
p. 100 à 117.  
lèbre impos-  
sie, t. 11, p.

he, mère de  
, et régente  
, t. 9, p. 153.  
e feue Marie,  
e Guillaume,  
erre, lui suc-  
égne fut glo-

rieux à l'extérieur, mais  
troublé dans l'intérieur  
par les factions des 'To-  
rys et des Wigts. Elle  
emporte dans le tombeau  
le nom de la bonne reine  
Anne, t. 12, p. 27.

Annibal, général des Car-  
thaginois, à la tête de  
son armée, part de l'Es-  
pagne, passe les Pyré-  
nées, traverse le Rhône,  
et culbute les troupes  
qui veulent lui résister;  
il se fraye un chemin à  
travers les Alpes, et ar-  
rive en Italie, met le sié-  
ge devant Turin, qu'il  
emporte d'assaut. Il s'ou-  
vre un passage dans les  
Appenins, et parvient  
dans les plaines de l'Etru-  
rie. Il y remporte une  
victoire complète sur le  
consul Flaminius, près  
du lac de Thrasimène;  
les Romains lui opposent  
Fabius Cunctator, qui  
arrête ses progrès. Ce  
général est remplacé par  
Varron, auquel Annibal  
fait essuyer à Cannes la  
défaite la plus sanglante;  
il fait demander des se-  
cours à Carthage: en les  
attendant, il prend ses  
quartiers à Capoue, où  
il se laisse aller à la mol-

lesse; Marcellus lui fait  
éprouver des échecs;  
l'embarras de sa position  
le décide à prendre un  
parti digne de lui; il lève  
son camp; et, par des  
marches forcées, arrive  
près de Rome. Ce trait  
de courage est le terme  
de ses exploits en Italie.  
Il est rappelé à Carthage  
pour combattre les Ro-  
mains qui, commandés  
par Scipion, avoient dé-  
barqué en Afrique. Il a  
une entrevue avec ce  
célèbre général; la for-  
tune lui est contraire à la  
bataille de Zama; il y  
est vaincu. Les factions  
carthaginoises le forcent  
de fuir sa patrie; il se  
retire en Syrie, près  
d'Antiochus. Pour ne  
pas être livré aux Ro-  
mains, il se donne la  
mort, t. 3, p. 399 à  
440.

Annibal, t. 5, p. 307. et  
suiv., 322 et suiv.

Antalcide ( 'Traité d' ) t. 1,  
p. 293 et 481.

Antemius Severus, empe-  
reur à Constantinople,  
t. 5, p. 196.

Antigone, un des généraux  
d'Alexandre; après la  
mort de ce héros, il s'ap-



- propre une partie de ses conquêtes, t. 2, p. 306.
- Antigone Gonarus, Antigone Doson, t. 2, p. 327 à 329.
- Antigone, neveu d'Hyracan et fils d'Aristobule, t. 3, p. 103 à 107.
- Antilles (les) anglaises, françaises, espagnoles, hollandaises, danoises, t. 12, p. 324.
- Antiochus, fils de Seleucus, est épris d'un violent amour pour Stratonice, sa belle-mère; il porte le surnom de Soter ou Théos, t. 2, p. 355 et suiv.
- Antiochus Hyerax, t. 2, p. 360; Antiochus le grand; *idem*, p. 362; Epiphanes, p. 380; Sédètes; Antiochus Grypus, *id.*, p. 403 à 414.
- Antipater joue un grand rôle en Judée, sous le règne d'Hyracan, t. 3, p. 97 à 103.
- Antipater, fils d'Hérode, est cause de la mort de ses frères, et périt lui-même d'une mort violente, t. 3, p. 118 à 124.
- Antoine, consul lors de l'assassinat de César, prononce en place publique son oraison funèbre, et arme la multitude contre ses meurtriers, qui prennent la fuite. Octavien, petit-neveu de César, lui dispute l'autorité. Ils se réunissent et établissent le fameux triumvirat. Antoine préside aux proscriptions. Il défait dans une bataille rangée l'armée commandée par Cassius et Brutus: après cette victoire, il part pour l'Asie; passe par la Grèce, et y est reçu avec les plus grands honneurs: il revient en Italie, fait avec Octavien un nouveau partage de l'empire, et va reprendre ses chaînes près de Cléopâtre, qui, par ses sollicitations, le force à répudier Octavie son épouse. Ses plus chauds partisans l'abandonnent, provoqués par les discours de ses adversaires et par sa conduite imprudente. Octavien arme contre lui; ces deux rivaux se rencontrent près du cap d'Actium. Cléopâtre, qui l'avait accompagné, est cause que, pour sa sûreté, il préfère combattre sur mer, contre le sentiment de ses meilleurs

titude contre  
rs, qui pren-  
e. Octavien,  
de César,  
l'autorité. Ils  
nt et établis-  
triumvirat.  
préside aux  
s. Il défait  
bataille rangée  
mandée par  
struts : après  
ire, il part  
; passe par la  
est reçu avec  
ds honneurs :  
n Italie, fait  
rien un nou-  
e de l'empire,  
dre ses chaî-  
e Cléopâtre,  
ses sollicita-  
ce à répudier  
épouse. Ses  
ls partisans  
nt, provoqués  
ours de ses  
et par sa con-  
dente. Octa-  
contre lui; ces  
se rencon-  
du cap d'Ac-  
âtre, qui l'a-  
pagné, est  
pour sa sûre-  
re combattre  
ontre le sen-  
ses meilleurs

généraux. Il est vaincu ;  
et aveuglé par l'amour ,  
au lieu de tenter sur terre  
les hasards d'un nouveau  
combat , il prend la fuite  
avec sa maîtresse , et cède ,  
par sa mort , l'em-  
pire à son rival , t. 4 , p.  
150 à 213.

Antoine ( Dom ) , roi de  
Congo , t. 8 , p. 98 et  
suiv.

Antonin le pieux , empe-  
reur romain , t. 4 , p. 431  
à 435.

Antzal , roi du Mexique ,  
est célèbre par son hu-  
manité et les travaux  
utiles qu'il fait faire pen-  
dant son règne , t. 12 , p.  
194 et suiv.

Appius Sévère , consul ro-  
main , t. 3 , p. 286.

Appius , fils du consul de  
ce nom , lutte courageu-  
sement contre l'autorité  
des tribuns ; et , pour  
éviter une condamnation ,  
se donne la mort , t. 3 ,  
p. 313 et suiv.

Appius , un des descendants  
des consuls du même  
nom , prend le parti des  
plébéiens , est nommé dé-  
cemvir ; plusieurs cri-  
mes qu'il commet sont  
cause de la chute des dé-  
cemvirs et de la sienne ;

il meurt en prison , t. 3 ,  
p. 327 à 335.

Apries , Pharaon , Hophra ,  
rois d'Egypte , t. 1 , p. 66.

Apuléius , tribun du peuple ,  
un des chefs de la faction  
de Marius , est nommé  
général par la populace ,  
et ensuite massacré par  
elle , t. 4 , p. 27 et suiv.

Arabes. Description de l'A-  
rabie ; l'origine de ses  
habitans ; mœurs , cou-  
tumes et génies de ces  
peuples ; les productions ,  
religion , gouvernement  
jusqu'au moment où Ma-  
homet y arbore son éten-  
dard , t. 5 , p. 358 et suiv.

*Idem.* Leurs tribus se sou-  
mettent à ce prophète  
conquérant ; leur respect  
pour le Cabaa , ou mai-  
son d'Abraham. Ils sont  
gouvernés par des califes ;  
les conquêtes militaires  
et religieuses de ces peu-  
ples se sont étendues dans  
les trois parties du mon-  
de connu , t. 6 , p. 1 à  
67.

Aratus , chef de la Ligue  
Achéenne , t. 2 , p. 57 à  
65.

Arbelles ( Bataille d' ) t. 1 ,  
p. 310.

Arc ( Jeanne d' ) la Pucelle  
d'Orléans. Elle est pré-

- sentée au roi Charles VII; elle fait lever le siège d'Orléans, conduit ce monarque à Reims pour y être sacré; elle demande à se retirer et est refusée; prise par les Anglais au siège de Compiègne, conduite à Rouen; ils la font périr comme sorcière, t. 9, p. 107 et suiv.
- Arcadie (royaume d'), t. 1, p. 383.
- Arcadius, fils de Théodore, empereur d'Orient, t. 5, p. 163.
- Arche d'alliance, t. 1, p. 149.
- Archélaüs, dernier roi de Cappadoce, t. 3, p. 5.
- Archélaüs, petit-fils d'Hérode, Ethnarque en Judée, t. 3, p. 126 et suiv.
- Archimède, célèbre mathématicien, périt au siège de Syracuse, t. 2, p. 189.
- Architis, roi d'Egypte, t. 1, p. 61.
- Archontes (les), t. 1, p. 400.
- Andra, royaume en Guinée, t. 8, p. 144.
- Argonautes (les), t. 1, p. 387.
- Argos, raretés, rois, trépied, t. 1, p. 373 et suiv.
- Argun, kan de l'Iran, t. 6, p. 281.
- Ariarathe II, VI, VII et VIII, rois de Cappadoce, t. 3, p. 3 à 5.
- Ariabarzane, roi de Cappadoce, t. 3, p. 7 à 17.
- Aristide, surnommé le juste, t. 1, p. 426 et suiv.
- Aristobule, roi des Juifs, t. 3, p. 84 à 99.
- Aristodème, roi de Missène, t. 2, p. 17.
- Aristomène, chef des Messéniens, t. 2, p. 21 à 25.
- Aristonicus, roi de Pergame, t. 3, p. 16.
- Armagnacs (faction des), t. 9, p. 96.
- Armagnac (Jacques d'), duc de Nemours, décapité sous le règne de Louis XI, t. 9, p. 116.
- Arménie, description, terroir et mœurs: sa division en grande et petite. Elle devient province romaine sous Vespasien, t. 2, p. 476 à 495.
- Arracan (royaume d'), t. 7, p. 27.
- Arragon uni à la Castille, t. 8, p. 325.
- Arsace I et II, rois des Parthes, t. 3, p. 157.
- Artabane; *idem* IV, rois des Parthes, t. 3, p. 168 à 172.
- Artacès, roi d'Ibérie, t. 3, p. 50.
- Artaxare, fondateur du

VI, VII et  
Cappadoce,  
oi de Cappa-  
7 à 17.  
nné le juste,  
et suiv.  
i des Juifs,  
99.  
oi de Missè-  
17.  
nef des Mes-  
, p. 21 à 25.  
oi de Perga-  
16.  
ction des ),  
acques d' ),  
ours, déca-  
gne de Louis  
16.  
ription, ter-  
rs : sa divi-  
le et petite.  
province ro-  
Vespasien ,  
495.  
me d' ), t.  
la Castille ,  
ois des Par-  
57.  
z IV , rois  
. 3 , p. 168  
érie , t. 3 ,  
lateur du

empire persan , t. 3 ,  
174.  
Artaxerces ( longue main )  
roi des Perses , t. 1 , p. 285.  
Artaxerces ( Mnémon ) , *id.*  
t. 1 , p. 290.  
Arthémise , reine de Carie ,  
célèbre par le deuil de  
son époux Mausole , t. 2 ,  
p. 196 et suiv.  
Arthur ( le prince ) , neveu  
de Jean , roi d'Angleterre ,  
obligé de se réfugier en  
France , est fait prison-  
nier par son oncle , qui  
l'égorge lui-même , t. 11 ,  
p. 362.  
Artuasde , fils de Tigrane ,  
roi d'Arménie , a un rè-  
gne fort court. Ses suc-  
cesseurs sont des fantô-  
mes de rois que les Ro-  
mains déplacent et repla-  
cent à volonté sur le trô-  
ne , t. 2 , p. 486 à 491.  
Aruns , petit-fils de Tar-  
quin , empoisonné par  
sa femme Tullie , t. 3 ,  
p. 252.  
Arybas , roi d'Épire , t. 5 ,  
p. 22.  
Aschekof , princesse de  
Russie , contribue à la ré-  
volution qui s'opère en  
1762 , et qui met Cathe-  
rine II sur le trône , t. 11 ,  
p. 243.  
Asdrubal , gendre d'Amil-

car , général Carthagi-  
nois , t. 5 , p. 322.  
Ashraf , dernier prince des  
afghans , t. 6 , p. 385.  
Asie mineure , t. 1 , p. 344.  
Asie ( l' ) , après Alexan-  
dre , sous les Séleucides ,  
nommée Syro-Médie ;  
Séleucus un des géné-  
raux d'Alexandre , après  
la mort d'Antigone , con-  
solide l'empire qu'il s'est  
formé , et en établit le  
siège à Babylonne. Il est  
habile guerrier , juste ,  
respectant la religion , et  
protecteur des savans ;  
il est assassiné par Ptolé-  
mée Céraunus. Sous An-  
tiochus Soter , son suc-  
cesseur , les Gaulois font  
une irruption en Asie , et  
s'y forment un état : il a  
aussi une guerre à soute-  
nir contre les Parthes , et  
meurt empoisonné par  
Laodice , son épouse.  
Séleucus et Antiochus ,  
ses fils , après s'être tour-  
à-tour emparés de l'em-  
pire , terminent leurs  
jours dans les fers. Sé-  
leucus , fils de Callini-  
cus , les remplace ; le  
poison termine ses jours  
après un règne fort court :  
cette couronne est con-  
servée par les soins d'A-

chéus à Antiochus sur-nommé le grand. Au moment de faire la guerre à Ptolomée Philopator, une révolte considérable éclate dans ses états; il bat les rebelles; les intrigues d'Hermias, son ministre, forcent Achéus à se lier avec Ptolomée, après s'être fait déclarer roi d'Asie. Antiochus, vaincu à la bataille de Raphia, fait la paix avec le monarque Egyptien, et poursuit Achéus qui lui est livré par trahison, et auquel il fait trancher la tête. Les Romains, protecteurs du fils de Ptolomée Philopator, dont Antiochus veut envahir les états, s'opposent à cette usurpation. Annibal retiré à la cour de ce prince, l'aide de ses conseils, et lui fait connoître les ruses du sénat: les Romains le battent par terre et par mer; il est vaincu une deuxième fois par Scipion le jeune, dans les plaines de Magnésie, et obligé de souscrire le traité le plus humiliant; il périt peu de temps après. Séleucus Philopator son fils, passe

une partie de son règne à chercher de l'argent pour satisfaire aux engagemens de son père, et meurt empoisonné par Héliodora. Antiochus Epiphanes, aidé par Eumène, l'emporte sur les concurrens: il veut s'emparer de l'Egypte, mais en est empêché par les Romains. Sous son règne paroissent les Machabées, chefs des Juifs, poussés à la révolte par l'excès de ses violences; ses généraux sont battus dans plusieurs rencontres; voulant se venger par l'extermination totale des Juifs, au moment d'exécuter son dessein, il est précipité de son char et meurt. Démétrius Soter son neveu, trouve le moyen de s'échapper de Rome où il est en otage; et après un combat à son avantage, il s'empare du trône et fait massacrer Lysias et le jeune Antiochus; il n'évite d'être victime des intrigues auxquelles il s'étoit prêté, que pour périr courageusement à la tête de ses troupes, en défendant sa couronne

de son règne  
de l'argent  
re aux enga-  
son père, et  
poisonné par

Antiochus  
aidé par Eu-  
porte sur les  
il veut s'em-  
Egypte, mais  
pêché par les  
Sous son rè-  
sent les Mac-  
nefs des Juifs,  
la révolte par  
es violences;  
x sont battus  
eurs rencon-  
ant se venger  
mination totale  
au moment  
son dessein,  
ipité de son  
urt. Démétrius  
neveu, trouve  
de s'échapper  
ù il est en ota-  
ès un combat  
tage, il s'em-  
trône et fait  
Lysias et le  
ochus; il n'é-  
e victime des  
auxquelles il  
té, que pour  
rageusement à  
es troupes, en  
sa couronne

contre un aventurier  
nommé Bala, protégé et  
reconnu par les Romains  
comme fils d'Antiochus  
Epiphanes; il est son  
successeur sous le nom  
d'Alexandre Bala; mais  
l'excès de ses débauches  
ne le font pas jouir long-  
temps du fruit de son  
imposture; il périt dans  
une bataille; Démétrius  
Nicanor le remplace; son  
impolitique et sa cruauté  
engagent un nommé Dio-  
dote à se frayer le che-  
min du trône. Il est con-  
nu sous le nom de Tri-  
phon. Démétrius suspend  
la guerre qu'il lui faisoit  
pour attaquer les Parthes;  
mais il est fait prisonnier  
par Mithridate leur roi.  
Antiochus Sidètes, frère  
cadet de Démétrius,  
enlève la couronne à Tri-  
phon l'usurpateur, qui  
périt, à ce qu'on croit,  
dans l'incendie de la ville  
d'Achosie. Ce prince ga-  
gne l'affection de ses su-  
jets par sa douceur et sa  
justice; mais voulant  
aussi faire la guerre aux  
Parthes, après le gain de  
trois batailles, il est tué  
dans un massacre géné-  
ral. Démétrius s'étant

échappé de ses fers, ren-  
tre dans son royaume,  
qu'il est obligé d'aban-  
donner à cause de sa ty-  
rannie; il se réfugie à  
Tyr. Le gouverneur de  
cette ville le fait périr.  
Cléopâtre son épouse,  
et Zebina, aventurier,  
qui se faisoit passer pour  
fils d'Alexandre Bala, se  
partagent l'empire. Ce  
dernier gouverne avec  
assez d'équité pour se  
faire regretter, après avoir  
succombé dans une ba-  
taille que lui livre Gry-  
pus. Par sa mort, Cléo-  
pâtre se trouve seule en  
possession du trône.  
Grypus met un terme à  
ses crimes, en lui faisant  
prendre le poison qu'elle  
lui destinoit. Aussi cruel  
que sa mère, lui et ses  
successeurs n'offrent plus  
pendant leur règne qu'u-  
ne longue suite d'assas-  
sinats, incestes et fratri-  
cides, qui décident enfin  
les Romains à recueillir  
les fruits de leur politi-  
tique, t. 2, p. 353 à  
414.

Aspasie, célèbre courti-  
sanne, t. 1, p. 452.

Asprand, roi des Lombards,  
t. 5, p. 522.



- Assyriens ; mœurs , religion , commerce , t. 1 , p. 200 et suiv.
- Astiage ou Antiochus , roi des Mèdes , t. 1 , pag. 234.
- Astolphe , roi des Lombards , t. 5 , p. 528 et suiv.
- Athènes , comprise sous le nom d'Attique , t. 1 . p. 378.
- Athènes , république , prise de cette ville , règne des trente tyrans , t. 1 , p. 472 et suiv.
- Athéniens , t. 1 , p. 400 à 496.
- Athènes , province , est en proie à diverses factions. La ville est assiégée par Sylla , qui s'en empare , et la livre au pillage : elle subit la loi de plusieurs vainqueurs ; après avoir appartenue aux Vénitiens , elle est reprise par les Turcs qui la possèdent , t. 2 , p. 85 à 93.
- Athénion , un des chefs des esclaves révoltés , est vaincu par Lucullus , et se retire à Triocola : le général romain est forcé d'en lever le siège : Athénion est tué dans un combat singulier par Aquilius , successeur de Lucullus , t. 4 , p. 15.
- Attale I, II et III , rois de Pergame , t. 3 , p. 7 à 16.
- Attale , nommé empereur , à Rome par la protection d'Alaric ; est déposé par le même , t. 5 , p. 173.
- Attila , roi des Huns , t. 5 , p. 187 et suiv.
- Aubusson ( Pierre d' ) , grand-maître de l'ordre des chevaliers de Rhodes , t. 8 , p. 258.
- Aurèle ( Marc ) , empereur romain , t. 4 , p. 435 et suiv.
- Aurélien , *id.* t. 5 , p. 54.
- Aureng Zeb , 6<sup>e</sup> sultan de l'Indostan , parvient par sa fourberie et son adresse à enlever à ses frères leurs droits à la couronne , et à forcer son père d'abdiquer : il ensanglante les premiers degrés du trône par le massacre des princes du sang et celui de sa propre famille ; il vit fort redouté et dans un âge très-avancé ; on le cite pour avoir rendu la justice avec la plus grande sévérité , et avoir mené une vie très-frugale : il laisse de grands trésors , t. 6 , p. 449 à 456.
- Autharis , roi des Lombards , t. 5 , p. 511 à 513.



Autriche (archiduché d'),  
t. 10, p. 389.

Ava (royaume d'), t. 7,  
p. 42.

Avidius Cassius se révolte  
contre Marc-Aurèle,  
prend le titre d'empereur,  
et est tué par un  
centurion, t. 4, p. 440  
à 443.

Ayulipalipata, 8<sup>e</sup> kan, t. 6  
p. 246.

Aziz, 2<sup>e</sup> calife d'Egypte, t.  
7, p. 429.

Azin (Al), *id.* t. *id.* p.  
435.

Azon ou Athon, gouverneur  
de Milan, t. 9, p.  
437 et 462.

## B

Babel (tour de) t. 1 p. 15  
à 17.

Babor, premier sultan de  
l'Inde, t. 6, p. 428.

Babylonne, prise de cette  
ville, t. 1, p. 204 et 259.

Babyloniens, climat, an-  
cienneté, religion; cou-  
tumes, prêtres, devins,  
habillemens, sciences et  
arts, rois et division des  
peuples, temps fabuleux,  
t. *id.*, p. 214 et suiv.

Bagoas (l'eunuque), t. 1,  
p. 299.

Bahaman, roi de Perse,  
t. *id.*, p. 327.

Bajazet, 4<sup>e</sup> sultan de l'em-  
pire Ottoman, est célè-  
bre par ses victoires et  
ses malheurs; il est vain-  
cu, fait prisonnier par  
Tamerlan, et meurt dans  
les fers, t. 7, p. 310 et  
suiv.

Bajazet II, 8<sup>e</sup> sultan, est  
dans sa vieillesse détrôné  
par son fils Sélim, et  
meurt de chagrin, t. 7,  
p. 325 et suiv.

Balaam, prophète, t. 1, p.  
77.

Balack, roi des Moabites,  
t. *id.* p. 77.

Balbec, description de cette  
ville, t. *id.* p. 498.

Bâle, un des cantons de  
Suisse, t. 10, p. 263.

Bandi Angola; *idem* Ni-  
gola, rois du pays du  
même nom, t. 8, 103 et  
104.

Banian, nom d'une caste  
indienne, t. 6, p. 419.

Barason, nommé roi de  
Sardaigne par les Génois,  
t. 9, p. 313.

Barbarie (la), t. 8, p. 180  
et suiv.

- Barbarigo ( Marc et Augustin ), doges de Venise ,  
t. 10 , p. 35.
- Barbe , l'impératrice , sur-  
nommée la Messaline du  
Nord , t. 10 , p. 335.
- Barberousse , célèbre cor-  
saire , s'empare par  
adresse et par force d'Al-  
ger , t. 8 , p. 229.
- Bardane , roi des Parthes ,  
t. 3 , p. 369.
- Barkiarok , 4<sup>e</sup> sultan des  
Turcs , t. 6 , p. 176.
- Barmécides ( les ) , t. 6 ,  
p. 104.
- Barnabée ( duc de Milan ) ,  
t. 9 , p. 464.
- Barnevelt , grand pension-  
naire de Hollande , par  
les intrigues du Stathou-  
d'her , est traduit devant  
les états comme conspi-  
rateur et condamné à  
mort , t. 10 , p. 441.
- Barricades ( journée des )  
t. 9 , p. 157.
- Barthélemy ( la saint ) t. 9 ,  
p. 134.
- Basile , empereur d'Orient ,  
t. 5 , p. 233.
- Basile ( l'eunuque ) t. *id.*  
p. 241.
- Basile empereur de Russie ,  
t. 11 , p. 177 et suiv.
- Basilides , roi d'Abyssinie ,  
t. 8 , p. 36.
- Batavia dans les Indes , t. 7 ,  
p. 263.
- Battori ( Etienne ) , roi de  
Pologne , t. 11 , p. 289.
- Baudoin , empereur de  
Constantinople , t. 5 , p.  
270.
- Baudoin II , *id.* t. *id.* p.  
273.
- Bavière ( électorat de ) t.  
10 , p. 409.
- Bayard ( le chevalier ) t. 9 ,  
p. 130.
- Baydu , sultan de l'Iran , t.  
6 , p. 282.
- Bazilowitz ( Jean ) empe-  
reur de Russie , t. 11 , p.  
176.
- Bazilowitz II , *id.* t. *id.* p.  
180.
- Bédouins , nom de tribus er-  
rantes d'Arabes , t. 7 , p.  
441.
- Bela I , II , III et IV , rois  
de Hongrie , t. 10 , p. 367  
et suiv.
- Bélisaire , général très-fa-  
meux sous le règne de  
l'empereur Justinien , t.  
5 , p. 208.
- Bembo ( Jean ) doge de Ve-  
nise , t. 10 , p. 44.
- Benguela ( royaume de ) t.  
8 , p. 69 et suiv.
- Benhadad , premier roi de  
Damas , t. 1 , p. 103 et  
suiv.
- Benjamites ( tribu des ) t.  
*id.* p. 166.
- Benin ( royaume de ) t. 8 ,  
p. 129.

ne ), roi de  
t. 11, p. 289.  
empereur de  
ople, t. 5, p.

*id.* t. *id.* p.

ctorat de ) t.

nevalier ) t. 9,

n de l'Iran, t.

Jean ) empe-  
ssie, t. 11, p.

I, *id.* t. *id.* p.

m de tribus er-  
rabes, t. 7, p.

II et IV, rois  
e, t. 10, p. 367

énéral très-fa-  
le règne de  
Justinien, t.

) doge de Ve-  
p. 44.

yaume de ) t.  
et suiv.

remier roi de  
1, p. 103 et

tribu des ) t.

amé de ) t. 8,

Benoît V, VI, VII, VIII,  
IX, X, XI, XII, XIII  
et XIV, papes, t. 9, p.  
204 à 275.

Béotie (la) t. 1, p. 382.

Béotiens (les) t. 2, p. 93.

Bérenger, roi d'Italie, t. 9,  
p. 201.

Bermudes (les îles) t. 12,  
p. 321.

Bernard, roi d'Italie, fils  
naturel de Pepin, est  
condamné à mort par  
Louis le débonnaire, son  
oncle, t. 9, p. 26 et suiv.

Bernard (St.) abbé de  
Clerveaux, t. *id.* p. 55.

Berne, un des cantons  
suissses, t. 10, p. 246.

Betzabée, femme d'Urie,  
t. 1, p. 176.

Biledugérid (pays de) t. 8,  
p. 176.

Birger, roi de Suède, t. 11,  
p. 85.

Bisnagar, empire, t. 6, p.  
469.

Bithynie, royaume, t. 3,  
p. 41 à 48.

Blanche (la reine) mère de  
Louis IX (le saint) t. 9,  
p. 60 et suiv.

Bocca Negra, doge de Gê-  
nes, t. 9, p. 318.

Bocchoris (le sage) roi d'E-  
gypte, t. 1, p. 61.

Bocchus, roi de Maurita-  
nie, gendre de Jugurtha,

livre son beau-père aux  
Romains, t. 4, p. 10 à  
13.

Bohême (la) t. 10, p. 381.

Boleslas I (le cruel) *id.*

(le pieux) *id.* (l'aveu-  
gle) Boleslas II, rois de  
Bohême, t. 10, p. 382.

Boleslas, roi de Pologne,  
*idem*, I, II, III, IV et  
V, rois de Pologne, t.  
11, p. 268 à 274.

Boleyn (Anne de) voyez  
Henri VIII, t. 11, p.  
432.

Bologne (état de) en Ita-  
lie, t. 9, p. 442.

Bornilcar, général Cartha-  
ginois, t. 5, p. 302.

Bonvicault, maréchal de  
France, gouverneur de  
Gênes, t. 9, p. 346.

Boniface (le comte) géné-  
ral très-estimé, sous le  
règne de Valentinien,  
empereur d'Orient, t. 5,  
p. 182.

Boniface VIII et IX, papes  
t. 9, p. 230 et suiv.

Boniface, duc de Savoie, t.  
9, p. 283.

Boris, empereur de Russie,  
t. 11, p. 186.

Bosphore (royaume de) t.  
3, p. 51 et suiv.

Botzioui, premier roi de  
Bohême, *id.* II, t. 10,  
p. 382 et suiv.

Bova, nom d'un roi de  
Tonquin, t. 7, p. 100.

Bougainville ( M. de ), t.  
12, p. 362.

Bourbon (le connétable de)  
t. 9, p. 127.

Bourgogne (le duc de)  
t. 9, p. 94.

Bourguignons, t. 5, p. 470.

Bragance (le duc de) par  
une révolution, devient  
roi de Portugal, sous le  
nom de Dom Juan IV,  
t. 8, p. 423 et suiv.

Bramines, prêtres Indiens,  
t. 6, p. 417.

Brandebourg (électorat de)  
t. 10, p. 391.

Brennus, chef d'une armée  
de Gaulois, pénètre en  
Italie, bat complètement  
les Romains, et ar-  
rive devant Rome, qu'il  
trouve abandonnée; il la  
réduit en cendres et as-  
siège le capitolé; battu  
en plusieurs rencontres  
par Camille, il est obli-  
gé de se retirer et d'éva-  
cuer l'Italie, t. 3, p. 341  
et suiv.

Brésil (le), t. 12, p. 262.

Bretons; description de la  
Grande-Bretagne, mœurs  
et religion de ce peuple,  
suivant le rapport de Cé-  
sar, t. 5, p. 421.

Britannicus est empoisonné

par Néron, t. 4, p. 318.

Bruce (Robert) proclamé  
roi d'Ecosse; Bruce (Da-  
vid) son fils, lui succède,  
t. 12, p. 60.

Brunehaut, épouse de Sigi-  
bert, roi d'Austrasie, t.  
9, p. 5 à 11.

Brunswick Hanovre (élec-  
torat de), t. 10, p. 413.

Brutus (Junius) vengeur  
de Lucrèce, fait pros-  
crire les Tarquins; il est  
nommé consul, et con-  
damne à mort ses fils,  
reconnus chefs d'un com-  
plot pour rétablir la mo-  
narchie; il est tué dans  
une bataille par Aruns,  
fils de Tarquin, t. 3, p.  
265 et suiv.

Brutus conspire contre Cé-  
sar, et est un de ses as-  
sassins, il se retranche  
avec ses complices au  
Capitolé; il est obligé de  
sortir de Rome; après  
avoir conservé le com-  
mandement de l'Italie, il  
passe en Grèce; ses ta-  
lens militaires et les fac-  
tions qui déchiroient  
Rome le rendent maître  
de plusieurs grandes pro-  
vinces et chef d'une ar-  
mée de vingt légions,  
avec laquelle il combat  
Octavien et Antoine; la

a, t. 4, p. 318.  
bert ) proclamé  
se ; Bruce ( Da-  
ila, lui succède,  
60.

épouse de Sigi-  
d'Austrasie, t.

II.

Hanovre ( élec-  
t. 10, p. 413.

nius ) vengeur  
ce, fait pros-  
Arquins ; il est  
onsul, et con-  
mort ses fils,  
chefs d'un com-  
rétablir la mo-  
il est tué dans  
le par Aruns,  
rquin, t. 3, p.

pire contre Cé-  
t un de ses as-  
se retranche  
complices au  
il est obligé de  
Rome ; après  
servé le com-  
nt de l'Italie, il  
rèce ; ses ta-  
ires et les fac-  
déchiroient  
endent maître  
s grandes pro-  
chef d'une ar-  
ingt légions,  
elle il combat  
t Antoine ; la

fortune lui est contraire,  
il est vaincu et se donne  
la mort, t. 4, p. 142 à  
189.

Bukharie ( grande et petite )  
t. 6, p. 267 à 279.

Bulgares ( les ) t. 5, p. 482.

Burrhus, chef des gardes  
prétoriennes, après la  
mort de l'empereur Clau-  
de, contribue à la nomi-  
nation de Néron, qui en-  
suite le fait empoisonner,  
t. 4, p. 315 à 329.

## C

Cabrera ( dom Bernard de )  
t. 8, p. 315.

Cadmus, roi des Béotiens,  
t. 1, p. 382.

Cafrerie, t. 8, p. 57.

Caïn ( châtimement de ), t. 1,  
p. 8 et 9.

Caius Marcius, surnommé  
Coriolan, s'oppose aux  
factions des tribuns ; ils  
le condamnent à être  
précipité du haut de la  
roche Tarpéienne : les  
patriciens lui font un  
rempart de leurs corps.  
Son arrêt de mort est  
converti en un ajourne-  
ment. Il réfute victorieu-  
sement l'accusation des  
tribuns : mais un de ses  
ennemis parvient à chan-  
ger l'esprit public par  
une récrimination étran-  
gère : il est condamné à  
un bannissement perpé-  
tuel. Il sort de Rome, et  
se retire chez les Vols-  
ques qui lui donnent un

commandement ; il ra-  
vage à leur tête le terri-  
toire romain, se présente  
aux portes de Rome et  
y répand la consterna-  
tion : Véturie sa mère,  
à la tête d'une députation  
des dames les plus dis-  
tinguées, parvient à le  
fléchir ; après les plus  
vives sollicitations, il  
quitte le territoire de la  
république, et est assas-  
siné par les Volsques, en  
voulant se justifier, t. 3,  
p. 295 et suiv.

Cajumarath, roi de Perse,  
t. 1, p. 317.

Calatrava ( ordre de ) t. 8,  
p. 301.

Californie ( la ) t. 12, p.  
249.

Caligula, empereur romain,  
est pendant quelques  
mois chéri du peuple ;  
mais une maladie le rend  
fou, et sa folie se tourne  
en cruauté : il fait périr

- le jeune Tibère et se plaît à immoler des victimes à ses ressentimens ; il est assassiné par Cassius Chéréa , t. 4 , p. 278 à 292.
- Calixte II , pape , t. 9 , p. 215.
- Calixte III , pape , t. 9 , p. 248.
- Callicratidas , général lacédémonien , t. 2 , p. 28.
- Calvin ( Jean ) célèbre chef de la secte connue en Europe sous le nom de *Calviniste* , t. 10 , p. 276.
- Camboje ( pays de ) t. 7 , p. 89.
- Cambise , roi de Perse ; ses cruautés , sa mort , t. 1 , p. 261 et suiv.
- Camel ( Al ) , calife d'Égypte , t. 7 , p. 436.
- Camille , nommé dictateur , prend d'assaut la ville de Véies , et se rend maître de Faleris par un acte de justice. Pour se soustraire aux factions il s'exile de lui-même , et se retire à Ardré. Les dangers imminens de Rome , prise et saccagée par Brennus , forcent les Romains d'avoir recours à Camille : ils lui font passer le diplôme de dictateur : il resserre les Gaulois dans les murs de Rome , rompt les engagemens pris avec eux , et les défait complètement. Après avoir pourvu au rétablissement des édifices , il abdique ; mais de nouveaux dangers le forcent de reprendre son autorité ; il parvient , par son courage à les dissiper. Il meurt à quatre-vingts ans , après cinq dictatures , t. 3 , p. 339 à 354.
- Canada ( le ) description et noms des habitans : ses productions , son étendue , t. 12 , p. 280 et suiv.
- Canara ( le ) royaume , t. 6 , p. 479.
- Canaries ( îles ) t. 7 , p. 459.
- Candace , reine de l'Abyssinie , t. 8 , p. 1.
- Candiano ( Pierre , <sup>1er</sup> , <sup>2e</sup> , <sup>3e</sup> , <sup>4e</sup> doges à Venise , t. 10 , p. 8 et suiv.
- Cantacuzène , empereur grec , t. 5 , p. 278.
- Canut II , roi de Danemarck et d'Angleterre , t. 11 , p. 8 et 320.
- Canut III et IV , *id.* t. *id.* p. 9 et 331.
- Canut V et VI , t. 11 , *id.* p. 16 et 20.
- Canut , roi de Suède , t. *id.* p. 82.



pt les engage-  
avec eux , et  
complètement.  
r pourvu au  
ent des édi-  
blique ; mais  
ux dangers le  
reprandre son  
parvient, par  
e à les dissai-  
eurt à quatre-  
, après cinq  
t. 3, p. 339 à  
  
description et  
habitans : ses  
ns, son éten-  
p. 280 et suiv.  
royaume, t. 6,  
  
les) t. 7, p.  
  
ine de l'Abyssi-  
p. 1.  
ierre, 1<sup>er</sup>, 2<sup>c</sup>,  
ges à Venise, t.  
et suiv.  
e, empereur  
p. 278.  
de Danemarck  
eterre, t. 11,  
o.  
IV, *id.* t. *id.*  
I.  
VI, t. 11, *id.*  
o.  
le Suède, t. *id.*

Canulson ( Charles ) *id.* t.  
*id.* p. 38, 40 et 92.  
Cap ( le ) de Bonne-Espé-  
rance, t. 7, p. 273.  
Cap Verd ( îles du ) t. 7, p.  
457.  
Capet ( Hugues ) premier  
roi de la dynastie des Ca-  
pétiens, t. 9, p. 41.  
Capoue ( ville de ) t. 3, p.  
362.  
Cappadoce ( la ) t. 3, p. 1,  
à 6.  
Capponi ( Nicolas ) gonfa-  
lonier, t. 10, p. 101.  
Caracalla, empereur ro-  
main, t. 5, p. 1 à 10.  
Caraibes ( les ) t. 12, p. 326.  
Caranus, roi de Macédoi-  
ne, t. 1, p. 242.  
Carbon, collègue de Cinna,  
partage dans Rome l'au-  
torité avec lui : il se met  
à la tête d'une armée  
pour s'opposer aux pro-  
grès de Sylla ; il en est  
abandonné et se sauve en  
Afrique, t. 4, p. 60 à  
64.  
Carlos ( Dom ) roi de Na-  
ples, t. 10, p. 221.  
Carlovingiens ( Dynastie  
des ) t. 9, p. 17.  
Caroline ( la ) t. 12, p. 304.  
Carthage ; description de  
cette ville, gouverne-  
ment, religion, langue,  
coutumes, armée, ma-

rine, commerce, t. 5,  
p. 287 à 297.  
Carthaginois, t. 5, p. 287  
à 331.  
Carus, capitaine des gardes  
de Probus, lui succède à  
l'empire : il y associe ses  
fils Carin et Numérien,  
t. 5, p. 68 et suiv.  
Casimir ( Jean ) succède au  
trône de Pologne à Ladis-  
las son frère, t. 11, p.  
294.  
Casimir premier, *id.* t. *id.*  
p. 267.  
Casimir II et III, *id.* t. *id.*  
p. 272 et 276.  
Casimir IV, *id.* t. *id.* p.  
280.  
Cassandre, après la mort  
d'Olympias, mère d'A-  
lexandre, monte sur le  
trône de Macedoine, t. 2,  
p. 321 et suiv.  
Cassius, un des conjurés  
contre César, se retire  
en Grèce ; il se donne la  
mort après une bataille  
qu'il croit perdue, t. 4,  
p. 142 à 186.  
Castelli, nommé podestat  
de Gênes, t. 9, p. 314.  
Castro ( Inès de ) assassinée  
par les ordres d'Alphonse  
roi de Portugal, t. 8, p.  
389.  
Castro ( de Vaca ) est en-  
voyé d'Espagne comme



- gouverneur du Pérou, t. 12, p. 229.
- Castruccio parvient par sa capacité et ses talens militaires, à être chef de la république de Lucques, t. 10, p. 130 et suiv.
- Catherine première, impératrice de Russie, épouse de Pierre le grand, t. 11, p. 225 et suiv.
- Catherine II, épouse de Pierre III, par une révolution qui précipite du trône ce prince, est nommée impératrice, t. *id.* p. 248 et suiv.
- Catilina ; sa conjuration est dévoilée en plein sénat par Cicéron ; il est déclaré ennemi de la patrie ; il rejoint l'armée de Marius, et est tué dans une bataille sanglante, t. 4, p. 93 à 98.
- Caton d'Utique, ennemi de César, désespéré de la défaite de Pompée, se retire à Utique et s'y donne la mort, t. 4, p. 133.
- Caton (le censeur) t. 3, p. 433.
- Cavade, roi des Perses, est détrôné et mis en prison : son épouse lui facilite son évasion ; il se retire chez les Huns, et à l'aide de ses partisans et de ses vici-
- toires, il remonte sur son trône, et rend à la Perse son ancien éclat, t. 3, p. 182 et suiv.
- Cavendish (Thomas) célèbre navigateur, t. 12, p. 358.
- Célestin II, III, IV, V, papes, t. 9, p. 217 et suiv.
- Celsi (Laurent) doge de Venise, t. 10, p. 24.
- Censeurs à Rome, t. 3, p. 336.
- Censure, t. 3, p. 375.
- Centranio (Pierre) doge de Venise, t. 10, p. 13.
- César premier, souverain des états de Ferrare, Modène et Reggio, t. 9, p. 440.
- César (Jules) pour se soustraire à la jalousie de Sylla, quitte Rome. A son retour de Rhodes il est pris par les pirates : il se fait remarquer par sa popularité, et parvient à diverses magistratures. Cicéron lui sauve la vie. Il est élevé à la dignité de souverain pontife : il commande les armées en Espagne et en remporte d'immenses richesses : il forme avec Pompée et Crassus le premier triumvirat, et propose dans le

sénat une loi agraire : il est chargé de la guerre dans les Gaules , et s'y couvre de gloire. Le sénat lui refuse le commandement : il se brouille avec Pompée , et s'avance avec son armée sur les frontières d'Italie ; passe le Rubicon et s'empare d'Ariminum : il poursuit de si près Pompée qu'il le force de s'embarquer pour l'Asie : maître de l'Italie , il marche à Rome , y est reçu avec enthousiasme ; donne les premières places du gouvernement à ses créatures : il éprouve quelques revers en Espagne, qu'il répare promptement : il se fait élire dictateur , abdique et se nomme consul : il marche contre Pompée , lui fait des propositions de conciliation que celui-ci refuse : le sort de ces deux grands généraux est décidé par la bataille de Pharsale ; César y est vainqueur. Il retourne à Rome ; projette de passer en Afrique ; combat en personne les débris de la faction pompéienne , et parvient à la détruire

*Tom. 12.*

après de sanglans combats : après cette expédition , il fait son entrée triomphale à Rome : il refuse le titre de roi , parce que le moment n'est pas favorable ; il se réserve d'en prendre le titre avant de commencer son expédition contre les Parthes : malgré les présages sinistres et les avis secrets qu'il avoit reçus , il se présente au sénat , est entouré par les conjurés qui le poignent , t. 4 , p. 85 à 147.

Ceylan ; situation de cette île , t. 7 , p. 264.

Chan Chi , premier empereur Mantcheou , t. 7 , p. 158.

Chanaan ( nouveau ) religion , gouvernement , commerce , t. 1 , p. 156 et suiv.

Chananéens , mœurs et coutumes , rois , t. 1 , p. 89 et suiv.

Chaou Pasa Thon , roi de Siam , de la place de chancelier parvient à détrôner le roi et à s'emparer du trône ; son règne est marqué par des cruautés sans nombre , t. 7 , p. 71.

Chaou Naraye succède à

- son père , Chaou Pasa Thon : son règne est fort long : il fait oublier , par ses belles qualités , la tache de son origine , et se montre aussi indulgent et modéré que son père avoit été sanguinaire et injuste , t. 7 , p. 74.
- Chaoual Padou , empereur de Siam , règne en 1748 , t. 7 , p. 86.
- Charlemagne augmente ses états : son talent à choisir ses ministres et ses généraux contribue à ses succès : ses réglemens et ses lois sont admirés par leur sagesse : il parcourt l'Italie en vainqueur , est couronné à Rome ; il reçoit quelques échecs en Espagne : ses cruautés à l'égard des Saxons ternissent l'éclat de sa réputation : il est protecteur des savans : son règne est très-long et ne cesse d'être glorieux , t. 9 , p. 20 à 26.
- Charles IV , empereur d'Allemagne , t. 10 , p. 322.
- Charles V ou Charles-Quint , *id.* t. *id.* p. 343.
- Charles VI et VII , *id.* t. *id.* p. 363 et suiv.
- Charles Martel , maire du palais , gouverne la France avec beaucoup de gloire , t. 9 , p. 16.
- Charles-le-Chauve , roi de France , t. *id.* p. 35.
- Charles-le-Gros , *id.* t. *id.* p. 39.
- Charles III , le Simple , t. *id.* p. 40.
- Charles-le-Bel , t. *id.* p. 71.
- Charles V , dit le Sage , t. *id.* p. 81.
- Charles VI , t. *id.* p. 85 à 103.
- Charles VII , surnommé le Victorieux , t. *id.* p. 104 à 110.
- Charles VIII , t. *id.* p. 119 à 122.
- Charles IX ; son règne est marqué par le massacre de la Saint-Barthélemy , t. *id.* p. 132 à 135.
- Charles-Quint , roi d'Espagne et empereur d'Allemagne ; sa conduite peu généreuse à l'égard de François premier , son prisonnier : il traverse la France pour aller appaiser une révolte en Flandre : sa conduite politique à la cour de François premier : il repasse en Espagne , et vit pendant deux ans dans une retraite , t. 8 , p. 349 à 355.

up de gloire,

uve, roi de  
l. p. 35.

s, *id.* t. *id.*

e Simple, t.

, t. *id.* p. 71.

it le Sage, t.

t. *id.* p. 85 à

surnommé le

, t. *id.* p. 104

t. *id.* p. 119 à

son règne est

r le massacre

-Barthélemy,

à 135.

t, roi d'Espa-

ereur d'Alle-

cor luite peu

à l'égard de

remier, son

il traverse la

r aller appai-

volte en Flan-

duite politi-

pur de Fran-

er : il repasse

, et vit pen-

ans dans une

8, p. 349 à

Charles II, roi d'Espagne,  
t. *id.* p. 369.

Charles premier, d'Anjou,  
roi de Naples et de Si-  
cile, t. 10, p. 173.

Charles II, le Boiteux, *id.*  
t. *id.* p. 184.

Charles III, *id.* t. *id.* p.  
195.

Charles-Quint, *id.* t. *id.* p.  
211.

Charles II, *id.* t. *id.* p. 219.

Charles VI, *id.* t. *id.* p.  
220.

Charles d'Autriche, roi de  
Hongrie, t. *id.* p. 379.

Charles premier, roi de  
Bohême, t. *id.* p. 387.

Charles Henri, stathouder,  
t. *id.* p. 450.

Charles-le-Mauvais et Char-  
les-le-Noble, rois de Na-  
varre, t. 8, p. 443.

Charles I, II, III, rois de  
Savoie, t. 9, p. 292.

Charles Emmanuel I, II,  
III, rois de Savoie, t. *id.*  
p. 297 et suiv.

Charles I, II, III et IV,  
ducs de Mantoue, t. *id.*  
p. 491.

Charles VII, roi de Suède,  
t. 1, p. 82.

Charles IX, X, XI, rois  
de Suède, t. *id.* p. 118  
à 129.

Charles XII monte à 15 ans  
sur le trône, se met à la

tête des affaires : provo-  
qué par plusieurs puis-  
sances, il quitta sa capi-  
tale, s'embarque et se  
présente devant Copen-  
hague ; il force le roi de  
Dannemarck à demander  
la paix : ses succès ex-  
citent l'enthousiasme des  
Suédois ; à leur tête, il  
bat complètement avec  
huit mille hommes, qua-  
tre-vingt mille Russes :  
il profite des troubles qui  
existent en Pologne, y  
pénètre, s'empare de  
Varsovie et force Auguste  
à signer son abdication :  
il est blessé dans une ren-  
contre, et vaincu par le  
czar à la bataille de Pul-  
tava : cette défaite le  
force à se retirer en Tur-  
quie : après un assez long  
séjour, obligé de céder  
à la force, il est pris en  
soutenant un siège dans  
sa propre maison, avec  
trois cents Suédois, con-  
tre vingt mille Turcs : il  
rentre dans ses états, et  
projette de nouvelles  
conquêtes ; fait des pro-  
diges de valeur au siège  
de Stralsund : il passe en  
Norvège, et fait ouvrir  
la tranchée devant Fré-  
dérichal, ville bien for-

- tifiée ; il y reçoit une balle à la tête , et est tué , t. 11 , p. 130 à 147.
- Charles I, roi d'Angleterre : il se laisse conduire par le duc de Buckingham ; les puritains fomentent des troubles dans le royaume ; le roi perd l'amour du peuple ; il convoque un quatrième parlement ; ses prétentions le forcent à le casser : il en rétablit un cinquième : on le force de signer la sentence de mort du comte de Strafford , sacrifié par la faction dominante ; Charles ne peut obtenir que de foibles subsides pour s'opposer aux catholiques révoltés d'Irlande ; n'étant pas en sûreté à Londres , il quitte cette ville : la guerre civile commence : ses troupes le livrent aux chefs des révoltés ; Cromwell nomme une commission pour instruire son procès ; il est condamné à mort et a la tête tranchée , t. 11 , page 462 à 480.
- Charles II, roi d'Angleterre , t. 12 , p. 17.
- Chaumigren , le plus célèbre empereur du Pégu , t. 7 , p. 39.
- Chéops , roi d'Egypte , t. 1. p. 59.
- Cheu , nom de la 3<sup>e</sup> dynastie des princes chinois : elle compte trente-cinq empereurs , t. 7 , p. 141.
- Chevalerie ( origine de la ) en Espagne , t. 8 , p. 314.
- Chi-Tsu-Vu-Ti , est un prince belliqueux de la 7<sup>e</sup> dynastie chinoise , t. 7 , p. 144.
- Childebert , roi d'Austrasie , t. 9 , p. 9.
- Childeric , roi de Soissons , t. 9 , p. 5.
- Chilvagni , premier , *id.* II, rois d'Angola , t. 8 , p. 102 et 103.
- Chimère ( description de la ) t. 1 , p. 366.
- Chin , nom de la 11<sup>e</sup> dynastie chinoise ; elle ne compte que cinq empereurs , t. 7 , p. 146.
- Chine ( la ) t. 5 , p. 379 à 390.
- Chine ; sa position géographique , son climat , sa religion , gouvernement , police , science , arts , caractères et mœurs , origine et antiquité des Chinois , t. 7 , p. 108 à 160 et 223.
- Ching Song , troisième empereur de la 19<sup>e</sup> dynastie chinoise , t. 7 , p. 155.

Egypte , t. 1.

de la 3<sup>e</sup> dy-  
princes chi-  
ompte trente-  
eurs , t. 7 , p.

origine de la )  
, t. 8 , p. 314.  
u - Ti , est un  
iqueux de la  
e chinoise , t.

roi d'Austra-  
p. 9.  
i de Soissons ,

premier , *id.* II,  
gola , t. 8 , p.

description de  
p. 366.

de la 11<sup>e</sup> dy-  
noise ; elle ne  
ue cinq empe-  
, p. 146.  
t. 5 , p. 379 à

osition géogra-  
son climat , sa  
gouvernement,  
ience , arts , ca-  
t mœurs , ori-  
tiquité des Chi-  
, p. 108 à 160

, troisième em-  
e la 19<sup>e</sup> dynas-  
se , t. 7 , p. 155.

Ching Tong , chef de la dy-  
nastie chinoise , eut vingt-  
sept successeurs , t. 7 , p.  
140.

Chingulais , nom des habi-  
tans de l'île de Ceylan ,  
t. 7 , p. 265.

Chosroës , roi de Perse , a  
plusieurs guerres dont il  
sait tirer un grand pro-  
fit ; sur la fin de sa car-  
rière il déjoue une cons-  
piration qui tendoit à le  
détrôner : le chagrin de  
voir , par la perte d'une  
bataille , son royaume  
ouvert aux Romains , est  
cause de sa mort , t. 3 ,  
p. 188 à 193.

Chosroës II , fils d'Hormis-  
das , roi de Perse , est  
l'assassin de son père ; il  
est vaincu par Varamè ,  
et obligé de fuir. Une  
nouvelle révolution lui  
rend la couronne ; il per-  
sécute les chrétiens ; il  
fait des conquêtes très-  
rapides et très-considé-  
rables , et les perd très-  
promptement ; il est battu  
par Héraclius , qui lui  
offre la paix ; il la re-  
fuse , et essuie une dé-  
faite beaucoup plus com-  
plète ; ces revers le ren-  
dent cruel. Abandonné  
par une partie de ses

troupes , il est fait pri-  
sonnier et déposé , t. 3 ,  
p. 195 à 202.

Chosroës , surnommé Nous-  
chirvan , roi de Perse ,  
t. *id.* p. 208 et suiv.

Chotepala , 9<sup>e</sup> kan des Mo-  
gols , t. 6 , p. 248.

Christiern premier , roi de  
Danemarck , t. 11 , p. 38.

Christiern II , *id.* t. *id.* p. 44.

Christiern III , *id.* t. *id.* p. 52.

Christiern IV , *id.* t. *id.*  
p. 56.

Christiern V , VI et VII ,  
*id.* t. *id.* p. 68 et suiv.

Christiern premier , roi de  
Suède , t. 11 , p. 40 et 93.

Christiern II , *id.* t. *id.* p.  
46 et 95.

Christine , reine de Suède ,  
t. 11 , p. 124.

Christophe I<sup>er</sup> et II , rois  
de Danemarck , t. 11 , p.  
24 et 25.

Christophe III , *id.* t. *id.*  
p. 36.

Christophe I , roi de Suède ,  
t. *id.* p. 90.

Chu , empereur des Mo-  
gols , t. 6 , p. 256.

Ciampa ( pays de ) t. 7 ,  
p. 93.

Cicéron , consul , est re-  
gardé comme libérateur  
de Rome , pour avoir  
déjoué les complots de  
Catilina ; les diverses fac-

- tions qui agitent Rome cherchent à s'attacher ce célèbre orateur. Clodius parvient à lui faire perdre sa faveur populaire ; il est obligé de fuir ; est rappelé et rentre en triomphe. César, maître de Rome, lui rend son amitié ; il périt, sacrifié dans les proscriptions à l'animosité de Marc-Antoine, t. 2, p. 92 à 166.
- Cicogna (Pascal) doge à Venise, t. 10, p. 42.
- Cid (le), fameux capitaine espagnol, t. 8, p. 296.
- Ciliciens, t. 1, p. 367 et suiv.
- Cimon, fils de Miltiade, t. 1, p. 442 et suiv.
- Cincinnatus (Quinctius) est réélu consul ; après avoir apaisé les troubles, il abdique sa dignité : il est nommé dictateur pour délivrer l'armée romaine prête à périr, prise dans un défilé par les Volques ; il parvient à la dégager. Après les honneurs du triomphe, il abdique de nouveau, t. 3, p. 319 et suiv.
- Cinna, est réélu consul : uni à la faction de Marius, il fait renommer ce général pour la septième fois à la dignité consulaire ; contribue aux proscriptions sanglantes qui ont lieu. Il est tué dans une émeute, t. 4, p. 52 et s.
- Cinna, petit-fils de Pompée, conspire contre Auguste qui le lui pardonne, t. 4, p. 224.
- Cinq-Mars, favori de Louis XIV, sacrifié par le cardinal de Richelieu, t. 9, p. 153.
- Circassie (la) t. 11, p. 166.
- Claude, roi de l'Abyssinie, t. 8, p. 22.
- Claude, nommé par l'armée, succède à Gallien : le sénat confirme son élection, t. 5, p. 55 à 57.
- Claude, empereur romain, t. 4, p. 292 à 315.
- Clazomène, t. 2, p. 103.
- Cléarque, tyran de Bithynie, t. 3, p. 42 et suiv.
- Clément III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII et XIV, papes, t. 9, p. 207 à 275.
- Cléomène, roi de Lacédémone, t. 2, p. 47.
- Cléopâtre, t. 2, p. 408, *id.* 456 à 476.
- Cléphis, roi des Lombards, t. 5, p. 510.
- Clisson (le connétable de) t. 9, p. 89.



our la septième  
dignité consu-  
tribue aux pros-  
sanguantes qui  
Il est tué dans  
te, t. 4, p. 52 et s.  
it-fils de Pom-  
nspire contre  
qui le lui par-  
4, p. 224.  
favori de Louis  
rifié par le car-  
Richelieu, t. 9,  
a) t. 11, p. 166.  
de l'Abyssinie,  
2.  
mé par l'armée,  
Gallien : le sé-  
rme son élec-  
p. 55 à 57.  
pereur romain,  
92 à 315.  
t. 2, p. 103.  
yran de Bithy-  
p. 42 et suiv.  
, IV, V, VI,  
I, IX, X, XI,  
et XIV, papes,  
07 à 275.  
roi de Lacédé-  
2, p. 47.  
t. 2, p. 408, *id.*  
5.  
des Lombards,  
10.  
connétable de )  
89.

Clodius, jeune patricien dé-  
bauché, séduit Pompéia  
femme de César, t. 4,  
p. 99.  
Clotaire II, réunit tous les  
états de Clovis, t. 9, p. 15.  
Clotilde, veuve de Clovis,  
t. 9, p. 3.  
Clovis, roi des Francs, t.  
5, p. 462.  
Clovis, roi des France, se  
fait chrétien : il agrandit  
son royaume par des  
cruautés sans nombre, et  
en mourant le partage à  
quatre de ses fils, t. 9,  
p. 2.  
Cochinchine, description  
de ce royaume, t. 7,  
p. 94.  
Codrus, dernier roi d'A-  
thènes, t. 1, p. 382.  
Coepion, consul, est battu  
complètement par les  
Cimbres, et déposé par  
le peuple avec ignominie,  
t. 4, p. 18.  
Colao, nom du premier  
ministre de l'empereur  
de la Chine, t. 7, p. 149.  
Colchide (la) t. 3, p. 48.  
Coligny, t. 9, p. 63.  
Collatin, mari de Lucrece,  
s'unit à Brutus pour ex-  
pulser les Tarquins : est  
nommé consul et déposé  
par le peuple, à l'insti-  
gation de son collègue,

t. 3, p. 265 et suiv.  
Colomb (Christophe) cé-  
lèbre navigateur, t. 12,  
p. 117 à 124.  
Come I, II et III, de la fa-  
mille des Médicis, sou-  
verains de Toscane, t.  
10, p. 115 et suiv.  
Commerce tant ancien que  
moderne des différentes  
nations du monde, t. 7,  
p. 192 à 305.  
Commode, empereur ro-  
main, t. 4, p. 445 à 452.  
Comnène (Isaac) empe-  
reur grec, t. 5, p. 249.  
Comnène (Jean) *idem*,  
t. 5, p. 261.  
Comnène (Manuel) *idem*,  
t. 5, p. 262.  
Comnène (Alexis II) *id.*  
t. 5, p. 263.  
Condé-Bourbon, remplace  
Philippe d'Orléans dans  
la régence jusqu'à la ma-  
jorité de Louis XV, t. 9,  
p. 166.  
Confucius, philosophe chi-  
nois, t. 7, p. 111 et suiv.  
Congo (royaume de) t. 8,  
p. 75 à 100.  
Conrade premier, roi de  
Naples et de Sicile, t. 10,  
p. 167.  
Conrad II, dit Coradin, t.  
*id.* p. 169.  
Conrade I, roi de Bohême,  
t. 10, p. 384.

- Conrad I, empereur d'Allemagne, t. 10, p. 283.
- Conrad II, III, *id.* t. *id.* p. 287 et suiv.
- Constance associé à l'empire avec Galérien, t. 5, p. 79 et suiv.
- Constantin, empereur, transporte le siège de son empire en Orient, et choisit Bysance pour sa capitale, t. 5, p. 184 à 102.
- Constantin, Constant et Constance se partagent l'empire du grand Constantin; le premier périt en voulant envahir les états de Constant, qui est détrôné et tué par Magnence : l'usurpateur est à son tour abandonné par ses soldats : il se donne la mort, et laisse Constance seul possesseur de tout l'empire, t. 5, p. 103 et suiv.
- Constant II, empereur grec, t. 5, p. 216.
- Constantin Pogonat, *idem*, t. 5, p. 217.
- Constantin Copronime, *id.* t. 5, p. 222.
- Constantin Porphyrogénète, *idem*, t. 5, p. 223.
- Constantin VIII, *id.* t. 5, p. 235.
- Constantin, *idem*, t. 5', p. 241.
- Constantin Monomaque, t. 5, p. 246.
- Constantin, empereur grec, t. 5, p. 284.
- Constantinople Latine, t. 5, p. 270 à 274.
- Contareno (Dominique) doge de Venise, t. 10, p. 14.
- Contarini (Jacques) *id.* t. 10, p. 19.
- Contarini (André) *idem*, t. 10, p. 24.
- Contarini (François) *id.* t. 10, p. 46.
- Contarini (Nicolas) *idem*, t. 10, p. 46.
- Contarini (Charles) *idem*, t. 10, p. 48.
- Contarini (Dominique) *id.* t. 10, p. 49.
- Contarini (Louis) *idem*, t. 10, p. 50.
- Cook (le capitaine) célèbre navigateur, t. 12, p. 363.
- Coptes (les) t. 7, p. 420.
- Corée (la) t. 7, p. 161.
- Coribut (Michel) roi de Pologne, t. 11, p. 296.
- Corinthe, t. 1, p. 391.
- Prise de cette ville : elle est pillée, ses hab. passés au fil del'épée, et détruite de fond en comble par les Romains, t. 2, p. 74.

m , t. 5', p.  
 omaqne , t.  
 pereur grec,  
 . Latine , t.  
 274.  
 ominique )  
 aise , t. 10,  
 cques ) *id.*  
 dré ) *idem* ,  
 ançois ) *id.*  
 olas ) *idem* ,  
 arles ) *idem* ,  
 inique ) *id.*  
 is ) *idem* ,  
 .  
 taine ) cé-  
 eur , t. 12 ,  
 7 , p. 420.  
 . p. 161.  
 el ) roi de  
 , p. 296.  
 p. 391.  
 e ville : elle  
 hab. passés  
 e, et détruite  
 mble par les  
 2, p. 74.

Cornaro ( Marc ) Idoge de  
 Venise , t. 18 , p. 22.  
 Cornaro ( Jean ) *id.* t. 10 ,  
 p. 46.  
 Cornaro ( François ) *id.* t.  
 10 , p. 48.  
 Cornaro ( Jean ) *id.* t. 10 ,  
 p. 51.  
 Cornélie , épouse du grand  
 Pompée , est témoin de  
 sa mort , t. 4 , p. 131.  
 Corrège ( Gilbert ) protec-  
 teur ou prévôt des mar-  
 chands à Parme , t. 9 ,  
 433.  
 Corse ( la ) t. 9. p. 405 à  
 428.  
 Cortez ( Ferdinand ) con-  
 quérant du Mexique : il  
 part à dix-neuf ans pour  
 Hispanolia; il est à trente-  
 trois nommé chef de l'ex-  
 pédition sur le continent;  
 son armée consiste en  
 633 hommes , avec la-  
 quelle il bat une armée  
 de 40 mille : il parvient  
 au centre du grand em-  
 pire du Mexique , fait  
 des alliances avec divers  
 caciques et défait les  
 Thascalans : fait arrêter  
 au quartier espagnol et  
 mettre aux fers l'empereur  
 Montézuma , et  
 mourir le général Mexi-  
 cain. Position critique  
 dans laquelle il se trouve :

il es attaqué avec fureur  
 par les Mexicains . et est  
 forcé de se retirer ; il  
 échappe aux plus grands  
 dangers , étant entouré  
 par plus de 200 mille  
 hommes , dont il fait un  
 carnage horrible. Après  
 avoir consolidé ses con-  
 quêtes , il passe en Espa-  
 gne , et meurt dans un  
 village près de Séville , t.  
 12 , p. 131 à 190.  
 Cosaques ( les ) peuples dé-  
 pendans de l'empire de  
 Russie ; ils sont divisés  
 en plusieurs cantons ,  
 t. 11 , p. 165.  
 Cosroès , roi des Parthes ,  
 t. 3 , p. 171.  
 Côtes de la mer rouge et de  
 l'Océan , t. 8 , p. 38.  
 Côtes de Sofata , t. *id.* p.  
 47.  
 Côte d'Ivoir , t. 8 , p. 158.  
 Côte Malaguettes , t. 8 , p. 161.  
 Côte-d'Or ( particularité de  
 la ) t. 8 , p. 151.  
 Crasoski , gentilhomme po-  
 lonais , contribue à la no-  
 mination du duc d'An-  
 jou au trône de Pologne ,  
 t. 11 , p. 288.  
 Crète , habitans , gouverne-  
 ment , république , t. 12 ,  
 p. 207 à 213.  
 Crésus , roi des Lydiens ,  
 t. 1 , p. 362 et suiv.

- Crimée ( la ) province , t. 6 , p. 295.
- Critias , tyran d'Athènes , t. 1 , p. 474.
- Cromwel ( Olivier ) parvient à se faire nommer chef des indépendans : il se fait distinguer par plusieurs actions d'éclat , se rend maître du roi , et le fait assassiner juridiquement ; il casse par force le parlement , et est proclamé protecteur ; il jouit d'un grand crédit auprès des puissances étrangères ; précaution extraordinaire qu'il prend dans la crainte d'être assassiné : il conserve l'autorité jusqu'au dernier soupir , t. 12 , p. 1 à 13.
- Cromwel ( Richard ) son fils , lui succède , et abdique le protectorat , t. 12 , p. 14.
- Cubo , nom du chef pour le civil et le militaire au Japon , t. 7 , p. 173.
- Culne , roi d'Ecosse , t. 12 , p. 40.
- Curtius , son dévouement , t. 3 , p. 356.
- Cyaxare , roi des Mèdes , t. 1 , p. 234.
- Cyaxare II , *id.* t. 1 , p. 286.
- Cypres , habitans , gouvernement , rois , t. 2 , p. 213 à 218.
- Cyréannique Apion , un des fils illégitimes de Physcon , règne paisiblement et fait fleurir ce petit royaume , t. 1 , p. 414 et suiv.
- Cyrenaïque ( la ) t. 5 , p. 347.
- Cyrus , roi des Perses , t. 1 , p. 258.
- Cyzicus , ville de Myssie , t. 1 , p. 357.

## D

- Daces ( les ) t. 5 , p. 480.
- Dagobert , roi de France , t. 9 , p. 13.
- Damas II , pape , t. 9 , p. 207.
- Danaüs , roi de l'Argolide , t. 1 , p. 375.
- Dandolo ( Henri ) doge de Venise , t. 10 , p. 17.
- Dandolo ( Jean ) *id.* p. 19.
- Dandolo ( François ) *idem* , p. 22.
- Dandolo ( André ) *id.* p. *id.*
- Danemarck ( le ) t. 11 , p. 1 à 80.
- Daniel dans la fosse aux lions , t. 1 , p. 236.
- Darab I , II , rois de

# DES MATIÈRES.

41

u chef pour le  
militaire au Ja-  
p. 173.

Ecosse , t. 12,

dévouement,  
66.

des Mèdes ,

d. t. 1 , p. 236.

itans , gouver-  
rois , t. 2 , p.

Apion, un des  
mes de Phys-  
e paisiblement  
mourir ce petit  
t. 1 , p. 414

( la ) t. 5 , p.

des Perses , t.

le de Myssie ,  
7.

ean ) *id.* p. 19.  
rançois ) *idem* ,

ndré ) *id.* p. *id.*  
( le ) t. II , p.

s la fosse aux  
p. 236.

II , rois de

Perse , t. 1 , pag. 329.

Dardanus, roi des Troyens,  
t. 1 , p. 351.

Darius Hystapes , t. 1 , p.  
269 à 277.

Darius III , Codoman , t. 1 ,  
p. 299 à 313,

David, roi et prophète , t.  
1 , p. 175 à 178.

David, roi d'Abyssinie , t.  
8 , p. 21.

David I , roi d'Ecosse , t.  
12 , p. 49.

David II, *idem* , p. 64.

Decan ( le ) t. 6 , p. 468.

Dece , empereur romain ,  
t. 5 , p. 40.

Décemvirs ( établissement  
à Rome des ) t. 3 , p. 327.

Dehoc, roi des Perses , t.  
1 , p. 321.

Déjocès , roi des Mèdes ,  
t. 1 , p. 232.

Dejotare , roi de Galatie ,  
est nommé par Pompée  
souverain de la petite Ar-  
ménie , t. 2 , p. 494.

Delpino ( Jean ) doge de  
Venise , t. 10 , p. 24.

Delphes ( temple de ) t. 1 ,  
p. 390.

Déluge ( le ) t. 1 , p. 11.

Démétrius de Phalère , t. 1 ,  
p. 492

Démétrius Poliorcète , t. 1 .  
p. 493.

Démétrius, fils d'Antigone ,  
t. 2 , p. 306.

Démétrius II , t. 2 , p. 3.

Démétrius Soter , t. 2 , p. 3.

Démétrius Nicanor , t. 2 ,  
p. 399.

Démétrius , empereur de  
Russie , t. 11 , p. 192 et  
suiv.

Démosthènes , t. 1 , p. 484.

Denis le jeune , par suite  
de diverses factions qui  
le rendent maître de Sy-  
racuse et l'en font expul-  
ser , est obligé d'aban-  
donner cette ville , et de  
se réfugier à Corinthe ,  
t. 2 , p. 149 à 155.

Denis , roi de Bithynie , t.  
3 , p. 45.

Deins, roi de Portugal , t. 8 ,  
p. 385.

Denys , tyran de Syracuse :  
manœuvres qu'il emploie  
pour usurper l'autorité :  
il déclare la guerre aux  
Carthaginois , et porte  
ensuite ses armes en Ita-  
lie : sa cruauté à l'égard  
de Python , comman-  
dant de Rhège : précau-  
tion qu'il prend pour  
éviter d'être assassiné ; il  
fait venir le philosophe  
Platon à sa cour ; sa pas-  
sion pour la poésie , sa  
mort , t. 2 , p. 134 à 149.

Dévouement ( cérémonie à  
Rome du serment de )  
t. 3 , p. 360 et suiv.

- D'haser, calife d'Egypte, t. 7, p. 431.
- Diane de Poitiers, maîtresse d'Henri II, t. 9, p. 129.
- Dictateurs (création à Rome des) t. 3, p. 281.
- Didon, fondatrice de Carthage, t. 5, p. 297.
- Diègue (dom) roi de Congo, t. 8, p. 94.
- Dina, fille de Jacob, t. 1, p. 91.
- Dioclès, chef d'une faction à Syracuse, t. 2, p. 130.
- Dioclétien, empereur romain, t. 5, p. 71.
- Dispersion des peuples, t. 1, p. 12 à 21.
- Divorce (loi à Rome du) t. 3, p. 391.
- Dolabella, consul romain, lors de l'assassinat de César, se déclare pour les conjurés, t. 4, p. 148.
- Domitien, empereur romain, t. 4, p. 397 à 406.
- Donato (François) doge de Venise, t. 10, p. 39.
- Donato Léonard *idem*, p. 42.
- Donato (Nicolas) *idem*, p. 44.
- Doria, noble Génois, t. 9, p. 519.
- Doria (André) doge de Gênes, t. 9, p. 395 et suiv.
- Doride, t. 2, p. 109.
- Dracon, archonte d'Athènes, t. 1, p. 401.
- Druides (les) chefs de la religion gauloise, t. 5, p. 396.
- Ducas (Constantin) empereur grec, t. 5, p. 250.
- Ducas (Michel) empereur grec, t. 5, p. 253.
- Duffe, roi d'Ecosse, t. 12, p. 40.
- Duguesclin, célèbre capitaine, t. 9, p. 80.
- Duncan I, roi d'Ecosse, t. 12, p. 44.
- Duncan II, *idem*, p. 48.

## E

- Ecbatane, description de cette ville, t. 1, p. 229.
- Ecosse (l') mœurs et habitudes, t. 12, p. 35 à 105.
- Ecriture (l') p. 18.
- Edgard, roi d'Angleterre, t. 11, p. 326.
- Edgard, roi d'Ecosse, t. 12, p. 49.
- Edit de Nantes, t. 9, p. 145. Sa révocation, *id.* p. 161.
- Edmond, roi d'Angleterre, t. 11, p. 325.
- Edmond (côte de fer) roi

ois ) doge  
o, p. 39.  
d) *idem*,  
s) *idem*,  
nois, t. 9,  
doge de  
p. 395 et  
109.  
te d'Athè-  
401.  
hefs de la  
oise, t. 5,  
tin) empe-  
5, p. 250.  
empereur  
253.  
osse, t. 12,  
lèbre capi-  
p. 80.  
d'Ecosse,  
m, p. 48.  
Ecosse, t.  
s, t. 9. p.  
ocation, *id.*  
Angleterre,  
de fer ) roi

d'Angleterre, t. II, p.  
329.  
Edomites, ou Iduméens :  
mœurs et coutumes, re-  
ligion et gouvernement,  
t. I, p. 84 et suiv.  
Edouard I, roi d'Angle-  
terre, t. II, p. 325 à  
382.  
Edouard II, roi d'Angle-  
terre, t. II, p. 328 à  
387.  
Edouard III, *id.* t. II, p.  
332 et 394.  
Edouard IV, *idem*, p. 411.  
Edouard V, *idem*, p. 416.  
Edouard VI, *idem*, p. 442.  
Edouard, roi de Portugal,  
t. 8, p. 400.  
Edouard, roi de Savoie, t.  
9, p. 284.  
Edred, roi d'Angleterre, t.  
II, p. 325.  
Edwy, roi d'Angleterre,  
t. II, p. 325.  
Egypte, description, ani-  
maux, plantes, t. I, p.  
21 et suiv. — *Idem*, t. 2,  
p. 414 à 476, — *Idem*,  
gouvernement, t. 7, p.  
419 à 439.  
Egyptiens ( origine des )  
gouvernement, rois, di-  
vision des familles, classes  
et biens ; justice, reli-  
gion, superstitions, culte,  
mœurs et coutumes,  
deuil, etc. Jugement des

morts. Sciences et arts,  
langue et écriture, tems  
fabuleux et héroïques,  
roi *Menes*, rois pas-  
teurs, t. I, p. 21 à 75.  
Eléonore ( Ulrique ) reine  
de Suède, t. II, p. 147.  
Elide, t. I, p. 397.  
Elizabeth, reine d'Angle-  
terre, t. II, p. 453.  
Eluths ( les ) t. 6, p. 262.  
Emeric, roi de Hongrie, t.  
10, p. 370.  
Emmanuel ( dom ), roi de  
Portugal, t. 8, p. 407.  
Emmanuel I ( Charles ),  
II et III, ducs de Savoie,  
t. 9, p. 297 et suiv.  
Empire ( états de l' ) t. 10,  
p. 380.  
Empire grec, t. 5, p. 201  
et suiv.  
Énée, son arrivée en Ita-  
lie : il épouse Lavinie,  
fille du roi Latinus : il  
lui succède ; sa mort en  
combattant les Rutules,  
t. 3, p. 212 et suiv.  
Eolide, t. 2, p. 109.  
Épaminondas, général des  
Thébains : t. 2, p. 34.  
Ephores, t. 2, p. 18.  
Epicharis, femme d'un af-  
franchi ; instruite d'une  
conspiration contre Né-  
ron, a le courage, mal-  
gré la douleur des tor-  
tures, de ne point dé-



- voiler les complices, t. 4, p. 334.
- Épire (l') t. 3, p. 21.
- Epyrotes, t. 2, p. 97 et s.
- Eric, roi de Danemarck, t. 11, p. 7.
- Eric III, IV, V, *idem*, t. 11, p. 10 à 16.
- Eric VI, VII, VIII, IX, *idem*, 22 à 25.
- Eric X et XI, rois de Suède, t. *idem*, p. 34, et 81 à 83.
- Eric XII, *id.* t. *id.* p. 90.
- Eric XIV, *idem*, t. *id.* p. 107.
- Erichtonius, t. 1, p. 352.
- Erizzo (François) doge de Venise, t. 10, p. 46.
- Érostrate incendie le temple d'Ephèse, t. 2, pag. 104.
- Erythrée, t. 2, p. 103.
- Esclaves Siciliens (révolte des) t. 3, p. 472.
- Espagne (l'), t. 5, p. 390.
- Espagne (l') sa situation, ses productions, troupeaux, caractère, combats de taureaux, histoire, rois Visigoths, rois Maures, rois Espagnols, Castille, t. 8, p. 272 à 378.
- Essex (le comte d') t. 11, p. 456.
- Esther, t. 1, p. 234.
- Etablissemens européens en Afrique, t. 8, p. 147 et s.
- Etats Espagnols, t. 12 p. 254.
- États-Unis d'Amérique, t. 12, p. 309 à 318.
- Etelhred, roi d'Angleterre, t. 11, p. 328.
- Éthiopie, t. 5, pag. 349 et suiv.
- Etienne, roi d'Angleterre, t. 11, p. 445.
- Etienne (François) empereur d'Allemagne, t. 10, page 364.
- Etienne I, II, III et IV, rois de Hongrie, t. 10, p. 376 à 372.
- Etienne IX, pape, t. 9, p. 208.
- Eudamidas, roi des Lacédémoniens, t. 2, p. 36.
- Eudes, roi de France t. 9, p. 40.
- Eugène III, pape, t. 9, p. 218.
- Eugène IV, pape, t. *id.* p. 246.
- Eumène est vaincu par Antigogne, livré à ce général et mis à mort dans sa prison, t. 2, p. 299 à 303.
- Eumène, roi de Pergame, invente le parchemin, t. 1, p. 359.
- Eumène II, roi de Pergame, t. 3, p. 8.
- Europe (l') t. 8, p. 271.
- Ezéchias, roi des Juifs, t. 1, p. 193.

## F

s, t. 12 p.

mérique, t.  
318.

Angleterre,

pag. 349 et

Angleterre,

çois) empe-  
agne, t. 10,

I et IV, rois  
t. 10, p. 376

pe, t. 9, p.

i des Lacé-  
t. 2, p. 36.

France t. 9,

pe, t. 9, p.

pe, t. *id.* p.

ncu par An-  
é à ce géné-  
mort dans sa  
p. 299 à 303.

de Perga-  
le parche-  
359.

i de Perga-

8, p. 271.

des Juifs, t.

Fabiens ( les ) à Rome, t.  
3, p. 311.

Fakirs, peuples de l'Indos-  
tan, t. 6, p. 411.

Falier ( Vital ) doge de Ve-  
nise, t. 10, p. 14.

Férare, Modène, Reggio  
(états) de t. 9, p. 436 et s.

Ferdinand I, roi de Cas-  
tille, t. 8, p. 296.

Ferdinand II, *id.* t. *id.* p.  
300.

Ferdinand III, *id.* t. *id.* p.  
303.

Ferdinand IV, *id.* t. *id.*  
p. 305.

Ferdinand V, *id.* t. *id.* p.  
339.

Ferdinand, roi de Castille  
et d'Arragon, t. *id.* p.  
343.

Ferdinand I, roi de Portu-  
gal, t. *id.* p. 392.

Ferdinand, duc de Man-  
toue, t. 9, p. 490.

Ferdinand I, duc de Tos-  
cane, t. 10, p. 120.

Ferdinand II, duc de Tos-  
cane, t. *id.* p. 121.

Ferdinand ( Joseph-Jean )  
t. *id.* p. 122.

Ferdinand I, roi de Na-  
ples, t. *id.* p. 207.

Ferdinand II, duc d'Anjou,  
roi de Naples, t. *id.* p. 208.

Ferdinand le Catholique,  
roi de Naples, t. *id.* p.  
211.

Ferdinand IV, t. *id.* p.  
220.

Ferdinand, empereur d'Al-  
lemagne, t. *id.* p. 349.

Ferdinand II, empereur *id.*  
t. *id.* p. 356.

Ferdinand III, *id.* t. *id.* p.  
360.

Ferdinand I, II, III et  
IV, rois de Hongrie, t.  
*id.* p. 377 et suiv.

Ferdinand d'Autriche, roi  
de Hongrie, t. *id.* p. 389.

Fiesque ( Charles de ) no-  
ble Génois, t. 9, p. 324.

Flabanico, doge de Ve-  
nise, t. 10, p. 13.

Flaminius, général romain,  
son discours aux Æto-  
liens, t. 2, p. 79 et suiv.

Fleury ( le cardinal de )  
premier ministre de Louis  
XV, t. 9, p. 166.

Floride ( la ) t. 12, p. 253.

Foscari ( François ) doge de  
Venise, t. 10, p. 28.

Foscarini ( Marc ) *id.* t. *id.*  
p. 52.

Francs ( les ) t. 5, p. 458  
et suiv.

France ( la ) t. 9, p. 1  
à 198.

- France et Bourbon (îles de) t. 7, p. 289.
- François II, empereur d'Allemagne, t. 10, p. 365.
- François I, roi de France, t. 9, p. 125.
- François II, *id. t. id. pag. 131.*
- François I, duc de Mantoue, t. *id. p. 489.*
- François (Jean) *id. t. id. p. ibid.*
- François II (Jean) *id. t. idem, page ibid.*
- François II, *id. t. id. p. 490.*
- François III, *id. t. id. p. ibid.*
- François (dom) roi de Congo, t. 8, p. 94.
- François de Lorraine (Marie) duc de Toscane, t. 10, p. 120.
- Frédégonde, épouse de Childéric, roi de Soissons, t. 9, p. 5.
- Frédéric II, duc de Toscane, t. 10, p. 66.
- Frédéric, roi de Naples, t. *id. p. 165.*
- Frédéric, empereur d'Allemagne, t. *id. p. 301.*
- Frédéric II, *id. t. id. p. 307.*
- Frédéric III, *id. t. id. p. 307.*
- Frédéric I, électeur de Prusse, t. *id. p. 308.*
- Frédéric II, *id. t. id. p. ib.*
- Frédéric (Joachim) *id. t. idem, p. ibid.*
- Frédéric II (Guillaume) *id. t. id. p. 399.*
- Frédéric II, roi de Prusse, t. *id. p. 402 et suiv.*
- Frédéric II (Guillaume) *id. t. id. p. 400.*
- Frédéric III, *id. t. id. p. 399.*
- Frédéric (Guillaume) stat-houder d'Hollande, t. *id. p. 436.*
- Frédéric I, roi de Danemarck, t. 11, p. 50.
- Frédéric II, *id. t. id. p. 54.*
- Frédéric III, *id. t. id. p. 58.*
- Frédéric IV et V, rois de Danemarck, t. *id. p. 68 à 69.*
- Frédéric II, roi de Suède, t. *id. p. 147.*
- Frédéric (Adolphe) t. *id. p. 149.*
- Frédéric (Auguste) de Saxe, roi de Pologne, t. *id. p. 301.*
- Frédéric II (Auguste) *id. t. id. p. 306.*
- Frédéric III (Auguste) *id. t. id. p. 307.*
- Frédéric I, duc de Mantoue, t. 9, p. 489.
- Frédéric II *idem t. idem, p. 490.*
- Frégose, doge de Gênes, t. 9, p. 334.

- Frégose ( Thomas ) *id.* t. 9, p. 155.  
*idem*, p. 352.  
 Fribourg, canton de la de la Suisse, t. 10, p. 232.  
 Suisse, t. 10, p. 261.

## G

- Galba, empereur romain, t. 4, p. 560.  
 Galbaio ( Maurice ), doge de Venise, t. 10, p. 5.  
 Galéas ( Jean ) gouverneur de Milan, t. 9, p. 469.  
 Galérien, empereur romain, t. 5, p. 79.  
 Galla ( Pierre ) doge de Venise, t. 10, p. 5.  
 Gallien, fils de Valérien, empereur romain; son ingratitude, ses cruautés, t. 5, p. 44.  
 Gallus, empereur romain, t. 5, p. 41.  
 Gambie et Sénégal, fleuves de l'Afrique, Gorée, île à l'embouchure de ces deux fleuves, t. 8, p. 174.  
 Ganimède, t. 1, p. 352.  
 Ganjatu, souverain de l'Iran, t. 8, p. 282.  
 Garcie ( Dom ) roi de Congo, t. 8, p. 98 et 99.  
 Gaston ( Jean ) duc de Toscane, t. 10, p. 121.  
 Gaulois ( les ) t. 5, p. 394.  
 Gaulois, leur invasion en Italie, commandés par Brennus, t. 3, p. 341.  
 Gaulois ( deuxième invasion en Italie des ) t. 3, p. 393.  
 Gazan, souverain de l'Iran, t. 6, p. 311.  
 Gédéon, t. 1, p. 167.  
 Gélase II, pape, t. 9, p. 215.  
 Gélon, tyran de Syracuse, t. 3, p. 114.  
 Gémon, roi de Danemarck, t. 11, p. 7.  
 Gênes ( république ) de t. 9, p. 306 à 405.  
 Genève ( république de ) t. 10, p. 272 et suiv.  
 Genseric, roi des Vandales, t. 4, p. 455.  
 George Guillaume, électeur de Prusse, t. 10, p. 398.  
 George I, roi d'Angleterre, t. 12, p. 28.  
 George II et III, *id.* t. *id.* p. 30.  
 Georgie ( la ) t. 12, p. 304.  
 Gepides ( les ) t. 5, p. 475.  
 Gérostratus, roi d'Arad, t. 1, p. 119.

- Germain (les) t. 5, 413 et suiv.  
 Germanicus, neveu de Tibère, t. 4, p. 237 à 257,  
 Géta est assassiné par Caracalla, son frère, t. 5, p. 2.  
 Gétules, Nigrites et Garamantes (peuples) t. 5, p. 346.  
 Geysa, I, roi de Hongrie, t. 10, p. 367.  
 Geysa II, *id.* t. *id.* p. 368  
 Giaga, nom du souverain du Benguêla, t. 8, p. 7.  
 Giorgi (Marin) doge de Venise, t. 10, p. 22.  
 Gjemschid, roi des Perses, t. 1, p. 319.  
 Glaris, canton de la Suisse, t. 10, p. 243.  
 Gnefactus, roi d'Egypte, t. 1, p. 61.  
 Godefroy de Bouillon, chef des croisades sous Louis-le-Gros, t. 9, p. 53.  
 Godrick, roi de Danemarck, t. 11, p. 5.  
 Golconde (royaume de) t. 6, p. 506  
 Gonfalonier, chef militaire de Toscane, t. 10, p. 68  
 Gontran, roi d'Orléans, t. 9, p. 9.  
 Gonzague (Louis) duc de Mantoue, t. 9, p. 489  
 Gonzalve de Cordoue, t. 8, p. 3, 6.  
 Gordiens (les deux) empereurs romains, t. 5, p. 27.  
 Gordien le jeune, empereur romain, t. 5, p. 37.  
 Goths (les), t. 5, p. 446 à 454.  
 Gozon, grand-maître de l'ordre de Malte, t. 8, p. 255.  
 Gracchus (Tiberius) tribun du peuple, veut faire revivre une loi nuisible aux patriciens qui s'y opposent. Malgré ses efforts pour la faire adopter, il ne peut y parvenir; les sénateurs s'arment contre la faction à la tête de laquelle il se trouve, et il est tué dans un tumulte, avec la plupart de ses amis, t. 3, p. 467 à 471.  
 Gracchus (Caius) frère du précédent, ennemi comme lui du sénat, cherche à gagner la faveur du peuple pour humilier les nobles; il éprouve le même sort que son frère, et périt de la même manière, t. 3, p. 480 à 490.  
 Grandenigo (Pierre) doge de Venise, t. 10, p. 20.  
 Grandenigo (Barthelemy) doge de Venise, t. *id.* p. 22.

es deux) em-  
main, t. 5,

jeune, empe-  
n, t. 5, p. 37.  
t. 5, p. 446 à

nd-maître de  
Malte, t. 8,

berius) tribun  
, veut faire re-  
loi nuisible  
ens qui s'y op-  
algré ses ef-  
la faire adop-  
peut y parve-  
énateurs s'ar-  
re la faction à  
laquelle il se  
il est tué dans  
, avec la plu-  
amis, t. 3, p.

sius) frère du  
ennemi com-  
énat, cherche  
la faveur du  
r humilier les  
éprouve le  
que son frère,  
la même ma-  
p. 480 à 490.  
Pierre) doge  
t. 10, p. 20.  
Barthelemy)  
enise, t. *id.*

Granique (passage du) t.  
1, p. 301.

Gratien, empereur romain,  
t. 5, p. 148.

Gray (Jeanne) t. 11, p.  
445.

Grèce, mœurs, t. 1, p. 370  
et suiv.

Grèce, elle est déclarée li-  
bre, t. 2, p. 65.

Grecques (îles) connues  
sous les noms de Cyclade,  
Sporades, Proconèse,  
Ténédos, Lesbos, Chio,  
Cos, etc. Théra, Icos,  
Scriphe, Naxe, Paros,  
Scyros, etc. Délos, fa-  
meuse par ses temples,  
Lemnos consacré à Vul-  
cain, Samothrace, Cor-  
cyre, Leucade, Cithère,  
Egine, Salamine, Eubée,  
t. 2, p. 123 et 235.

Grégoire V, VI, VII, VIII,  
IX, X, XI, XII, XIII,  
XIV et XV, papes, t.  
9, p. 206 à 271.

Grimaldi (Gaspard de) no-  
ble génois, t. 9, p. 224.

Grimaldi (Pierre) doge de  
Venise, t. 10, p. 52.

Grimani (Antoine) doge  
de Venise, t. 10, p. 39.

Grimani (Marin) doge de  
Venise, t. 10, p. 39  
et 42.

Grimoald, roi des Lom-  
bards, t. 5, p. 518;

Grisons (les) t. 10, p. 264.

Gritti (André) doge de  
Venise, t. 10, p. 40.

Gritzler, un des tyrans de  
la Suisse, t. 10, p. 230.

Guarco (Isnard) doge de  
Gênes, t. 9, p. 357.

Guatimosin, empereur du  
Mexique, t. 12, p. 168  
et 182.

Gudnow, empereur de  
Russie, t. 11, p. 185.

Guerre punique (première)  
t. 3, p. 378, et t. 5, p.  
313.

— (Deuxième) t. 3, page  
399, et t. 5, p. 321.

— (Troisième) t. 3, page  
446, et t. 5, p. 328.

Gui, duc de Mantoue, t.  
9, p. 489.

Guillaumè, duc de Nor-  
mandie, t. 9, p. 49.

Guillaume, duc de Man-  
tone, t. 9, p. 490.

Guillaume, roi de Naples,  
t. 10, p. 154.

Guillaume II, *idem*, pag.  
159.

Guillaume III, *id.* p. 163.

Guillaume Tell, t. 10, p.  
230.

Guillaume (Jean) II, III,  
IV, V et VI, stathou-  
ders de Hollande, t. 10,  
p. 446 et suiv.

Guillaume I, roi d'Angle-  
terre, t. 11, p. 334 et s.

- |                                                                      |                                                           |
|----------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------|
| Guillaume II (Leroux) <i>id.</i><br>p. 341.                          | Gustave Vasa, roi de Suède, t. II, p. 38, 49 et 105.      |
| Guillaume, roi d'Ecosse,<br>t. 12, p. 52.                            | Gustave (Adolphe) <i>id.</i> p. 120.                      |
| Guinée (la) t. 8, p. 128.                                            | Gustave III, <i>idem</i> ; est assassiné, page 151 à 161. |
| Guise (les) princes cadets de la maison de Lorraine,<br>t. 9, p. 132 | Guyanne (la) t. 12, page 265.                             |
| Gundebert, roi des Lombards, t. 5, p. 516.                           |                                                           |

## H

- |                                                                    |                                                                                                          |
|--------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Hafed, calife d'Egypte, t. 7,<br>page 431.                         | Hedgard (Athling) roi d'Angleterre, t. 11, p. 332.                                                       |
| Haher (d') 55 <sup>e</sup> calife de l'Arabie, t. 6, p. 161.       | Hedwig, reine de Pologne,<br>t. II, p. 277.                                                              |
| Hajim 12 <sup>e</sup> kan des Usbecks,<br>t. 6, p. 401.            | Hélène (île de Sainte-) t. 7, p. 258.                                                                    |
| Hamzeh, 5 <sup>e</sup> Shah de Perse, t. 6, p. 329.                | Héli, juge, t. 1, pag 170.                                                                               |
| Hannon, général carthaginois, t. 5, p. 302, 314.                   | Héliogabale, empereur romain, t. 5, p. 15 et suiv.                                                       |
| Harald, roi de Danemarck,<br>t. II, p. 8 à 10.                     | Henri, empereur de Constantinople latine, <i>Pierre</i> et <i>Robert</i> lui succèdent,<br>t. 5, p. 272. |
| Harold I et II, rois d'Angleterre, t. II, p. 331.                  | Henri I, roi d'Espagne,<br>t. 8, p. 302.                                                                 |
| Haroun Al Rashid, 25 <sup>e</sup> calife de l'Arabie t. 6, p. 101. | Henri II (dom) <i>id.</i> p. 314.                                                                        |
| Hasan, 5 <sup>e</sup> calife de l'Arabie, t. 6, p. 54.             | Henri III (dom) <i>idem</i> ,<br>p. 316.                                                                 |
| Hayshan, 7 <sup>e</sup> kan des Mongols, t. 6, p. 245.             | Henri IV (dom) <i>idem</i> ,<br>p. 320.                                                                  |
| Hébreux, leur sortie de l'Egypte, t. 1, p. 143 et suiv.            | Henri (dom) roi de Portugal, t. 8, p. 420.                                                               |



- roi de Suède, 38, 49 et  
 plphe) *id.* p.  
*idem*; est  
 page 151 à  
 t. 12, page  
 Athling) roi  
 e, t. 11, p.  
 e de Pologne,  
 7.  
 e Sainte-) t.  
 1, pag 170.  
 empereur ro-  
 p. 15 et suiv.  
 eur de Cons-  
 latine, *Pierre*  
 ui succèdent,  
 d'Espagne,  
 om) *id.* p.  
 om) *idem*,  
 om) *idem*,  
 roi de Por-  
 p. 420.
- Henri I, roi de France, t.  
 9, page 46.  
 Henri II, *idem*, page 129.  
 Henri III, *idem*, page 135.  
 Henri IV, *idem*; surnom-  
 mé le grand, t. 9, p.  
 141.  
 Henri, roi de Naples, sur-  
 nommé le Néron de la  
 Sicile, t. 10, page 164  
 Henri I, l'oiseleur, empe-  
 reur d'Allemagne, t. 10,  
 page 284.  
 Henri II, le saint, *idem*,  
 page 286.  
 Henri III, le noir, *idem*,  
 page 287.  
 Henri IV, *idem*; *ibid.*  
 Henri V, le jeune, *idem*,  
 page 299.  
 Henri VI, le sévère, *id.*  
 page 303.  
 Henri VII, de Luxem-  
 bourg, *idem*, page 319.  
 Henri (le prince de) stat-  
 houder de Hollande, t.  
 10, p. 444.  
 Henri (Charles) stathou-  
 der de Hollande, t. 10,  
 p. 450.  
 Henri, roi de Pologne, t.  
 11, page 274.  
 Henri de Valois, *idem*,  
 page 285.  
 Henri I (Beauclere) roi  
 d'Angleterre, t. 11, p.  
 340.  
 Henri II, roi d'Angleterre,  
 t. 11, page 347.
- Henri II, *idem*, page 371.  
 Henri IV, *idem*, page 402.  
 Henri V, *idem*, t. *idem*,  
 page 404.  
 Henri VII, *idem*, p. 421.  
 Henri VIII, *idem*, page  
 429.  
 Henri (dom) roi de Con-  
 go, t. 8, page 94.  
 Héraclée (ville d') t. 3,  
 page 41.  
 Héraclius, empereur grec,  
 t. 5, page 224.  
 Hercule I, II, souverains  
 des états de Ferrare, t.  
 9, page 439.  
 Hérédia, grand-maître de  
 l'ordre de Malte, tome  
 8, page 256.  
 Hermocrate, chef d'une fac-  
 tion à Syracuse, tome 2,  
 page 130.  
 Hérode, roi des Juifs, t. 3,  
 page 107.  
 Hérules (les) t. 5, page  
 476.  
 Hesham, 16<sup>e</sup> calife del'A-  
 rabie, tome 6, page 186.  
 Heu-Cheu, 18<sup>e</sup> dynastie  
 chinoise, tome 7, page  
 153.  
 Heau-Han, 6<sup>e</sup> dynastie  
 chinoise, tome 7, page  
 143.  
 Heu-Han, 17<sup>e</sup> dynastie  
 chinoise, tome 7, page  
 153.  
 Heutang, 14<sup>e</sup> dynastie

- chinoise, tome 7, page 151.
- Heutang, 15<sup>e</sup> dynastie chinoise, tome 7, page 152.
- Hou-Tsin, 16<sup>e</sup> dynastie chinoise, tome 7, page 152.
- Hieron, chef des Syracusains; ses bonnes qualités; est regretté comme le protecteur et le père de ses sujets, tome 11, page 174 à 178.
- Hiéronime, fils d'Hiéron, et son successeur: il est assassiné, tome 2, page 178 et suiv.
- Hipparque et Hippias, fils de Pisistrate, tome 1, page 422.
- Hollande (la) tome 10, page 418 à 454.
- Homajûn, deuxième sultan de l'Indostan, tome 6, page 428.
- Hongrie (la) tome 10, page 366 et suiv.
- Honorius, II, pape, tome 9, page 215.
- Honorius III, *idem*, page 223.
- Honorius IV, *idem*, page 228.
- Honorius, empereur grec, tome 5, page 163.
- Horaces (combat des) t. 3, page 233.
- Horatius Coclès (dévouement héroïque d') tome 3, page 276.
- Hormisdas I et II, rois de Perse, tome 3, page 177.
- Hormisdas, fils de Chosroès, roi de Perse, tome 3, page 193.
- Hoshila, onzième kan, des Mogols, tome 6, page 251.
- Hostilius (Tullus) troisième roi des Romains, tome 5, page 232.
- Hottentots (pays des) tome 8, page 58 à 69.
- Hudson (baie d') tome 12, p. 318.
- Hulagu, souverain de l'Iran, tome 6, page 280.
- Humbert, II et III, ducs de Savoie, tome 9, page 281.
- Huns (les), tome 5, page 32 à 445.
- Husseyn, onzième shah de Perse, tome 6, page 359.
- Hyacinthe (François duc de Savoie, t. 9, p. 302.
- Hyrcad, roi des Juifs, t. 3, p. 85 et suiv.

## I

bat des ) t.

s (dévoue-  
ue d') tome

II, rois de  
e 3, page

s de Chos-  
Perse, tome

ième kan,  
, tome 6,

allus) troi-  
s Romains,  
e 232.

ys des) tome  
69

d') tome 12,

erain de l'I-  
, page 280.

et III, ducs  
tome 9, page

tome 5, page

ème shah de  
e 6, page

rançois duc  
9, p. 302.

es Juifs, t.  
siv.

Ibérie (l' (maintenant ap-  
pelée par les Perses mo-  
dernes *Gurgistan*, tome  
3, pag e49.

Ibrahim, dix-neuvième  
calife de l'Arabie, tome  
6, page 89.

Ibrahim, dix-huitième sul-  
tan de l'empire Ottoman,  
tome 7, page 354.

Inarus, Amyrthée, Tachos,  
Nectanèbes, derniers  
rois d'Egypte, tome 1,  
page 73 et suiv

Inde (l'), tome 5, page  
374, et t. 6 page 403.

Indostan (l') coutumes gé-  
nérales, cour du grand  
Mogol, forces et finan-  
ces, justice et police,  
tome 6, page 403 à 467.

Indulfe, roi d'Ecosse, tome  
12, page 40.

Innacus, roi des Phrygiens,  
tome 1, page 347.

Innocent II, pape, tome  
9, page 217.

Innocent III, *idem*, p. 222.

Innocent IV, *idem*, p. 225.

Innocent V, *idem*, p. 228.

Innocent VI, *idem*, p. 238.

Innocent VI I, *idem*, page  
239

Innocent VIII, *idem*, page  
251.

Innocent IX, X, XI, XII

et XIII, papes, tome 9,  
page 270 et suiv.

Ionie, tome 2, page 99 et  
suiv.

Ioniens, leur religion, com-  
merce, histoire, tome 2,  
page 110 à 112.

Iran (l') tome 6, p. 279 à  
323.

Irène, empereur grec, tome  
5, page 223.

Irlande (l') description,  
habitans et mœurs, gou-  
vernement, industrie,  
religion, tome 12, page  
105 à 117.

Isdigerte, roi des Perses,  
tome 3, page 180.

Isdigerte II, *id.* t. 3, p 203.

Ismaël I, 1<sup>er</sup> shah de Perse,  
tome 6, page 325.

Ismaël II, 5<sup>e</sup> shah de Perse,  
tome 6, page 327.

Ismaël III, 6<sup>e</sup> shah de Perse,  
tome 6, page 329.

Israélites en Egypte; *idem*,  
dans le désert, tome 1,  
page 146 et suiv.

Issus (bataille d') tome 2,  
page 307.

Italie (l') tome 3, page  
210 et suiv.

Italie (l') t. 9, p. 198 et s.

Ivanowa (Anne) impéra-  
trice de Russie, tome 11,  
page 233.

## J

- Jacob et Esau, Jacob et Rachel, leurs enfans, t. 1, p. 125 à 139.
- Jacques I, roi d'Angleterre, tome 11, page 458.
- Jacques II, *idem*, tome 12, page 20.
- Jacques I, roi d'Ecosse, t. 12, page 70.
- Jacques II, *idem*, page 75.
- Jacques III, *idem*, page 78.
- Jacques IV, *idem*, page 83.
- Jacques V, *idem*, page 86.
- Jacques VI, *idem*, page 102.
- Jacques de Bourbon, roi de Naples, t. 10, p. 200.
- Jancyrus, roi des Schytes, tome 1, page 340.
- Japon (royaume du) : climat, productions, religion, gouvernement, milices, finances et lois, mœurs, curiosités naturelles, origine des habitans, t. 7, p. 165 à 189.
- Jaromir, roi de Bohême, tome 10, page 393.
- Jason, tome 1, page 387 à 393.
- Jayne (dom) roi d'Espagne, tome 8, page 328.
- Jayne III (dom) *id.* t. 8, p. 332.
- Jean, roi de France, tome 9, page 74.
- Jean XII, pape, tome 9, page 204.
- Jean XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII et XXIII, papes, tome 9, page 205 à 240.
- Jean d'Anjou, roi de Naples, tome 10, p. 207.
- Jean de Luxembourg, roi de Bohême, tome 10, page 386.
- Jean, électeur de Prusse, tome 10, p. 398.
- Jean I, roi de Suède, tome 11, page 83.
- Jean II, *idem*, page 93.
- Jean III, *idem*, page 113.
- Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, tome 11, page 362.
- Jeanne I<sup>re</sup>, reine de Naples, tome 10, p. 188.
- Jeanne II, reine de Naples, tome 10, p. 200.
- Jechonias, roi des Juifs, tome 1, page 197.
- Jedso (terre de) tome 7, page 89.
- Jéhan Ghir, 4<sup>e</sup> sultan de l'Indostan, tome 6, page 430.
- Jehu, Athalie, Joas, tome 1, page 188.
- Jengis-Kan, succède à son

pe, tome 9,

XIV, XV,  
VII, XVIII,  
XXI, XXII  
papes, tome  
5 à 240.

1, roi de Na-  
10, p. 207.

embourg, roi  
ne, tome 10,

eur de Prusse,  
p. 398.

de Suède, tome  
33.

m, page 93.

em, page 113.

erre, roi d'An-

tome 11, page

eine de Naples,

p. 188.

eine de Naples,

p. 200.

roi des Juifs,

page 197.

e de) tome 7,

, 4<sup>e</sup> sultan de

, tome 6, page

ie, Joas, tome

88.

, succède à son

père Pisoukha, il s'em-  
pare du royaume de son  
beau-père, fait une ir-  
ruption en Chine, se  
rend maître de ce vaste  
pays : il subjugué les tri-  
bus de la nation turque,  
rompt son alliance avec  
Mohammed, et pénètre  
dans ses immenses pos-  
sessions, qu'il réunit à  
ses autres conquêtes.  
Rentré dans ses états, il  
y reçoit les hommages de  
tous ses vassaux, et leur  
donne les fêtes les plus  
brillantes. Ce célèbre  
conquérant termine sa  
carrière glorieuse après  
un règne de vingt-deux  
ans, tome 6, page 200  
à 218.

Jephthé ; sacrifice de sa fille,  
tome 1, p. 169.

Jérusalem (siège de) par  
Titus, sous le règne de  
Vespasien, t. 3, p. 149.

Jésus-Christ (mission de)  
tome 3, p. 132.

Joachas, Joachin, tome 1,  
197.

Jonatham, roi des Juifs, t.  
3, page 77.

Josaphat, roi de Juda,  
tom. 1, page 187.

Joseph, roi de Portugal,  
tome 8, page 435.

Joseph II, et Joseph

*Tom. 12.*

( Pierre-Léopold ) em-  
pereurs d'Allemagne, t.  
10, page 365.

Joseph, roi de Hongrie,  
tome 10, page 378.

Joseph, son voyage en  
Egypte : le même avec  
ses frères, tome 1, page  
130 et suiv.

Josias, roi des Juifs, tome  
1, p. 196.

Josué, tome 1, p. 151. —  
Sa mort, tome 1, page  
164.

Josse, empereur d'Allema-  
gne, tome 10, p. 329.

Jourdain (passage du) tome  
1, page 152.

Jonien, empereur romain,  
tome 5, page 103.

Juan (dom) roi d'Espagne,  
tome 8, page 314.

Juan I ( dom ) *idem*, page  
336.

Juan II ( dom ) *idem*, page  
317.

Juan ( dom ) roi d'Arra-  
gon, tome 8, page 341.

Juan ( dom ) d'Autriche,  
t. 8, p. 367.

Juan I ( dom ) roi de Por-  
tugal, t. 8, p. 398.

Juan II ( dom ), *idem*, p.  
404.

Juan III ( dom ) *idem*, p.  
411.

Juan IV ( dom ) *idem*, p.  
426.

- Juan V ( dom ) *idem* , p. 435.
- Judith , t. 1 , p. 213.
- Jugurtha , roi de Numidie , est vaincu et détrôné par les Romains , t. 4 , p. 4 à 13. — Son portrait , ses cruautés , tome 5 , p. 338.
- Juda ( province de ) t. 8 , p. 131.
- Juifs , t. 1 , p. 120 à 199. — Leur captivité , 192 à 198. Sa fin , p. 260 — Seconde captivité , grands prêtres , leur persécution , t. 3 , p. 59 à 155 — Leur histoire pendant dix-sept siècles , tome 7 , p. 384 à 398.
- Jules II , pape , t. 9 , p. 251.
- Jules III , *id.* p. 257.
- Julien , empereur romain , connu sous le nom de l'*Apostat* , t. 5 , p. 124 et suiv.
- Justin , empereur grec , t. 5 , p. 206.
- Justin , fils de la sœur de Justinien l'empereur , t. 5 , p. 210.
- Justiniani ( Marc-Antoine ) doge de Venise , t. 10 , p. 50.
- Justinien , empereur grec , t. 5 , p. 206.
- Justinien II , empereur grec , t. 5 , p. 217.

## K

- Kader , 45<sup>e</sup> calife de l'Arabie , t. 6 , p. 145.
- Kah ou Kalmouks ( les ) t. 6 , p. 260.
- Kaher , 39<sup>e</sup> calife de l'Arabie , t. 6 , p. 134.
- Kaikobad , 10<sup>e</sup> sultan , t. 6 , p. 183.
- Kaikobad II , 15<sup>e</sup> sultan , t. 6 , p. 184.
- Kalhil , fils de Tamerlan , souverain de l'Iran , t. 6 , p. 316.
- Kamtschatka ( le ) , t. 11 , p. 170.
- Karazin ( le ) t. 6 , page 398.
- Kayem , 46<sup>e</sup> calife de l'Arabie , t. 6 , p. 152.
- Kaykaws , 9<sup>e</sup> sultan , t. 6 , p. 183.
- Kayuk , 3<sup>e</sup> kan des Mogols , t. 6 , p. 227.
- Kenneth I , roi d'Ecosse , t. 12 , p. 39.
- Kili Arslan I , II , sultans , t. 6 , p. 181.
- Kili Arslan III , 8<sup>e</sup> sultan , t. 6 , p. 183.

- Kipjaks ( les ) tome 6 , p. 264.  
 Kiupruli Mustapha, pacha , t. 7 , page 363.  
 Kosrou I, II , III , sultans , t. 6 , p. 18<sup>1</sup> et suivantes.  
 Kublay , 5<sup>e</sup> kan mogol , t. 6 , p. 234.

## I.

- Labyrinthe ( le ) d'Egypte , t. 1 , p. 29.  
 Lac Moeris , t. 1 , p. 30.  
 Lacédémone , tome 1 , p. 394.  
 Lacédémoniens , t. 2 , p. 54.  
 Ladislas et Louis II d'Anjou , rois de Naples , t. 10 , p. 198.  
 Ladislas I , roi de Hongrie , t. 10 , p. 368.  
 Ladislas II , *id.* p. 370.  
 Ladislas III , *id.* p. 372.  
 Ladislas IV , *id.* p. 373.  
 Ladislas V , *id.* p. 374.  
 Ladislas Posthume , *idem* , p. 375.  
 Ladislas VII , *id.* p. 376.  
 Ladislas , roi de Bohême , t. 10 , p. 407.  
 Ladislas , empereur de Russie , t. 11 , p. 197.  
 Ladislas I, II , rois de Pologne , t. 11 , p. 270 et suiv.  
 Ladislas III , *id.* p. 274.  
 Ladislas V et VI , *idem* , p. 277.  
 Ladislas VII , *idem* , p. 293.  
 Lando ( Pierre ) doge de Venise , t. 10 , p. 59.  
 Lampsaque ( ville de ) t. 1 , p. 358.  
 Lando , gonfalonnier , t. 10 , p. 74.  
 Lange ( Isaac ) empereur grec , t. 5 , p. 265.  
 Langues ( confusion des ) leur origine , t. 1 , p. 16 et 17.  
 Laomedon , fondateur de la citadelle de Troyes , t. 1 , p. 353.  
 Laos ( royaume de ) t. 7 , p. 45.  
 Lapons ( les ) tome 11 , p. 162.  
 Lartius ( Titus ) premier dictateur de Rome , t. 3 , p. 282.  
 Lavallète ( Jean ) grand-maître de l'ordre de Malte , t. 8 , p. 267.  
 Léang , 10<sup>e</sup> dynastie chinoise , t. 7 , p. 145.  
 Lech III , roi de Pologne , t. 11 , p. 264.  
 Lech V , VI , *idem* , page 273.  
 Lekzinski ( Stanislas ) roi



- de Pologne, t. 11, p. 306.
- Léon, empereur d'Orient, t. 5, p. 195.
- Léon, empereur grec, t. 5. p. 221.
- Léon III, *id.*, p. 228.
- Léon, *id.* p. 226.
- Léon, fils de Basile, *id.* p. 334.
- Léon VII et VIII, papes, t. 9, p. 204.
- Léon IX, *id.* p. 207.
- Léon X, *idem*, p. 252 et suiv.
- Léonidas, roi de Lacédémone, t. 1, p. 281. — t. 2, p. 24 à 27.
- Léopold I, empereur d'Allemagne, t. 10, p. 361.
- Léopold, roi de Hongrie, t. 10, p. 378.
- Lépide, triumvir, exilé, t. 11, p. 161 à 265.
- Leutres ( bataille de ) t. 2, p. 32.
- Lionel, souverain des états de Ferrare, t. 9, p. 438.
- Loango ( province de ) t. 8, p. 117 à 127.
- Locrie et Doride, t. 1, p. 399.
- Loi agraire, t. 3, p. 309.
- Lombards ( les ) t. 5, p. 505 à 533.
- Loredan ( Léonard ) doge de Venise, t. 10, p. 37.
- Loredan, doge de Venise, t. 10, p. 41.
- Lorédano ( François ), t. 10, p. 52.
- Loth, t. 1, p. 79.
- Lothaire I I, empereur d'Allemagne, t. 10, p. 298.
- Louis le débonnaire, roi de France, tome 9, page 25.
- Louis le bègue, *id.* p. 38.
- Louis VI ( le gros ) *idem*, p. 53.
- Louis VII ( le jeune ), *id.* p. 54.
- Louis VIII ( le Lion ) *id.* p. 60.
- Louis IX ( le saint ) *id.* p. 60.
- Louis X ( Hutin ) *idem*, p. 70.
- Louis XI, *id.* p. 110.
- Louis XII, *id.* p. 122.
- Louis XIII, *id.* p. 145.
- Louis XIV, *idem*, page 153 à 164.
- Louis XV, *id.* p. 154 à 173.
- Louis XVI, roi de France, monte sur le trône, âgé de vingt ans ; il sait gagner l'affection du peuple par la suppression de plusieurs impôts et un système d'économie qu'il adopte : malgré ces ré-

CARLETON UNIVERSITY

ge de Venise,  
41.

François ), t.

p. 79.

I, empereur  
ne, t. 10, p.

onnaire, roi  
, tome 9, page

ue, *id.* p. 38.  
e gros ) *idem*,

le jeune ), *id.*

le Lion ) *id.*

le saint ) *id.*

lutin ) *idem*,

p. 110.

*id.* p. 122.

*id.* p. 145.

*idem*, page

*id.* p. 154 à

roi de Fran-

sur le trône,

t ans ; il sait

ection du peu-

uppression de

mpôts et un

conomie qu'il

algré ces ré-

formes, le désordre des finances le force, en 1783, à faire une paix peu avantageuse. La même cause l'engage, en 1787, à convoquer une assemblée des notables, qui est dissoute sans avoir apporté le plus léger remède ; les états-généraux appelés en 1789 ; la division s'y mêle ; néanmoins, après s'être constituée en assemblée nationale, la réunion des ordres s'occupe de faire une constitution. Les différentes factions voyent avec ombrage le monarque à Versailles, elles provoquent la journée du 5 octobre, et Louis XVI est forcé de fixer son séjour à Paris. L'assemblée l'y accompagne : peu de jours après s'opère la destruction de la noblesse et la ruine du clergé. La création du papier-monnoie, connue sous le nom d'*assignats*, facilite aux énormes dépenses de la guerre, et sert d'aliment aux anarchistes. Le roi cherche, en 1791, à quitter la France : il est arrêté aux frontières. Les chefs

jacobins font, au 21 juin 1792, une tentative infructueuse ; mais un plan mieux combiné, leur fait obtenir au 10 août suivant, un succès complet, en attaquant le roi dans son palais. Louis XVI et sa famille sont transférés au Temple. Il est mis en jugement, condamné à mort et exécuté le 21 janvier 1793, t. 9, p. 173 à 198.

Louis, duc de Savoie, t. 9, page 290.

Louis II et III, ducs de Mantoue, *idem*, page 489.

Louis I, II et III d'Anjou, roi de Naples, tome 10, page 195 et suiv.

Louis IV de Bavière, empereur d'Allemagne, t. 10, page 320.

Louis I, roi de Hongrie, tome 10, page 374.

Louis II, *idem*, page 376.

Louis de Hongrie, *idem*, tome 11, page 276.

Louis, roi de Bohême, tome 10, page 389.

Louisiane, tome 12, page 293.

Lucayes, tome 12, page 322.

Luce II, pape, tome 9, page 217.

Luce III, *id.* page 221.  
 Lucerne, canton de la Suisse, tome 10, page 239.  
 Lucques (république de) t. 10, p. 128 et suiv.  
 Lucrèce (mort tragique de) t. 3, p. 265.  
 Luitprand, roi des Lombards, tome 5, p. 522.  
 Luther, tome 10, p. 166.  
 Lybie, Marmarique, Cyrénaïque et Pyrtique, tome 5, page 347.  
 Lyciens, coutumes, état des enfans, tome 1 page 565 et suiv.  
 Lycurgue, législateur, ses voyages, son retour à Lacédémone : partage

des terres, lois domestiques, religion, mariage, nourriture, habits, études et sciences; exercice, monnoie, justice, lois militaires, Cryptie; l'oracle de Delphes consulté par Lycurgue, approuve la constitution qu'il a donnée aux Lacédémoniens : sa mort, tome 2, page 1 à 15.

Lydiens, antiquités, mœurs, commerce, religion, rois, jusqu'à Crésus, tome 1, page 359 et suiv.

Lysandre, général Lacédémonien, tome 1, page 473, tome 2, page 29.

## M

Maccabet, roi d'Ecosse, tome 12, page 44.

Macédoine, terroir, habitans, gouvernement, mœurs, et coutumes, lois et sciences, discipline militaire, trophées, t. 2, p. 236 à 241.

Macédoine, après la mort d'Alexandre : guerre civile pour l'usurpation du trône; Cassandre, après la mort d'Olympias s'en empare : Antipater et Alexandre ses fils, le partagent; Démétrius le sup-

plante; Alexandre est chassé par ses sujets, et la couronne offerte à Pyrrhus, roi d'Epire qui la quitte pour faire des conquêtes en Italie : avant son départ, il met en possession Lysimaque, roi de Thrace, qui périt dans une bataille que lui livre Séleucus, pour venger Lysandre, veuve de son fils Agathocle, qu'il avoit fait empoisonner injustement; Ptolémée Cérานุnus lui succède et suc-

lois domes-  
tion, mariage,  
habits, études  
; exercice,  
justice, lois  
Cryptie; l'o-  
phes consulté  
ne, approuve  
tion qu'il a  
Lacédémone,  
mort, tome  
15.

uités, mœurs,  
religion, rois,  
us, tome 1,  
quiv.

général Lacédé-  
me 1, par  
, page 29.

Alexandre est  
es sujets, et  
e offerte à  
d'Epire qui  
ur faire des  
en Italie :  
part, il met  
Lysimaque,  
e, qui périt  
ille quelui li-  
s, pour ven-  
veuve de son  
e, qu'il avoit  
ner injuste-  
née Cérau-  
ède et suc-

combe dans une bataille  
contre les Gaulois, pour  
s'opposer à leur invasion;  
Sosthène, seigneur macé-  
donien, fait d'inutiles  
efforts pour arrêter ce  
torrent dévastateur, qui,  
après la ruine de ce mal-  
heureux pays, se débor-  
de dans la Grèce. De nou-  
veaux prétendants se dis-  
puterent les débris de ce  
royaume; *Antigone*, fils  
de Démétrius, l'emporte  
et laisse les rênes du  
gouvernement à Démé-  
trius II, son fils. Son rè-  
gne est tranquille, mais  
court; il est remplacé  
par *Antigone Doson*,  
son frère, qui meurt d'un  
crachement de sang, et  
a, pour successeur, Phi-  
lippe, son neveu et son  
pupille; il est ombrageux  
et cruel, et l'assassin d'*A-  
ratus* et de Démétrius,  
son fils, qu'il soupçonne  
injustement, excité par  
l'artificieux Persée. Les  
Romains lui dictent à  
différentes fois des con-  
ditions fort dures, qui,  
jointes aux regrets qu'il  
éprouve de la mort de  
son fils, dont il recon-  
noît trop tard l'innocence,  
terminent sa carrière.

Persée, en montant sur  
le trône donne un libre  
cours à son caractère  
sanguinaire, et débute  
par le meurtre de son  
fils Antigone; les Ro-  
mains l'humilient dans  
toutes les occasions; pour  
s'en venger, il parvient  
à leur susciter des enne-  
mis et fait armer contre  
eux *Eumène*, roi de  
Pergame, et *Gentius*,  
roi d'Illyrie; il est vaincu  
par Paul Emille, et se  
réfugie dans l'île de Sa-  
mothrace, dans un tem-  
ple dédié à Castor et  
Pollux: trahi par tous  
ceux qui l'entourent, il  
est obligé de se livrer au  
général romain qui le  
traîne à Rome en triom-  
phe, après lequel il est  
jeté dans un cachot où il  
périt. La Macédoine est  
déclarée libre à la ma-  
nière des Romains qui,  
par leurs vexations, dé-  
truisent toutes les res-  
sources de l'industrie, et  
sont cause que les Ma-  
cédoniens reconnoissent  
pour nouveau roi un  
aventurier nommé *An-  
driscus*, qui se disoit fils  
de Persée. Il est pris dans  
une bataille qu'il perd :

- deux autres concurrens qui lui succèdent, subissent le même sort ; après ces dernières convulsions , la Macédoine devient province romaine , t. 2 , p. 315 à 452.
- Machabées ( les frères ) t. 2 , p. 386. t. 3 , p. 73.
- Machée , général carthaginois , t. 5 , p. 300.
- Macrin , empereur romain , t. 5 , p. 10.
- Madagascar ( îles de ) t. 7 , p. 444 et suiv.
- Madère ( île de ) t. 7 , p. 464.
- Madianites , mœurs et coutumes , religion , gouvernement , t. 1 , p. 81 et suiv.
- Magellan , célèbre navigateur , t. 7 , p. 230.
- Magnus , roi de Danemarck , t. 11 , p. 9.
- Magnus , roi de Norwège , t. 11 , p. 15 et 16.
- Magnus I , roi de Suède , t. 11 , p. 84.
- Magnus II , *idem* , t. *id.* p. 87.
- Mahadi , 23<sup>e</sup> calife de l'Arabie , t. 6 , p. 94.
- Mahmud , chef des Afghans , parvient à détrôner Hussein , sophi de Perse , et se fait reconnoître pour successeur , t. 6 , page 378.
- Mahmud , 7<sup>e</sup> sultan des Perses , t. 6 , p. 177.
- Mahomet , se déclare prophète , à l'âge de quarante ans , commence à se faire des prosélytes , et leur fait part de ses diverses visions : il est obligé de quitter la Mecque ; il envoie des missionnaires dans plusieurs parties de l'Arabie heureuse ; il se retire à Médine , se déclare en état de guerre , et entre à main armée dans la Mecque , soumet la plus belle partie de l'Arabie heureuse , et meurt à soixante-un ans , t. 6 , p. 1 à 27.
- Mahomet I , 5<sup>e</sup> sultan de l'empire ottoman , t. 7 , p. 315.
- Mahomet II , 7<sup>e</sup> sultan de l'empire ottoman , t. 7 , p. 322.
- Mahomet III , 13<sup>e</sup> *idem* , t. 7 , p. 347.
- Mahomet IV , 19<sup>e</sup> sultan , *id.* t. 7 , p. 355.
- Mahomet V , 24<sup>e</sup> sultan *id.* t. 7 , p. 379.
- Mahomet , roi de Maroc , t. 8 , p. 199.
- Majorien , empereur d'Ocident , t. 5 , p. 195.
- Majorque ( île de ) t. 8 , p. 338.

sultan des  
, p. 177.  
déclare pro-  
e de quarante  
nce à se faire  
ytes, et leur  
ses diverses  
est obligé de  
ecque; il en-  
missionnaires  
rs parties de  
reuse; il se  
dine, se dé-  
at de guerre,  
main armée  
cque, soumet  
e partie de  
eureuse, et  
tante-un ans,  
27.  
5<sup>e</sup> sultan de  
oman, t. 7,  
7<sup>e</sup> sultan de  
oman, t. 7,  
13<sup>e</sup> *idem*,  
19<sup>e</sup> sultan,  
55.  
24<sup>e</sup> sultan  
379.  
i de Maroc,  
pereur d'Oc-  
p. 195.  
e de ) t. 8,

Malabar, description, pro-  
ductions, habitans, re-  
ligion, t. 7, p. 1 à 10.  
Malaca (île de) tome 7,  
p. 219 et 275.  
Malachie prince irlandais,  
opère une révolution  
contre les Danois qui  
avoient asservi l'Irlande,  
et monte sur le trône,  
t. 12, p. 111 et 112.  
Malaguette (côte de) t. 8,  
p. 161.  
Malak, roi d'Abyssinie,  
t. 8, p. 24.  
Malatesta, grand capitaine;  
ses trahisons, t. 10, 106  
et suiv.  
Malcolme, roi d'Ecosse, t.  
12, p. 40.  
Malcolme II, III et IV, *id.*  
p. 41 à 51.  
Malek (Al) calife d'Egyp-  
te, t. 7, p. 437.  
Malek shah, 3<sup>e</sup> sultan des  
Turcs, t. 6, p. 174.  
Malvides (îles) tome 7,  
p. 218.  
Malte (île de) t. 8, p. 242  
à 269.  
Maltide, reine d'Angle-  
terre, t. 11, p. 345.  
Malipier (Paschal) doge  
de Venise, tome 10, p.  
31.  
Mammertins (les) s'éta-  
blissent à Messène, tuent  
les hommes et épousent

les femmes, t. 2 page  
172.  
Mamûn, 27<sup>e</sup> calife de l'A-  
rabie, t. 6, p. 112.  
Manassès, Ammon, rois  
des Juifs, t. 1, p. 195.  
Mancocapac, souverain des  
Péruviens, tome 12, p.  
216.  
Manibombaba, nom de la  
femme légitime du roi  
de Congo, tome 8, page  
86.  
Manin (Louis) doge de  
Venise, t. 10, p. 52.  
Manlius Capitolinus, accusé  
d'aspirer à la souverai-  
neté, est condamné à  
être précipité du haut de  
la roche tarpéienne, t.  
3, p. 356.  
Manlius Torquatus (duel  
de); il condamne son  
fils à mort pour avoir  
violé les lois de la disci-  
pline, t. 3, page 358 et  
suiv.  
Mansur (Al) calife d'E-  
gypte, t. 7, p. 435.  
Mantouan (le) t. 9, page  
487 à 492.  
Manugihar, roi des Perses,  
t. 1, p. 323.  
Marates (les) tome 6, p.  
473.  
Marathon (bataille de) t.  
1, p. 277 et 425.

- Marcel , doge de Venise ,  
t. 10 , p. 5.
- Marcel II , pape , tome 9 ,  
page 258.
- Marcello ( Nicolas ) doge  
de Venise , tome 10 , p.  
32.
- Marcellus parvient à arrê-  
ter les progrès d'Anni-  
bal ; mais il périt dans  
une embuscade , tome 3 ,  
p. 420.
- Marcien , empereur , t. 5 ,  
p. 189.
- Marcus et Manilius , con-  
suls romains , font aux  
Carthaginois des lois si-  
dres , que ces peuples  
trouvent des ressources  
dans leur désespoir , et  
continuent la guerre , t.  
3 , p. 448 et suiv.
- Mariannes ( les îles ) t. 7 ,  
p. 229.
- Marcomans ( les ) t. 5 , p.  
477.
- Marguerite , reine de Da-  
nemarck , t. 11 , p. 30 ,  
— Ensuite de Suède ,  
page 33 et 89.
- Marie - Antoinette , reine  
de France , épouse de  
Louis XVI , tome 9 , p.  
173.
- Marie , reine d'Angleterre ,  
t. 11 , p. 445.
- Mariland ( île de ) , t. 12 ,  
p. 278.
- Marin ( saint ) république ,  
t. 10 , p. 139.
- Marius ( Caius ) après être  
parvenu à plusieurs gra-  
des militaires , est élu  
tribun du peuple ; il se  
montre l'ennemi des pa-  
triciens ; chargé de la  
guerre d'Espagne , il y  
a des succès constans ;  
il remplace Métellus ,  
qui combat Jugurtha ; et ,  
aidé de Sylla , termine  
la guerre de Numidie ; il  
rentre à Rome , couvert  
de gloire , est nommé  
pour la quatrième fois  
consul ; et chargé de  
s'opposer aux Cimbres  
et aux Teutons , qui pé-  
nètrent en Italie , il rem-  
porte sur ces peuples une  
victoire complète : son  
retour à Rome est le si-  
gnal des diverses factions  
qui agitent cette ville :  
ne pouvant réussir dans  
ses projets , il fait un  
voyage en Asie , pour  
susciter une guerre aux  
Romains ; mais il ne peut  
y parvenir : toujours en-  
nemi déclaré du sénat ,  
il profite de l'absence de  
Sylla , pour reprendre  
l'autorité , secondé par  
Sulpicius : il se livre à  
tous les excès de ven-



république,

) après être  
usieurs gra-  
es, est élu  
euple; il se  
emi des pa-  
argé de la  
agne, il y  
constans;  
Métellus,  
agurtha; et,  
a, termine  
Numidie; il  
e, couvert  
est nommé  
trième fois  
chargé de  
x Cimbres  
ns, qui pé-  
lie, il rem-  
euples une  
plète: son  
e est le si-  
es factions  
ette ville:  
éussir dans  
il fait un  
sie, pour  
guerre aux  
il ne peut  
ujours en-  
du sénat,  
absence de  
reprendre  
condé par  
se livre à  
s de ven-

geance, et fait couler  
dans Rome le sang de  
ses ennemis. Le retour  
de Sylla à la tête de son  
armée, le force de pren-  
dre la fuite. Après avoir  
échappé à des dangers  
imminens, il parvient à  
se mettre en sûreté: rap-  
pelé par Cinna, il partage  
l'autorité: son caractère  
sanguinaire le porte à  
faire périr, de la manière  
la plus cruelle, tous ceux  
de ses ennemis qui tom-  
bent entre ses mains. La  
crainte du retour de Sylla  
et d'éprouver de nou-  
veaux revers, hâtent ses  
derniers momens; il  
est plongé dans la dé-  
lauche de la table, t. 4,  
p. 1 à 59.

Marius, fils du célèbre gé-  
néral de ce nom; renfer-  
mé dans Perneste avec  
les débris de la faction  
de son père, est tué, t. 4,  
p. 54.

Maroc (royaume de) t. 8,  
p. 186 et suiv.

Martin I, roi d'Espagne, t.  
8, p. 336.

Martin IV, pape, t. 9,  
page 228.

Martin V, *idem*, t. 11, p.  
259.

Martius Ancus, roi des

romains, t. 3, p. 260.

Massinissa, roi des Numi-  
des, t. 5, p. 334.

Massûd, 9<sup>e</sup> sultan des  
Turcs, tome 6, page  
177.

Massûd, 4<sup>e</sup> sultan d'Ico-  
nium, t. 6, p. 182.

Massûd II, 14<sup>e</sup> sultan, t. 6,  
page 184.

Mathias, empereur d'Alle-  
magne, tome 10, page  
334.

Mathias, roi de Hongrie,  
tome 10, page 376 et  
suivantes.

Matiper (Orso) doge de  
Venise, t. 10, p. 17.

Maurice, empereur grec,  
t. 5, p. 211.

Maurice, stathouder de Hol-  
lande, t. 10, p. 437.

Maurice, doge de Venise,  
t. 10, p. 5.

Mauritanie (la) t. 5, page  
345 et suiv.

Maximien, empereur ro-  
main, t. 5, page 71.

Maximilien I, fils de Fer-  
dinand, empereur d'Al-  
lemagne, t. 10 page 341  
à 350.

Maximilien, roi de Hon-  
grie, tome 10, p. 377.

Maximin (les deux) em-  
pereurs romains; Ma-  
ximin (seul) *idem*, t.  
5, p. 27.

- Mazarin ( le cardinal de )  
premier ministre de Louis  
XIV , tome 9 , p. 153.
- Mazûm ou Bahattler , 7<sup>e</sup> sul-  
tan , t. 6 , page 456.
- Méandre , successeur de  
Polycrate à Samos , t. 2 ,  
page 221.
- Mécène , confident et mi-  
nistre de l'empereur Au-  
guste , tome 4 , page  
314 à 318.
- Médée , tome 1 , page 388  
et 393.
- Mèdes ( les ) antiquités ,  
gouvernement , mœurs ,  
religion ; temps fabuleux ;  
temps vrai , t. 1 , p. 227  
à 232.
- Médicis ( Marie de ) mère  
de Louis XIII , tome 9 ,  
p. 145.
- Médicis ( Jean de ) gonfa-  
lonier , tome 10 , page  
77.
- Médicis ( Côme de ) *idem*  
page 79.
- Médicis ( Laurent et Julien  
de ) *idem* , p. 87.
- Médicis ( Pierre de ) *idem* ,  
p. 90.
- Médicis ( Julien de ) *idem* ,  
p. 96.
- Médicis ( Jules de ) *idem* ,  
p. 98.
- Mélinde ( royaume de ) t.  
8 , p. 41.
- Mémo ( Marc-Antoine )  
doge de Venise , t. 10 , p. 44.
- Mendés Protéo , roi d'E-  
gypte , tome 1 , p. 58.
- Mengko , 4.<sup>e</sup> kan des Mo-  
gols , t. 6 , page 231.
- Menon , meurtrier d'Aga-  
thocle , lui succède , t. 2 ,  
p. 171.
- Mérovingiens ( rois ) tome  
9 , page 2.
- Merwan 10<sup>e</sup> calife de l'A-  
rabie , tome 6 , p. 68.
- Merwan , 20<sup>e</sup> calife de l'A-  
rabie , t. *id.* p. 90.
- Messaline , épouse de l'em-  
pereur Claude , t. 4 , p. 297.
- Messie ( le ) t. 3 , p. 124.
- Metellus , général romain ,  
très-distingué , tome 4 ,  
p. 6.
- Métiers ( corps de ) en Tos-  
cane , t. , p. 67.
- Mettchal , un des libéra-  
teurs de la Suisse , tome  
10 , page 232.
- Mexique ( nouveau ) t. 12 ,  
p. 251.
- Mexique ( le ) t. 12 , page  
131 à 205.
- Michel le Bègue , empe-  
reur grec , t. 5 , p. 228.
- Michel , fils de Théophile ,  
empereur grec , tome 5 ,  
p. 230.
- Michel Paphlagonien , et  
Stratiolique , empereurs  
grecs , tome 5 , page 296  
et suiv.

e, t. 10, p. 44.  
 o, roi d'E-  
 1, p. 58.  
 an des Mo-  
 ge 231.  
 rier d'Aga-  
 accède, t. 2,  
  
 rois ) tome  
  
 calife de l'A-  
 , 6, p. 68.  
 calife de l'A-  
 p. 90.  
 use de l'em-  
 e, t. 4, p. 297.  
 3, p. 124.  
 éral romain,  
 é, tome 4,  
  
 de) en Tos-  
 p. 67.  
 des libéra-  
 uisse, tome  
 .  
 veau ) t. 12,  
  
 t. 12, page  
  
 gue, empe-  
 5, p. 228.  
 Théophile,  
 ec, tome 5,  
  
 gonien, et  
 empereurs  
 5, page 296

**Michel Paléologue**, Andro-  
 nic Paléologue, empe-  
 reurs grecs, t. 5, p. 274.  
**Micislas I**, roi de Pologne,  
 tome 11, p. 266.  
**Micislas III**, *id.* p. 272.  
**Michieli (Dominique)** *id.*  
 t. 10, page 15.  
**Midas et Gordien**, rois des  
 Phrygiens, tome 1, page  
 348 et suiv.  
**Milan (le Milanez)** tome  
 9, page 487 à 488.  
**Milet (ville de)** tome 2,  
 page 106 et suiv.  
**Miltiade**, général des Lacé-  
 démoniens, t. 1, p. 420.  
**Michieli (Vital)** doge de  
 Venise, t. 10, p. 14 et 15.  
**Minas**, roi d'Abyssinie,  
 tome 8, page 25.  
**Ming**, 21<sup>e</sup> dynastie chi-  
 noise, t. 7, p. 156.  
**Minos**, roi et législateur  
 de la Crète, tome 2, p.  
 209.  
**Missène (guerre de)** tome  
 2, page 17.  
**Mithridate**, roi de Pont ; il  
 se rend redoutable aux  
 Romains, et les force  
 d'évacuer plusieurs pro-  
 vinces. Le nombre le plus  
 modéré est de 80 mille  
 Romains, qu'il fait mas-  
 sacrer en une seule fois ;  
 vaincu par Sylla, il est  
 obligé d'accepter la paix

aux conditions que ce gé-  
 néral lui dicte : il reprend  
 les armes ; et, après des suc-  
 cès partagés, il est vaincu  
 par Lucullus, et con-  
 traint de fuir ; il se retire  
 en Arménie, et refuse  
 les propositions qui lui  
 sont faites par le sénat.  
**Pompée** s'empare d'une  
 partie de son royaume.  
**Mithridate**, caché chez un  
 prince Scythe, reparoît  
 deux ans après à la tête  
 d'une armée formidable ;  
 mais trahi par son fils  
 Pharnaze, voyant tous  
 ses projets échoués, il  
 se donne la mort, t. 2,  
 p. 497 à 520.  
**Moabites (pays et mœurs  
 des)** tome 1, page 75  
 et suiv.  
**Moavie**, 6<sup>e</sup> calife de l'Ara-  
 bie, tome 6, page 55.  
**Moavie II**, 8<sup>e</sup> calife de l'A-  
 rabie, tome 6, page 167.  
**Mocenigo (Pierre)** doge  
 de Venise, tome 10, p.  
 52.  
**Mocenigo (Jean)** *idem*,  
 page 53.  
**Mocenigo (Louis)** *idem*,  
 p. 41 et 51.  
**Mocenigo (Sébastien)**,  
 doge de Venise, tome 10,  
 page 51.  
**Mocenigo (Alvisio)** doge

- de Venise , tome 10 , p. 52.
- Mocenigo ( Thomas ) doge de Venise , tome 10 , page 26.
- Moctafi , 37<sup>e</sup> calife del'Arabie , t. 6 , page 129.
- Moez , calife d'Egypte , t. 7 , page 427.
- Mogols ( les ) tome 6 , page 195 à 260.
- Mohammed Kodabendé , 4<sup>e</sup> shah de Perse , tome 6 , page 327.
- Mohammed 5<sup>e</sup> sultan des Turcs , tome 6 , p. 177.
- Moïse , sa naissance , sa vie , sa mort , tome 1 , page 141 à 150.
- Mohammed Shah , 13<sup>e</sup> sultan de l'Indostan , tome 6 , p. 458.
- Moktafi , 51<sup>e</sup> calife de l'Arabie , tome 6 , p. 157.
- Mocktader , 38<sup>e</sup> calife de l'Arabie , t. 6 , page 130.
- Mocktadi , 47<sup>e</sup> calife de l'Arabie , tome 6 , p. 153.
- Molino ( François ) doge de Venise , tome 10 , page 48.
- Moluques ( les ) tome 7 , page 221.
- Monaco ( principauté de ) tome 10 , page 143.
- Monbaze ( royaume de ) t. 10 , page 43.
- Monegario , doge de Venise , t. 10 , page 5.
- Monk , soldat de fortune , parvient au généralat sous Cromwel ; après sa mort , il contribue à rétablir sur le trône d'Angleterre , Charles II , tome 12 , page 16.
- Monoemugi ( royaume de ) tome 8 , page 56.
- Monomotapa ( empire du ) tome 8 , page 49.
- Montalto , doge de Gênes , t. 9 , page 385.
- Montaser , 31<sup>e</sup> calife del'Arabie , tome 6 , p. 120.
- Montezuma , empereur du Mexique , tome 12 , page 136.
- Moro ( Christophe ) doge de Venise , t. 10 , p. 32.
- Morosini ( Martin ) doge de Venise , tome 10 , p. 19.
- Morosini ( Michel ) *idem* , tome 10 , p. 24.
- Morosini ( Dominique ) , doge de Venise , tome 10 , page 15.
- Morosini ( François ) doge de Venise , t. 10 , p. 50.
- Morus ( Thomas ) grand chancelier d'Angleterre , t. 11 , p. 433.
- Mostacfi , 42<sup>e</sup> calife de l'Arabie , t. 6 , page 142.
- Mostadher , 48<sup>e</sup> calife de l'Arabie , t. 6 , p. 154.
- Mostadi , 53<sup>e</sup> calife de l'Arabie , t. 6 , p. 158.

de fortune ,  
généralat  
el ; après sa  
tribue à ré-  
rône d'An-  
les II, tome

pyaume de )  
e 56.

empire du )  
e 49.

de Gênes ,  
5.

calife del'A-  
6, p. 120.

mpereur du  
ne 12, page

oppe ) doge  
10, p. 32.

artin ) doge  
tome 10, p.

hel ) *idem*,  
24.

minique ) ,  
se, tome 10,

çois ) doge  
10, p. 50.

as ) grand  
Angleterre ,

calife de l'A-  
page 142.

e calife de  
, p. 154.

liffe de l'A-  
, 158.

Mostain , 32<sup>e</sup> calife de l'A-  
rabie , tome 6 , p. 121.

Mostanjed , 52<sup>e</sup> calife de  
l'Arabie , t. 6, p. 158.

Mostanser , calife d'Egypte,  
t. 7 , page 430.

Mostanser , 56<sup>e</sup> calife de  
l'Arabie , t. 6, p. 161.

Mostarshed , 49<sup>e</sup> calife de  
l'Arabie , tome 6 , page  
155.

Mostasem , 57<sup>e</sup> calife de l'A-  
rabie , t. 6, p. 163.

Motadhed , 36<sup>e</sup> calife de l'A-  
rabie , tome 6 , p. 127.

Motamed , 35<sup>e</sup> calife de l'A-  
rabie , tome 6 , p. 125.

Motasem ( Al ) 28<sup>e</sup> calife  
de l'Arabie , tome 6 , p.  
114.

Motawakkel 30<sup>e</sup> calife de  
l'Arabie , t. 6 , p. 115.

Mothadi , 34<sup>e</sup> calife de l'A-  
rabie , t. 6, p. 124.

Motaz , 33<sup>e</sup> calife de l'Ara-  
bie , t. 6 , p. 123.

Mottaki , 41<sup>e</sup> calife de l'A-  
rabie , t. 6 , page 140.

Moti , 43<sup>e</sup> calife de l'Arabie,  
t. 6 , p. 143.

Mozambique ( île de ) tome  
7 , page 212, et tome 8 ,  
page 46.

Mucius ( Cordus ) surnom-  
mé Scoevola le gaucher  
( trait héroïque de ) , t.  
3 , page 277.

Muley Mahamet , Muley  
Moluch , Muley Hamet,  
Muley Abdelmalech ,  
Muley Ehwalî , Muley  
Hamed II , Muley Sché-  
rif , Muley Alchy , Mu-  
ley Ismaël , rois de Ma-  
roc , tome 8 , p. 206.

Muley Deby Abdelmalech ,  
t. 8 , page 228.

Murta , doge de Gênes , t.  
9 , page 330.

Murtzulphe ( Alexis ) em-  
pereur grec , tome 5 , p.  
268.

Musa Al-Hadi , 24<sup>e</sup> calife,  
tome 6 , page 99.

Musa Amin , 26<sup>e</sup> calife de  
l'Arabie , t. 6 , p. 110.

Musa , roi des Maures ,  
t. 8 , page 285.

Mustapha , 15<sup>e</sup> sultan de  
l'empire ottoman , tome  
7 , page 349.

Mustapha II , 22<sup>e</sup> sultan , *id.*  
tome 7 , page 369.

Mycerinus , roi d'Égypte ,  
t. 1 , p. 60.

Mysiens , tome 1 , p. 357.

## N

Naaman ( guérison de ) t. | Nabis , tyran de Lacédé-  
1 , p. 105. | mone , t. 2 , page 51.

- Naboth (meurtre de ) t. 1 ,  
page 186.
- Nabuchodosor , tome 1 , p.  
222.
- Naillac ( Philibert de ) grand  
maître de l'ordre de Mal-  
te , t. 8 , page 257.
- Napi Léon , duc de Milan ,  
tome 9 , page 456.
- Naples et Sicile ( royaume  
de ) tome 10 , page 145  
à 222.
- Narvaez , général portugais ,  
tome 12 , page 174.
- Nassau ( Adolphe ) empe-  
reur d'Allemagne , t. 10 ,  
page 516.
- Nassau ( Philippe de ) prince  
d'Orange , tome 10 , page  
428.
- Navarre ( la ) tome 8 , page  
440 à 448.
- Navigateurs , tome 12 , page  
356.
- Nazer , 54<sup>e</sup> calife de l'Ara-  
bie , t. 5 , page 160.
- Nécho Pharaon , roi d'E-  
gypte , t. 1 , p. 65.
- Nègres , t. 8 , p. 168 à 174.
- Nègres , t. 7 , p. 400.
- Néron , empereur romain .  
t. 4 , page 316 à 350.
- Nerva , empereur romain ,  
tome 4 , p. 409 à 415.
- Neufchâtel , canton de la  
Suisse , t. 10 , page 255.
- Nicéphore , empereur grec ,  
t. 5 , page 226.
- Nicéphore Phocas , *idem* ,  
238.
- Nicéphore Botoniate , *id.*  
page 254.
- Nicolas , roi de Danemarck ,  
tome 11 , p. 11 à 15.
- Nicolas II , pape , tome 9 ,  
page 208.
- Nicolas III et IV , *idem* ,  
page 228.
- Nicolas V , *idem* , 248.
- Nicolas I et II , souverains  
des états de Ferrare ,  
Modène , etc. , tome 9 ,  
page 438.
- Nicomède II , III et IV , rois  
de Bithynie , t. 3 , p. 47.
- Nil ( cataractes du ) t. 1 ,  
p. 22 et 29.
- Ninias , roi des Assyriens ,  
t. 1 , page 207.
- Ninus . roi des Assyriens ,  
t. 1 , p. 201.
- Nictocris , reine des Baby-  
loniens , t. 1 , p. 225.
- Noé ( piété de ) son ivresse ,  
sa mort , ses descendans ,  
t. 1 , p. 12 à 14.
- Noj-Moddin , calife d'E-  
gypte , tome 7 , p. 437.
- Numides ( les ) tome 5 ,  
p. 332 à 345.

## O

, page 255.  
 pereur grec,  
 26.

cas, *idem*,

oniate, *id.*

Danemarck,  
 à 15.

e, tome 9,

IV, *idem*,

m, 248.

souverains  
 e: Ferrare,  
 c., tome 9,

et IV, rois  
 t. 3, p. 47.  
 du) t. 1,

Assyriens,  
 07.

Assyriens,

e des Baby-  
 , p. 225.

son ivresse,  
 descendants,  
 14.

calife d'E-  
 7, p. 437.

) tome 5,

Ochus, ou Darius Nothus,  
 roi des Perses, tome 1,  
 page 288.

Ochus, *idem*, tome 1, p.  
 295.

Octavie, souverain des états  
 de Parme et Plaisance,  
 t. 9, p. 434.

Octavien, petit-neveu de  
 Jules-César, absent lors  
 de son assassinat, se rend  
 en diligence à Rome, et  
 fait reconnoître devant le  
 préteur son acte d'adop-  
 tion. Protégé par le sé-  
 nat, il s'oppose aux pro-  
 grès d'Antoine, et finit  
 par se réconcilier avec  
 lui. Ces deux hommes  
 s'adjoignent Lépide et se  
 partagent entre eux l'em-  
 pire. Octave immole à  
 son ressentiment un  
 grand nombre d'illustres  
 Romains: il passe en  
 Macédoine, et l'après des  
 succès décisifs sur Brutus  
 et Cassius, retourne en  
 Italie. Il remporte une  
 victoire complète sur le  
 fils du grand Pompée.  
 De retour à Rome, il y  
 est comblé d'honneurs;  
 il profite de la conduite  
 imprudente d'Antoine,

pour être autorisé à pren-  
 les armes contre lui: les  
 succès qu'il obtient et la  
 mort de son rival, lui  
 fraient le chemin pour se  
 rendre maître de l'auto-  
 rité suprême; il reçoit  
 le nom d'empereur et  
 celui d'Auguste, et pour-  
 voit à sa sûreté en créant  
 une garde de dix mille  
 hommes, appelée cohorte  
 prétorienne. Sous son  
 règne Rome s'embellit  
 par de beaux édifices.  
 Instruit de la conspira-  
 tion de Cinna, il a la  
 grandeur d'âme de lui  
 pardonner. Sentant sa fin  
 approcher, il fait recon-  
 noître par le senat Caius  
 César Tibérius pour son  
 successeur, et meurt dans  
 un âge fort avancé, tome  
 4, page 153 à 228.

Octay, fils de Jengiz-Kan,  
 2<sup>e</sup> kan des Mogols, tome  
 6, page 218.

Odoard, souverain des états  
 de Parme et de Plaisance,  
 tome 9, page 455.

Œdipe, tome 1, p. 383.

Étolie, tome 1, p. 398.

Olaüs IV, roi de Dane-  
 marck, t. 11, p. 10.



- Olais VI, *idem*, page 30.
- Olivarès, premier ministre et favori de Philippe IV, roi d'Espagne, t. 8, page 365.
- Olympias, mère d'Alexandre; elle fait périr Euridice et Aridée, son époux, et exerce toute sorte de cruautés sur les partisans de Cassandre et de Nicomachor, son frère; poursuivie par Cassandre, elle se renferme dans Prydna; après un siège très-opiniâtre, elle est obligée de se rendre à discrétion, et est livrée aux parens de ceux qu'elle avoit fait périr; ils la massacrent, t. 2, p. 38 à 322.
- Omar, 8<sup>e</sup> calife de l'Arabie, tome 6, p. 34.
- Omar II, 14<sup>e</sup> calife de l'Arabie, t. 6, p. 84.
- Orchan, 2<sup>e</sup> sultan de l'empire ottoman, tome 7, page 509.
- Ordelafo-Falier, doge de Venise, t. 10, page 14.
- Ordogno I, II, rois d'Espagne, t. 8, p. 292.
- Oreste, roi de Macédoine, tome 2, p. 246.
- Orléans (Philippe d') régent pendant la minorité de Louis XV, t. 9, p. 165.
- Ormuz (royaume d'), t. 6, page 423, et t. 7, p. 213.
- Orode, roi des Parthes, t. 3, p. 158.
- Osius, Phacée, Pathan, rois des Juifs, tome 1, page 190.
- Ostende, son commerce, tome 7, page 300.
- Ostracisme, t. 1, p. 428.
- Ostrogoths, tome 5, page 47 et suiv.
- Osymandias, roi d'Egypte, t. 1, page 52.
- Othman, 1<sup>er</sup> sultan de l'empire ottoman, tome 7, page 306.
- Othman II, 16<sup>e</sup> sultan de l'empire ottoman, tome 7, page 349.
- Othman I, 3<sup>e</sup> calife de l'Arabie, t. 6, page 75.
- Othon, empereur romain, t. 4, p. 379 à 371.
- Othon I, le grand, empereur d'Allem. t. 10, p. 284.
- Othon II, le sanguinaire, *idem*, 285.
- Othon III, l'enfant, *idem*, tome *idem*.
- Othon IV, *idem* p. 305.
- Othon de Baviere, roi de Hongrie, t. 10, p. 373.
- Ottocar I et II, rois de Bohême, t. 10, p. 384.
- Ottoman (empire) t. 7, page 306 à 384.

## P

ume d' ), t.  
5, et t. 7, p.

s Parthes, t.

Pathan, rois  
ome 1, page

commerce,  
e 300.

1, p. 428.  
ome 5, page

oi d'Egypte,  
2.

sultan de l'em-  
n, tome 7,

6<sup>e</sup> sultan de  
oman, tome

calife de l'A-  
page 75.

reur romain,  
à 371.

and, empe-  
t. 10, p. 284.

sanguinaire,

nfant, *idem*,

m p. 305.

iere, roi de  
10, p. 373.

rois de Bo-  
p. 384.

pire) t. 7,  
384.

Palatinat (le) t. 10, page  
420.

Paléologue (Jean) empe-  
reur grec, p. 276 à 283.

Palmyre (Description de)  
t. 1, p. 99.

Paoli, général corse, t. 9,  
p. 426.

Paradis terrestre, t. 1, p. 4.

Paraguay (le) t. 12, page  
258.

Parme et Plaisance (états  
de) t. 9, p. 429 et suiv.

Parthes (royaume des),  
leurs mœurs, t. 3 page  
155 à 171.

Participatio (Ange) doge  
de Venise, t. 10, p. 6.

Participatio (Justinien) *id.*  
t. 10, p. *id.*

Participatio (Jean) *id.* t.  
10, p. *id.* et suiv.

Participatio (Urse), *id.* t.  
10, p. 8.

Pascal II, pape, t. 9, page  
214.

Paul I, empereur de Rus-  
sie, t. 9, p. 257.

Paul II, pape, t. 9, p. 250.

Paul III, *id.* t. *id.* p. 256.

Paul IV, *id.* t. *id.* p. 258.

Paul V, *id.* t. *id.* p. 271.

Pausanias, t. 2, p. 26.

Pèdre (dom) roi de Congo,

— *Idem* II, t. 8, p. 94. 7  
Pèdre (dom) 1<sup>er</sup>, le cruel,  
roi d'Espagne, t. 8, p.  
308.

— *Idem* II, t. *id.* p. 327.

— *Idem* III, t. *id.* p. 331.

— *Idem* IV, t. *id.* p. 333.

Pèdre (dom) roi de Por-  
tugal, t. 8, p. 390.

Pégu (le) t. 7, p. 34.

Péloponèse (guerre du) t.  
1, p. 453 et suiv.

Péluse (siège de), t. 1, p.  
261.

Pensylvanie, t. 12, page  
304.

Pepin, surnommé le Bref,  
roi de France, t. 9, p. 17.

Perdiccas se déclare protec-  
teur de la famille d'A-  
lexandre, et tuteur de  
ses enfans. Ses cruautés;  
il est assassiné dans sa  
tente par ses soldats, t.  
2, p. 317 à 311.

Perdiccas II, *id.* t. *id.* p.  
247.

Pergame (royaume de) t.  
3, p. 6 à 17.

Pergame (ville de) t. 1, p.  
359.

Périclès, Athénien, t. 1,  
p. 442 et s. — S. aruine  
*id.* p. 456.

- Perose, roi des Perses , t. 3, p. 181.
- Pérou , t. 12 , page 206 à 240.
- Persée , roi de Macédoine , t. 2 , p. 337 à 348.
- Persépolis ( description de ) t. 1 , p. 241.
- Perses ( les ) t. 1 , p. 238 à 258, et t. 3, p. 174 à 210.
- Perse ( description de la ) animaux , curiosités et antiquités ; gouvernement , coutumes , sciences , etc. Rois , éducation , mœurs , justice , supplice , jalousie , institution , service militaire , armes , lois , impôts , religion , théisme , théologie , cérémonie , temps fabuleux , temps vrai , t. 1 , p. 238 à 258. — *Idem* , t. 6 , p. 352 à 422.
- Pertharit , roi des Lombards , t. 5 , p. 517.
- Pertinax , empereur romain , t. 4 , p. 452 et suiv.
- Pesaro ( Jean ) doge de Venise , t. 10 , p. 49.
- Pétalisme , loi semblable à l'ostracisme , employé par les Syracusains , t. 2 , page 121.
- Pétrowna ( Elizabeth ) impératrice de Russie , t. 12 , p. 257 et suiv.
- Pharamond , roi des Francs , t. 5 , p. 461.
- Pharnace , fils et successeur de Mithridate , dépouillé de son royaume par les Romains , commandés par César ; il veut , à la tête de quelques troupes , le reprendre , et périt dans un combat , t. 2 , p. 522 et suiv.
- Pharsale ( bataille de ) t. 4 , p. 125.
- Phéniciens ( origine des ) mœurs et coutumes , arts et sciences , commerce , t. 1 , p. 107 à 111.
- Philibert I , duc de Savoie , t. 9 , p. 291.
- Philibert ( Emmanuel ) *id.* t. 9 , p. 295.
- Philippe , roi de Macédoine , t. 1 , p. 483.
- Philippe , roi de Macédoine : ses victoires contre les Athéniens : il répudie Olympias , mère d'Alexandre : ses préparatifs pour porter la guerre en Asie : il est assassiné par Pausanias , t. 2 , p. 330.
- Philippe , fils de Démétrius , t. 2 , p. 330.
- Philippe , empereur romain , t. 5 , p. 39.
- Philippe , empereur d'Allemagne , t. 10 , p. 305.
- Philippe I , roi de France , t. 9 , p. 48.
- Philippe Auguste II , *id.* t. 9 , p. 57.

Philippe le Hardi III, *id.*  
tome 9, page 64.

Philippe le Bel IV, *id.* t.  
*id.* p. 66.

Philippe le Long V, *id.* t.  
*id.* p. 70.

Philippe de Valois VI, *id.*  
t. *id.* p. 72.

Philippe II, roi d'Espagne,  
t. 8, p. 355, et t. 11, p. 450.

Philippe III, *id.* t. 8, p. 361.

Philippe IV, *id.* t. *id.* p. 365.

Philippe V, *id.* t. *id.* p. 373.

Philippe II, III et IV, rois  
de Portugal, t. 8, p. 421,

Philippe II, III, IV, et V,  
rois de Naples, t. 10, p.  
213 et suiv.

Philippe, duc de Savoie,  
t. 9, p. 284.

Philippicus, empereur grec,  
t. 5, p. 220.

Philippines (îles des) t. 7,  
p. 231.

Philistins, mœurs et cou-  
tumes, religion, t. 1,  
p. 93 et suiv.

Philopémen, libérateur des  
Lacédémoniens; sa gran-  
deur d'ame; sa mort, t.  
2, p. 66 et suiv.

Phocion, général des Athé-  
niens, t. 1, p. 485 à 493.

Phocas, empereur grec, t.  
5, p. 212.

Phraate, roi des Parthes,  
t. 3, p. 165.

Phridun ou Feridoun, roi

de Perse, t. 1, p. 322.

Phrygiens, antiquités,  
mœurs, coutumes,  
commerce, religion, t. 1,  
p. 344 à 347.

Pie II, pape, tome 9, p. 248.

Pie III, *id.*, t. *id.* p. 251.

Pie IV, *id.* t. *id.* p. 258.

Pie V, *id.* t. *id.* p. 263.

Pie VI et VII, *id.* t. *id.*  
page 276.

Pierre I, roi de Sicile, t.  
10, p. 182.

Pierre, roi de Hongrie,  
tome 10, page 367.

Pierre le Grand, empereur  
de Russie, après avoir  
manqué de périr dans  
une conspiration, rentre  
triomphant dans sa ca-  
pitale: ses premiers ef-  
forts pour réformer les  
usages grossiers de son  
peuple; à vingt-deux ans,  
il quitte son empire pour  
voyager; il arrive en  
Hollande et y acquiert  
les connoissances les plus  
étendues. De retour dans  
ses états, il s'efforce par  
tous les moyens possibles  
de civiliser ses peuples;  
il tire une vengeance  
éclatante des Strélitz qui  
s'étoient révoltés pen-  
dant son absence, s'oc-  
cupe des travaux les plus  
utiles pour la prospérité

de ses états. Il est battu par le roi de Suède à la bataille de Narva ; il moissonne d'abondans lauriers à celle de Pultava ; il épouse la célèbre Cathérine en récompense des services importans qu'elle lui rend ; la condamnation de son fils prouve sa sévérité , personne ne pouvoit en être à l'abri : jusqu'à ses derniers momens, il cherche à propager dans son vaste empire le goût des arts et l'amour de la gloire, t. 11 . p. 213 à 230.

Pierre II, empereur de Russie, t. 11, p. 232.

Pierre III, *id.* t. *id.* p. 241.

Pierre, duc de Savoie, t. 9, p. 283.

Pietro ( san ) un des chefs Corses, t. 9, p. 13.

Pisani ( Louis ) doge de Venise, tome 10, p. 51.

Pise (république de) t. 10, page 122.

Pisistrate, tome 1, page 414 et suiv.

Pizarre ( François ) conquérant du Pérou, tome 12, page 206 à 227.

Pizare ( Gonsalès ) tome 12, page 220 et suiv.

Podibrab ( George ) roi de Bohême, t. 10, p. 388.

Polani ( Pierre ) doge de Venise, t. 10, p. 15.

Pologne ( la ) tome 10, p. 258 à 319.

Polycrate, fameux tyran de Samos, t. 2, p. 220.

Pompée, attaché au parti de Sylla, est chargé d'exterminer les débris de la faction de Marius retirés en Asie : les succès qu'il obtient lui font décerner les honneurs du triomphe ; il passe en Espagne pour combattre Sertorius, et termine avec succès cette guerre. En quatre mois il parvient à soumettre les pirates ; il se couvre de gloire dans son expédition en Asie, et fait la conquête de plusieurs royaumes. Les richesses qu'il en rapporte sont incalculables. De retour à Rome, il s'unit à César et Crassus, et partage l'empire avec eux ; il se brouille avec César : forcé par la rapidité de la marche de son ennemi, il le laisse maître de l'Italie et passe en Asie : la majorité des sénateurs vint l'y retrouver ; ces deux rivaux se trouvent en présence : après quelques succès ba-

) doge de  
p. 15.  
tome 10 , p.

ux tyran de  
2 , p. 220.

ché au parti  
chargé d'ex-  
débris de la  
Marius retirés  
succès qu'il  
ont décerner  
rs du triom-  
e en Espagne  
tre Sertorius,  
avec succès

e. En quatre  
vient à sou-  
pirates ; il se  
gloire dans son  
en Asie , et  
quête de plu-  
umes. Les ri-  
il en rapporte  
ulables. De re-  
ne, il s'unit à  
rassus , et par-  
re avec eux ;  
ille avec Ce-  
é par la ra-  
a marche de  
i, il le laisse  
Italie et passe  
a majorité des  
int l'y retrou-  
eux rivaux se  
en présence :  
ues succès ba-

lancés de part et d'autre ,  
la bataille de Pharsale dé-  
cide du sort de ces deux  
illustres généraux : Pom-  
pée y est vaincu et obligé  
de prendre la fuite ; il  
s'embarque , passe en  
Egypte, et est assassiné en  
mettant le pied sur le ri-  
vage , t. 4 , p. 71 à 131.

Pompée , fils du grand gé-  
néral de ce nom , après  
avoir lutté courageuse-  
ment contre la fortune ,  
périt dans une bataille qu'il  
perd contre Octavien , t.  
4 , p. 203.

Pompilius ( Numa ) second  
roi de Rome ; il réforme  
le calendrier ; institue des  
collèges de prêtres , rend  
sacrée la personne du mi-  
nistre du culte , protège  
l'agriculture , établit des  
communautés d'arts et  
métiers , t. 3 , p. 227 à 252.

Pondichéry ( ville de ) t.  
7 , p. 286.

Poniatowski ( Stanislas ) roi  
de Pologne , tome 11 ,  
page 509.

Pont ( le ) tome 2 , p. 495  
à 524.

Ponte ( Nicolas da ) doge  
de Venise , tome 10 ,  
page 42.

Porsenna , roi des Clusiens ,  
s'arme pour la cause des

Tarquins , bat les Ro-  
mains : effrayé de l'action  
courageuse de Mutius  
Scoevola , il fait la paix  
avec eux , t. 3 , p. 273.

Portugal ( le ) tome 8 , page  
378 à 436.

Possessions anglaise et fran-  
çaises , t. 12 , p. 266.

Présidens des métiers de  
Toscane , tome 10 , page  
68.

Priam , roi de Troie , tome  
1 , page 353.

Primislas , roi de Bohême ,  
tome 10 , page 384.

Primislas , roi de Pologne ,  
tome 11 , page 274.

Priuli ( Laurent ) doge de  
Venise , t. 10 , page 39.

Priuli ( Jérôme ) *id.* tome  
10 , page 39.

Priuli ( Antoine ) , *idem* ,  
tome 10 , page 46.

Probus , empereur romain ,  
tome 5 , page 62.

Prophètes , t. 1 , p. 184.

Prusias , roi de Bithynie , t.  
3 , p. 45 et suiv.

Prusse ( la ) ancienne et  
moderne , tome 10 , page  
392 à 406.

Psamminite , roi d'Egypte ,  
t. 1 , p. 69 et suiv.

Psammunicus , roi d'Egypte ,  
tome 1 , page 63.

Psammis , roi d'Egypte ,  
tome 1 , p. 65.

Ptolémée, un des successeurs d'Alexandre, tome 2, page 298.

Ptolémée Lagus ou Soter, roi d'Egypte, t. 2, page 414 et 417.

— Philadelphie, *idem*, est renommé par son habileté dans le gouvernement, comme protecteur des sciences; il meurt jeune, énérvé par les plaisirs, t. 2, p. 420 à 425.

— Evergètes, son fils, amateur des sciences, et de plus littérateur; on n'a que des doutes sur sa mort, dont Philopator est soupçonné: il lui succède. Sous son règne les Juifs sont cruellement persécutés: assassin de son épouse, il périt du même genre de mort, t. 2, p. 425 à 432.

— Epiphane: la tutelle de ce jeune prince confiée à Agatocle, qui en abuse, est offerte aux Romains: Marcus Lépidus, qu'ils choisissent, la remet à Aristomène, qui se conduit bien; son pupille arrivé à 14 ans, l'empoisonne pour se soustraire à ses avis; la crainte d'une guerre qu'il méditoit est cause de sa mort, ses

courtisans l'empoisonnent, t. 2, p. 433 et s.

— Philométor, juste et humain, prend les Romains pour arbitres des différens qui existent entre Physcon son frère et lui. Ces républicains n'ayant pu les accorder, ils se livrent des combats, dans l'un desquels Physcon est vaincu et pris; Philométor lui rend la liberté; ce prince porte ensuite la guerre en Syrie, et y meurt au sein de la victoire, t. 2, p. 435 et s.

— Physcon lui succède, et est regardé comme un monstre en tout genre. Il passe pour avoir eu beaucoup d'esprit, et meurt à 73 ans. Lathire et Alexandre, ses fils, montent tour-à-tour sur le trône, en sont chassés par les intrigues de leur mère, et périssent à peu de distance l'un de l'autre; Alexandre II, frère de Lathyre, épouse sa cousine, qui étoit en possession de la couronne, et dix-neuf jours après les noces, la fait périr; on présume qu'il mourut à Tyr, où il s'étoit sauvé



empoison-  
433 et s.  
juste et hu-  
les Romains  
des différens  
entre Phys-  
e et lui. Ces  
n'ayant pu  
ils se livrent  
e, dans l'un  
Physcon est  
is; Philomé-  
la liberté; ce  
te ensuite la  
Syrie, et y  
ein de la vic-  
p. 435 et s.  
lui succède,  
dé comme un  
tout genre Il  
avoir eu beau-  
rit, et meurt  
Lathire et A-  
ses fils, mon-  
à-tour sur le  
sont chassés  
rigues de leur  
périssent à peu  
e l'un de l'au-  
andre II, frère  
e, épouse sa  
niétoit en pos-  
la couronne,  
jours après les  
la fait périr;  
e qu'il mourut  
il s'étoit sauvé

avec de grandes richesses,  
t. 2, p. 439 à 448.

- Aulètes, bâtard de La-  
thyre, monte sur le trône  
sans difficulté; mais  
il ne fait qu'y paroître,  
et est chassé par les Egyp-  
tiens et remplacé par sa  
fille Bérénice, qui fait  
étrangler son époux, un  
monstre de difformité et  
de vice. Aulètes a recours  
aux Romains: il prodigue  
ses trésors pour obtenir  
l'appui de Pompée; il  
rentre en possession de  
son royaume, et immole  
sa fille Bérénice à sa ven-  
geance; il vécut peu après.  
Il est père de la célèbre  
Cléopâtre. Aulètes, par  
testament, engage les Ro-  
mains à prendre la tutelle  
de ses enfans. L'exercice  
en est confié à Pompée,  
qui, peu de temps après,  
est assassiné dans les états  
de son pupille. Ptolémée,  
à l'instigation de Pothin  
et Achillas, qui intriguent  
aussi contre César, devenu  
par la dignité de dictateur  
nouveau tuteur des enfans  
d'Aulètes César parvient  
à réconcilier les frères et  
sœurs, mais pour peu de  
temps: de nouvelles ma-  
chinations où la vie de  
César est exposée, se ter-

minent par une victoire  
complète: Cléopâtre  
monte sur le trône qu'elle  
consolide par la mort de  
sa sœur Arsinoé et de son  
jeune époux; elle prend  
un empire absolu sur An-  
toine qui contribue à  
l'agrandissement de son  
royaume. Cette reine sait  
le captiver, et est cause  
de sa perte; elle ne lui  
survit pas; ils sont réunis  
dans le même tombeau,  
t. 2, p. 448 à 476.

Pulchérie, impératrice, t.  
5, p. 189.

Puritains, nom d'une secte  
en Angleterre, t. II, p. 100.

Pygmalion, roi de Tyr, t. I,  
p. 115.

Pyramides d'Egypte, t. I,  
p. 27.

Pyrrhus, roi d'Epire, appelé  
au secours des Syracu-  
sains, en devient le chef;  
il les abandonne pour re-  
tourner en Italie, t. 2,  
p. 173. — Sagerie avec  
les Romains; ses projets  
de conquêtes; il quitte  
l'Italie, et porte la guerre  
en Sicile: il évacue ce  
royaume pour conquérir  
la Macédoine, et périt de  
la main d'une femme au  
siège d'Argos, t. 3, p. 24  
à 40.

## Q

Quades (les), t. 5, page 478. | Quilon (royaume de) t. 8, p. 44.

## R

- Radi, 40.<sup>e</sup> calife de l'Arabie, t. 6, p. 137.  
 Raguse (république de), t. 10, p. 60.  
 Ramire (dom), t. 8, p. 325.  
 Ramire III (dom), roid'Espagne, t. 8, p. 306.  
 Ranuce, souverain des états de Parme et de Plaisance, t. 9, p. 434.  
 Rashed, 50.<sup>e</sup> calife de l'Arabie, t. 6, p. 156.  
 Regner, roi de Danemarck, t. 11, p. 5.  
 Regulus, consul romain, chargé de continuer la guerre en Afrique, est vaincu par le général Carthaginois, pris, chargé de fers et traîné en captivité, il est envoyé à Rome proposer une négociation: il engage les Romains à continuer la guerre, refuse de rester à Rome, va reprendre ses fers, et périt de la mort la plus cruelle, t. 3, p. 383 et suiv., et t. 5, p. 315.  
 Religion chrétienne, t. 5, p. 89.  
 Religion indienne, pagodes, culte, ministres, religion de Fô, t. 7, p. 10 à 26.  
 Remphis, roi d'Egypte, t. 1, p. 58.  
 Renaud I, Renaud, fils de François I, et Hercule Renaud, souverains des états de Ferrare, t. 9, p. 438 et suiv.  
 René d'Anjou, roi de Naples, t. 10, p. 202.  
 Renier (Paul), doge de Venise, t. 10, p. 52.  
 Rezon, roi des Syriens, t. 1, p. 106.  
 Rhadamiste enlève le sceptre de l'Arménie à son oncle Mithridate, et le fait étouffer, t. 2, p. 491.  
 Rhodes, colosse, religion, habitans, commerce, gouvernement, siège de Rhodes, t. 2, p. 194 à 207.  
 Richard I, roid'Angleterre, t. 11, p. 358.  
 Richard II, *id.* 398.  
 Richard III, *id.* 420.  
 Richelieu, évêque de Luçon, ensuite cardinal et premier ministre de Louis XIII, t. 9, p. 148.  
 Robert, roi de France, t. 9, p. 43.  
 Robert-le-Diable, duc de Normandie, t. 9, p. 48.  
 Robert, roi de Naples, t. 10, p. 70.  
 Robert-le-Bon et le Sage, roi de Naples, t. 10, p. 185.

CARLETON UNIVERSITY

- Robert, empereur d'Allemagne, t. 10, p. 329.  
 Robert II et III, rois d'Écosse, t. p. 66 et suiv.  
 Roboam, roi des juifs, t. 1, p. 182 et suiv.  
 Rodolphe, empereur d'Allemagne, t. 10, p. 312.  
 Rodolphe II, empereur d'Allemagne, t. 10, p. 351.  
 Rodolphe, roi de Hongrie, t. 10, p. 377.  
 Roger, roi de Naples, t. 10, p. 151.  
 Rois (les douze) d'Égypte, t. 1, p. 62.  
 Romain le Jeune, empereur grec, t. 5, p. 237.  
 Romain II, *id.* p. 244.  
 Romain (Diogène) *id.* p. 252.  
 Rome monarchie, t. 3, p. 215.  
 Saba (reine de) t. 1 p. 161.  
 Sabbaco, roi d'Égypte, t. 1, p. 61.  
 Sabines, enlèvement des) t. 3, p. 222.  
 Saladin, calife d'Égypte, tome 7, page 434.  
 Salamine (bataille de) t. 1, p. 432.  
 Salomon, son jugement, t. 1, p. 178 et suiv.  
 Salomon, roi de Hongrie, t. 10, p. 368.  
 Samarie (siège de) t. 1, p. 187.  
 Samos, habitans, gouvernement, t. 2, p. 219.  
 Samoyèdes (les, t. 11, p. 163.  
 Rome républ. t. 3, p. 267.  
 Rome empire, t. 4, p. 245. et t. 5, p. 1 à 102.  
 Rome (prise de) par Alaric, t. 5, p. 174.  
 Rome religieuse, t. 9, page 204 à 277.  
 Romulus, fondateur de Rome; gouvernement qu'il établit; culte religieux; il bâtit le capitol, s'unit avec les Sabins, fait un code de lois, veut détruire l'autorité du sénat, et est assassiné, t. 3, p. 217 à 226.  
 Rotharis, roi des Lombards, t. 5, p. 516.  
 Ruither, célèbre amiral de Hollande, t. 10, p. 447.  
 Russie, t. 11, p. 161 à 258.  
 Ruzzini (Charles) doge de Venise, t. 10, p. 50.
- S**
- Samson, sa force, sa mort, tome 1, page 170.  
 Samuel, t. 1, page 171.  
 Sanche IV (dom) roi d'Espagne, t. 8, p. 304.  
 Sanche le Grand (dom) roi d'Espagne, *id.* p. 325.  
 Sanche I (dom) roi de Portugal, tome *id.* p. 382.  
 Sanche II, *idem, idem.*  
 Sanjar, 6<sup>e</sup> sultan des Turcs, t. 6, page 177.  
 Sapor I, II, rois des Perses, t. 3, page 176 et suiv.  
 Sardanapale, roi des Assyriens, tome 1, p. 208.

Sarédo (Nicolas) doge de Venise, t. 10, p. 50.

Sarmates (les) t. 5, p. 479.

Saül, sa mort, t. 1, p. 172 et s.

Savoie (la) t. 9, p. 278 à 306.

Saysan, 3<sup>e</sup> sultan, t. 6, p. 182.

Saxe (la) t. 10, page 407.

Schafhouse, un des cantons de Suisse, t. 10, p. 263.

Scipion, surnommé l'Africain : continence de ce général ; il est chargé de porter la guerre en Afrique ; combat, vainc, charge Syphax et Sophonisbe de fers, remporte une victoire signalée dans la plaine de Zama sur les Carthaginois, et leur fait signer un traité humiliant : à son retour à Rome, il reçoit les honneurs du triomphe, est persécuté par Caton le censeur ; se retire à la campagne, et meurt de chagrin, t. 3, page 418 à 437.

Scipion l'Asiatique, après avoir remporté les victoires les plus signalées sur Antiochus, est exposé aux mêmes persécutions que son frère, condamné à une amende exorbitante, et traîné en prison ; les Romains, par la suite, le dédommagent de cette injustice, t. 3, p. 438 et s.

Scipion l'Emilien, chargé de réduire Carthage, s'en

empare après un siège très-long, et réduit cette cité en cendres, après en avoir abandonné le pillage à ses troupes, t. 3, p. 446 à 459.

Scythes, leurs anciens cultes, religion, sciences, lois, mœurs et coutumes, commerce, arts, agriculture, tome 1, page 330 à 343.

Sébastien (dom) roi de Portugal, t. 8, p. 410.

Séjan, favori de Tibère, t. 4, p. 246, 264 à 273.

Sélim, 9<sup>e</sup> sultan de l'empire ottoman, t. 7, p. 333.

Séleucus, surnommé Nicanor, t. 2, p. 381. — Séleucus Callinicus, t. 2, p. 360.

Séleucus Céraunus, t. 2, p. 361. — Seleucus Philopator, tome 2, page 279.

Seljuicides *Voy. Turcs.*

Sémiramis, reine des Assyriens, t. 1, p. 202.

Serge IV, pape, t. 9, p. 206.

Sertorius, un des chefs de la faction de Marius, après les victoires de Sylla, se retire dans son gouvernement d'Espagne, et continue de s'y distinguer par ses talens militaires et ses vertus. Metellus et Pompée sont envoyés pour le combattre : il fait éprouver à ce dernier plusieurs échecs ; il demande la révocation de son décret pour licencier ses

un siège très-  
ait cette cité  
près en avoir  
pillage à ses  
p. 446 à 459.  
anciens cul-  
ciences, lois,  
tumes, com-  
agriculture,  
330 à 343.  
om) roi de  
8, p. 410.  
de Tibère, t.  
64 à 273.  
n de l'empire  
7, p. 533.  
nommé Nica-  
81. - Séleucus  
2, p. 360.  
unus, t. 2, p.  
ucus Philopa-  
, page 279.  
py. Turcs.  
ne des Assy-  
p. 202.  
e, t. 9, p. 206.  
des chefs de  
Marius, après  
de Sylla, se  
on gouverne-  
gne, et con-  
y distinguer  
ns militaires  
. Metellus et  
ont envoyés  
battre : il fait  
e dernier plu-  
s ; il demande  
n de son dé-  
licencier ses

- troupes. Il meurt assassiné  
par Perpenna, t. 4, page  
64 à 82.  
Sésostris, roi d'Egypte, tome  
1, page 53 et suiv.  
Séthos, roi d'Egypte, tome  
1, page 61.  
Sévaji, chef célèbre des Ma-  
rates, tome 6, p. 474.  
Sévère, empereur romain,  
tome 4, page 466 et s.  
Sforce et Ludovic Marie,  
souverains de Milan, t. 9  
p. 483.  
Sforce (Maximilien), et  
(François Marie) souver.  
de Milan, t. *id.* p. 485.  
Shah-Ruhk, 4<sup>e</sup> fils de Ta-  
merlan, se trouve, par la  
mort de Dhasseyn de Mé-  
hémed et Kashid, posses-  
seur de presque tous les  
états de son père, tome 6,  
page 321.  
Shah Ismaël Sophi, 1<sup>er</sup> shah  
de Perse, t. 6, p. 325.  
Shah Jéhan, 5<sup>e</sup> sultan de  
Perse, t. 6, p. 434.  
Siam (royaume de) t. 7,  
p. 55 à 89.  
Sibérie (la) t. 11, p. 167.  
Sicile (la) t. 2, p. 112 à  
185.  
Siciliens (origine des) t. 2,  
p. 113.  
Sycione, t. 1, page 372.  
Sienna (république de) t.  
10, page 136.  
Sierra-Léona (pays de) t.  
8, page 162.  
Sigisbert, roi de Fr. t. 9, p. 14.  
Sigismond, empereur d'Al-  
lemagne, t. 10, p. 330.  
Sigismond, roi de Hongrie,  
t. 10, page 374.  
Sigismond (Jean) électeur  
de Prusse, t. 10, p. 398.  
Sigismond, roi de Suède,  
tome 11, page 116.  
Sigismond I et II, rois de Po-  
logne, t. 11, p. 282 à 284.  
Sigismond III, *id.* p. 292.  
Silvio (Dominique) doge  
de Venise, t. 10, p. 14.  
Silvestre II, pape, t. 9, p.  
206.  
Simon, prince et pontif des  
Juifs, t. 3, p. 81.  
Siroës, roi des Perses, t. 3,  
p. 202.  
Sixte IV, pape, t. 9, p. 250.  
Sixte V, pape, t. *id.* p. 264.  
Simerdis, le Mage, t. 1, p.  
267.  
Smirne, t. 2, p. 101.  
Sobieski (Jean) roi de Po-  
logne, t. 11, p. 299.  
Sobreslas I, roi de Bohême,  
t. 10, p. 384.  
Sobreslas II, *idem*, *idem*.  
Socrate, sa mort, t. 1, page  
478 et suiv.  
Sof I, le Néron de la Perse,  
t. 6, p. 346 et suiv.  
Soleure, un des cantons de  
la Suisse, t. 10, p. 261.  
Soliman, 3<sup>e</sup> calife de l'Ara-  
bie, tome 5, page 112.  
Soliman I, sultan de la dy-  
nastie des Seljuicides  
Roum, t. 6, p. 180.

- Soliman II, 7<sup>e</sup> sultan, tome 6, page 183.
- Soliman, 10<sup>e</sup> shah de la Perse, t. 6, p. 355.
- Soliman 10<sup>e</sup> sultan de l'empire ottoman, t. 7, p. 339.
- Soliman II, 20<sup>e</sup> sultan, *id.* tome 7, page 359.
- Solon, t. 1, p. 402 à 412.
- Sone (îles de la) t. 7, p. 220.
- Song, 8<sup>e</sup> dynastie chinoise, t. 7, page 144.
- Song, 19<sup>e</sup> dynastie chinoise, t. 7, page 154.
- Sorenzo (Jean) doge de Venise, t. 10, page 22.
- Sosibe, ministre de Ptolémée Philopator, aussi cruel que son maître, t. 2, p. 432.
- Soui, 12<sup>e</sup> dynastie chinoise, tome 7, p. 147.
- Soüs, roi de Lacédémone, t. 1, page 396.
- Spartacus, gladiateur thrace, général des esclaves révoltés, bat plusieurs généraux romains très-expérimentés, et est défait par Crassus dans une bataille décisive, t. 4, p. 83.
- Sparte assiégée par Pyrrhus, en proie à diverses factions, t. 2, p. 36 à 50.
- Spinola, noble génois, t. 9, page 318.
- Spitigné I, roi de Bohême, t. 10, p. 382.
- Spitigné II, *id.* p. 383.
- Sténo (Michel) doge de Venise, t. 10, p. 25.
- Straton, roi des Phéniciens, t. 1, p. 116.
- Stuart (Marie) reine d'Écosse, t. 12, p. 91.
- Suantapluc, roi de Bohême, t. 10, p. 384.
- Suède (la) t. 11, p. 78 à 161.
- Suénou I, roi de Danemarck, t. 11, page 8.
- Suénou II, *idem*, page 9.
- Suercher, roi de Suède, tome 11, page 83.
- Suèves (les) t. 5, p. 456 et s.
- Suisse (la) t. 10, p. 222 à 272.
- Sully, t. 9, page 144.
- Surate, t. 7, page 255.
- Suréna, général des Parthes, détruit entièrement l'armée romaine commandée par Crassus, tome 3, page 160 et suiv.
- Susnée, roi d'Abyssinie, tome 8, page 27.
- Swan, roi de Danemarck, tome 11, page 16.
- Sylla, aussi adroit négociateur qu'habile général, contribue puissamment à terminer la guerre de Numidie; il se couvre de gloire comme lieutenant de Marius, dans la guerre contre les Cimbres et les Teutons. Les cruautés de la faction de Marius le forcent de marcher sur Rome, à la tête de son armée. Par ses soins la tranquillité et l'ordre y



sont rétablis ; il s'empare de toute l'autorité. Forcé de céder au parti populaire pour se mettre en sûreté, il s'embarque avec ses troupes pour l'Orient ; il y fait une guerre heureuse, qu'il se hâte de terminer pour repasser en Italie ; il parvient à débaucher l'armée de Fimbria et celle que lui oppose la faction qui domine à Rome ; il rentre en vainqueur dans cette capitale, après avoir battu le fils de Marius ; il court les plus grands dangers en combattant les Samnites, et soutenu par sa bonne fortune, il vient à bout de les mettre en fuite, après la mort de leur général. Il se venge d'une manière cruelle de tous ceux reconnus pour ses ennemis, se fait nommer dictateur,

et décerner les honneurs du triomphe. Après avoir consolidé son autorité, il prend la résolution d'abdiquer. Il se retire à la campagne, et termine sa carrière par une mort que sa débauche hâte, t. 4, p. 9 à 78.

Syracuse (ville de), elle est assiégée par Marcellus qui s'en empare et soumet la Sicile entière aux Romains, t. 2, p. 188 et suiv.

Syracusains (les), en guerre avec les Athéniens, t. 2, p. 122—Deuxième guerre contre les Carthaginois, t. 2, p. 128 et suiv.

Syrie (climat de la), t. 1, p. 97.

Syriens, mœurs et coutumes, religion, arts, sciences et commerce, t. 1, p. 97 et s.

Sysigambis, mère de Darius, son entrevue avec Alexandre, t. 2, p. 307.

## T

Tacite, empereur romain, t. 5, p. 60.

Taher, calife d'Egypte, t. 7, p. 430.

Tamerlan, après la conquête d'un grand nombre d'empires, porte ses armes en Russie, et s'empare des principales places fortes ; il attaque ensuite les hordes de nations errantes ;

rentré dans son royaume, il y donne les fêtes les plus brillantes. Sous le prétexte de religion, il envoie ses généraux dans l'Inde : ils y mettent tout à feu et à sang ; il déclare ensuite la guerre à Bajazet, empereur des Turcs, ne pose les armes qu'a-



- près avoir battu, fait prisonnier et s'être emparé de ce souverain. Au retour de cette expédition, il fait des préparatifs immenses pour soumettre les Chinois, et se met en campagne dans la saison la plus rigoureuse. La fatigue le force de s'arrêter; une fièvre ardente qui se déclare termine sa carrière, t. 6, p. 286 à 316.
- Tancrède, roi de Naples, t. 10, p. 162.
- Tang, treizième dynastie chinoise, t. 7, p. 148.
- Tarquin, t. 3, p. 237.
- Tarquin II, surnommé le superbe, t. 5, p. 255.
- Tartares orientaux, t. 7, p. 104.
- Tartares (les), t. 6, p. 186 à 195.
- Tartares-Russes (les), t. 11, p. 167.
- Tay, quarante-quatrième calife de l'Arabie, t. 6, p. 145.
- Tem-Ban-Dumba, reine de Loango, ( royaume de ) t. 8, p. 122.
- Terre-Neuve, t. 12, p. 279.
- Terres australes, t. 12, p. 346.
- Teucer, roi de Troie, t. 1, p. 351.
- Thamaps, deuxième shah de Perse, t. 6, p. 326.
- Thamaps Koulikan, gouverneur d'une des provinces de la Perse, rétablit sur le trône le fils de Husseyn. Après la mort de ce jeune prince, il est nommé souverain; son règne est très-glorieux, t. 6, p. 388.
- Thémistocle, général athénien, t. 1, p. 427 et suiv.
- Théodora, impératrice grecque, t. 5, p. 247.
- Théodore, roi de Corse, t. 9, p. 422.
- Théodore, ou Fœdor Alexiowitz, empereur de Russie, t. 11, p. 209.
- Théodore, empereur de Russie, t. 11, p. 184.
- Théodoric, roi des Ostrogoths, t. 5, p. 487 et suiv.
- Théodorowitz ( Michel ), empereur de Russie, t. 11, p. 197.
- Théodorowitz ( Alexis ), empereur de Russie, t. 11, p. 199.
- Théodose, très-habile général de Gratien, est associé à l'emp. t. 5, p. 149.
- Théodose II, empereur romain, t. 5, p. 181.
- Théodose, empereur grec, t. 5, p. 220.
- Théophile, empereur grec, t. 5, p. 229.
- Théramène, t. 1, p. 470 à 475.
- Thérèse ( Marie ), reine de Hongrie, t. 10, p. 379.
- Thérinbas, roi d'Epire, t. 3, p. 22.

Perse, réta-  
me le fils de  
ès la mort de  
nce, il est  
rain; son rè-  
orieux, t. 6,

énéral athé-  
427 et suiv.  
ratrice grec-  
247.  
de Corse,

œdore Ale-  
mpereur de  
p. 209.  
mpereur de  
p. 184.  
des Ostro-  
487 et suiv.  
( Michel ),  
Russie, t.

( Alexis ),  
Russie, t. II,

habile gé-  
ien, est as-  
t. 5, p. 149.  
mpereur ro-  
181.

ereur grec,  
ereur grec,

p. 470 à 475.  
, reine de  
o, p. 379.  
oi d'Épire,

Thermopyles ( pas des ), t.  
1, p. 280—*Id.* t. II, p. 25.

Thésée, t. I, p. 379 à 381.

Thessalie et Phocide, t. I,  
p. 386 et suiv.

Theudelinde, reine des  
Lombards, t. 5, p. 513.

Thibault, roi de Navarre,  
t. 8, p. 439.

Thiepolo ( Jacques ) doge  
de Venise, t. 10, p. 18.

Thiepolo ( Laurent ) *idem*,  
tome 10, page 19.

Thomas I, duc de Savoie,  
tome 9, page 282.

Thouan-Témur, treizième  
kan mogol, t. 6, p. 252.

Thrace ( la ) t. 3, p. 17.

Thrasibule, libérateur d'A-  
thènes, t. I, p. 476.

Thrasibule, tyran de Syra-  
cuse; il en est chassé, t.  
2, p. 119.

Ti 9<sup>e</sup> dynastie chinoise, t.  
7, page 145.

Tibère, empereur grec, t.  
5, page 210.

Tibère, 2<sup>e</sup> empr. romain,  
t. 4, page 229 à 280.

Tigrane, roi d'Arménie, est  
vaincu par Lucullus et  
Pompée : il se remet en-  
tre les mains de ce der-  
nier général, qui lui res-  
titue une partie de son  
empire. Ce procédé le  
rend l'ami des Romains;  
il meurt à l'âge de quatre-  
vingt-cinq ans, tome 2,  
page 479 à 486.

Timbrée ( bataille de ) tome  
I, page 259

Timoléon s'empare de Syra-  
cuse, chasse divers tyrans  
de la Sicile, abdique l'au-  
torité, et dans sa retraite,  
est souvent consulté dans  
les affaires importantes; il  
meurt universellement  
regretté, t. 2, p. 155 à 160.

Timothée, général athé-  
nien, t. I, page 482.

Tin, 7<sup>e</sup> dynastie chinoise,  
tome 7, page 144.

Titus, empereur romain,  
tome 4, p. 394 à 397.

Togrol Beck, 1<sup>er</sup> sultan des  
Turcs, tome 6, page 171.

Togrol, 8<sup>e</sup> sultan, *idem*,  
tome *idem*, page 177.

Tonquin ( royaume de ) t.  
8, page 97.

Torré ( Raphaël de la ) fa-  
meux aventurier génois,  
tome 9, page 398.

Torré ( Martin de la ) duc  
de Milan, t. 9, p. 455.

Torré ( Philippe de la ) *id.*  
t. *id.* page 456.

Toscane ( duché de ) tome  
10, page 61 à 122.

Totila, roi des Ostrogoths,  
tome 5, page 496.

Tradonico ( Pierre ) doge  
de Venise, t. 10, p. 6.

Trajan, empereur romain,  
t. 4, p. 413 à 419

Treno ( Nicolas ) doge de  
Venise, t. 10, page 32.

Trevisani ( Marc-Antoine )

- idem*, tome *idem*, p. 39.  
 Tribuno ( Pierre ) *id.* tome  
*idem*, page 8.  
 Tribuns militaires ( établis-  
 semens à Rome des ) tome  
 3, page 334.  
 Tribuns du peuple ( créa-  
 tion à Rome des ) tome  
 3, page 290.  
 Tripoli ( royaume de ) t.  
 8, page 239.  
 Tromp, célèbre amiral hol-  
 landais, t. 10, p. 447.  
 Tros, fondateur de Troye,  
 et père d'Anchise, tome  
 1, page 352.  
 Troye ( prise de ) t. 1, p. 354.  
 Troyens, mœurs, religion,  
 commerce, t. 1, p. 350.  
 Trudo-Audati, prince guer-  
 rier du royaume de Juida,

tome 8, page 141 et suiv.  
 Tsing, 22<sup>e</sup> dynastie chinoi-  
 se, tome 7, page 158.  
 Tullus Servius, gendre de  
 Tarquin, t. 3, page 244.  
 Tunis ( roy. de ) t. 8, p. 234.  
 Turcs ( pays des ) tome 6,  
 p. 168 à 186.  
 Turcs Seljucides, t. 6, p. 170.  
 Turdat ( Urse de ) doge de  
 Venise, t. 10, page 5.  
 Turckmans ( les ) t. 6, p. 396.  
 Tutemür, douzième kan  
 des Mogols, t. 6, p. 252.  
 Tymur, 6<sup>e</sup> kan des Mogols,  
 t. 5, p. 244.  
 Tyr, Sidon, Tripoli : des-  
 cription de ces villes, t. 1,  
 p. 111 et suiv.  
 Tyr ( prise de ) t. 1, p. 117.

## U

- Uladislas, roi de Bohême,  
 t. 10, p. 389.  
 Uldaric, roi de Bohême,  
 t. 10, p. 383.  
 Urbain II, pape, t. 9, p. 213.  
 Urbain III, *id.* t. *id.* p. 221.  
 Urbain IV, *id.* t. *id.* p. 226.  
 Urbain V, *id.* t. *id.* p. 238.  
 Urbain VI, *id.* t. *id.* p. 239.  
 Urbain VII, *id.* t. *id.* p. 270.  
 Urbain VIII, *id.* t. *id.* p. 271.  
 Uri, Underval, Schweit,

cantons de la Suisse, tome  
 10, page 205.  
 Usbeck ( les ) t. 6, p. 294 et  
 427; et t. 11, page 168.  
 Urséolo I ( Pierre ) doge de  
 Venise, t. 10, page 11.  
 Urséolo II ( Pierre ) *idem*,  
 t. 20, page 12.  
 Urséolo ( Othon ) *idem*,  
 tome 10, page 13.  
 Urséolo ( Dominique ),  
*idem*, *idem*.

## V

- Valais, canton de la Suisse,  
 tome 10, page 256.  
 Valdémarr I, roi de Dane-  
 marck, t. 11, page 18.

Valdémarr II, *id.* t. *id.* p. 20.  
 Valdémarr III, *id.* t. *id.* p.  
 28 et suiv.  
 Valdémarr I, roi de Suè-

41 et suiv.  
tie chinoi-  
page 158.

gendre de  
page 244.  
. 8, p. 234.  
) tome 6,

t. 6, p. 170.  
e ) doge de  
, page 5.  
t. 6, p. 396.  
zième kan  
6, p. 252.  
es Mogols,

ipoli : des-  
s villes, t. 1,  
1, p. 117.

Suisse, tome

6, p. 294 et  
page 168.  
re ) doge de  
, page 11.  
erre ) *idem*,  
2.  
on ) *idem*,  
e 13.

inique ) ,

t. *id.* p. 20.  
*id.* t. *id.* p.

oi de Suè-

de , tome 11 , page 84.

Valentinien et Valence, em-  
per. rom. t. 5 , p. 135.

Valentinien II, *id.* t. *id.* p.  
148

Valentinien III, *id.* t. *id.* p.  
181.

Valérien, empereur romain,  
t. 5 , p. 42.

Valérius Publicola , consul  
romain , défait les Véiens  
armés pour la cause des  
Tarquin , et reçoit les  
honneurs du triomphe ,  
tome 3 , page 275.

Valier ( Bertuce ) doge de  
Venise , t. 10 , page 48.

Valier ( Silvesire ) *id.* t. *id.*  
page 51.

Varamne, roi de Perse , t.  
3 , p. 180.

Velasquez , gouverneur de  
Cuba , t. 12 , p. 130.

Vendales ( les ) t. 5 , p. 454  
et suiv.

Vendramina ( André ) doge  
de Venise , t. 10 , p. 33.

Vénier ( Antoine ) doge de  
Venise , t. 10 , p. 25.

Vénier ( François ) *id.* p. 39.

Vénier ( Sébast ) *id.* p. 42.

Venise : république de ) t.  
10 , p. 1 à 60.

Vèpres Sicil. t. 10 , p. 180.

Vespasien , empereur rom.  
t. 4 , page 383 à 394.

Véturie , mère de Coriolan,  
t. 3 , p. 305 et suiv.

Victor II, pape, t. 9, p. 208.

Villaret ( Foulquier de )

grand maître de l'ordre de  
Malte , tome 8 , p. 254.

Villars ( le maréchal de ) t.  
9 , p. 161.

Villeneuve , grand maître  
de l'ordre de Malte, t. 8,  
p. 254.

Villiers ( Jean de ) grand  
maître de l'ordre de Mal-  
te , t. 8 , page 253.

Villiers de l'île Adam , *id.*  
p. 262.

Vincent I et II, ducs de Man-  
toue , t. 9 , p. 490 et s.

Vinceslas , roi de Pologne ,  
t. 11 , p. 274.

Virginie, fille de Virginius,  
plébéien , est poignardée  
par son père , pour la  
soustraire à la prostitu-  
tion , t. 3 , p. 334.

Virginie ( la ) t. 12 , p. 268.

Visapour ( royaume de ) t.  
6 , p. 472.

Visconti ( Othon Mathieu,  
Galéas ) ducs de Milan ,  
tome 9 , page 459.

Visconti ( Jean-Marie et Phi-  
lippe-Marie ) *id.* p. 471.

Vitellius, empereur romain,  
t. 4 , p. 371 à 383.

Vitigès, roi des Ostrogoths,  
t. 5 , p. 490.

Voléron ( loi de ) t. 3 , p. 313.

Vologèse, roi des Parthes,  
t. 3 , p. 170.

Walid , douzième calife de  
l'Arabie , t. 6 , p. 77.

Walid II, dix-septième ca-  
life *id.* tome 6 , p. 88.

- Wasingthon , t. 12, p. 314  
et suiv.
- Wathek , vingt-neuvième  
calife *id.* t. 6, p. 115.
- Wigi (Jean et Corneille)  
grands pensionnaires de  
Hollande, t. 10, p. 447.
- Wincelras, empereur d'Al-
- lemagne , t. 10 , p. 326.
- Wincelras I , II , III , IV ,  
V, VI et VII, rois de Bo-  
hême , t. 10, p. 382 et s.
- Wladislas I , II , III et IV,  
rois de Bohême , t. 10 ,  
page 382 et suiv.

## X

- Xercès , roi des Perses , t.  
1 , page 278 à 284.
- Xercès II (Sogdien) *id.* p.  
287.
- Ximenès , archevêque de  
Tolède , nommé regent  
pendant l'absence de Char-  
les-Quint, t. 8, p. 349.

## Y

- Yesid I , septième calife de  
l'Arabie , t. 6, p. 60.
- Yesid II , 15<sup>e</sup> *id.* p. 85.
- Yesid III , 18<sup>e</sup> *id.* p. 89.
- Yesum - Temur , 10<sup>e</sup> kan  
des Mogols , t. 6, p. 249.
- Yvin , 20<sup>e</sup> dynastie chi-  
noise , t. 7 , p. 156.

## Z

- Zaara ( pays de ) t. 8 , page  
174.
- Zadenghel , roi d'Abyssinie ,  
t. 8 , p. 25.
- Zama ( bataille de ) t. 3 ,  
p. 429.
- Zébina , t. 2 , p. 407.
- Zeno (Renier , doge de Ve-  
nise , t. 10 , p. 19.
- Zénobie , épouse de Rhada-  
miste , t. 2 , p. 492.
- Zénon , empereur grec , t.  
5 , p. 216.
- Ziani Sébastien ) doge de  
Venise , t. 10 , p. 16.
- Ziani ( Pierre ) *id.* p. 18.
- Zimisès ( Jean ) empereur  
grec , tome 5 , p. 239.
- Zingha , reine d'Angola ,  
t. 8 , p. 108.
- Zocotora ( île de ) t. 7 , p.  
440.
- Zopire ( fidélité de ) t. 1, p.  
270.
- Zoroastre , t. 1, p. 323 à 327.
- Zug , un des cantons de la  
Suisse , t. 10 , p. 244.
- Zunda - Rianguola , reine  
d'Angola , t. 8 , p. 102.
- Zurich , un des cantons de  
la Suisse , t. 10 , p. 246.
- Zuschi ( Basile ) usurpateur  
de la Russie , t. 11 , page  
194.

10, p. 326.  
II, III, IV,  
I, rois de Bo-  
p. 382 et s.  
I, III et IV,  
même, t. 10,  
suiv.

chevêque de  
mmé regent  
sencedeChar-  
8, p. 349.

ur, 10<sup>e</sup> kan  
t. 6, p. 249.  
ynastie chi-  
p. 156.

5, p. 239.  
e d'Angola,

de) t. 7, p.

é de) t. 1, p.

p. 323 à 327.  
cantons de la  
, p. 244.

ola, re-  
8, p. 103.

s cantons de  
10, p. 240.  
) usurpateur  
t. 11, page